

AMANDA
YATES GARCIA



*Mémoires
d'une
sorcière*



INITIÉE

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

AMANDA YATES GARCIA

INITIÉE

Mémoires d'une sorcière

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Thibaud Eliroff*

Pygmalion 

Amanda Yates Garcia

Initiée
Mémoires d'une sorcière

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Thibaud Eliroff

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.

<https://www.editions-pygmalion.fr/>

Titre original : INITIATED Memoir of a Witch

© 2019 by Amanda Yates Garcia

© 2021, Pygmalion, département de Flammarion,
pour la traduction française

ISBN Epub : 9782080207203

ISBN PDF Web : 9782080207227

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782756433721

Ouvrage composé et converti par [Pixellence](#) (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur

Initiée par sa mère lorsqu'elle avait treize ans, Amanda Yates Garcia n'est réellement devenue sorcière qu'au moment où elle l'a décidé. Après avoir connu la pauvreté, le travail du sexe, elle décrit son cheminement pour se réappropriier son corps, exploiter son pouvoir et créer le monde auquel elle aspire.

Parsemé de mythologie, d'histoires de déesses et de magiciennes de tout temps, ce texte est une ode au nouveau féminisme qu'est la sorcellerie.

Amanda Yates Garcia est une sorcière, autrice et médium américaine, connue sous le nom d'Oracle de Los Angeles. Elle promeut l'unité avec la nature pour sauver le monde. Son travail a été présenté dans des musées, des universités, et des médias comme le *London Times* et le *Los Angeles Times*.

Initiée
Mémoires d'une sorcière

6

AVERTISSEMENT

Ce livre est une mixtion alchimique de mémoires, de mythologie, de manifeste, de théories, de visions et de rêves. Comme dans ces derniers, il a parfois été nécessaire de courber le temps, de faire de grands bonds entre plusieurs événements. J'ai dû conserver certaines histoires dans mon Livre des Ombres, pour les raconter plus tard. Des figures mythologiques qui peuvent vous être familières apparaîtront ici sous des formes parfois peu orthodoxes. C'est prévisible, dans un livre écrit par une sorcière. Pour non conventionnelles, peu orthodoxes et alchimiques qu'elles soient, ces histoires n'en sont pas moins vraies.

Voyez, je suis à vos côtés depuis le début, et Je suis
Celle que l'on atteint à la fin du désir.

Doreen Valiente, adaptée par Starhawk, *The Charge of the Star Goddess*.

À présent, je-femme vais faire voler la Loi en éclats : une
explosion désormais possible et inéluctable ; que cela
soit fait, dès maintenant, dans le langage.

Hélène Cixous, *Le Rire de la Méduse*.

PROLOGUE

Quand tu es dans la peine et te détournes de la mort voici
ce qu'il faut faire trouve le lieu de rencontre :
l'intersectionnalité sous les étoiles le chemin de la gnose
dire que c'est l'endroit en fait l'endroit avec beaucoup de
couches étends-toi ici...

Anne Waldman,
Trickster Feminism.

Cherche les trois étoiles qui forment la ceinture d'Orion. J'ai louché dans le clair de lune, suivant du doigt une ligne d'instructions que j'avais écrite dans mon Livre des Ombres, celui dans lequel les sorcières consignent leurs sorts préférés. Seule à une intersection au fin fond du désert des Mojaves, c'était à la constellation d'Orion que j'étais censée adresser mon invocation. Dans la nuit, j'ai incanté :

— AŌTH ABRAŌTH BASYM ISAK SABAŌTH IAŌ.

Un vent chaud venant des terres frontalières du Mexique s'est levé. Mes bougies ont crachoté dans leurs verres protecteurs et se sont éteintes. Je me suis agrippée aux pages de mon carnet de peur qu'elles ne disparaissent dans les broussailles spectrales qui m'entouraient de toutes parts.

Je me trouvais dans le désert pour accomplir le Rituel Sans Naissance, une cérémonie ésotérique où l'on se déclare soi-même divine. On appelle la déesse Isis à entrer en nous ; on parle par sa voix ; *je suis celle qui fait étinceler l'éclair et gronder le tonnerre ; je suis celui dont la sueur, en tombant sur la terre, permet la vie.* J'étais

là parce que je ne voulais plus, ne pouvais plus respecter les règles du *statu quo*. J'en avais assez. Assez de capituler. Le Rituel Sans Naissance serait le dernier d'une série d'initiations magiques dont la première remontait à ma propre venue au monde.

Déchaussée et virtuellement nue, je sentais le coton extra-fin de la robe que j'utilisais pour mes cérémonies solitaires claquer contre mes jambes dans le noir, tels des crocs de loups. Je me tenais au cœur d'une haute alcôve de pierres rouges vieilles d'un million d'années irradiant à minuit la chaleur du soleil. Partout autour de moi s'étendait une mer étincelante de cactus sauteurs prêts à bondir et à planter leurs épines dans mes mollets dénudés. Ces terres étaient dangereuses. Serpents à sonnette, coyotes rôdant dans les ronciers. Mais c'étaient les habitants du désert qui m'inquiétaient le plus, ces jeunes machos défoncés à la meth dans leurs *monster trucks*, qui engloutissaient de la bière bon marché quelque part dans le coin et hurlaient leur soif de sang au néant du désert.

Comme la plupart des femmes et autres créatures apparentées, les sorcières connaissent bien les démons du patriarcat. Ils nous suivent partout. Même au cœur des étendues sauvages du désert, ils ne nous laissent pas pratiquer nos rituels en paix. L'ombre de la violence surgit inopinément, et pour beaucoup d'entre nous, la simple menace latente, une vie entière d'injonctions à faire attention, l'accumulation de micro et de macro agressions, suffisent à nous enfermer chez nous, en « sécurité » sous la protection des dieux paternalistes. Chaque fois que je voyais des phares grossir à l'horizon ou que j'entendais le grondement sourd d'une moto se répercuter sur les murs du canyon, je combattais le besoin irrépressible de courir me cacher. Mais je ne me ferais pas chasser de ma magie par une bande de mauvais garçons qui croyaient que le monde leur appartenait. J'étais là par principe. J'étais là parce que je m'étais engagée à créer le genre de monde dans lequel je voulais vivre. Un monde où une femme pouvait chanter des hymnes à la Déesse à des kilomètres de la civilisation sans craindre de se faire agresser. Alors j'ai psalmodié mes incantations et j'ai éclaboussé la terre rouge de mes libations. Et j'ai essayé de ne pas penser au fait que je n'avais jamais expérimenté ma magie contre des hommes qui ne manqueraient pas d'être armés.

J'ai toujours mis un point d'honneur à faire des choses qui m'effraient.

Une initiation est un commencement, un rite de passage, une cérémonie qui marque une entrée quelconque, dans l'âge adulte ou dans une nouvelle forme de savoir. Lors de mon initiation cérémonielle à la sorcellerie pour mon treizième anniversaire, ma mère et moi nous sommes assises avec un écheveau de fil rouge liant mon poignet au sien à l'intérieur d'un cercle de mères et de filles de notre communauté. Appelée Rite des roses en raison des tiges de cette fleur que nos mères frottaient contre la chair tendre de nos joues, c'était la cérémonie par laquelle les sorcières adolescentes de mon convent dédiaient leur vie à la Déesse, et l'une à l'autre. À la lueur de bougies rouges, des bouquets de roses décorés de fougères et de nuages de gypsophiles embaumaient notre salon. Les femmes et les jeunes filles réchauffaient la pièce telles des braises ; nous étions censées célébrer notre sang, cette force de vie qui coule dans nos veines, dont on peut suivre les pulsations jusqu'à l'origine de toute vie sur terre et qui nous porte vers l'avenir incertain que nous devons créer pour nous-mêmes. Cette nuit-là, nous avons scandé les noms de nos ancêtres maternelles, en remontant aussi loin que possible dans les brumes de l'histoire. Quand nous en étions finalement arrivées à celui de ma mère, puis au mien, nous avons utilisé une paire de ciseaux en guise d'athamé – un couteau cérémoniel – pour couper le cordon ombilical qui nous liait l'une à l'autre. J'étais maintenant une femme à part entière, un électron libre. Pour fêter ça, nous avons fait une balade dans un jardin public en friche, sous la pleine lune qui nous réduisait, mes amies et moi, à des silhouettes gloussantes et sautillantes entre les hautes herbes. Cela n'avait d'initiation que le nom ; j'étais encore une enfant. Et ma vie était sur le point d'exploser.

Depuis, j'ai appris que, plus que toute cérémonie initiatique formelle dispensée par une figure d'autorité, le véritable processus d'initiation est celui que la Vie crée à votre seule intention. Votre vie vous initie à la tâche que nulle autre ne peut accomplir à votre place. Vous n'avez pas besoin d'être née d'une mère sorcière ou de

recevoir l'enseignement d'une grande prêtresse pour devenir une sorcière ; vous devez simplement prêter attention aux leçons que la Déesse vous dispense à travers vos propres expériences, puis vous lever et agir.

De plus, la sorcellerie n'est pas réservée aux femmes. Les hommes aussi peuvent s'y adonner, tout comme les trans, les créatures féeriques, les esprits animaux et tous ceux qui n'entrent pas dans ces catégories. Il est inutile d'avoir ses règles ou même un utérus pour être une sorcière. Vous pouvez découvrir votre pouvoir en étant qui vous êtes. Cependant, tout au long de ce livre, je parlerai des sorcières en tant qu'« elles », car c'est mon pronom, et aussi parce que ce livre est une lettre d'amour à toutes les femmes du monde. Si vous n'êtes pas une femme, ce livre est quand même pour vous. Tout fidèle de la Déesse est le bienvenu, même ceux qui se contentent de « se poser des questions ».

Dans son livre *Rites and Symbols of Initiation*¹, l'anthropologue Mircea Eliade dit que les initiations de la puberté débutent généralement par une rupture. L'enfant séparé de sa mère. Perséphone entraînée aux enfers. Un processus brutal. Et pourtant, dans la Grèce antique, presque tout le monde choisissait de se livrer aux rites d'initiation qu'étaient les Mystères d'Éleusis. Les initiés juraient le secret ; ceux qui relataient leur expérience, par oral ou par écrit, le payaient de leur vie. Au IV^e siècle de notre ère, des envahisseurs chrétiens venus du Nord rasèrent le temple d'Éleusis, en réduisirent les restes en poussière et construisirent leurs églises sur les décombres. Il ne reste presque aucune trace des Mystères d'Éleusis. Mais nous savons qu'ils étaient pratiqués en l'honneur de Déméter, la déesse des Moissons, et de Perséphone, sa fille et servante, emmenée de force aux enfers par Hadès, où elle fut contrainte de devenir son « épouse ».

Que nous soyons prêtes ou non, nos traumatismes nous conduisent aux enfers, nous initient, souvent contre notre gré, aux mystères du sexe et de la mort, et finalement, avec un peu de chance, à la renaissance. Mais seulement si, par la ruse, nous parvenons à nous échapper du labyrinthe des enfers. Et dans le cas contraire, si nous échouons à maîtriser nos initiations, nous y

restons piégées, ombres entre la vie et la mort, les os réduits en poussière sous les temples de l'opresseur.

Si on les laisse faire, la plupart des adolescentes sont naturellement sorcières. Moi pas moins qu'une autre. J'ai joué à des jeux de divination avec des papiers pliés, j'ai contacté les esprits au moyen d'une planche de Ouija. J'ai laissé celui de l'Amant me posséder en roulant des pelles à mes amis. Durant nos soirées pyjamas, on scandait des chants pour se porter mutuellement jusqu'au plafond du petit doigt. On arborait des bagues d'humeur, des ânkhs et des fioles de sang autour du cou. Le monde était alors un endroit enchanté pour moi et mon petit convent de sorcières ados. Mais bien que ma mère soit une sorcière, et bien que j'aie été initiée à la sorcellerie avant même d'avoir terminé le collège, il ne m'était jamais venu à l'esprit que je pourrais en *être* une moi-même. Que la sorcellerie pourrait devenir un métier. Or, dans notre monde, à moins d'être rentier, il vous faut un métier. Vous devez travailler. C'est un impératif moral. Et si je devais en croire tous les adultes qui gravitaient autour de moi, ce serait pénible. Huit heures par jour, parfois plus, cinq jours par semaine, parfois plus, jusqu'à avoir atteint l'âge de la retraite, malade et épuisé. C'est ce à quoi l'école me préparait et ce que le monde attendait de moi. À trente ans, j'avais essayé tous les boulots auxquels une jeune femme peut aspirer, et chacun d'eux était pénible à sa façon. Pourtant, pendant tout ce temps, j'ai résisté aux impératifs du patriarcat capitaliste. Je me devais d'éviter de respecter les règles du *statu quo* qui avait activement cherché à me dépouiller de mon pouvoir, à m'infantiliser, et à utiliser ma force de travail pour amasser des richesses impies pour lui-même. On pourrait dire que je voulais ensorceler le système. Mais chaque fois que je croyais avoir trouvé une échappatoire, il me semblait toujours revenir au même endroit : aux enfers.

À l'époque où je me suis rendue dans le désert, au plus chaud de l'été, pour accomplir le Rituel Sans Naissance, je vivais de ma sorcellerie depuis plusieurs années, et je me sentais plus libre et plus puissante que jamais. Dans les mois qui ont suivi, chaque fois que je m'harmonisais, j'entendais la Déesse me demander de sortir

de mon placard à balais en grande pompe pour prendre la parole au nom de toutes les sorcières. Elle me disait que l'heure n'était plus à la figuration, pour les femmes sauvages du monde. Que le temps était venu de passer à l'action. De chercher à inspirer les autres. Même si nous craignions d'être moquées ou menacées de mort. Même si nous craignions de gaspiller notre temps, de perdre, d'être jugées ou mal comprises. Par Sa grâce, je me suis retrouvée à animer des rituels dans des musées, à donner des interviews au *LA Times*, à débattre de politique avec des experts conservateurs sur Fox News. J'ai reçu des menaces de viol et de décapitation à la suite de ces apparitions publiques, mais aussi des centaines d'e-mails de gens qui me remerciaient de leur avoir montré le chemin de la sorcellerie. Dans les conférences que je dispense sur la sorcellerie à l'université, des étudiants, surtout des jeunes femmes, font la queue, les yeux brillants et affamés, leur classeur serré contre elles, pour me demander comment elles peuvent commencer à pratiquer chez elles. La sorcellerie est un acte de guérison et de résistance. Se déclarer sorcière, pratiquer la magie, c'est revendiquer l'autorité et le pouvoir. La vie elle-même initie chacun de nous en fonction de son histoire personnelle, celle-là même qui nous guide vers notre raison d'être en ce monde. Chaque initiation nous dépouille de quelque chose et nous fait don d'autre chose. Si nous voulons atteindre notre forme complète, nous avons l'obligation d'offrir ce don au monde.

J'écris ce livre parce que je te connais, chère sorcière, je te vois, où que tu sois, lutter comme une jument sauvage contre la bride que le patriarcat t'impose. Nous sommes alliées ; je te garde et tu me gardes. Et de la même manière que j'espère que ce livre t'aidera, ta présence – la simple idée que tu existes – me permet d'aller de l'avant, d'épaissir mon monde, de le rendre sacré. Je te vois, entourée de pierres, créature en quête de plaisir, la poitrine tatouée du mot *résistance*. Je te vois, le visage tourné vers la lune, les poings serrés sur des fleurs du désert. Je te vois, bête indomptable aux pieds nus, glisser dans tes transes. Tisser les voix de la nature dans tes chants. Les graines qui s'écoulent de tes doigts régénéreront la terre. Tous les actes d'amour et de plaisir sont tes rituels. Tu es une initiée de la déesse de l'Amour, même si tu ne le

sais pas encore. Courage, chère sorcière, car à la fin de ce livre, tu sauras.

1.

Compagnons

« Pour beaucoup, la vie ordinaire est elle-même un processus initiatique plus ou moins inconscient par l'épreuve du feu... »

Rudolf Steiner,
*L'Initiation ou comment acquérir des connaissances sur les mondes
supérieurs*¹.

Le corps de ma mère a rechigné à me mettre au monde ; elle savait avec quelle brutalité les sorcières y sont traitées. Mille ans plus tôt, elle aurait accouché dans les bras de ses sages-femmes en chantant des hymnes à Hécate et en me baptisant dans une eau infusée d'armoise. Dix mille ans plus tôt, j'aurais pris forme dans une tourbière, protégée par des cerfs, sous la lumière argentée d'une lune pâle. En l'occurrence, je suis venue au monde dans un hôpital universitaire près de Sacramento, sous la lumière crue des néons, au milieu d'un attroupement d'étudiants puant la bringue de la veille. Ils n'étaient pas prêts pour une naissance difficile.

Âgé de seulement vingt-trois ans, mais déjà bien au fait de l'influence corruptrice du monde matériel, le corps de ma mère voulait me garder en lui, en sécurité. Le col de son utérus refusait de se dilater. Mais j'ai insisté pour sortir. Pour être libre. Tel un reptile, j'ai donné des coups de pied et de griffe dans son monde aquatique, jusqu'à ce que mon cordon ombilical s'enroule autour de mon cou. Je me présentais par le siège. Quand ma mère a perdu les eaux, j'étais noire ; plus goth à la naissance que je ne l'ai jamais été à

l'adolescence. Ma mère se souvient d'avoir traversé l'hôpital à toute allure sur un brancard à roulettes, un tube planté dans le bras. Les éclairs en zigzag monitorant mon rythme cardiaque se résumaient à une ligne horizontale. Une minute, deux, trois, cinq ; mon cœur ne battait pas. La Déesse de l'au-delà m'avait réclamée auprès d'elle.

Je suis morte avant de naître. J'ai vu le visage de la Déesse. Les sorcières en ont beaucoup, et Hécate est la plus importante de toutes. En tant que Gardienne des Croisements, Hécate est magicienne ; elle connaît les secrets des herbes et sait parler aux morts. En tant que Reine des sorcières, elle voyage entre les mondes. Elle bondit à travers les enfers, flanquée d'un chien noir. Elle pénètre le futur, le passé, le corps et au-delà sur les ailes noires d'un corbeau. C'est Hécate que j'ai vue dans l'utérus de ma mère alors que je luttais pour prendre ma première inspiration. Les expériences de mort imminente vous jettent dans la sorcellerie. La Déesse vous tire dans le monde d'en bas, et à la vue de Son visage, vous savez que vous n'êtes pas seule au monde. Vous êtes un enfant de la nature, Elle ne vous abandonnera jamais.

Ma mère aussi avait vu Hécate, le jour de la fête des Mères, cinq ans avant ma naissance, alors qu'elle avait dix-huit ans. Elle s'adonnait au tubing sur l'American River avec ses amis. À un moment, elle avait glissé dans l'écume tourbillonnante, et les rapides l'avaient entraînée vers l'aval, loin de ses amis qui criaient et cherchaient à l'attraper en vain. Piégée sous un rocher, elle avait lutté pour regagner la surface, se blessant au coude dans la panique. La douleur l'avait fait hoqueter, et l'eau avait envahi ses poumons. Son environnement s'était mis à bouger au ralenti. Une lumière verte l'avait appelée au bout d'un long tunnel en spirale. Quand elle en avait émergé, la Déesse était tout autour d'elle. Elle voyait à trois cent soixante degrés, dans toutes les directions, le visage de la Déesse – la Terre ! Brillante, lumineuse. Dérivant paisiblement dans l'atmosphère de notre monde, ma mère était toujours elle-même, mais dilatée, d'une certaine façon. Bientôt, elle avait remarqué en contrebas un groupe de personnes réunies autour du corps pâle et sans vie d'une femme, sur lequel un homme accroupi pratiquait un massage cardiaque. Ma mère n'en avait pas

fait cas. Le monde autour d'elle brillait, planète vivante et respirante baignée de lumière. Et pourtant, elle était descendue, de plus en plus près, jusqu'à se retrouver nez à nez avec le corps inanimé sous elle. Puis elle s'était sentie tirée d'un coup sec, comme par une corde, dans son corps. Elle avait été outrée à l'idée qu'on l'oblige à réintégrer sa dépouille mortelle. Elle ne voulait pas revenir dans ce royaume humain de violence et de duplicité. Mais il le fallait ; il lui restait beaucoup à accomplir en ce monde.

Quand ma mère s'est réveillée après ma naissance, seule dans sa chambre, le ventre cousu de sutures noires, elle m'a crue morte. Une infirmière est finalement arrivée et m'a déposée dans ses bras. Bien que tout le monde lui répète que c'est impossible, ma mère jure que lorsque j'ai ouvert les yeux pour la première fois, j'ai souri. Étant déjà morte avant de naître, j'étais reconnaissante de simplement faire partie de ce monde étrange et beau, d'entrer en conversation avec sa beauté à travers les rituels de la sorcellerie.

Ma mère prétend que durant l'accouchement, mon père prenait une mauvaise cuite au bar de l'autre côté de la rue. Mon père soutient qu'il était dans la salle d'attente de l'hôpital, pleurant toutes les larmes de son corps, terrifié à l'idée de nous perdre toutes les deux. Quoi qu'il en soit, six mois après ma naissance, elle a conçu un plan pour le quitter et nous a fait disparaître de la ferme viticole brumeuse qu'ils louaient en Californie du Nord pour m'emmener dans un minuscule bungalow en bois sur la Côte centrale, à San Luis Obispo. Dans un de mes premiers souvenirs, je vois ma mère penchée au-dessus d'un chaudron d'eau bouillante chanter des bénédictions à nos *macaroni & cheese*.

La sorcellerie a toujours existé. Le terme vient de *wicce* en vieil anglais, qui se prononce « witch » : une sage, qui pratique les arts divinatoires, chante des incantations, connaît les secrets de l'herboristerie et parle aux esprits. Les mots *wit* (esprit) et *witch* (sorcière) partagent la même racine : « connaître, comprendre, être une personne d'esprit ». Étymologiquement, le mot *witch* désigne un genre de chamanesse d'Europe du Nord. Le mot vient de là, mais la sorcellerie est pratiquée partout dans le monde, par des gens de

tous les genres. Vous n'avez pas besoin d'avoir des ancêtres scandinaves ou germaniques pour vous identifier comme sorcière. En espagnol, sorcellerie se dit *brujeria* ; *conjure* dans la magie traditionnelle afro-américaine. En italien, une sorcière est une *strega*. En mandarin, une *wu pó*. Les sorcières existent dans l'espace et dans le temps. La sorcellerie réunit toutes celles et ceux qui pratiquent la magie dans le monde autour d'un idéal commun de justice, de libération et de célébration de la force de vie de la terre.

Le gène de la sorcellerie parcourt tout mon arbre généalogique. Eileen, qui signifie noisette, fruit de l'arbre de sagesse des Celtes, est le second prénom de toutes les filles aînées de ma famille depuis des générations, quand nous vivions encore dans notre pays d'origine. Ma mère pratiquait la sorcellerie avant même d'être en âge de comprendre ce qu'elle faisait. Les femmes d'Europe du Nord ont probablement arrêté de se désigner par le terme sorcière à l'époque où l'on pouvait se faire arracher la langue pour avoir simplement affirmé en être une. Ma mère s'est donc définie comme une activiste, quand j'étais petite. Des années plus tard, elle m'a confié qu'elle voyait l'activisme et la sorcellerie comme des façons complémentaires de se dévouer à la Déesse. Dès son plus jeune âge, elle avait toujours voulu protéger les femmes et les enfants. Investie par la déesse Déméter avant même d'avoir donné naissance à son premier enfant – moi –, ma mère s'identifiait à l'archétype de la mère.

Âgée d'une vingtaine d'années durant la guerre du Vietnam, ma mère avait rejoint Mothers for Peace², un collectif qui protestait contre l'engagement militaire américain. Puis, quand la guerre avait pris fin et que les activistes avaient tourné leurs efforts vers la sauvegarde de la planète, elle était restée avec elles. Quand j'avais environ cinq ans, elle m'avait emmenée à une manifestation à Diablo Canyon, une centrale nucléaire perchée en haut des falaises bordant l'océan Pacifique, construite sur une ligne de fracture active. Les Mothers avaient tiré jusqu'à la plage un lit en cuivre surmonté d'un baldaquin en mousseline. Dans le lit, un capitaliste à tête de mort vêtu d'un smoking et coiffé d'un haut-de-forme violait sa partenaire, une jeune femme naïve en blanc, représentation du peuple de Californie centrale aux prises avec son funeste destin. Ma

mère ne la connaissait pas encore, mais Starhawk (la grand-mère du Reclaiming, un courant de sorcellerie moderne, et l'autrice de *The Spiral Dance*, un livre qui a initié la renaissance de la culture de la Déesse) se trouvait à cette manifestation, comme à bien d'autres semblables. Plus tard, elles se rencontreraient, mais même alors, elles œuvraient au service d'une seule Déesse, la terre elle-même.

On a conseillé à ma mère de me donner la fessée. J'étais trop sauvage au goût de certains. À l'heure de la sieste, on me retrouvait dansant dans le jardin. Je voulais être dehors, courir dans l'herbe, confectionner de belles couronnes de genévrier, chanter des incantations compliquées pour honorer le soleil, la lune et la lumière sur les feuilles. Malgré les nombreuses protestations de l'administration de l'école, j'ai refusé de porter autre chose que mon t-shirt licorne violet pendant plus d'une année. Dans les grands magasins, je me cachais dans les cercles sacrés des penderies mobiles, je m'enroulais dans des écharpes à paillettes et murmurais des oracles pour faire sursauter les clients qui poussaient leurs caddies à portée de voix.

Je répondais aux adultes. Une des gardiennes de mon école a un jour dit à ma mère que j'étais l'enfant la plus mal élevée qu'elle ait jamais rencontrée. Elle n'a pas mentionné le fait qu'elle l'avait bien mérité ; elle s'était moquée devant tout le monde de mon amie qui avait fait pipi dans sa culotte, et nous avait ordonné de nous taire quand elle m'avait entendu la consoler, alors j'ai dit à la gardienne de montrer l'exemple et de commencer par se taire elle-même. Malgré tout, ma mère ne m'a jamais frappée. Le monde dans lequel j'étais née était déjà bien assez violent sans ça, disait-elle. Elle-même avait été battue par son père. Et une de mes camarades de jeu avait été tuée par son beau-père, qui lui avait vidé une bouteille de ketchup dans la gorge avant de la projeter contre le mur, parce qu'elle ne voulait pas manger ses pancakes. Enfant, je savais déjà que je devais trouver un endroit où la « loi du père » ne m'atteindrait pas.

Les enfants ne se contentent pas de *croire* à la magie, ils la vivent. Des précurseurs de la psychologie infantile, comme Bruno

Bettelheim, étaient convaincus que les enfants sont naturellement animistes. Ils voient dans le soleil, la lune, les rivières, les animaux, les arbres et les pierres des êtres vivants et intelligents. Tout ce qui bouge est vivant, et tout bouge. Les atomes vrombissent, les planètes gravitent. Rien n'est immobile. La moindre poussière d'univers vibre à l'unisson de l'Esprit.

René Descartes, parangon de la philosophie occidentale et père des « Lumières », est surtout connu pour son axiome *cogito, ergo sum*. « Je pense, donc je suis. » Mais, dit-il aussi, l'existence de tout le reste doit nécessairement être questionnée. La terre est peut-être une illusion. Votre moitié n'est peut-être pas vraiment là. Les autres pourraient n'être qu'un mirage, mais vous, cher homme pensant, vous existez pour de vrai. Sur sa lancée, Descartes a également affirmé que les animaux ne sont rien d'autre que des machines organiques incapables de penser ou de ressentir la douleur. Il est donc sans objet d'éprouver de la compassion à leur égard. Cet argument, porté aux nues dans le canon de la philosophie occidentale, a servi à justifier des choses comme l'esclavage, l'élevage industriel ou les cultures sur brûlis qui ont dévasté l'Amazonie. Selon Descartes, seuls les humains – de préférence blancs, mâles et propriétaires terriens – ont un esprit et une âme, et sont par conséquent dignes de considération. Mais même au XVII^e siècle, les enfants savaient que le monde parlait et réclamait de l'amour.

— Ce n'est pas parce que nous ne comprenons pas leur langage que les animaux n'ont rien à dire, ai-je un jour dit à ma mère, quand j'étais petite, alors que nous traversions les bosquets d'eucalyptus de San Luis et observions le vol des faucons dans l'aube paresseuse. C'est juste que nous n'écoutons pas comme il faut.

Ni Descartes ni Bettelheim n'auraient été d'accord avec moi. Reconnaître l'intelligence de la nature n'est à leurs yeux qu'un mécanisme de défense temporaire dont usent les enfants et les « primitifs » avant d'accéder à la civilisation en résolvant leurs problèmes par la seule « raison ».

En surface, la raison de l'homme des Lumières semble plus puissante que la magie des enfants, ou même que celle des sorcières, des magiciens et des chamanes du monde entier. Mais

l'homme des Lumières exerce son pouvoir en imposant la kyriarchie (mot désignant la dynamique maître/esclave, oppresseur/opprimé), qui asphyxie peu à peu notre espèce et toute vie sur la planète. Tel un virus, la kyriarchie tue l'organisme qui le nourrit. Même enfant, je n'étais pas prête à accorder à l'homme des Lumières les applaudissements, les rubans dorés et les bonus de Noël qu'il s'octroie régulièrement avec force autocongratulations.

Bettelheim objecterait que je m'accroche à mes croyances au magique parce qu'enfant j'en ai été privée trop prématurément. Dans *Psychanalyse des contes de fées*, il écrit :

Bien des jeunes gens, de nos jours, se mettent soudain à chercher l'évasion dans les rêves procurés par la drogue, se font initier par un gourou, croient à l'astrologie, s'adonnent à la « magie noire » ou, de toute autre façon, fuient la réalité en se réfugiant dans des rêves éveillés relatifs à des expériences magiques qui sont censées améliorer leur vie ; ces jeunes, souvent, ont été prématurément contraints de connaître la réalité d'une façon adulte³.

Bettelheim a peut-être raison. Moi-même amatrice d'astrologie et de magie sous toutes ses formes, je sais que la kyriarchie m'a contrainte à renoncer à ma pensée magique bien trop tôt. Mais il se trompait quand, dans le même livre, il soutenait qu'une fois l'enfant convaincu avec succès que la vie pouvait être maîtrisée par des « moyens réalistes », il abandonnerait sa pensée magique infantile. De quel *moyen réaliste* Bettelheim parle-t-il ? Le moyen réaliste, c'est la capitulation. Nous sommes censés ignorer que la civilisation occidentale s'est bâtie sur l'esclavagisme de personnes de couleur et sur la destruction du monde naturel. Nous sommes censés ignorer tout cela pour devenir docteur, avocat ou banquier, ou si c'est impossible, essayer au moins d'en épouser un. Nous sommes censés ignorer que la banquise fond, que la planète se réchauffe et que les poissons se nourrissent de plastique. Achetez toujours plus. Et soyez *raisonnables*. Bettelheim dit encore : « Par son propre progrès social, scientifique et technologique, l'homme s'est libéré de la crainte qu'il éprouvait pour son existence même⁴. » Mais si on nous encourage au rationalisme, on nous encourage aussi souvent à plus d'individualisme. On nous encourage à nous distinguer des autres, à entrer en compétition avec eux. Alors que la magie est affaire de connexion, de collaboration ; la magie est un processus

visant à rassembler les choses. En définitive, la magie est affaire d'amour.

Comme tant d'autres sorcières, je suis venue au monde dans un ravissement, consciente de l'esprit rayonnant et interdépendant de l'esprit de la pierre, de la feuille et de l'animal. Mais comme tant d'autres sorcières aussi, il a moins été question dans mon enfance de reconnaître mon pouvoir dans cette toile d'interdépendance que d'être obligée d'admettre que ce pouvoir et cette liberté, que je voyais comme un droit de naissance sacré, n'étaient pas reconnus par le reste de mon espèce. Je voulais jouer dans le jardin enchanté de la Déesse, m'émerveiller de la façon dont les choses poussaient, aller à la rencontre de Ses créatures, danser dans les champs et chanter au pied de Ses autels. Mais le monde désenchanté et ses disciples se mettaient toujours en travers de mon chemin.

Même Disney, une firme qui affiche son allégeance à l'enchantement, m'a éduquée au désenchantement du monde dès mon plus jeune âge. Je pleurais toujours à chaudes larmes quand la mère de Bambi, pour expliquer à son faon pourquoi ils devaient se cacher, déplore : « L'Homme est entré dans la forêt. » Peu après, la mère de Bambi se fait tuer par un coup de fusil et la forêt s'embrase. Les faons apprennent très tôt que « l'Homme » ne laisse jamais les créatures de la forêt découvrir le monde en paix.

Lors de ma découverte de l'école primaire, « l'Homme » a exigé qu'on me mette sous Ritaline. « L'Homme » ne voulait pas que je libère le hamster de sa prison ; il voulait que je reste assise à mon bureau sous la lumière crue des néons, les deux pieds bien au sol, le regard planté dans celui de ma maîtresse. *Récite ta table de multiplication*, exigeait « l'Homme ». *Répète après moi : George Washington n'a jamais menti. Et maintenant... nous allons voir l'explosion du Challenger*. Très tôt, j'ai pu observer que « l'Homme » n'aimait rien tant qu'à vous donner des ordres, vous critiquer, vous assommer de règles et vous cacher des choses, mais si vous résistiez, il vous considérait comme une mal élevée, une rebelle et une ingrate. « L'Homme » pense que vous devriez sourire davantage. « L'Homme » m'a diagnostiquée dyslexique et m'a fait intégrer des groupes de soutien, parce que « l'Homme » était inquiet

que je ne puisse pas satisfaire à ses exigences d'excellence académique. « L'Homme » se fichait de savoir que j'avais mieux à faire.

« L'Homme » s'assurait que la pelouse de l'école soit tondue à hauteur réglementaire pour ses compétitions de sport, mais il ne voyait pas le reyaume des coccinelles prospérer dans l'oxalis à l'orée du terrain. Il y poussait des fleurs jaunes dont mes amies bébé-sorcières mâchaient avec délectation la tige transparente. Mes camarades sorcières étaient une source de réconfort dans ce monde hostile. Vanessa, la petite Autrichienne à la peau couleur terre qui nourrissait une passion pour les états de conscience modifiée, m'a montré comment coller sa joue contre le carrelage glacé après un bain bien trop chaud, à la limite de l'évanouissement. Leia la Généreuse, avec ses grandes pommettes slaves, m'a donné sa patte de lapin quand j'ai laissé la mienne au ruisseau. Elle et moi avons passé des heures sans fin dans la pénombre des pins à appeler les fées avec des dés à coudre de thé et des bonbons acides à la pomme. On enfilait nos costumes, des manteaux dans lesquels on s'emmaillotait comme d'antiques völvas, les prêtresses nomades de Scandinavie. On pourchassait des orbes dans les bois et on frappait de nos bâtons les gros rochers dans les collines derrière sa maison pour faire tomber la pluie. J'adorais aussi Hanna, une blonde maigrichonne avec une voix râpeuse. Nous partagions la ferme conviction animiste que nos peluches organisaient des pique-niques sitôt que nous quittions la chambre, avec des ballons, des rubans, des chansons et des carnivals. Hanna avait tous ses animaux en cercle autour d'elle, l'après-midi où un étranger était entré par effraction chez elle et avait violé sa grand-mère dans la pièce attenante. Mes camarades et moi vivions dans un monde enchanté, mais « l'Homme » rôdait toujours tel un sinistre rapace juste derrière nos fenêtres.

Durant les premières années de ma vie, ma mère et moi vivions seules avec Spencer, notre chat tigré gris, dans une petite maison blanche sur Peach Street, à San Luis Obispo, qui disposait d'une terrasse couverte aux treilles envahies par les plantes grimpantes. Célibataire, ma mère travaillait dur pour subvenir à nos besoins.

Quand elle n'était pas de service, elle me lisait un livre sur la mythologie grecque édifiant à tous points de vue : depuis des milliers d'années, les dieux du patriarcat étaient affamés au point de dévorer leurs enfants. Mais j'adorais les histoires, et j'avais donné à mes poissons des noms de divinités grecques. Zeus, le guppy à la queue rouge pétard, portait particulièrement bien le sien. Il mangeait tous ses bébés si je ne les transférais pas dans un autre bocal. Iris, mon tétra arc-en-ciel, avait été baptisée en l'honneur de la déesse messagère ; elle scintillait entre les fougères aquatiques et les feuilles du temple échoué.

Les nuits étaient plus difficiles. Je faisais des cauchemars. J'étais somnambule. Ma mère me retrouvait dehors, errant dans la rue en chemise de nuit. Nous vivions sur une terre tourmentée, dans un monde tourmenté. Les conquistadors et les colons avaient répandu le sang des peuples indigènes ; des mauvaises actions hantaient la lignée de nombreuses familles américaines. Enfant, j'ai toujours été sensible aux fantômes de ce pays, de mes ancêtres, des oppresseurs et des opprimés. Les nuits les plus troublées, j'allais me glisser dans le lit de ma mère. Elle me chantait des berceuses et me racontait des histoires de mondes magiques, avec un petit personnage nommé Amanda qui se liait d'amitié avec des dragons et dévalait les arcs-en-ciel avec Iris, la messagère des dieux.

Comme l'avait prédit Bettelheim, quand j'étais maîtresse de mon imagination, je me sentais en sécurité. J'étais en danger quand j'avais l'impression d'être à la merci de l'imagination libidineuse et agitée de notre civilisation désenchantée. Les monstres rejetés par l'humanité rôdaient dans chaque recoin. Le soir, avant que je m'endorme, ma mère pratiquait un rituel de bannissement dans ma chambre, en claquant des mains et en tapant sur des casseroles pour chasser les mauvais esprits.

— Par les pouvoirs de la Déesse dont je suis investie, j'ordonne à tous les esprits corrompus de quitter ces lieux !

Bam ! Enfin, seulement les soirs où elle ne tenait pas le bar de l'*Olde Port Inn*.

Le jour, elle travaillait chez Easy Ad ; elle m'y emmenait parfois, et je la voyais passer des coups de fil du matin jusqu'au soir pour vendre des espaces publicitaires à des entreprises locales. Pour

s'excuser subtilement de la présence de sa fille sur son lieu de travail, elle me faisait parader tel un jeune page, et je passais parmi ses collègues en leur proposant des donuts, des beignets au sirop d'érable, à l'ancienne ou nappés d'une épaisse couche de chocolat et saupoudrés de sucre multicolore dans une boîte en carton rose.

Tante Mickey dirigeait une garderie. Quand ma mère travaillait, c'était souvent là qu'elle me mettait, même si je détestais ça. Il y avait cet horrible adolescent – j'ignore s'il s'agissait d'un cousin ou d'un enfant de la garderie – qui menaçait toujours de jeter ma meilleure amie, une petite fille qui ne marchait même pas, dans les toilettes. Il l'y emmenait et tirait la chasse en riant tandis que je tambourinais à la porte, en larmes.

Ma mère se souvient encore de mes cris dans le combiné du téléphone. Un jour que j'étais chez tante Mickey, âgée d'environ deux ans, je suis allée explorer la cuisine. Je voulais en découdre avec les gros cordons noirs qui s'enroulaient autour des plans de travail, lianes qui ne demandaient qu'à ce qu'on leur monte dessus. Dans les années 1970, certaines cafetières se branchaient directement dans le mur. J'ai toujours été une grimpeuse, une aventurière, pour tout. Ma mère ne se rappelle pas lequel de ses collègues l'a conduite à l'hôpital, juste de mes hurlements dans le hall de l'hôpital. Un Titan cherchant à s'échapper d'une minuscule cage en métal n'aurait pas davantage fait vibrer la pièce. Le café m'avait ébouillantée sur quatre-vingts pour cent du corps et avait fait cloquer ma peau de bébé au point qu'elle craquait et suintait comme de la couenne de porc.

L'appel de la sorcellerie débute souvent avec un traumatisme ou une maladie. Pour naviguer dans les enfers, il faut vous y être rendue plusieurs fois. Une personne qui a fréquenté les enfers peut être d'une grande aide à ceux qui essaient d'échapper à son étreinte. Pendant des mois, j'ai dû retourner à l'hôpital tous les jours me faire enlever mes croûtes afin qu'elles ne cicatrisent pas. Trois infirmières en plus de ma mère n'étaient pas de trop pour me tenir pendant que le docteur s'occupait de moi ; j'étais trop jeune pour les anesthésiants. Ma mère croit que cette expérience a forgé en moi une méfiance inconsciente à son égard. Si c'était à refaire, elle

quitterait la pièce, même s'il fallait deux infirmières de plus pour la remplacer. Des années plus tard, quand je suis entrée en primaire, ma mère devait faire tout un détour pour que nous ne passions pas devant l'hôpital sur le chemin de l'école. Il suffisait que je jette un seul regard à ses imposants murs de béton pour que je me mette à crier et à griffer la ceinture, à deux doigts de m'éjecter de la voiture pour m'en éloigner le plus vite possible.

Peu après la brûlure, j'ai commencé à avoir de l'asthme. Mes poumons se comprimaient jusqu'à ce que mes lèvres deviennent bleues, jusqu'à ce qu'on voie mon cœur supplier qu'on lui donne du sang et de l'oxygène de l'autre bout de la pièce. Ma respiration se faisait sifflement, un corset d'acier m'écrasait les côtes et m'entraînait dans une transe rythmique de survie pure. Tout disparaissait, le monde virait au noir, et il n'existait plus que le fil ténu de ma respiration auquel je me raccrochais comme un astronaute à son filin de sécurité pour ne pas me faire aspirer par le vide.

C'est de ce vide qu'a émergé mon premier familier.

Quand mon père servait sous les drapeaux dans la Garde nationale, il lui arrivait parfois de descendre de Californie du Nord et de séjourner dans la caserne militaire de Camp San Luis. Je me rappelle les longs bâtiments en bois parfaitement alignés, aux murs blanchis à la chaux et aux moulures vertes. Les chambres spartiates ne contenaient rien d'autre que des lits de camp en métal, des couvertures de laine impeccablement tirées sur des draps blancs amidonnés et de massifs coffres en bois au pied de chacun d'eux. Il n'y avait de place pour aucun effet personnel. La similarité et la régularité de cet espace me terrifiaient.

Un jour où j'étais là-bas, mon père s'est absenté pour une réunion avec son commandant, me laissant seule avec le bourdonnement des ventilateurs et la lumière pâle du soleil filtrée par les stores en métal. Aucune troupe vivante n'occupait la base ; il n'y avait que moi et les esprits des guerriers. La vibration résiduelle du pas cadencé ; *yes, Sir ; no, Sir*. Le rythme régulier des tirs automatiques.

Quand mon père est revenu, il m'a trouvée assise en tailleur sur un lit, parfaitement immobile, lancée dans une incantation grave et gutturale.

— Pour qui chantes-tu ? m’a-t-il demandé.

— Pour mon gardien, Siffleur le croco, lui ai-je répondu.

Siffleur qui souriait sous le lit, prêt à claquer des dents et à me protéger avec sa vitesse surnaturelle.

Des années plus tard, quand j’ai grandi et que j’en ai appris davantage sur les familiers, je me suis rendu compte que le tout premier d’entre eux avait pris pour nom mon plus douloureux tourment : *Siffleur*. Durant mes crises, l’asthme me comprimait tellement les poumons que chacune de mes respirations était un sifflement. Les Noëls, les virées à Disneyland, les fêtes d’anniversaire et tout autre événement propre à augmenter le rythme de mon petit cœur déclenchaient invariablement une crise d’asthme qui m’obligeait à rester chez moi ou à agoniser, les lèvres bleues, sur la ligne de touche pendant que mes amies bâtissaient des châteaux de sable ou s’ébattaient dans l’océan.

Que mon familier se soit présenté sous le nom de mon affliction est révélateur de quelque chose. Je peux puiser ma force et mon pouvoir dans mes blessures. Je peux accéder à des lieux anciens. Peut-être ne suis-je pas responsable de mes souffrances, mais elles apparaissent comme des impacts de balle dans le mur qui ceinture mon jardin d’Éden personnel. Je ne les accueille pas avec plaisir, mais je suis reconnaissante du pouvoir qui s’est infiltré dans mon monde à travers elles.

Siffleur est féroce. Je me tiens sur lui comme sur une planche de surf. Les crocodiles nous connectent au primitif. Ce sont des gardiens de la mémoire, des nageurs minéraux. Le crocodile est une incarnation d’un pouvoir ancestral et explosif tapi juste sous la surface de la conscience. Dans l’Égypte antique, Sobek l’enragé prenait la forme d’un crocodile ; selon *Le Livre des symboles*⁵, il était une personnification de « la capacité de Pharaon à anéantir les ennemis du royaume ». Siffleur était un enragé, lui aussi, venu à moi en n’ignorant rien des ennemis de mon royaume. *L’Homme est entré dans la forêt*. Mais il devrait compter avec mon enragé, mon Siffleur toujours assis à mes pieds, reptile indolent prêt à bondir à tout instant.

Votre expérience du monde change singulièrement quand vous imaginez avoir un crocodile à vos côtés. À moitié endormi mais toujours sur le qui-vive, la tête posée sur vos genoux, un petit coude possessif passé autour de votre cuisse. Siffleur est venu à moi pour la première fois dans la caserne militaire. Notre culture si friande de guerre aime à se représenter l'armée comme une aventure ponctuée d'explosions, mais en réalité on y passe l'essentiel de son temps à photocopier des documents en trois exemplaires, à attendre au bout de la chaîne de commandement, à passer les latrines à la Javel. Dans cet endroit désenchanté entre tous, Siffleur m'avait apporté des orchidées. Émergeant de la brume du marécage, il était venu à moi avec un écheveau de mousse espagnole, le cri des panthères et le claquement de bec des tortues, et des orbes lumineux de feux follets.

Un célèbre expert, patriarche des vieux garçons, prétend avec mépris, comme s'il s'agissait d'une insulte, que les sorcières viennent des marais. D'une certaine façon, il a raison – la sorcellerie est bel et bien née dans les marais. Nous autres sorcières venons de sombres lagunes bouillonnantes, nées d'œufs noirs et caoutchouteux tapis sous leurs eaux sulfureuses. L'histoire elle-même et l'ensemble de nos connaissances pourrissent au fond de ce marécage. Notre savoir n'est pas contenu dans une puce informatique, mais dans l'organisme vivant et pensant de notre planète, dans les plantes, les animaux, les pierres, les racines et la pluie. Quand « l'Homme », colon bâtisseur de châteaux, entre en ces lieux, il meurt. Mais le marais, lui, grouille de vie. On ne pénètre qu'en bateau ce monde aquatique aux rives en constante mutation au gré des marées. Notre marécage représente l'inconscient, le cerveau reptilien, le rhizome qui s'étend à l'infini sous la surface de l'eau. C'est le lieu indifférencié d'où émerge toute forme. Avoir un crocodile à vos côtés signifie être investie de la puissance de cet endroit mystérieux, de ce territoire dangereux, antichambre des enfers sauvage et indomptable ; vous êtes une des bêtes qui vivent là.

Pourquoi l'appel de la sorcellerie exige-t-il un séjour aux enfers ? Pourquoi l'entend-on si souvent lors de traumatismes, de maladies

ou de conflits ? Parce que, à l'instar des chamanes, les sorcières sont des guérisseuses. Pour être un chamane ou une sorcière, vous devez vous rendre aux enfers. Vous devez recevoir cette leçon d'humilité. Vous devez mesurer les limites de votre pouvoir et vous confronter au mystère, au fait qu'il existe des forces qui n'ont ni début ni fin. Vous avez émergé de ces forces, comme un crocodile émerge du rivage, et vous y retournerez, vous réintègrerez ces courants aussi noirs et froids que le vide de l'espace.

Aujourd'hui, j'appelle encore Siffleur à moi quand je pratique mes rituels. Je lève la main gauche et dessine à son intention un chemin pour qu'il me rejoigne depuis les royaumes primordiaux. Je le siffle puis je me tape la cuisse jusqu'à ce qu'il vienne y poser la tête et s'enroule autour de mes pieds en montrant les dents à tous ceux qui me voudraient du mal.

Pour les sorcières, les hublots de l'imagination ne se referment pas d'un coup sec à la puberté. Les esprits animaux et les gardiens qui viennent à nous dans l'enfance demeurent à nos côtés tout au long de notre vie. Même quand nous les oublions, ils patientent, le dos luisant d'une pellicule humide et chatoyante, guettant notre retour.

Ce n'est pas en niant l'esprit inhérent du monde naturel, ou en nous détournant de l'Imagination, que nous acquérons notre pouvoir. Notre pouvoir de sorcière provient de notre habileté à tisser ensemble la raison et la magie. Nous travaillons de conserve avec le monde qui nous entoure et les autres au-delà. Nos esprits gardiens et nos familiers sont toujours là, attendant qu'on les appelle, pour reprendre possession du monde spirituel qui nous appartient de droit.

2. Le langage des oiseaux

1. PRINCIPES DE BASE DE LA RÉOLUTION DES CONFLITS

Reconnaissez à qui appartiennent les terres sur
lesquelles nous nous tenons.

Demandez au cerf, à la tortue, à la grue.

Assurez-vous que les esprits de ces terres sont traités
Avec respect et bienveillance.

La terre est un être qui se souvient de tout.

Vous devrez en répondre devant vos enfants,
et devant les leurs, et ainsi de suite...

Joy Harjo,
Conflict Resolution for Holy Beings.

— Un pour le chagrin, deux pour la joie, trois pour une fille, quatre
pour un garçon.

Ma nouvelle demi-sœur et moi lisions les augures dans le vol des
corbeaux que nous espionnions à travers le pare-brise arrière de la
Plymouth Valiant rouge de mon père. Les trajets étaient longs, par
les petites routes de Gold Country, dans une voiture qui tenait avec
du fil de fer et du chatterton. Nous ignorions que la divination était la
langue des initiés à l'occulte, ceux qui comprenaient « le langage
des oiseaux ». Les augures de la Rome antique déterminaient la
date idéale pour lancer un bateau ou couronner un empereur
d'après le vol des corbeaux. Les Yorubas du sud-ouest du Nigeria
portent des coiffes brodées de perles à voilette et couronnées
d'oiseaux qui symbolisent leurs ancêtres, les grands-mères qui

murmurent à leur oreille, qui guident leurs chefs. Odin le borgne, le dieu nordique, maître de l'extase, poète, devin et voyageurs entre les mondes, a deux corbeaux familiers, Hugin et Munin, qui croassent les nouvelles du monde à son oreille, rendent compte des batailles et lui inspirent sagesse. Les oiseaux portent les messages de dieux. Ma sœur et moi observions ceux-là en récitant ces vers, mais nous ne connaissions pas le sens du mot chagrin ; nous n'avions que cinq ans.

Je venais de la rencontrer. Ma mère m'avait envoyée en Californie du Nord vivre six mois chez mon père ; elle s'était mise en couple avec un homme et ne voulait pas que je m'attache à lui si leur relation devait se terminer prématurément. Et comme mon père avait réclamé de me voir plus souvent, me voilà partie pour la petite ville viticole de Lodi. Mon arrière-arrière-grand-père avait bâti de ses mains le petit bungalow où nous habitions, sur Eureka Avenue, puis il était mort en tombant du toit. Le nom vient de ce que les chercheurs d'or criaient « Eurêka » quand ils trouvaient une pépite.

J'ai rencontré ma demi-sœur le premier jour de maternelle et je l'ai aimée au premier regard. Ses cheveux blond roux étaient d'une telle densité qu'il lui était impossible de les attacher avec un élastique. Elle avait des lunettes à monture épaisse assorties à sa chevelure et des dents de lapin assorties aux miennes. Ma nouvelle sœur était de nature obéissante, mais quand un petit garçon qui avait la lèvre supérieure toujours tachée de colorant de bonbon s'était moqué de moi parce que je n'arrivais pas à colorier sans dépasser, elle avait levé les yeux au ciel et avait dit : « C'est une *artiste* », en poussant un soupir exaspéré par tant de stupidité ; j'avais décidé de lui vouer un amour éternel.

On a présenté sa mère à mon père, tous deux célibataires, à l'occasion d'une sortie à la piste de roller. Là, sous le scintillement de la boule à facettes, dans une sérénade de claquements de grosses roues roses et au son de « Queen of Hearts » de Juice Newton passée en boucle, une romance est née. Un pacte d'amour signé de mon sang, que j'ai répandu sur le plancher en bois ciré avant même d'avoir terminé mon premier tour de piste. En voulant montrer comment j'étais capable de claquer des doigts tout en patinant, j'ai fini à l'hôpital avec cinq points de suture au menton. Pas terrible,

comme présage. Et de fait, mon père et ma nouvelle belle-mère ont divorcé dix ans plus tard.

Mais au début, nous avons vécu une véritable idylle. Mon père nous écrivait, à ma sœur et à moi, des chansons sur nos alter ego, les « sœurs Belette », sur sa vieille guitare acoustique. Il nous les chantait pendant que nous mangions des sandwiches au thon et que nous faisions des boulettes de pain de mie pour les jeter aux oies sauvages du lac. Quand elles sifflaient et criaillaient après nous, ma sœur et moi allions nous percher sur les tables de pique-nique en poussant des cris perçants. Et même si mon père riait à gorge déployée en nous voyant fuir, terrorisées, je l'adorais. Il nous emmenait au ranch de ma tante, dans les collines où l'on croisait des couleuvres, des crapauds cornus et toute sa coterie de chiens errants et de chatons nouveau-nés. On regardait *Star Trek*, on allait chercher des glaces chez Honey Bear, on passait des soirées chez Pizza Garden à papoter avec Ray, le vieux barman tout ratatiné qui nous donnait des sucettes à la racinette et qui nous laissait jouer aux pilotes d'avion avec les boutons en plastique rouge du juke-box. On allait en famille prospecter de l'or dans les ruisseaux du coin, qui se révélait le plus souvent être des paillettes de pyrite, l'« or des fous », que nous faisions tourner dans nos petites gamelles d'orpailleur, émerveillées par les rayons luisants du coucher du soleil qui s'y reflétaient. La pyrite, commune et fragile, n'intéressait personne, dans la mesure où on ne pouvait pas en faire de bijoux, mais la regarder briller dans nos gamelles nous amusait. Il n'y avait plus d'or dans ces collines depuis longtemps. Les plus précieux trésors que nous trouvions étaient les pointes de flèches en obsidienne des Miwoks. Une fois, j'en ai même découvert une dans le jardin derrière la maison. Des outils en pierre témoignant de mains expertes et de l'histoire lointaine de cette terre et de ceux qui y vivaient bien longtemps avant nous. Des gens que mes ancêtres avaient dupés, contraints ou tués. Pour trouver ces reliques, il suffisait de gratter la surface de la terre, et elles étaient là, à peine cachées sous les pieds de vigne importés.

Lodi sentait les Cheerios que produisait l'usine General Mills à la périphérie de la ville : une saine et honnête odeur d'enfance, fortifiée

aux vitamines et aux minéraux. Certains week-ends, mon père nous emmenait, ma nouvelle sœur et moi, pêcher la perche, explorer les stalactites et les stalagmites des Moaning Caverns ou encore camper à Big Trees où nous marchions dans un silence respectueux sous les séquoias millénaires dont la cime pointait près de cent mètres au-dessus de nos têtes. Nous faisons la « promenade à l'aveugle », nous guidant à tâtons parmi l'écorce fibreuse, à l'odeur des aiguilles de pin acérées et au grattement des tamias qu'on entendait se dandiner dans les branchages. Sauf quand mon père était en colère contre les visiteurs du parc et les maudissait d'avoir abandonné une couche derrière eux, ou contre nous qui n'étions pas fichues d'attacher correctement la barque ou de suivre des instructions simples lorsque nous tirions le kayak de l'arrière de la camionnette. Chaque fois que nous arrivions à la rivière, ma sœur et moi priions pour que des gamins ne soient pas déjà en train de s'y baigner. Nous débarquions avec nos maillots de bain et nos tongs, mon père en short moulant, chaussettes de sport remontées aux genoux et casquette relevée sur le haut du crâne. Il fallait le retenir de crier sur ces « tapettes » qui se laissaient *dérivé*r dans leurs chambres à air plutôt que de se ruer à l'assaut des rapides comme des « vrais hommes » – comme lui le faisait quand il était jeune.

Mon père avait pris la résolution d'être un bon père, meilleur que ne l'avait été le sien. Mais lui aussi était hanté par le patriarcat, l'ensemble rigide de règles qui dicte aux hommes comment ils doivent se comporter et ce à quoi ils ont droit – tout. De par son rôle de patriarche, le pouvoir lui était acquis, mais comme avec les perches qui nous échappaient régulièrement, il ne semblait jamais avoir une prise ferme sur ce pouvoir ; son ascendant sur nous lui glissait toujours entre les doigts. Si seulement son entourage voulait bien filer droit – les chiens braillards du voisin, ses enfants, sa femme –, tout irait mieux pour tout le monde. Mais en dépit de ses efforts, il n'arrivait jamais à nous soumettre à son autorité une bonne fois pour toutes. Notre obéissance n'était jamais permanente. Au centre commercial, il n'avait de cesse de nous regrouper et de nous faire marcher en ordre militaire, alors que nous voulions faire les magasins à notre gré. Il était abonné à la *Tightwad Gazette*¹, et nous emmenait une fois tous les quinze jours au buffet à volonté de

Sizzler. Un authentique acte de générosité pour une personne si près de ses sous, mais il fallait se resservir au moins trois fois pour rentabiliser l'opération. J'étais un vrai puits sans fond, je pouvais engloutir cinq assiettes, s'il le souhaitait, mais ma sœur avait du mal à finir la première, et nous devions tous attendre tandis qu'elle picorait, ou qu'elle faisait tomber subrepticement sa bouchée par terre quand il avait le dos tourné – mais alors elle prenait une claque pour avoir mangé comme une cochonne. Mon père était nostalgique des années 1950, cette époque où des adolescents blancs faisaient les vendanges dans sa ville et où les femmes se plaignaient constamment de ce que leurs maris faisaient de travers.

— Je veux qu'on écrive « n'a jamais ciré les pompes de personne » sur ma pierre tombale, disait mon père.

En oubliant que personne n'aime cirer des pompes. Personne n'a jamais accepté de bon gré la domination d'autrui. Le patriarcat avait inventé les armes *parce qu'il y avait toujours quelqu'un pour mettre son autorité en question*. Cela n'aurait pas été nécessaire si tout le monde s'y était plié avec docilité. Mais les gens, les animaux et la nature luttent en permanence pour leur liberté.

Ma nouvelle sœur et moi aimions être livrées à nous-mêmes, sans adulte dans les parages pour nous dire quoi faire et comment le faire. Nous avions pour fantasme d'attacher les grandes personnes puis, quand elles ne pourraient plus s'en prendre à nous, leur faire la leçon et les jeter au fond d'un volcan. On s'installait confortablement sur la terrasse pour écouter les bateaux ronronner sur le lac voisin en mordillant le bout des tiges de chèvrefeuille pour en faire sortir le nectar. On froissait des pétales de rose entre nos mains d'enfant humides et on les plongeait dans l'eau du tuyau d'arrosage pour confectionner des philtres d'amour à l'odeur douce et surannée. Happy Dog, notre patient petit bouvier australien, était notre poupée préférée. On la couvrait de capes en feutrine et on disait que c'était des habits de princesse. Happy nous surveillait, haletant dans ses beaux atours, tandis que Kristin et moi préparions des tartes à la boue en écrasant la glaise brune entre nos doigts, nous cachions dans le linge qui pendait au fil et accusions nos alter ego, des fées nommées Étincelle, Paillette, ou Lueur.

J'avais autour de cinq ans quand la Gorgone est apparue. C'est arrivé à peu près au moment où ma nouvelle sœur et moi avons été agressées sexuellement par notre cousin, qui devait avoir seize ou dix-sept ans. En dehors de cette agression, j'ai peu de souvenirs de lui. Il avait la lèvre supérieure toujours humide et un sourire nerveux, comme s'il riait d'une farce dont il était le dindon. Un des rares souvenirs que j'ai de lui, c'est dans la voiture de mon père, un jour où il nous emmenait faire du camping. Mon cousin avait collé son cul flasque contre la fenêtre ouverte afin de pouvoir péter sans que l'odeur n'empuantisât l'habitacle. C'est le genre d'égards qu'il pouvait avoir pour les autres. Quand il a abusé de moi, il me demandait toujours si j'aimais ça, si c'était bon.

— Non, criais-je en essayant de me dégager.

Mais ses questions étaient rhétoriques. Il resserrait sa prise sur mon bras et se fichait bien de ma réponse. Il faisait ce qu'il voulait, ça ne l'arrêtait pas. Il m'entraînait dans la vieille caravane quand on jouait à cache-cache – il voulait toujours faire équipe avec moi –, puis il me promettait des barres de chocolat que je ne voulais pas si je me « tenais bien ». Et si je le disais à quiconque, *il me tuerait. Il me trancherait la gorge. Il tuerait mes parents. J'aurais des ennuis, ou lui, ou nous deux. Je serais punie. Il irait en prison et ce serait ma faute. C'était ma faute, de toute façon ; je l'avais bien cherché*, etc. Le couplet habituel. Les auteurs de maltraitances n'en assument jamais la responsabilité ; ils se débrouillent toujours pour la faire peser sur quelqu'un d'autre, de préférence un enfant. Il a abusé de moi alors que mes parents se trouvaient dans la pièce d'à côté ; alors que je pleurais, que je disais non, lui riait. Sous les yeux de ma sœur impuissante. Mes *non* ne signifiaient rien, pour lui ; mes préférences ne signifiaient rien. Ma sécurité, mon bonheur. Mes limites. Rien. Rien.

Non était un mot supposément magique. On était censé « dire NON, PARTIR, et PRÉVENIR quelqu'un ». Mais mon *non* magique ne signifiait rien et n'avait aucun effet. Et si je prévenais quelqu'un, mon cousin avait réussi à me convaincre que c'était moi qui serais punie pour avoir commis des actes aussi honteux. Des actes honteux dans le vide sanitaire avec les chatons sous le lit. Ou sur

mon lit superposé, où il insistait pour « jouer au docteur ». Il abusait de nous quand mon père et ma belle-mère nous laissaient sous sa garde. Mais, la plupart du temps, il préférait ma sœur. Elle était moins rebelle. Ma défiance agaçait mes professeurs et frustrait mes parents, mais elle m'a servi un bon millier de fois au cours de ma vie.

Mon cousin emmenait ma sœur à la docilité louable dans la chambre de mes parents, pendant que je tambourinais en vain contre la porte et que je m'excitais contre la poignée en verre d'un autre âge, en criant qu'il la laisse tranquille. Un jour, je suis allée m'asseoir sur le rebord de la baignoire de l'autre côté du couloir et j'ai concocté un plan d'évasion. J'entendais ma sœur pleurer et le supplier d'arrêter.

— Non, non, non, pitié, non..., implorait-elle.

Je devais trouver le moyen de le convaincre de la laisser aller aux toilettes. Alors nous nous enfermerions, nous nous hisserions sur la chasse d'eau et nous nous glisserions par la petite fenêtre au-dessus, puis nous nous enfuirions dans la nuit. Nous nous réfugierions au lac de Lodi où nous nous cacherions dans les mûriers avec les opossums, les ratons laveurs, les bébés coyote et les créatures féeriques. Après une interminable séance de cris, j'ai fini par le convaincre que ma sœur avait vraiment besoin de faire pipi, mais il ne l'a pas laissée sortir comme je l'espérais. Il lui a donné le choix entre se retenir ou faire dans sa bouche à lui. *Est-ce que ça lui plairait ?*

Nous entendons les termes *viol*, *maltraitance*, *agression sexuelle* quotidiennement, de nos jours. Quand j'ai demandé à ma grand-mère comment elle avait pu ne pas savoir que mon grand-père violait ma mère, elle m'a répondu qu'elle ignorait même qu'une telle chose existait. Il n'y a pas si longtemps, on croyait que les viols n'arrivaient que sur les vases grecs et aux filles saoules qui traînaient seules dans les bois, la nuit. Nous savons désormais que ce genre d'abus arrive tout le temps : à la maison, à l'église, dans le cabinet du médecin, dans les studios de cinéma. Mais de la façon dont nous en parlons, les agressions sexuelles se produisent en un clin d'œil, et c'est comme si nous devions nous en remettre tout

aussi rapidement. *Elle a été agressée*. Quatre mots suffisent pour le dire, à peine une seconde, mais il faut parfois une vie entière pour en guérir. Et parfois on ne guérit jamais ; parfois la blessure persiste sur plusieurs générations. Chaque fois que nous parlons d'un traumatisme de ce type, il s'agit en réalité d'un événement comportant un million de détails et une vie entière de répercussions douloureuses, un trousseau maudit enchaîné à la cheville ensanglantée de celle qui l'a subi et qu'elle traînera derrière elle à perpétuité.

Tracer une frontière est l'une des pratiques de sorcellerie les plus communes. Les sorts commencent toujours par la représentation d'un cercle, un espace où seul l'amour peut entrer, un lieu entre les mondes où la sorcière, victime historique d'agression, se trouve en sécurité. Après avoir tracé le périmètre avec son couteau cérémoniel, la sorcière en fait trois fois le tour dans le sens du *deosil* – la direction du soleil – pour créer un cercle autour d'elle. Elle appelle les gardiens du monde matériel à pénétrer dans cet espace sacré et à la protéger : « Esprits du feu, de l'air, de l'eau et de la terre, venez à nous ! » Elle invoque la force de son propre esprit et la Déesse de toute Vie. Dans son cercle, elle convoque ses animaux guides, ses familiers. C'est là qu'elle cultive son pouvoir. Elle danse et le fait croître. Elle pratique en emportant cet espace sacré dans le monde. Elle pratique en le gardant propre et sûr. Pas étonnant que la sorcellerie attire à elle ceux dont les frontières ont été violées par des intrus. Pas étonnant que la sorcière soit une telle menace pour le patriarcat. À moins qu'elle ne les ait bâties elle-même – murs entre les pays, cordons de velours à l'entrée des salles VIP –, la kyriarchie ne respecte pas les frontières. Les sorcières consacrent nos espaces, nos corps et notre planète. L'une des pratiques centrales de la sorcellerie est de définir des limites que « l'Homme » ne peut franchir. Son corps est un espace sacré qui ne peut être violé.

Il existe en sorcellerie un célèbre axiome appelé Loi du Triple Retour : ce que vous faites vous revient trois fois. Les actes ont des conséquences. Mais même une étude superficielle de l'histoire

démontre que c'est rarement l'agresseur qui subit le contrecoup des événements. Quand votre corps d'enfant sert de réceptacle à la douleur et aux abus, l'une des conséquences les plus destructrices est que, plus tard, vous développez une tolérance à la douleur et à la transgression. Vous présumez que vos limites ne signifient rien. Donc lorsque vos limites déjà affaiblies sont *effectivement* transgressées, vous en endossez la responsabilité. Vous avez l'impression que toute référence à votre agression n'est qu'une excuse que vous invoquez pour éviter de faire face aux conséquences de vos actes et de vos échecs. Mais il s'agit de manipulation mentale. Des milliers d'années d'agression sexuelle ne sont pas un accident. C'est simplement une autre façon de vous convaincre d'endosser une douleur qui ne vous appartient pas, de vous Bibbidi-Bobbidi-Boo² en rat d'égout.

La Loi du Triple Retour de la sorcellerie est moins la description d'une vérité universelle qu'une déclaration d'intention : un engagement à garder votre propre douleur et à la transmuter en quelque chose qui laissera le monde en meilleur état que vous ne l'avez trouvé. Une sorcière est un agent ; avec sa communauté, elle endosse la responsabilité de sa douleur, de son expérience ; nous assumons cette responsabilité ensemble. Les sorcières utilisent la magie pour transformer cette souffrance en un compost nourrissant, quelque chose qui anime le monde autour de nous. Bien sûr, cette intention est un idéal ; même les sorcières les plus puissantes que je connais ne sont pas capables de vivre en harmonie avec la Loi du Triple Retour en permanence. Personne n'est né en sachant comment accomplir cette tâche, mais en prenant son courage à deux mains, nos guides et nos professeurs émergent parfois des endroits les plus inattendus.

Ma sœur et moi étions étendues dans notre lit superposé ; dehors, les criquets cachés dans les touffes d'herbe fraîchement tondue chantaient dans le clair de lune humide. À cette époque, on nous aurait prises pour des jumelles, la peau tannée par le soleil à l'exception des marques laissées par nos maillots de bain, si blanches qu'elles donnaient l'impression que nous avions bronzé avec du chatterton. On était allées se coucher sans s'être séchées

après le bain, nos cheveux dégoulinants décolorés par le soleil et le chlore. Les cuivres du générique de *Star Trek* s'étaient fondus depuis longtemps dans les ronflements de mon père de l'autre côté du mur du salon, et nous étions épuisées après une journée passée à faire du vélo dans le quartier et à sculpter des ballons à la bibliothèque. Comme la plupart des enfants, ma sœur et moi insistions pour que la porte du placard soit fermée avant que nous nous couchions. Mais certains matins, nous avons remarqué que la porte était ouverte.

Au plus noir de la nuit, la porte du placard s'est ouverte avec un cliquetis, précédé d'un sifflement.

— Kristin, Kristin, ai-je murmuré depuis le lit du bas.

Le hublot du placard me laissait entrevoir une silhouette, celle d'une femme aux yeux incandescents coiffée d'une couronne de serpents agités. Elle a levé la main. Une bénédiction ? Une salutation ? Une malédiction ? Cette nuit-là, elle m'a revendiquée. Méduse, le monstre de la mythologie grecque à la tête hérissée de serpents, la Dame des Ombres, sombre gardienne et avatar de la Reine des enfers. Je suis restée pétrifiée, haletante, comme les poissons-chats que mon père jetait toujours vivants dans notre potager, où ils pourriraient et deviendraient de l'engrais. Méduse a fini par disparaître. Peut-être n'était-ce qu'un rêve. Mais au matin, ma sœur a également prétendu l'avoir vue.

Réels ou imaginaires, les esprits qui viennent à nous au cours de notre enfance signifient quelque chose. Méduse n'est pas venue par hasard. Elle allait devenir ma guide à travers les enfers tout au long de mes jeunes années. La plupart des sorcières ne pénètrent pas dans les enfers par choix. Dans ces cavernes, nous sommes changées en monstres, vilipendées et isolées. Méduse était ma gardienne, mon monstre, mon guide, mais il m'a fallu quinze ans pour comprendre que le venin de sa couronne de serpents était une puissante médecine.

Parce que ma mère avait été régulièrement violée par son père, parce que ma sœur et moi l'avions été, parce que tant des autres filles que je connaissais avaient subi le même sort, parce que mon père m'avait souvent parlé de ses propres traumatismes – il avait été

battu par son propre père, chef des services de police, tandis que sa mère s'enfermait dans la salle de bains en menaçant de se suicider –, parce que mon cousin, source de nombre de mes traumatismes infantiles, avait lui-même été molesté, parce que l'histoire était remplie de tels événements et parce que mon pays s'était bâti dessus, j'ai grandi en croyant que ce genre d'abus arrivait à tout le monde. Que le traumatisme est la norme. Qu'on ne peut pas lui échapper.

La racine grecque du mot traumatisme, *trauma*, renvoie à une douleur, une blessure, mais également à une défaite. Persée décapite Méduse avec son épée adamantine. Dressé au-dessus de son butin, le vainqueur brandit la tête honnie et fait de sa couronne de serpents sa nouvelle arme. Méduse est traumatisée : dupée, tuée, terrassée. Mais les yeux de sa tête tranchée clignent encore. Sa chevelure serpentine continue de se tortiller. Méduse vit toujours, simplement, son esprit est séparé de son corps. Après la décapitation, son corps et sa tête partent en des lieux différents. Sa tête demeure captive, assujettie au bouclier d'Athéna, la déesse de la Guerre, pour servir d'arme contre les armées ennemies. Son corps pourrit là où il est tombé. Mais bien que l'apparition de Méduse m'ait terrifiée, je sentais son pouvoir en moi grossir, grossir. J'avais le pressentiment que nous arpenterions le monde côte à côte, décapitées et aveugles, avançant à tâtons, les bras tendus devant nous, sans savoir si le chemin que nous empruntions nous ramenait à nous-mêmes ou s'il nous conduisait à d'autres châtements.

Un jour, peu après ma première rencontre avec Méduse, ma sœur et moi jouions dans le jardin devant la maison. Dans notre scénario, j'étais une Amérindienne utilisant sa magie pour protéger sa vulnérable sœur cowgirl. Je venais d'entrer à l'école primaire, et tout ce que je savais de l'histoire, c'est que les Indiens avaient aidé les Pères pèlerins à Thanksgiving, et que ça avait quelque chose à voir avec les dindes en forme de main qu'on peignait sur du papier cartonné et avec les chapeaux feutres noirs à larges bords à boucle en cuivre. Les Indiens nous donnaient du maïs en échange de couvertures (infestées par la vérole). Mon père ne nous avait pas encore emmenées camper dans le Montana, sur le site de la bataille

de Little Bighorn, à la rencontre de notre ancêtre : l'homme qui était au plus près du général Custer quand ce dernier avait dû faire face aux conséquences de ses massacres de masse et d'une trahison dans les territoires indigènes du Nord-Ouest.

Quand nous jouions aux cowgirls et aux Indiens, au moins l'une de nous, sinon les deux, s'était échappée d'une famille despotique – un mauvais mari, un père assassin –, et nous incarnions à tour de rôle celle qui devait se cacher. Nous nous protégions l'une l'autre en nous déguisant en vaches ou tout autre animal cornu de la prairie. Ce jour-là, j'exécutais une danse de protection en me baissant et en tapant du pied en rond dans un massif de trèfle ; ma sœur se trouvait derrière le coin de la maison. J'ai entendu du raffut au-dessus de ma tête, le battement d'ailes de soie. Un croassement de protestation, un cri de ralliement. Je me suis redressée au milieu du jardin et j'ai levé les yeux. Piquant depuis l'éther, un bouvreuil chargeait une corneille, astéroïde noir traînant un panache de fumée et de sang. La corneille est tombée à mes pieds, où elle est restée immobile et haletante, son œil rivé aux miens clignant avec désespoir tandis que toute force quittait son bec d'ébène et que son sang se répandait sur mes orteils et dans l'herbe, où j'ai laissé des empreintes de pas rouges.

3. Quitter le temple du père

Je veux faire ce que je veux dans un monde qui ne semble pas vouloir me laisser faire ce que je veux. Je veux ne pas avoir à me battre.

Amy Fusselman, *Idiophone*.

Après avoir goûté aux fruits amers des enfers, je suis rentrée du Nord pour trouver ma mère fiancée à Bela, un immigré hongrois de deuxième génération saturnien qu'elle avait rencontré à son groupe d'écriture. Il était grand, avait les cheveux d'un noir profond, une épaisse moustache et le teint olivâtre. Il parlait peu, mais adorait écrire des pièces. Quoique bien vivant, il restait silencieux la plupart du temps, comme les arbres et les pierres. Mais il n'écrivait que le soir, et parfois le week-end. Le reste du temps, il quantifiait le monoxyde de carbone et autres particules toxiques pour l'Observatoire de la pollution atmosphérique.

Mon presque beau-père détestait son boulot d'ingénieur ; il y avait été forcé par ses parents. Il parlait rarement, mais quand il le faisait, c'était le genre de choses qu'il disait. Ses parents immigrés l'avaient obligé à faire un choix pratique ; chaque jour croissait le ressentiment amer et passif qu'il concevait à leur égard. Pour se venger, il les avait plantés au milieu de la Pennsylvanie avec les mouches, leur maison en bois qui sentait les *pierogi* fourrés à la patate et sa sœur, piètre substitut de fils. L'un des seuls souvenirs que je conserve de la sœur de Bela remonte au jour où elle avait

refusé de s'asseoir à l'arrière de la voiture avec lui, car alors leurs cuisses se seraient touchées. Presque de l'inceste ! Bela avait déménagé en Californie, là où vont ceux qui cherchent leur voie. Mission accomplie : il avait emménagé sur Bela Avenue. Et s'était révélé être quelqu'un qui écrivait des pièces le week-end et qui endurait des tâches sisyphéennes toute la semaine pour plaire à ses parents éloignés de trois mille kilomètres.

Ma mère avait déjà transféré nos affaires de notre petit appartement miteux dans la maison de Bela, sise Bela Avenue, quand je suis revenue de chez mon père. C'était une bâtisse en bois, peinte en bordeaux, qui avait un bibacier à l'avant et un avocatier à l'arrière, et une terrasse qui donnait sur la cour de ma nouvelle école primaire. J'étais excitée à l'idée d'y aller, car sa mascotte était une panthère, et j'adorais la beauté et la férocité des grands félins. Et ma mère aimait Bela parce qu'il était calme et stable. Il ne l'a jamais battue ni ne m'a violée. Il était gentil avec moi, en fait. Il avait un bon job et il était créatif. Il écrivait des pièces radiophoniques pour la station publique locale et me laissait jouer dedans. Il écrivait même des rôles juste pour moi, pour m'aider à apprendre à lire.

Bela avait un atelier au sous-sol, où il bricolait. Il perçait, sablait et tripotait des fils, pendant que je me cachais dans un carton dans un coin sombre en jouant avec un rouleau de papiers toilette vide, dont je faisais claquer les bords. « Eh ! Il y a un cheval, par ici ? Où est-il ? » Il se retournait et me cherchait des yeux, et je gloussais dans ma boîte, avant de recommencer. Ça pouvait durer des heures. Quand j'étais revenue de chez mon père, Bela nous avait emmenées, ma mère et moi, à l'Oktoberfest, où il nous avait acheté des chapeaux mous. Le mien avait une visière transparente vert émeraude, à travers laquelle j'aimais regarder tout le monde se transformer en alien. Ils avaient mangé des bratwursts avec de la choucroute et partagé leur moutarde jaune acidulée tandis que je mordais dans mon corn dog en lorgnant les serveuses à forte poitrine dans leurs dirndls blancs et leurs corsets brodés. Sur le chemin du retour, on s'était arrêtés dans une boutique animalière, et j'avais eu droit à un bol entier de néons bleus pour mon aquarium, de nouveaux messagers pour tenir compagnie à ma vieille Iris. Leurs

rayures bleues m'émerveillaient. Dans la voiture, j'avais coincé le bol entre mes genoux en respirant le moins possible et en essayant de rester parfaitement immobile. Mais en arrivant à la maison, alors que nous venions de préparer l'eau de mon aquarium pour accueillir mes nouveaux amis, l'excitation m'avait fait trébucher et le bol s'était renversé sur la moquette. J'avais pleuré toutes les larmes de mon corps en essayant de les ramasser à temps, mais ils étaient tous morts.

Cette nuit-là, étendue dans mon nouveau lit, j'avais entendu les poissons fantômes murmurer à mon oreille. La radio s'était allumée toute seule. J'étais sortie de mon lit pour aller me coucher avec ma mère, comme je le faisais dans notre ancien appartement. Mais quand j'étais arrivée, elle m'avait raccompagnée dans ma chambre.

— Bela ne veut pas que tu viennes dans notre lit, chérie. Il pense que ce ne serait pas bien. Mais je vais me coucher avec toi un moment, d'accord ?

Elle s'était pelotonnée contre moi et m'avait raconté des histoires, comme avant. Mais quand je m'étais endormie, ma mère était retournée dans son lit, et quand elle avait ouvert la porte de sa chambre le lendemain, elle m'avait trouvée couchée par terre sur le seuil, enroulée dans ma couverture tigre pour me protéger. Elle m'a souvent trouvée là, au cours des années suivantes. Je n'avais pas le droit de toucher à leur lit, même du petit orteil. Bela n'aimait pas me voir ne serait-ce qu'entrer dans leur chambre. Quand mon frère est né, quelques années plus tard, il dormait tout le temps dans leur lit, et moi par terre, devant leur porte, exilée.

Quand ils se sont mis ensemble, ma mère travaillait comme guide touristique à Hearst Castle. J'adorais monter là-bas avec elle et nager dans la piscine chargée de dorures et de statues de marbre blanc à l'effigie des dieux et des héros de la Rome antique. Ma mère et Bela se sont mariés au « château », devant la statue de la féroce déesse léonine Sekhmet, guérisseuse et guerrière, volée à un trésor égyptien. Sekhmet présidait la cérémonie, dressée entre deux palmiers dattiers, une main ouverte, l'autre fermée, avec le vent qui charriait derrière elle des grains de raisin dorés. Sa paume ouverte symbolisait les époques de paix et d'abondance ; son poing fermé,

les inondations, la famine et la destruction. D'après la légende, quand Sekhmet fermait le poing, les eaux du Nil se changeaient en sang, comme les veines de fer qui couraient dans le marbre opalin des statues et dans le cœur de toute sorcière.

Quand j'avais neuf ans, nous avons déménagé de San Luis Obispo à Santa Barbara, où Bela gagnerait plus d'argent et où notre maison nous coûterait plus cher, sans être mieux pour autant, où mes camarades de classe seraient plus snobs et où – m'avaient dit mes parents après une pause dramatique – j'aurais une piscine. Quand nous nous sommes mis en quête de notre nouveau logement, j'ai eu un coup de cœur pour une maison du mauvais côté de Hollister Avenue ; la chambre d'enfant avait des murs lilas, et une licorne arc-en-ciel était peinte au-dessus du lit. Celle avec la piscine ne m'intéressait pas le moins du monde. Dire les choses ainsi peut sembler ingrat. J'avais de la chance d'avoir un toit au-dessus de la tête, sans parler d'une chambre à moi (avec ou sans licorne), ce qui est plus que n'ont la majorité des gens sur terre au moment où j'écris ces lignes. Pourtant, j'avais du mal à être reconnaissante envers quelqu'un qui abandonnait ses aspirations artistiques pour me permettre de jouir du luxe d'une piscine que je n'avais pas demandée, et dont je soupçonnais qu'elle finirait par devenir une source de ressentiment.

En fait, l'Observatoire de la pollution de l'air n'était censé être qu'une étape temporaire dans la vie de Bela. Pendant qu'il travaillerait, ma mère resterait à la maison pour écrire le Grand Roman américain. Une fois qu'elle en aurait vendu les droits, Bela démissionnerait et nous nous installerions à Cambria, dans la pinède bordant la côte de Californie centrale, où nous vivrions une vie de bohème parmi les volutes de brumes et les monarques à la saison des amours.

Mais nous n'avons jamais atteint le Cambrien, cette fantastique ère de liberté et d'épanouissement, car nous nous sommes retrouvés piégés par le déterminisme familial. Bela avait toujours voulu être dramaturge, mais il avait abandonné son rêve, ses plans contrariés par le pragmatisme décousu de ses parents immigrés. Mon père biologique écrivait aussi des nouvelles quand j'étais petite,

et même un roman, mais les refus répétés des éditeurs, qui souvent ne jetaient pas même un coup d'œil à son travail, lui avaient sapé le moral. Les lettres de refus formatées qu'il recevait lorsqu'on lui retournait son manuscrit le mettaient hors de lui.

— Ils ne l'ont même pas lu, ça se voit, crachait-il de frustration.

Ma mère aussi, durant toute ma jeunesse, s'enfermait dans le petit bureau à l'arrière de la maison et levait les yeux au ciel en soupirant chaque fois que je m'avisais de l'interrompre. Elle avait des milliers de pages de notes, des classeurs remplis à craquer de synopsis détaillés pour une trilogie historique épique portant sur la chute des cultures antiques des déesses, qui ne s'est jamais concrétisée. J'ai toujours eu cette crainte terrible de ne jamais réussir à mener mes projets à bien, de voir mes aspirations créatrices s'enliser dans une série d'échecs. Ma mère m'a récemment confié que lorsque j'étais adolescente, elle avait signé un contrat avec Beacon Press pour écrire un livre sur nos traditions de sorcellerie. Elle avait déjà un titre : *Païen malgré lui*. Je me souviens de l'en avoir entendu parler, à l'époque, mais j'ignorais qu'elle avait eu un contrat. Elle n'avait pas terminé le livre. Elle ne s'était jamais sentie prête ; il lui fallait plus de temps. Elle avait fini par abandonner le projet.

L'un des buts de la magie est d'aider à nous libérer de notre servitude karmique familiale. Ma famille souffrait d'une malédiction de l'écriture, et j'étais déterminée à y mettre un terme. La lignée qui m'a donné naissance a toujours nourri le désir de raconter des histoires, mais, telle une corde enroulée autour du cou de mes ancêtres, un mycélium fantomatique engendré par l'histoire nous empêche de finir notre travail, de nous exprimer, de parvenir à réaliser pleinement nos aspirations. Quelque chose se mettait toujours en travers de notre chemin : des enfants, un mariage, une maltraitance, la polio, le manque de confiance en soi. Nos maisons étaient remplies de livres, mais aucun livre ne semblait jamais pouvoir sortir de nos têtes.

L'année de mes huit ans, mes deux parents, chacun avec son nouveau conjoint, ont eu un garçon. Je me retrouvais soudain avec deux nouveaux frères, un dans chaque branche de la famille, qui partageaient la caractéristique de présenter aux yeux de mon beau-

père et de mon père beaucoup plus d'intérêt que moi. Mon beau-père avait maintenant un enfant de son sang. Et mon père, passant le bras autour des épaules de mon frère, chantonnait : « Mon fils unique, mon fils unique », excité à l'idée d'un jour « taquiner le ballon » avec un autre mâle.

(Dommage pour lui, mon frère est pour ainsi dire né en chantant des chansons de comédie musicale et s'est vite montré plus intéressé par les ballets que par les ballons.)

Ma mère savait que je vivais à présent en exil dans ma propre maison, occupante tolérée quoique turbulente, et ça ne lui plaisait pas. Mais elle ignorait comment changer ça. Elle avait un nouveau-né, pas de diplôme universitaire, un partenaire stable et un bon père pour son fils. Elle croyait que si elle se montrait une mère exemplaire à mon égard, en s'impliquant dans des clubs de jeunes, en nous préparant des pancakes en forme de cœur pour la Saint-Valentin, en devenant déléguée des parents d'élèves, en animant la section locale des louveteaux et en cousant mon costume d'Halloween à la main, peut-être parviendrait-elle à compenser le fait que mon beau-père ne m'aimait pas et ne voulait pas trop me voir dans les parages, et que mon père biologique était plus attentif à sa nouvelle famille qu'à moi, l'ancienne.

En dépit des efforts de ma mère, j'avais du mal à l'école. On commençait à peine à diagnostiquer les élèves dyslexiques, et j'étais l'un d'eux. On m'envoyait à tous les cours de soutien possible, où je m'entendais constamment dire que j'avais des *difficultés d'apprentissage* et de concentration. Ainsi les autres élèves me voyaient-ils rejoindre d'un pas lourd les cours de rattrapage où les autres cancre et moi restions coincés, aux prises avec des problèmes de maths triviaux et des livres ennuyeux. *Qu'est-ce qui fait courir Jane ? Pourquoi Amanda se tape-t-elle la tête sur la table de frustration ?* Je parcourais du doigt les lignes blanches usées sous les mots, en m'efforçant de les prononcer à voix haute. Ils se transformaient en un baragouin dans ma bouche, sortaient aussi durs et lourds que des pierres, mutiques, obstinés, pour former une langue runique dont la signification s'était perdue depuis des millénaires. J'avais cependant la chance d'avoir une mère qui avait

le temps et la patience de m'aider. Le soir, elle réordonnait mes fiches pour essayer de faire des phrases, pour voir s'il pouvait se dégager un semblant de sens de mes pattes de mouche. En l'occurrence, aucun.

J'adorais quand ma mère me lisait *Un Raccourci dans le temps*, *Le Royaume fantôme*, *L'Île des dauphins bleus*, *Max et les Maximonstres* et le livre sur la mythologie grecque des époux D'Aulaires. Je déchirais les pages de ce dernier dans l'espoir que les histoires sortent d'elles-mêmes. Je voulais douloureusement lire par moi-même, mais les livres n'étaient pas une partie de plaisir. Je pouvais serrer les dents de frustration et pleurer tout ce que je voulais sous les regards moqueurs des autres enfants qui m'évitaient, je n'arrivais pas à venir à bout de ces pages dont le sens m'échappait.

En sixième, je luttais encore, j'étais toujours en « rattrapage » (comme si un puits empoisonné était une ressource), mais j'étais à présent convaincue de ma déficience. Juste avant d'entrer au collège, on m'avait fait réexaminer par une femme mandatée par le comté, et à la surprise générale, je disposais selon elle d'un QI plus élevé que tout autre enfant à qui elle avait fait passer ces tests. J'avais des schémas de pensée et un raisonnement abstrait non linéaire hautement inhabituel et inventif, en conséquence de quoi je devais voir le monde différemment de la plupart des gens. Dans sa bouche, « différemment » sonnait comme un compliment. Une dyslexique a l'esprit d'un ancien astrologue. Elle voit les étoiles éparpillées dans le ciel et les assemble pour former un lion, un bélier, un porteur d'eau. Ses pensées lui viennent toutes à la fois, comme un chœur composé d'une diversité de voix. Une nébuleuse rose explose, et elle sait : *l'heure de la chute du roi est venue*. Ou, *ta chance va tourner en octobre*. Dans le monde primordial, je vois les non-neurotypiques comme ceux qui ont découvert des chemins inédits, inventé de nouveaux usages, réussi à concevoir un monde en dehors des conventions ordinaires.

Une de mes professeurs, Mlle Yokabaitus, m'a classée dans les « Élèves surdoués » quand je suis entrée au collège. Du jour au lendemain, mon niveau de lecture a bondi du CE2 à l'université. J'ai commencé à lire Voltaire, W. Somerset Maugham, des livres comme

Les Liaisons dangereuses, *Le Rameau d'or*, *The Moon Under Her Feet*¹ (qui parle des prêtresses du temple d'Inanna) et tous les livres sur la magie et la sorcellerie que ma mère possédait dans la bibliothèque personnelle : Merlin Stone, Riane Eisler, Starhawk, Luisah Teish, Margot Adler, Scott Cunningham. De toutes les choses qui me sont arrivées dans la vie, l'apprentissage de la lecture est celle qui m'a le mieux convaincue de l'efficacité de la magie.

Autrefois, le sens me montrait le bout de son nez à travers la serrure d'une porte fermée, mais désormais, en tant que sorcière, je suis capable de lire les nuages, les bâtonnets tombés au sol, les cartes de tarot, les feuilles de thé, les rouleaux de la philosophie hermétique et les théories postmodernes. En transformant nos perceptions, nous transformons notre monde. La magie ne se résume pas à des potions à base de poils de chauve-souris et à des bougies consacrées. En réalité, c'est un processus qui modifie nos perceptions pour nous permettre de nous ouvrir à de nouveaux mondes, de nouvelles opportunités de vie. Ce n'est pas tant les croyances des autres qui m'ont changée, enfant ; ce sont leurs encouragements qui m'ont donné confiance en moi. Et cette confiance m'a transformée si profondément que mon cerveau s'en est trouvé reconnecté. La magie fonctionne.

Tandis que je perçais les secrets de la langue écrite, ma mère, avec son écriture et son imagination, s'enfonçait toujours davantage dans le territoire de la Déesse. Elle redécouvrait ses racines de sorcière. Mais elle avait toujours vu cela comme une pratique dévotionnelle. La sorcellerie n'était pas un moyen pour devenir riche ou attirer l'être aimé ; c'était pour elle une façon d'honorer tout ce qui était sacré dans sa vie : reconforter les malades, donner du pouvoir aux faibles. C'était une manière de comprendre la nature de la réalité. Les sorts ne l'intéressaient pas, bien qu'elle possédât de nombreux livres à leur sujet. Je les ai appris plus tard, seule.

Adeptes passionnée du féminin sacré, elle m'a enseigné la taromancie. Nous plantions dans la terre de notre philodendron en pot un bâton d'encens de myrrhe, puis nous laissions la fumée s'enrouler autour de nous jusqu'à ce que les fines volutes se changent en un nuage diaphane, signe que nous étions prêtes à

commencer. Ma mère étendait une étoffe de soie sur le tapis du salon. Elle rangeait son jeu de cartes Motherpeace² dans un panier circulaire pourvu d'un couvercle, qu'elle avait elle-même confectionné avec des aiguilles de pin.

— Reste immobile, m'a-t-elle dit en déployant pour la première fois les cartes dorées circulaires en arc de cercle autour de nous.

J'ai passé la main à leur surface, attentive à celles qui laissaient leur chaleur sur ma paume. Rendue fébrile par l'excitation, je lui ai demandé combien je devais en choisir.

— Tires-en onze, mais prends ton temps, m'a-t-elle répondu.

Elle a désigné les endroits où je devais les poser. La carte me représentant se trouvait au centre ; il révélait comment l'Esprit me voyait dans ma situation présente. Les autres cartes complétaient l'histoire, symbolisant mes espoirs, mes peurs, mon avenir et mes fondations.

— Il y a des choses que tu sais, mais tu as oublié que tu les sais. Lesquelles ? m'a-t-elle demandé tandis que nous scrutions les images cryptiques de déesses revêtues de peau de léopard et de prêtresses bondissant au côté de gazelles et d'antilopes devant une montagne d'argile rouge, les mains brandissant triomphalement des baguettes de cristal.

Les nuits de pleine lune, elle ramassait des herbes dans notre jardin – camomille, lavande, menthe et armoise – et préparait un thé pour son convent qui se réunissait quelques heures plus tard : des mères, des scientifiques, des universitaires, des femmes d'affaires... les personnalités les plus éminentes de notre communauté. Elles s'asseyaient dans le noir, les yeux plongés dans leurs miroirs de divination, des bols teintés de suie puis remplis d'eau salée. Le but était de voir « derrière le voile », de regarder au-delà de la surface de ces miroirs noirs, de scruter l'insondable, le « mystère », comme elle l'appelait, le royaume d'Hécate, gardienne de tous les secrets, du connu et de l'inconnu. Elles s'asseyaient devant un autel, enveloppées de soie, armées de pentacles, d'épis de blé, de coquillages et de calices de vin. Le convent lunaire de ma mère s'inscrivait dans la tradition nord-californienne du Reclaiming. Leur pratique consistait à se réapproprier son corps, son imagination, son pouvoir. À leur rendre leur nature primordiale. Ainsi qu'au monde. Et

tandis qu'un nuage d'encens planait dans notre salon, elles entonnaient des chants à la Triple Déesse :

Vierge cornue, chasserresse, Artémis, Artémis,
Nouvelle lune, viens à nous.
Roue d'argent brillant d'un intense éclat, éclat,
Mère, viens à nous.
Reine de toute sagesse, Hécate, Hécate,
Ancienne, viens à nous.

La voix de ma mère s'élevait à mesure que son pouvoir s'accroissait. Elle entraînait des centaines de personnes dans des danses en spirales, et chacun regardait son vis-à-vis droit dans les yeux en se rapprochant du centre d'un labyrinthe tracé à la craie sur l'esplanade d'Alice Kerk Park, avant d'en ressortir. Elle positionnait toujours les vieilles et les infirmes au cœur de la spirale, afin qu'elles sachent que leur place était centrale dans notre communauté. Elle avait écrit une pièce intitulée *La Fille de Déméter*, et la jouait devant notre congrégation locale de l'universalisme-unitarien. Trop jeune pour incarner un des rôles principaux, j'interprétais une nymphe de la rivière, témoin de l'enlèvement de Perséphone. Drapée d'organza bleu chatoyant, je m'agenouillais sur le sol en linoléum de l'auditorium et je montrais timidement à la déesse Déméter éplorée la balafre dans la terre, une ligne de papier cartonné noir, dans laquelle j'avais vu Hadès entraîner sa fille.

Ma mère a par la suite commencé à animer des ateliers Cakes for the Queen of Heaven, des cours de spiritualité féminine. Des femmes de notre communauté l'appelaient constamment pour lui demander des conseils, l'arrêtaient au supermarché, dans la rue. Aller à la poste prenait un temps infini, car il y avait toujours quelqu'un pour nous reconnaître. Parfois, on venait me parler même quand j'étais seule.

— Tu es Amanda, la fille de Lucinda, n'est-ce pas ?

Et quand je répondais par l'affirmative, leurs yeux s'agrandissaient et elles déclaraient d'une voix passionnée :

— J'adore ta mère. Elle est si puissante ; elle m'a tant aidée.

Ma mère allait souvent au chevet des mourants. On la payait parfois, pour des cérémonies du croning ou du ménarche, ou pour aider des mères à guérir d'un syndrome du nid vide. Mais elle

pratiquait gratuitement, la plupart du temps. Comme beaucoup de femmes et de mères nourricières, elle aidait énormément de gens, mais en aucun cas elle n'aurait pu vivre de ses efforts, malgré les heures sans fin qu'elle y consacrait. J'avais beau être attirée par la sorcellerie et avoir une affinité, et même vouloir devenir prêtresse comme ma mère, je n'étais pas spécialement en demande de ses enseignements. J'avais toujours aspiré à la liberté, alors que la vie de ma mère était remplie d'obligations et de responsabilités. Ma mère pratiquait la magie, mais sa vie était toujours difficile. Comment était-ce possible ?

Quand j'ai eu quatorze ou quinze ans, mon grand-père malfaisant s'est mis à écrire des lettres à ma mère. Il se cachait quelque part en Floride, où il maltraitait sa nouvelle fille et où il obligeait la mère de celle-ci, atteinte d'un cancer, à dîner dans une autre pièce afin qu'elle ne contamine pas leur repas. Je n'ai jamais rencontré cet homme. Tout ce que je sais de lui, c'est par les histoires qu'on m'a racontées. Un jour, je suis entrée dans le bureau de ma mère pendant qu'elle lisait ces lettres. Tout le sang semblait s'être retiré de son visage. Je suis restée sur le seuil à l'observer ; chaque nouvelle page semblait la faire rétrécir un peu plus. Il y faisait miroiter un amour paternel factice. Il l'avait toujours aimée ; ne le voyait-elle pas ? Si elle était incapable de s'en rendre compte, d'admettre qu'il ne l'avait jamais violée, que tout cela n'existait que dans sa tête, alors, lui disait-il, elle devait faire attention. À moi, à mon frère. Nous serions en danger.

À cette époque, ma mère travaillait dans une petite maison d'édition de guides touristiques, et elle était fière de ceux qu'elle rédigeait alors sur le parc de Yosemite et sur la statue de la Liberté. Quand j'étais seule à la maison au retour de l'école, impatiente de m'empiffrer de Hot Pockets³ à la dinde et de télévision, en aucune circonstance n'étais-je autorisée à ouvrir la porte. Si quelqu'un frappait, je devais me cacher dans un placard. Dans la rue, si je voyais un type louche, je devais partir en courant dans l'autre sens. *Ne monte jamais dans la voiture. Mieux vaut mourir dans la rue, abattue d'une balle dans le dos, que de monter dans cette voiture,* me répétait ma mère. C'est un conseil qu'on donne à beaucoup de

jeunes filles, qu'elles aient ou non un grand-père psychopathe. Si vous montez dans cette voiture, vous risquez un sort bien pire que la mort.

Quoi que mon grand-père ait fait subir à ma mère, elle n'avait jamais rendu les armes sans résistance. Je le savais parce que a) ma grand-mère me l'avait dit, et b) comme la plupart des personnes victimes d'un traumatisme, ma mère en parlait toujours sans s'en rendre compte. D'après ce que j'ai compris, l'objectif principal de mon grand-père était de faire plier ma mère. Qu'elle reconnaisse son droit à faire ce qu'il voulait à sa famille, à elle, au monde qui lui appartenait. Mais ma mère n'avait jamais baissé les yeux. Elle lui avait résisté, qu'importe les raclées et les violences sexuelles qu'il lui infligeait. C'était la sorcière en elle. La résistante. En tant qu'aînée de sa fratrie, elle avait protégé ses frères et ses sœurs de la malveillance de leur père. Ça aussi, c'était la sorcière en elle. Mais chaque acte de résistance lui coûtait. Chaque coup, chaque blessure repoussait la sorcière en elle de plus en plus loin dans les régions reculées, dans les forêts sombres de sa psyché. Dans les marécages. Inaccessibles aux traumatismes quotidiens autour d'elle. Jusqu'à ce que ma mère s'en détache totalement pour se réfugier dans la banalité.

Enfant, elle avait toujours voulu se sentir normale, ordinaire. Sa famille se faisait constamment chasser des villes où elle s'installait, quand on découvrait que son père jouait aux ombres chinoises aux fenêtres des fillettes du quartier, et ce qu'il leur faisait à l'aire de jeux. Aux yeux de ma mère, l'ordinaire, c'était la sécurité ; sa famille n'était ni normale ni ordinaire, et elle en concevait une grande souffrance. Puis je suis née, et je n'étais ni normale ni ordinaire. J'étais une résistante, moi aussi. Une sorcière-née. En CM2, je changeais les répliques de la pièce de fin d'année parce que je ne les trouvais pas assez féministes. Je disais : « Plus tard, je veux *être* astronaute. » Au lieu de : « Plus tard, je veux *épouser* un astronaute », comme me l'avait ordonné ma maîtresse.

Dans le public, ma mère avait salué ma prestation d'un grand sourire larmoyant. Mais elle avait beau adorer et valoriser ce trait de caractère en moi, qui la remplissait d'une fierté sauvage, elle

regrettait aussi souvent que je semble incapable de faire la moindre concession à la bienséance.

Au tournant de la trentaine, la sorcière de ma mère s'est mise en sommeil. Elle était épuisée. Les combats qu'elle avait menés contre son père et ensuite contre le mien, puis en tant que mère célibataire, et enfin pour sauver son mariage avec mon beau-père avaient asséché ses océans d'énergie. Pendant quelque temps, elle a cru qu'en étant une femme, une épouse, une mère et une fille parfaite, en étant belle et douce et en ne se plaignant jamais, la vie deviendrait plus facile pour elle. Mais alors, quand les choses se sont enfin stabilisées, comme une plante du jardin que certains appellent un simple et d'autres une mauvaise herbe, la sorcière en elle s'est de nouveau épanouie.

La sorcellerie telle que ma mère la concevait était un des aspects de l'histoire des femmes. C'était une des armes à sa disposition pour lutter contre la maltraitance infantile, contre toutes sortes de maltraitances. À l'adolescence déjà, elle était membre du comité exécutif de Planned Parenthood⁴. Le droit à l'avortement et le droit des femmes à disposer de leur corps comptaient autant dans son système de croyances spirituelles que les prières où les invocations à la Déesse. Œuvrer au nom des femmes, des enfants et des personnes vulnérables partout dans le monde *était* une prière en soi.

Le mariage de ma mère a commencé à battre de l'aile à peu près au moment où elle recevait ces lettres de mon grand-père. Nous n'avons jamais su pour qui votait mon beau-père, quelles étaient ses convictions profondes sur un sujet ou un autre. Chaque fois que nous débattions de politique, il se faisait l'avocat du diable, si bien que nous n'avons jamais su où il se situait. Nulle part, peut-être. C'était un fantôme. Il n'occupait pas de place précise dans l'espace. Leur relation était sans passion ; ils ne faisaient jamais l'amour. Il avait dit à ma mère qu'ils devraient rester mariés pour mon frère. Mais il lui avait aussi dit qu'il ne pourrait jamais l'aimer, qu'elle lui répugnait. Qu'elle devrait prendre un amant. Et puis, quand mon frère serait grand, ils se sépareraient.

Mais quand ma mère a effectivement pris un amant, mon beau-père a pété un plomb. Ma mère était une sale traînée. Une grosse pute. Au cours de la dépression quasi suicidaire qui s'était ensuivie,

ma mère la sorcière s'asseyait souvent au bord de la piscine de luxe pour laquelle tous deux avaient tant sacrifié et envisageait de s'y noyer. Son amant l'avait quittée. Son mariage était parti en lambeaux. Elle était brisée. J'étais partie en vrille depuis longtemps. Rodéos motocyclistes au milieu de la nuit derrière un inconnu dans les monts San Gabriel ; flash-back de LSD en jouant *La Ménagerie de verre* au lycée. J'avais alors seize ans et, bac en poche, je commençais à fréquenter le *community college*⁵ local. Éprouver les nerfs de ma mère en découchant une ou parfois plusieurs nuits d'affilée. J'avais toujours été en compétition avec ses souffrances. Elle en avait connu tant qu'elle en était venue à les chérir et à les considérer comme un aspect constitutif de son identité. Elle en parlait tout le temps. Elle avait été si maltraitée ; elle avait tellement souffert. Mon expérience catastrophique avec mon cousin n'était rien, à côté.

— Et encore, je ne t'ai pas tout raconté, me disait-elle.

Mais je me souviens que, même enfant, j'en savais déjà énormément. Je savais que son père la forçait à le sucer, pour lui enseigner « ce qu'aimaient les hommes ». J'ignore comment je le savais. Elle soutient qu'elle ne me l'a jamais dit. Mais, d'une façon ou d'une autre, je l'ai appris. Soit par le biais d'une sorte de compassion cognitive, soit parce qu'elle partageait régulièrement son traumatisme avec moi sans s'en rendre compte. J'avais l'impression que pour être prise au sérieux, ma propre douleur devait être pire que la sienne, ou au moins comparable. Elle m'avait toujours dit qu'elle avait été contrainte de quitter la maison de ses parents à seize ans. Et même alors, son père l'avait pourchassée, s'était introduit par effraction chez elle, avait lacéré ses draps. C'était horrifant, mais parfois sa souffrance semblait être l'arbre de mai autour duquel elle dansait ; l'alpha et l'oméga de sa vie. La prêtresse wiccane et journaliste Margot Adler écrit : « La sorcière est une femme martyre ; les ignorants la persécutent ; elle est celle qui vit en dehors de la société, et en dehors de la féminité telle que la société la définit. » Parce que ma mère s'était enfuie à seize ans, j'étais déterminée à faire de même. Et je l'ai fait, quelques semaines avant mon dix-septième anniversaire. Je me suis retrouvée dans une auberge de jeunesse sur State Street, à Santa Barbara, où j'ai

partagé une chambre avec une sans domicile fixe à la toux grasse qui aimait écouter du bruit blanc à la radio. Ma mère a argué qu'elle ne s'était pas enfuie de chez elle de son plein gré, que les circonstances l'y avaient contrainte. Alors que je *voulais* partir. Je suis née avec ce désir de liberté. J'ai toujours entendu décider seule de ma vie. Mais en vérité, que je l'aie voulu ou non, je n'ai pas vraiment eu le choix. La maison n'avait plus rien de familial. Ma mère repartait à San Luis Obispo dans l'espoir de se raccrocher à la vie comme elle le pouvait, et je n'étais plus la bienvenue dans la maison de mon beau-père depuis longtemps.

4. Rituels de sang

Elle est sortie de son tumulus sous la forme d'une corneille et est allée se percher sur une pierre levée pour chanter ses Mystères : « J'ai un secret que vous devez connaître. Les herbes ondulent. L'or des fleurs luit. Les trois déesses mugissent comme des génisses. La corneille Morrigan elle-même réclame du sang. »

Barbara Walker citant Norma Lorre Goodrich, *The Woman's Encyclopedia of Myths and Secrets*.

C'était un été ensoleillé. Quand je n'étais pas en cours ou au travail, je passais mes journées à l'*Espresso Roma Cafe*, sur State Street, avec d'autres jeunes du coin. Assis côte à côte, nous fumions des cigarettes au clou de girofle et noircissions les pages blanches de nos carnets de nouvelles dans le style de John Fante ou de Jack Kerouac. Entre les murs en brique du *Roma*, sous les nus graphiques peints par un illustrateur de skateboard local, j'ai rencontré et je suis tombée amoureuse d'un serveur, Darshak. Il passait subrepticement près de ma table et y déposait des mokas et des lattés gratuits, et parfois un de leurs pains au chocolat mi-cuits. Darshak adorait mettre à fond John Coltrane et Minor Threat sur la stéréo du café ; en criant pour couvrir le vacarme, nous parlions des nouvelles que nous lisions à la fac, où nous suivions le même cours d'anglais. Au bout de quelques mois, nous nous sommes installés ensemble dans un petit bungalow en forme de péniche dans un lotissement des années 1930, le Magnolia.

L'arbre qui donnait son nom au complexe culminait dix mètres au-dessus de notre petit village bucolique de cottages Craftsman, saturant l'air du parfum de la jeunesse et de la beauté dispensé par ses fleurs blanches et cireuses. Les ratons laveurs vagabondaient en quête de proies dans l'herbe de notre jardin tels des monstres marins sur une carte ancienne, et notre modeste bungalow fendait des flots bleu-vert de bambous et de liserons. Darshak et moi passions nos après-midi à taper des nouvelles sur une vieille machine à écrire Royal à laquelle il tenait comme à la prune de ses yeux. Lui en débardeur blanc, pantalon cargo et converse, moi en Doc Martens, sous-vêtements vintage et veste en velours prune bordée de satin rose tout droit sortis d'une friperie de State Street. Assis sur des couvertures dans le jardin, nous nous lisions mutuellement nos nouvelles en mangeant du pain aux graines de chez *Our Daily Bread* que nous fourrions de fromage de chèvre et d'œuf de lump, ce qui nous paraissait être le summum de la décadence.

Originaire de Trinidad, Darshak me préparait du curry de chèvre quand je rentrais de la fac. De ses longs doigts bruns, il découpait adroitement carottes et oignons et les jetait dans une casserole de beurre clarifié grésillant tandis que nous écoutions le 33-tours d'*A Love Supreme* de John Coltrane et que je lui lisais nos passages favoris de *Pour Esmé avec amour et abjection* de Sallinger. Il me tenait la main lorsque nous dévalions Olive Street à vélo pour nous rendre à la plage, nos pneus couinant sur les fruits mûrs tombés au sol. Quand il partait au travail, il me laissait des notes sur les boîtes de restes dans le frigo, me rappelant de réchauffer mon repas, car j'avais la mauvaise habitude de manger des haricots froids à même la boîte comme mon conservateur de père.

Tard le soir, nous nous écrivions des mots d'amour et les décortiquions chez *Hot Spot*, un café ouvert toute la nuit. Il était si proche de l'océan qu'on entendait le bruit des vagues même par-dessus le beuglement de la musique que les serveurs passaient pour se faire plaisir à quatre heures du matin. Morrissey chantant d'une voix de velours : « *Please, please, please, let me, let me, let me get what I want. Lord knows it would be the first time*¹. » Parfois, peu avant l'aube, nous accomplissions un pèlerinage dans les

montagnes, jusqu'à la grotte brûlée de Knapp's Castle, pour voir les étoiles dans le bleu laiteux du matin. Nous espérions que des extraterrestres amicaux nous emmèneraient en un battement de paupières au pays de cocagne ; nous n'avions pas compris que nous nous y trouvions déjà.

On s'en est plutôt bien sortis pendant un moment, entre Darshak qui « pratiquait l'art délicat de l'expresso » au *Roma* et moi qui enchaînais les jobs en librairie et dans les cafés, tout en étudiant la philosophie et l'histoire de l'art à la fac et en assemblant nos fanzines gratuitement quand notre ami punk Jaime travaillait tard chez *Kinko*. « Dieu est mort », disaient mes fanzines, en citant Nietzsche qu'on étudiait en cours. « Comment pouvons-nous exister ? » À cette époque, il nous semblait assez facile d'exister sans dieu. Quand je suis partie de chez mes parents, j'ai aussi laissé derrière moi la sorcellerie et le culte de la Déesse dans lequel j'avais été élevée. Je voulais prendre mes distances avec ma mère, qui à ce moment-là me paraissait très tourmentée. Je voyais sa déesse comme un triste vœu qui ne pourrait jamais se réaliser. Je cherchais une façon de donner du sens à ma vie. Je voulais trouver le delta où l'imagination, l'aventure, la raison et la sécurité convergeaient. Un endroit où je pourrais boire à ces quatre sources et devenir le sujet de ma propre existence, pas un agent à la merci des dieux, des déesses ou de qui que ce soit.

Plutôt que de prendre exemple sur les mères d'élèves et les divorcées qui participaient au groupe de la lune de ma mère, il me semblait préférable de m'inspirer de Jean-Paul Sartre, de Friedrich Nietzsche et d'Albert Camus. Ils avaient existé dans un état de questionnement sans jamais cesser de célébrer notre culture. Les femmes du groupe de la lune de ma mère étaient des féministes de deuxième génération se battant pour leurs droits – égalité salariale, contraception, fin des violences sexuelles. Mais elles étaient toujours engluées dans des politiques raciales malavisées et une vie petite-bourgeoise aseptisée qui me déprimait. Avec du recul, j'ai du mal à le croire, mais à l'époque, je voulais être dans l'équipe des hommes. L'équipe qui avait tout le pouvoir et les meilleures idées. L'équipe qui avait produit *Madame Bovary* et les plafonds de la chapelle Sixtine.

Dans notre cours d'introduction à la philosophie, notre manuel consacrait *un chapitre* à toutes les femmes philosophes à travers l'histoire ; il était intitulé « La philosophie de la sollicitude² ». Les femmes, quand elles parvenaient à s'extraire de leur obsession pour leurs amants et à retirer leur sein dégoulinant de la bouche de leur progéniture, philosophaient sur la sollicitude. Élever ses enfants ! Pff ! Dégoûtant. Clairement moins important que la méthode socratique, la logique cartésienne et l'épistémologie kantienne.

J'affirmais à cette époque que ce qui rendait les humains exceptionnels, c'était la raison, et je disais à ma mère qu'il n'existait aucune preuve de matriarcat. Je voulais être à table avec Sartre. Mais les philosophes que j'étudiais à la fac étaient tous des hommes blancs ; si j'avais vraiment partagé un repas avec eux, j'aurais été perçue non comme leur égale, mais comme une amusante nouveauté. Une maîtresse, une servante ou une épouse qu'on finirait invariablement par renvoyer dans le salon des dames. Je n'avais pas encore trouvé les alliés que je découvrirais plus tard, lors d'autres exils : Simone de Beauvoir, Simone Weil, James Baldwin, Hélène Cixous, Audre Lorde.

Parallèlement à mes séjours dans la philosophie continentale, je prenais un plaisir coupable à traîner à *Paradise Found*, une librairie New Age située sur Anapamu Street, en face de la bibliothèque. Cloches tintinnabulantes, bols tibétains, prismes cristallins capturant la lumière, statuettes de fées. Ce qu'il y a de plus attirant dans le New Age est également ce qui le rend vulnérable à la critique. La philosophie New Age prétend que le changement peut être instantané et simple, que pour obtenir ce que nous voulons, il suffit d'embrasser un état d'esprit d'abondance et de réciter le bon mantra. Le contexte social élargi de nos désirs est rarement pris en considération. Chez *Paradise Found*, tout était personnel ; rien n'était politique. Ils avaient des cristaux et des cartes animalières, des messages des dieux et des déesses transmis par des femmes au foyer du Midwest, des anges et des êtres angéliques ayant quelque chose d'important à dire : nos vies ont un but, nous sommes protégés, tout se déroule selon un plan et il existe des anges gardiens qui viendront à notre secours et nous empêcheront de nous détruire.

Quoique l'idée d'une kyrielle d'anges dévolus à ma protection et sachant exactement comment m'aider me plaise, je voulais vivre une grande aventure intellectuelle, expérimenter l'absurdité et la solitude de la condition humaine en parfaite liberté. « Je me révolte, donc je suis », disait Albert Camus. « Oui ! » répondais-je. Ne sachant pas comment concilier mes élans de rébellion avec mon désir de sécurité, je trouvais ma principale source de réconfort dans les cours de danse. En d'autres termes, mon corps était devenu mon foyer. J'avais faite mienne cette phrase de Nietzsche : « Je considère comme gaspillée toute journée où je n'ai pas dansé. » Dans la danse, les questions existentielles se résolvent à travers le corps, le poids, la respiration, la musique et le mouvement. Ma professeure de danse, Kay Fulton, une noire d'une quarantaine d'années avec un sourire exubérant et une passion pour les chapeaux de cowboy, nous enseignait avec sagesse comment prendre confiance et nous, comment occuper l'espace.

— Vous sentez vos pieds sur la terre ? Laissez votre corps affirmer *JE SUIS*.

Ce faisant, elle jetait le discrédit sur les cartésiens de mes cours de philosophie et leur idée d'un esprit désincarné.

C'est au cours de ces incursions dans l'âge adulte que j'ai reçu le premier appel de la sorcellerie, un soir que je nomme désormais mon Rituel de sang. Darshak et moi faisions l'amour sur notre futon. En général, nos ébats étaient innocents, un peu maladroits, mais témoignaient d'une rare affection. Je parcourais du doigt la courbe de son sourcil ; il enfouissait le visage dans mon cou pour que je sente le battement de ses longs cils. Ce soir-là, alors que nos silhouettes anguleuses d'adolescents s'affairaient sous les couvertures depuis une bonne dizaine de minutes, Darshak m'a demandé en gloussant si j'avais fait pipi au lit. Sa question était motivée par les bruits de succion humide que produisaient nos corps au contact l'un de l'autre.

Nous avons repoussé les couvertures pour nous découvrir recouverts, des genoux au sternum, d'une substance chaude et collante, noire dans le clair de lune voilé. Nous nous sommes précipités dans la salle de bains, avons allumé et constaté qu'il

s'agissait de sang. Soudain, il y en avait partout. Projeté sur les murs, étalé sur le sol, dégoulinant le long du rideau de douche sur le carrelage, coulant sur nos jambes, inondant la bonde d'évacuation. Nous ne savions pas d'où il venait. Je n'attendais pas mes règles, et de toute façon elles n'avaient jamais été abondantes.

Nous avons ouvert le robinet de la douche et examiné le pénis de Darshak à la recherche d'une coupure. J'ai cru discerner une petite entaille ; Darshak s'est accroché au rideau de douche alors que ses jambes cédaient sous lui. Puis il est parti en arrière et se serait fracassé la tête sur le carrelage si je ne l'avais pas rattrapé à temps. Il avait le visage hagard, d'un gris laiteux.

— Darshak, Darshak ! ai-je crié.

Je croyais qu'il était mort. Je ne savais pas quoi faire. Sans réfléchir, je me suis levée d'un bond, j'ai couru jusqu'à la porte et suis sortie dans le jardin, en criant à l'aide. J'ai frappé à la porte de notre voisin le plus proche, mais personne n'a répondu. Lorsque je me suis rendu compte que j'étais nue et couverte de sang, je suis retournée à toute vitesse dans notre bungalow pour y prendre une serviette, et j'ai vu Darshak battre des paupières. Il avait repris connaissance. Je suis entrée dans la baignoire pour essayer de l'en faire sortir et de le sécher. Mais du sang me ruisselait toujours le long des cuisses, formant de grosses flaques que la bonde avalait. Je me suis évanouie à mon tour.

Une digue s'était rompue en moi. Je voulais revenir à ma nature sauvage. Détruire la civilisation. Baiser avec des femmes. Des appétits voraces me consumaient. J'ai arrêté de me nourrir. Je n'avais pas l'impression d'en avoir besoin. Je pouvais manger la lumière du soleil. Il y en avait tant. Je pouvais avaler l'air. Je n'avais jamais faim. Je ne voulais pas faire partie de la vie qu'on m'avait assignée. Cela m'était soudain devenu impossible. Après mon Rituel de sang, je m'étais éveillée. Je sentais mon pouvoir me traverser avec la force d'un torrent. J'étais comme une flèche fendant l'air, sa pointe affûtée par le vent violent. Volant en liberté. Jusqu'à ce que le patriarcat lève son bouclier, et c'est là que ma flèche s'est plantée, au milieu du front de Méduse.

Une espèce de rupture s'était produite dans mon utérus, cette partie de mon corps qui, par décret culturel, me désignait comme femelle. Je n'ai jamais su ce qui s'était passé. D'après mon gynécologue, il a pu s'agir d'une fausse couche, mais il n'y avait aucun moyen d'en être sûr. Que ce Rituel de sang se soit produit durant l'acte sexuel est lourd de sens, car le sexe est l'un des points d'entrée dans l'âge adulte. C'était une initiation liée au sexe, à la sexualité, à la vie de couple, à la maternité, et au bout du compte à mon rôle de femme. L'utérus lui-même est un seuil : en le franchissant dans un sens, on naît ; dans l'autre, on devient un être sexué, un « adulte » capable de procréation.

Historiquement, dans toutes les cultures, les rites d'initiation autour de la sexualité ont pour finalité d'éduquer les enfants au rôle que leur société les destine à jouer. Ces initiations enseignent aux jeunes les mythes fondateurs de leur culture, quels sont ceux qui détiennent le pouvoir dans leur civilisation et qui en est dépourvu. Les rituels d'initiation génitale peuvent inclure l'excision ou la circoncision, la menstruation, la perte de virginité, etc. ; ils sont censés aider les enfants à comprendre leur place dans le monde, et leur apprendre à faire ce qu'on attend des adultes qu'ils deviendront. Malheureusement pour beaucoup d'entre nous, nos rites de puberté nous éveillent aux injustices de notre culture. Des seins vous poussent, et les rites de puberté américains vous informent que vous serez jugée sur leurs qualités plastiques. Mais l'appel de la sorcellerie propose une autre initiation. S'éveiller à la culture des sorcières, c'est s'éveiller à une culture d'interdépendance et de co-création, dans laquelle votre valeur ne dépend pas de votre potentiel de divertissement sexuel, de reproduction de main-d'œuvre ou de votre capacité à générer du capital, mais de votre contribution au processus de réenchancement du monde. L'appel de la sorcellerie nous offre ce dont nous avons besoin pour guérir, nous élever et prendre possession de notre pouvoir. Je me serais épargné des années de lutte et de confusion si j'avais été capable de reconnaître mon appel pour ce qu'il était, un appel au pouvoir, et non une simple phase de crise qui m'a mise à terre, à supplier grâce.

Un jour, à peu près à l'époque de mon Rituel de sang, j'ai sorti de ma petite bourse en cuir la rune Hagalaz. Les runes sont des outils

de divination de la Scandinavie préchrétienne, sculptées le plus souvent dans la pierre ou l'os. J'ai utilisé de l'argile pour créer les miennes, lors d'un camp d'été vers mes treize ans, et je les avais peintes de sang menstruel. Hagalaz, indiscutablement l'une des runes les plus existentielles, aurait eu la préférence de Nietzsche. C'est celle de la perturbation, mais aussi celle de l'initiation. Quelque chose se brise, une ouverture apparaît et nous la franchissons.

D'après *Les Runes divinatoires*³, ce qui intervient dans la rune Hagalaz ne vient pas de l'extérieur. « Vous n'êtes pas à la merci du monde extérieur. C'est votre nature qui produit les événements, et vous n'êtes pas impuissant face à eux. La force intérieure que vous avez amassée jusqu'à présent dans votre vie vous soutient et vous guide au moment où tout ce que vous teniez pour acquis est remis en question. »

Jusque-là, je n'étais pas capable d'entendre la sagesse de mes runes. J'étais distraite, désorientée. Peu après mon Rituel de sang, les couleurs sont devenues plus vives. Le bord rouge des trottoirs se détachait de l'asphalte comme des entailles électriques. Tout semblait avoir une sorte de sens caché que j'aurais dû comprendre, mais dont je n'arrivais pas à me souvenir. La forme octogonale des panneaux stop. Le bruit du vent dans les branches du magnolia. Le moindre stimulus criait : « Tu te rappelles ? Rappelle-toi ! » Mais quoi ? J'ignorais comment interpréter les signes.

Les corneilles se sont mises à me suivre. Pendant des mois, j'entendais le bruissement de leurs ailes noires au-dessus de moi quand je rentrais du travail ou de la fac. Ces sombres gardiennes apparaissaient aux croisements et me lorgnaient du haut des poteaux électriques, puis elles bondissaient sur la cime d'un arbre pour ne pas me perdre de vue. La tête penchée, elles dardaient sur moi leurs yeux noirs, dans l'attente manifeste d'une réponse de ma part. Il arrivait que je croasse en retour. Une fois, l'oiseau le plus proche de moi a presque sauté au plafond d'enthousiasme. En croassant, en hochant la tête et en sautillant d'un pied sur l'autre, il s'était adressé à moi et j'avais essayé de lui répondre. J'avais l'impression qu'on me saluait.

Les corneilles volent au-dessus des charniers. Elles se pavanent autour des carcasses, sans aucun respect pour les morts, en s'esclaffant tels des chevaliers attablés. Les corvidés sont les hérauts de l'initiation. Sans la mort, aucune renaissance n'est possible. Avant que vous ne puissiez être initiée à votre nouvelle vie, l'ancienne doit mourir.

Les Morrígan sont les Triples Déeses celtes qui apparaissent souvent sous la forme d'une corneille. Elles se fondent parfois en un seul être, qu'on appelle alors la Reine des fantômes, et sont les esprits gardiens de ceux qu'elles souhaitent guider vers la victoire. Familiers de nombreuses déesses des enfers, les corneilles sont des charognards qui picorent les cadavres enterrés directement dans le sol, ou laissés à pourrir sur un bûcher funéraire. Elles apparaissent toujours à proximité des entrées des enfers. Perséphone, la déesse en devenir, fut séquestrée dans un palais de tombes. Elle a fini par devenir la reine fantôme de ce monde, une déesse de plein droit, dont le pouvoir rivalisait avec celui de sa mère, Déméter, la déesse des Moissons. Jeune fille, mère, vieille. Création, préservation, destruction.

Hécate complète cette triade en présentant le troisième visage de la Déesse. Elle est la vieille, qui voyage entre les mondes, entre le haut et le bas, entre la vie et la mort. Hécate est l'ancienne déesse de la Magie et de la Sorcellerie, gardienne du savoir et de l'expérience. Elle se tient aux croisements, entourée de ses corneilles. Astucieux et intelligents, ces volatiles ourdissent des plans, utilisent des outils et sont rétifs à tout dressage, même dans les profondeurs de la cité. En lâchant leurs trésors brillants dans nos jardins, en marquant leur territoire, ils s'interpellent d'un arbre à l'autre. Des cris acerbes, cassants ; des croassements gutturaux pour donner l'alerte. Les corneilles sont porteuses de sagesse et d'un avertissement. Elles m'avaient appelée et j'avais tenté de les suivre. Elles festoieraient des restes de mon ancienne vie. Elles babilleraient, criailleraient et tournoieraient au-dessus de ma tête quand le hublot des enfers se matérialiserait devant moi et que je m'avancerais vers sa gueule affamée.

Afin de garder les pieds sur terre, de me stabiliser, j'ai pris l'habitude de me rendre tous les mercredis dans un centre de désintoxication à but non lucratif, où j'avais droit à une séance d'auriculothérapie. Je ne buvais ni ne me droguait plus que l'adolescent moyen, mais c'était censé avoir un effet apaisant, et parfois ça marchait, pendant un temps. Je me suis empressée de m'inscrire au centre médico-psychologique de ma fac, mais la liste d'attente était longue. Je me suis accrochée à mes cours de danse dans l'espoir de réintégrer mon corps. Je n'avais pas dansé depuis que j'étais petite, mais j'ai bientôt commencé à ne plus vivre que pour ces cours. J'en suis arrivée au point où je n'éprouvais plus de joie nulle part ailleurs. Je secouais les épaules et j'exécutais des slides jazzy sur « Low Rider » de War : « *Low rider knows every street, yeah... take a little trip, take a little trip and see* ⁴ . »

Les appels continuaient cependant d'affluer, sous différentes formes, de plus en plus puissants. Je ne pouvais plus les ignorer. Quelqu'un criait mon nom. Une voix de femme, un appel à l'aide. La première fois que je l'ai entendue, j'étais en train de lire dans notre petite maison péniche. J'ai posé mon livre et me suis mise en quête de l'origine du bruit. Je me suis dit qu'une voisine avait peut-être des ennuis, mais je n'ai rien trouvé d'anormal. Au début, je n'entendais les cris que lorsque j'étais seule à la maison, et il s'écoulait plusieurs heures, voire des jours entre chaque occurrence. Mais ça a commencé à se produire quand Darshak était à la maison. Je lui en ai parlé, je lui ai demandé s'il pensait qu'il pouvait y avoir un cas de maltraitance conjugale dans le voisinage. Mais il n'a jamais rien entendu, même quand nous nous tenions côte à côte, l'oreille aux aguets. Parfois j'entendais ce cri comme s'il venait de la pièce d'à côté. Je lui demandais :

— Tu as entendu ?

Et il secouait la tête, ses yeux de faon réduits à deux fentes inquiètes. Le faon en lui a commencé à s'éloigner de moi.

C'est assez difficile de gérer ce genre de choses quand votre partenaire garde la tête froide. On a parfois l'impression qu'ils le font exprès, pour nous agacer. Je ne peux donc qu'imaginer ce qu'a ressenti Darshak, à dix-sept ans, en voyant sa petite amie entendre des voix, oscillant entre extase et désespoir, s'émerveillant

nerveusement des corneilles qui essayaient de communiquer avec elle. J'étais terrifiée. J'étais agressive. Nous savions tous deux que notre lune de miel était terminée.

Darshak est parti. Il a réemménagé dans la maison Craftsman de sa mère pleine de porcelaines peintes à la main et de livres reliés de cuir. Les voix que j'entendais me prévenaient qu'une femme était en danger, et je sais à présent que cette femme, c'était moi. Mais à l'époque, dans mes visions et dans mes messages, comme dans la vie réelle, j'ignorais comment la sauver. Au lieu de l'aider, j'ai déménagé. J'espérais qu'en allant ailleurs, les cris s'arrêteraient. J'ai quitté notre petit bungalow avec jardin pour m'installer dans un abri en bois dans l'arrière-cour d'un étranger sur Sola Street. J'avais l'impression d'être la Suzanne de Leonard Cohen, une fille à moitié folle cachée entre les poubelles et les fleurs.

Les corvidés indiquent une période de rupture. À cinq ans, quand cette corneille a fendu le ciel de son cri perçant pour s'écraser à mes pieds, mon monde était en train de se désagréger. Mais quoique cet événement puisse être perçu comme un présage, un signe des nombreuses violations que ma nature de déesse subirait avant de se réunifier, ce n'était pas l'appel officiel de la sorcellerie. Je n'étais alors pas assez âgée pour y répondre. Notre véritable appel ne se produit que lorsque nous sommes capables d'y répondre de notre plein gré. Si l'on parvient à reconnaître cet appel pour ce qu'il est, on découvre que nos difficultés nous offrent aussi les clés nous permettant de nous libérer des enfers, et d'aider d'autres à faire de même.

Hécate se tient au croisement de trois routes. Sous son aspect de déesse couronnée, avatar de l'âge et de l'expérience, la plus existentielle de toutes les déesses, elle vous dit : « Quand tout s'écroule, il te reste plusieurs choix. » Vous pouvez emprunter la route qui vous conduira au plus profond de votre traumatisme, sur le fil du poignard, jusqu'à ce qu'il vous tue ; vous pouvez vous détourner du poignard, du risque et potentiellement de toute sensation, choisir une vie de conventions, en espérant que les autorités ne vous remarqueront pas et vous laisseront tranquilles ; ou prendre la troisième route, le sentier animal plongé dans l'ombre,

creusé à même la falaise, à moitié couvert de plantes grimpantes, un chemin que vous avez forgé de vos mains.

À l'époque, je n'ai pas reconnu le croassement d'Hécate comme un appel à l'initiation. « Détruis les hordes du patriarcat qui ont envahi ton esprit », me disaient ces corneilles. « Ne montre aucune pitié. Nettoie les os. » Mon voyage a commencé au son de cette fanfare. Mais bien d'autres initiations s'ensuivraient avant que je ne parle couramment la *langue des oiseaux*, la langue maternelle des initiés à l'occulte.

5. Entrer dans les enfers

Me voici qui m'en vais dans le monde d'En bas ! Lorsque j'y serai parvenue, élève en ma faveur une lamentation de catastrophe : bats le tambour au siège de l'Assemblée ; visite tour à tour les résidences des dieux.

Extrait de *La Descente d'Inanna aux Enfers*, circa 1700 av. J.-C. ¹

Inanna, Reine des cieux, déesse sumérienne de Magie et de Pouvoir aux cheveux aile de corbeau, descend aux enfers dans le but de porter secours à son amant, Dumuzi. C'est un des plus vieux mythes initiatiques de l'histoire. Inanna la Sage se présente aux portes des enfers, prête pour une aventure. Elle y va de son plein gré. Elle descend dans la terre, dans l'histoire, où l'on tient les archives et où les récits balafrent l'humus comme l'eau sculpte la pierre. En parcourant les murs des doigts, elle sent les feuilles en décomposition, elle entend les chauves-souris s'ébattre derrière les coulées de calcite. Elle entend sa sœur démoniaque, Ereshkigal, enrager loin en contrebas dans la fournaise volcanique. Jadis la déesse de toutes choses, Ereshkigal est devenue, sous le poids du patriarcat, le double maléfique d'Inanna. Rétrogradée. Son palais hideux et pourrissant puait la tombe, et son trône solitaire se dressait entre des stalactites humides dont le lait minéral grossissait, goutte après goutte, des flaques de glaise rouge sang.

Pour affronter sa sœur démoniaque et sauver son amant, Inanna franchissait les sept portes de l'Enfer, qui chacune exigeait d'elle un

sacrifice. On lui prenait d'abord son épée incrustée de lapis-lazuli. Puis son bouclier en bronze. Enfin, les gardiens des portes la soulageaient de ses bracelets en or, de sa robe teinte au henné, de son corset d'argent, de sa couronne de cuivre, et même du khôl autour de ses yeux.

— Ne t'avise pas de poser de questions en ces lieux, lui ordonnaient les gardiens.

Chaque objet qu'ils accaparaient représentait un aspect de son autorité, de sa position, de son pouvoir. Inanna arrivait dans le trou des enfers nue et sans défense. Sa sœur démoniaque la changeait en cadavre, en morceau de viande rance et faisandé, et la suspendait à un crochet du mur.

Pendant des millénaires, l'histoire d'Inanna a été racontée maintes et maintes fois. Le nom de la déesse changeait au gré de ses migrations. En Assyrie, Inanna devenait Ishtar la Téméraire, guerrière et porteuse de lumière, qui exigeait qu'on la laisse franchir la porte de la mort, « en menaçant de l'ouvrir de force et de relâcher les morts sur la terre si sa requête n'était pas satisfaite² ». À l'époque de la Bible, Inanna réapparaissait sous les traits de Salomé et exécutait la danse des sept voiles en échange de la tête de Jean-Baptiste sur un plateau. En Grèce, après le triomphe du patriarcat, Perséphone, une innocente jeune femme kidnappée, devient la déesse des enfers en épousant contre son gré le seigneur d'ici-bas. Chaque fois, le récit de la descente aux enfers de la Déesse reflète les valeurs de l'époque et de la culture qui l'a produit. Il y est toujours question de pouvoir, de sexe, de mort et des mystères sacrés de la régénération.

Nos déesses et nos héroïnes sont condamnées à descendre aux enfers, et nous dans nos vies. Pourquoi raconte-t-on ces histoires, encore et encore ? L'enfer est le lieu où nous sommes confrontés aux blessés, aux parties exilées de nous-mêmes. Ces morceaux que nous avons oubliés, cachés, ou que nous ne voulions pas voir en premier lieu. Nous nous rendons dans les enfers pour revendiquer l'intégrité de notre lignée, pour la reprendre des mains de ceux qui nous l'ont prise. Parfois, ceux-là sont de notre engeance, de notre sang, nous-mêmes, nos Ereshkigal.

Dans les mythes, la Déesse souffre, mais comme elle est immortelle, de nombreuses autres aventures l'attendent. Quand ces initiations ont lieu dans nos vies, c'est sans aucune garantie de succès, et la conduite à tenir est rarement claire. La Déesse en nous connaît le chemin de la sortie, mais notre moi humain peut se perdre. Tel un oiseau dans une grotte, nous nous précipitons sur tout ce qui brille en croyant trouver la lumière du jour, quand il ne s'agit que d'un reflet sur l'eau, torrent infernal qui nous entraîne plus loin dans le labyrinthe, vers la gueule béante des monstres qui y hurlent.

Après mon Rituel de sang, je suis devenue sensible au passage du temps. J'ai ressenti un enfermement, et le besoin de m'échapper. Tout était urgent. Je ne supportais plus mon job de serveuse, qui pourtant m'avait plu jusque-là. Avant, j'aimais l'odeur de l'ail grillé des bagels, j'aimais préparer un cappuccino, tirer lentement la mousse de lait sans laisser le bec crachoter afin que les bulles restent les plus fines possible et fondent lentement. J'écrivais des énigmes sur le tableau noir, avec des vignettes de fleur élaborées, et je distribuais sourires et cafés gratuits à mes clients réguliers quand ils parvenaient à deviner les bonnes réponses. Mais après le Rituel de sang et ma rupture, hantée par les cris, pourchassée par les corneilles, brisée, vivant dans un abri de jardin, bannie de ma famille, me nourrissant principalement de croissants rassis, j'ai complètement craqué.

C'est arrivé une semaine après mon dix-huitième anniversaire, tandis que je garnissais un pain ciabatta de salade de thon. J'ai senti les heures de ma vie s'égrener. J'ai vu la malédiction de la pauvreté et de la monotonie s'étirer jusqu'à la mort. Là, dans cette glorieuse vie, je resterais coincée dans cette sandwicherie avec mes ciabattas, mes clés de toilettes et ma misère, à la merci de mes collègues masculins qui croyaient devoir être promus chefs à ma place, harcelée sexuellement par le cuistot qui essayait toujours de me coincer pour m'embrasser. Un jour, pour une petite contrariété – un client malpoli ou un café renversé sur le comptoir –, j'ai envoyé valser le seau de la serpillière d'un coup de pied, j'ai boxé le mur et je me suis écroulée en larmes par terre, dans la cuisine, près du lave-vaisselle industriel. Quelques-uns de mes collègues se sont

attroupés autour de moi, sans trop savoir quoi faire, jusqu'à ce que l'un d'eux dise :

— Rentre chez toi, Amanda. Va te reposer.

Alors je suis rentrée, dans ma petite cabane de Sola Street, accompagnée par une nuée de corneilles qui bavardaient devant chez moi. Je n'ai plus jamais mis un pied dans cette sandwicherie.

À Santa Barbara, les locations étaient alors aussi outrageusement chères qu'elles le sont aujourd'hui. Mon abri de moins de six mètres carrés sur Sola Street aux murs mangés de plantes grimpantes, avec son lit de camp, son sol de terre battue, son cadenas pour toute poignée de porte et l'accès aux commodités de la maison principale me coûtait 450 dollars par mois.

Même après avoir perdu mon job, j'avais la chance d'être valide, cisgenre et d'un physique flatteur selon les critères de la société. Si je n'avais pas joui de ces privilèges immérités, je ne sais pas ce que je serais devenue. Exercer un emploi conventionnel en traversant ce qui avait tout l'air d'une maladie mentale était devenu impossible. Et si je ne pouvais pas travailler, je ne pouvais ni payer mon loyer ni manger. Qu'arrive-t-il aux personnes qui n'ont pas les mêmes avantages que moi ? Je ne pouvais pas rester concentrée huit heures d'affilée, encore moins cinq fois par semaine, tout en suivant un cursus universitaire à plein temps. Je ne possédais pas encore les compétences dont j'aurais eu besoin pour prendre soin de moi. Dans le même temps, j'avais envie de vivre avec passion, de connaître l'aventure, de voyager, d'écrire de la poésie. Je voulais la sécurité, mais j'étais animée par une compulsion à explorer les profondeurs cachées, à m'éprouver, à visiter la contrée sauvage qu'habitaient toujours les sorcières.

Nos vies sont souvent déterminées par les rencontres fortuites. Au *Earthling*, j'avais croisé Bethany, qui n'y travaillait qu'un jour par semaine, et dans le seul but de cacher à son père qu'elle était strip-teaseuse. À cette époque, il n'y avait pas de club de strip-tease à Santa Barbara. Il fallait faire partie d'une agence. Des types appelaient, et vous vous retrouviez dans leur chambre d'hôtel pour une « danse privée ».

Les strip-teaseuses qu'on voyait dans les films et dans les séries étaient taboues, envoûtantes, un peu dangereuses, irrésistibles. Dans la réalité, il s'agissait de filles vulgaires à qui des hommes jetaient des billets. L'idée de devenir l'une d'elles me paraissait impossible ; je n'y avais même jamais pensé. Pourtant, force m'était de constater que j'étais harcelée sexuellement par des hommes depuis mon plus jeune âge. Il me paraissait raisonnable de penser que quitte à subir ce genre de violence, autant se faire payer pour ça.

Si je n'avais pas rencontré Bethany, je ne me serais sans doute pas tournée vers le travail du sexe de mon propre chef. Même alors, j'avais peur que ce métier me rende mauvaise, sale et accro aux drogues. Bethany n'était pourtant rien de tout cela. Blonde et enjouée, elle passait pour une diplômée de l'hôtellerie jouant au volley sur son temps libre. Elle m'a donné le numéro du type qui gérait l'agence, mais avant de l'appeler, je lui ai demandé :

— Est-ce que ça te change ?

— Tout te change, avait-elle répondu avec un haussement d'épaules.

En guise d'audition, Jeremy, le propriétaire de l'affaire, est venu me voir dans mon abri cerné par les corneilles. Dans son pull et son jean trop grands, il m'a parlé du métier de strip-teaseuse, mais j'avais plus l'impression de causer baseball avec un barman de jour. Jeremy était pragmatique :

— Moi ou un de mes gars, on t'escortera jusqu'à la porte. Le client me donnera l'argent. Tu seras en sécurité parce qu'il saura qu'on est là, juste derrière la porte, et on gardera l'argent pour toi jusqu'à ce que tu sortes. Tu entres, tu lui fais ta petite danse, un massage. Et c'est tout. C'est 415 dollars de l'heure, dont 315 pour toi, plus tout ce que tu pourras te faire à l'intérieur.

Je pensais qu'il parlait d'éventuels pourboires, mais j'ai découvert plus tard qu'il ne s'agissait pas de ça.

Mais dans tous les cas, 315 dollars pour une heure de travail représentaient plus que ce que je gagnais en une semaine au café. J'ai dit à Jeremy que j'allais tenter le coup, et il a dit :

— Super. Il faut juste que je voie tes seins.

J'étais assise au bord de mon lit, pieds nus, simplement vêtue d'un pantalon pattes d'eph en velours côtelé rouille, d'un haut imprimé de petites fleurs jaunes et d'une pince à cheveux en plastique Riot Grrrl. J'ai hésité un moment, évaluant la situation et le niveau de danger. C'était la mi-journée ; j'entendais un voisin jouer du marteau et le bruit de la vaisselle dans la cuisine à quelques mètres de là. J'ai levé mon haut, dénudant ma poitrine. Jeremy a gardé une expression neutre et a hoché la tête. Mes seins étaient petits mais fonctionnels. Il a laissé un pager sur mon étagère et m'a dit qu'il m'appellerait quand il aurait un client.

Deux jours plus tard, Jeremy m'a prévenue qu'il m'en avait trouvé un facile pour ma première fois.

Nous nous sommes garés dans le parking du *Motel 6*, à Goleta, à la tombée du jour. D'une façon qui paraissait sûre, familière. J'étais passée devant ce motel un nombre incalculable de fois, quand j'étais au lycée ; il se trouvait juste en face du Taco Bell où je bourrais mes burritos d'épices en sachet avant d'aller remplir des enveloppes pour me faire un peu d'argent après les cours.

Le soleil paraissait sur l'horizon, ses rayons d'un rose électrique filtrés par les palmiers dans la brise chaude et salée. Je restais assise, les cuisses collées au siège de la voiture, mon gros radiocassette sur les genoux et la vitre ouverte, à observer une aigrette d'un blanc virginal exécuter son ballet dans les roseaux du parking voisin. Jeremy s'affairait sur son pager. Il ne m'avait pas parlé de tout le trajet. Apparemment, il ne voulait pas nouer de relations personnelles. Mais il m'a finalement souri et m'a donné un petit coup de poing sur l'épaule.

— Tu es prête ? s'est-il enquis.

J'ai serré mon radiocassette contre ma poitrine ; son poids me rassurait, comme un bouclier. Jeremy était déjà dehors, à attendre que je sorte à mon tour pour verrouiller les portières.

— Mais je fais quoi, déjà, quand j'arrive là-bas ? lui ai-je demandé.

— Paul est un client régulier. Un type réglo. Il te facilitera les choses, a dit Jeremy en venant de mon côté pour fermer la portière.

Mon estomac s'est serré. Je voulais lui poser d'autres questions. Je ne comprenais toujours pas ce qui était censé se passer. J'avais

essayé de visualiser la scène, comme dans *Flashdance*. Jennifer Beals s'avancant sur la piste en tailleur des années 1980 et escarpins, faisant voler ses habits comme Wonder Woman, se baptisant elle-même avec des seaux d'eau, secouant ses cheveux trempés et martelant le parquet avec toute la rage et l'érotisme refoulés que le divin féminin retient depuis des temps immémoriaux. Je voyais quelque chose de ce genre.

— Pas la peine d'en faire toute une histoire, a ajouté Jeremy, à qui je rappelais sa petite amie. Ça peut rester aussi impersonnel que tu le souhaiteras.

J'ai baissé les yeux sur mes chaussures. Je ne pouvais pas encore me permettre d'en acheter de nouvelles pour cette seule occasion. Je n'avais pas de talons hauts – je n'en avais jamais porté –, alors j'avais fait de mon mieux avec des espadrilles en lin à bout pointu. Dans ma robe d'été hippie à motif cachemire violet, le visage aussi pâle que la lune, mes cheveux bruns coupés à la diable et les lèvres peintes d'un rouille très années 1990, j'avais l'air d'avoir passé une mauvaise journée à la plage.

— Et tu restes ici, c'est ça ?

Je l'imaginais monter la garde devant la porte, bras croisés, vigile protégeant quelque bien de grande valeur.

— Tu es du genre stressé, non ? a gloussé Jeremy.

— Non, pas du tout, ai-je menti.

J'étais évidemment une grande angoissée. Je vacillais en permanence au bord du précipice, manquant de tomber à chaque pas.

— Je serai dans la voiture.

La chambre de Paul, au rez-de-chaussée, portait le numéro 5. Le chiffre de la perfidie et de l'épreuve. En numérologie, le 5 représente l'humanité. Jeremy a frappé ; mon estomac a encore fait des siennes, collant et enflé comme une pâte à pain. Le cœur battant, j'ai agrippé la poignée de mon radiocassette à m'en faire blanchir les jointures. Quand Paul a entrouvert la porte, j'ai senti la fraîcheur de l'air conditionné. Il se tenait dans l'encadrement, forme indistincte nue à l'exception d'un slip kangourou crasseux. Plus petit que moi d'une dizaine de centimètres, mais costaud, bronzé, l'air hébété et

blessé. Il avait les yeux marron, visiblement irrités, et des cheveux clairsemés peignés en arrière. Paul a glissé à Jeremy une liasse de billets de la main droite. De la gauche, il se masturbait sous son slip.

Il se masturbait. Déjà. Quand j'ai vu ça, l'esprit d'« Amanda » s'est déconnecté. Je suis passée en mode neutre, vide, laissant mon cerveau reptilien agir d'instinct. J'aurais aimé appeler Siffleur à moi ; j'aurais aimé connaître cet outil. J'aurais aimé m'ancrer dans le sol et me centrer, une des pratiques les plus importantes du quotidien d'une sorcière, par laquelle elle appelle son esprit à habiter son corps, elle étend mentalement ses racines jusqu'au noyau terrestre. J'aurais aimé me forger un bouclier monumental, ou disposer du don de discernement de la Reine d'Épée, calme et glaciale. Mais je n'ai rien fait de tout cela, car j'ignorais comment. Comme on me le disait à l'école primaire, j'apprenais lentement. Et non sans efforts, la plupart du temps.

Clairement, le mal vivait dans la chambre numéro 5 du *Motel 6*. Pourquoi me jetais-je dans la gueule du loup ? J'aurais pu faire demi-tour et partir. J'aurais pu dire : « Non, ce n'est pas pour moi. » Mais je ne l'ai pas fait. D'une certaine façon, je savais que c'était exactement pour moi. Et je le savais parce qu'on m'avait fait du mal à l'âge où j'étais le plus vulnérable. L'arme s'était logée dans mon cœur alors que je n'étais pas encore formée. Mon écorce l'avait recouverte, mais elle était toujours là, magnétique, envoûtante. Et pourtant cette arme n'appartenait pas qu'à moi ; c'était un héritage transmis de génération en génération. Mon grand-père l'avait plongée dans le cœur de ma mère, jusqu'à la colonne vertébrale, où elle avait corrompu ses ancêtres et les miens. On pouvait remonter cette blessure jusqu'en Europe, à l'Inquisition, au sang répandu sur les autels renversés des déesses de Babylone.

Paul a ouvert la porte en grand, mais je suis restée dans le couloir, à observer les lieux. J'avais l'impression d'avoir déjà vu tout ce qui se trouvait dans cette chambre. Tous les *Motel 6* avaient le même aspect, un décor de film bon marché qui se voulait cosy, mais dont les murs pouvaient s'écrouler à tout instant pour révéler... quoi ? Le néant. Rien. Personne.

— Entre, a imploré Paul, avant de m'attraper par le poignet et de me tirer à l'intérieur.

La porte s'est refermée derrière moi avec un bruit de succion funeste.

Le mobilier était moite et humide. La climatisation bourdonnait de façon agaçante dans un coin. J'ai posé mon radiocassette à côté de la télévision pendant que Paul allumait une lampe, puis déplaçait à grands gestes des canettes de bière et des papiers.

— J'ai du speed, si tu veux, a-t-il dit en agitant la main vers la salle de bains. Sur les toilettes.

J'ai tendu le cou dans la direction indiquée. Un sachet de poudre jaune poisseuse et une seringue hypodermique trônaient sur le couvercle, et un garrot – bout de caoutchouc vert écoeurant évoquant une crotte de nez – pendouillait sur le côté.

Je me trouvais dans une chambre de motel en compagnie d'un étranger qui se masturbait. Paul suggérait que je partage son aiguille et son speed. La gorge nouée, j'ai silencieusement secoué la tête et me suis concentrée sur mon radiocassette, ne m'en éloignant pas, comme s'il s'agissait d'une ancre ou d'un téléporteur, quelque chose de familier qui m'appartenait. J'ai lancé ma compilation ; le son de mauvaise qualité ne m'a pas étonnée. La bande magnétique avait fini par s'abîmer à force d'avoir été écoutée : Edie Brickell, Violent Femmes, Tori Amos, Depeche Mode, The Cure. Je voulais être entourée des miens. Je voulais entendre Tori Amos chanter : « *She's been everybody else's girl, maybe one day she'll be her own*³ », comme si elle était avec moi et comprenait ce qui m'arrivait.

J'ai regardé autour de moi. Téléviseur cathodique perché sur une commode bon marché en contreplaqué verni. Pose-valise à sangles déplié sous un sac de voyage. Canettes de bière. De soda. Paul avait baissé son slip, qui pendait à sa cheville tel un animal qu'il aurait tué d'un coup de pied. Il était vautré au milieu du lit, sa bite molle en main, sous un paysage bucolique encadré. Un pont dans le coucher de soleil moucheté. Ça me rappelait un des bouquins les plus populaires d'une des librairies où j'avais travaillé : *Sur la route de Madison*. Cent soixante-quatre semaines sur la liste des best-sellers. C'en était arrivé à un point où lorsque je voyais entrer une femme d'âge mûr, je montrais l'étagère des best-sellers à l'arrière et

lui disais : « C'est par là. » Elles voulaient toujours la même chose. Que quelqu'un les aime vraiment. Les voie. À défaut, vivre une telle histoire par procuration était mieux que rien.

— Est-ce que je dois... Est-ce que tu veux que je commence ? ai-je demandé.

Les dents serrées et les muscles du cou tendus, comme ceux d'un cheval, Paul a répondu :

— Ouais, ouais, vas-y quand tu veux. Je vais rester sur le lit et me branler ; c'est comme ça que je fais d'habitude. T'inquiète pas, tu vas très bien t'en tirer.

Il s'est de nouveau étendu et m'a encouragée d'un geste à *faire mon truc*. Au début, il ne me regardait pas. Il s'acharnait sur sa bite sans parvenir à la dresser.

— C'est à cause du speed, s'est-il excusé.

Je me suis baissée pour appuyer sur le bouton lecture de mon radiocassette. « *Yeah ! I like you in that, like I like you to scream*⁴ »... Après quoi la voix plaintive de Robert Smith s'est modulée avant de se taire. Mon radiocassette s'est arrêté avec un clic. Je l'ai secoué, j'ai sorti la cassette, je l'ai retournée et j'ai réessayé. J'ai appuyé sur les autres boutons, sans effet.

— Ça ne marche pas, ai-je dit à Paul.

Peut-être cela signifiait-il que je devais partir. Je ne pouvais pas danser.

— T'inquiète pas pour ça, a-t-il fait avec un sourire.

Sans cesser ses efforts masturbatoires, il a martyrisé la télécommande de sa main libre jusqu'à trouver MTV. La chanteuse de R&B Des'ree est apparue dans un costume noir sur fond blanc, l'index tendu vers moi comme Oncle Sam cherchant à m'enrôler : « *You gotta be bad, you gotta be bold, you gotta be wiser, you gotta be hard, you gotta be tough, you gotta be stronger*⁵. » Depuis, impossible pour moi d'entendre cette chanson sans repenser à ma première expérience de strip-teaseuse dans ce *Motel 6* sur Hollister Avenue.

Au cours des années suivantes, j'en suis venue à croire que c'était ce que le monde voulait de moi, que c'était ainsi qu'il me voyait et qu'il reconnaissait ma valeur. Il fallait que je tire profit de mon sex-appeal. Que j'arrête de pleurnicher. Que je fasse tout ce qui était en

mon pouvoir pour survivre. Appelée aux armes, c'était mon sexe contre le leur. Je savais mon camp désavantagé, mais je me battrais avec tout ce que j'avais. Je me répétais que beaucoup de gens s'en sortaient beaucoup moins bien que moi. J'avais raison. Même dans cette situation, j'avais plus de chance que bien des gens dans le monde.

Dans l'espoir que la danse me vienne naturellement, j'ai exécuté plusieurs des mouvements que j'avais appris à mes cours de modern-jazz à la fac, remuant les épaules de haut en bas. Paul se fichait de ce que je faisais. Haletant, les sourcils trempés de sueur, il émettait des bruits gutturaux, comme si quelque chose le griffait de l'intérieur. Je me suis trémoussée et j'ai levé le bas de ma robe en pivotant sur moi-même. Puis j'ai détaché les bretelles, et ma robe d'été à motif cachemire est tombée à mes pieds. J'étais maintenant seins nus, vêtue de ma seule culotte en coton bordée de dentelle Miller's Outpost. J'ai levé les yeux sur Paul, qui hochait la tête, les dents toujours serrées ; il semblait approuver.

— Ouais, ouais, ouais, disait-il, comme pour s'autoconvaincre.

J'ai laissé glisser ma culotte, mais elle s'est accrochée à mes chaussures. Alors je me suis accroupie d'un mouvement hésitant, et je les ai enlevées aussi. Quand la chanson s'est terminée, j'étais en tenue d'Ève, mes pieds nus collant aux taches mystérieuses qui maculaient la moquette au pied du lit. Mon strip-tease n'avait même pas duré une chanson entière, à peine trois minutes.

Il en restait cinquante-six à meubler.

Lors de ce premier strip-tease, je m'étais attendue à ce que le monde s'écroule. Une partie de moi avait cru que j'entrerais dans cette chambre, que je me déshabillerais et que le sol se mettrait à trembler, le tonnerre à éclater. Je serais frappée par la foudre. Mais il n'y eut aucun cataclysme. Un instant, mes habits étaient là, le suivant, ils avaient disparu. « Tout te change », avait prophétisé mon mentor de strip-tease, Bethany. Nous voyons le changement comme quelque chose d'instantané. « À partir de ce moment-là, tout a changé... » Nous cultivons cette idée que lorsque nos tabous culturels sont brisés, nous le sommes aussi. Mais d'une façon ou d'une autre, si incroyable que cela paraisse, même quand tout paraît foutu et sans espoir, la vie continue.

La suite s'est déroulée dans une espèce de brouillard.

— Pourquoi tu ne me ferais pas un massage ? a suggéré Paul.
C'est ce que les autres filles font, d'habitude. Viens par là.

J'ai obéi. Il m'a attrapée par les seins, et j'ai dit non.

— Oh, hum... les autres me permettent.

Il m'a attrapé la main et a essayé de m'entraîner sur le lit.

— Laisse-moi te baiser, a-t-il supplié.

J'ai dit non. Il a durci le ton.

— Vous dites toujours ça. La prochaine fois, je ne demanderai pas, je passerai directement à l'acte.

Sans me laisser le temps de m'appesantir sur cette menace de viol, ou sur une hypothétique « prochaine fois », il a roulé sur le ventre et a courbé la tête avec embarras.

— J'ai un point douloureux, là..., a-t-il dit en me montrant la peau acnéique et friable de son épaule. Je me suis fait ça au boulot. En plongeant. Je suis plongeur. Tu sais ? Les puits. Les appareils de forage, par là, a-t-il indiqué en tendant vaguement le doigt vers l'océan.

Je préférais quand il avait le visage tourné vers le matelas et qu'il ne pouvait pas m'atteindre. Je lui ai massé le dos, et il m'a dit que j'étais douée. C'est quelque chose que j'ai souvent entendu au cours de ma carrière dans l'industrie du sexe. Sûrement parce que j'aimais guérir les gens, mais détestais interagir sexuellement avec des personnes que je ne connaissais ou n'aimais pas, qui me voyaient comme un fétiche à la fois magique et défectueux dont ils espéraient se servir pour calmer les craintes qu'ils éprouvaient au sujet de leur masculinité.

Paul n'arrivait pas à rester en place tandis que je le massais ; il roulait d'un côté puis de l'autre, sans jamais trouver une position confortable. J'essayais d'exécuter des mouvements lents, afin de faire durer le plus longtemps possible, mais Paul était dans un monde en accéléré. Il semblait vouloir pénétrer dans le mien, le monde lent, mais il ne trouvait pas l'entrée. Il était pris au piège dans son propre enfer.

— Attends.

Il est descendu du lit avec des mouvements saccadés et a sorti une canette de Bud du minibar.

— Lève-toi.

Je me suis exécutée, à l'autre bout du lit. Il m'a jeté un regard désespéré et m'a demandé :

— Tu veux bien tenir cette canette contre mes couilles ?

J'ai réfléchi à sa requête. Tant que nous étions debout, occupés à quelque chose, je risquais moins de me faire violer sur le lit. J'ai avancé vers lui. Il avait le scrotum violet et enflé, aubergine ridée en accordéon. Nous avons fait le tour de la chambre ; moi, tenant la canette sous ses testicules, lui, le bras dont il ne se servait pas pour se masturber passé autour de mes épaules, parodie perverse d'un petit couple modèle au bal de promo. On a continué pendant à peu près cinq minutes. Puis il s'est de nouveau agité. L'effet qu'il espérait ne s'était pas produit.

— Je vais te dessiner, s'est-il écrié, pris d'une inspiration subite. Je me suis étendue sur le lit, comme dans le Degas que j'avais étudié en histoire de l'art, tandis qu'il croquait ma silhouette au stylo à bille sur le papier à lettres de l'hôtel en se tortillant sur une chaise pivotante. Ses esquisses étaient enfantines, malhabiles. Il parlait sans discontinuer.

— Tu as un petit ami ?

— Tu as une petite amie ? ai-je biaisé.

Ses épaules se sont affaissées.

— Non. Enfin, plus ou moins. Je vois une fille... enfin, pas vraiment. Tu sais comment c'est. Je n'ai jamais le temps, avec le travail.

— C'est pour ça que tu es triste ?

Je me fichais de savoir s'il était triste et pourquoi. Mes questions agissaient comme un bouclier, pour détourner l'attention de moi. Ma propre tristesse, ma peur, mes sentiments, n'intéressaient personne.

Il a haussé les épaules, et le mouvement a tiré sur la peau rougie de sa nuque.

— J'ai eu une petite amie il y a quelque temps, mais on avait une relation compliquée. Elle voulait certaines choses, et moi... je ne savais pas comment les lui donner. Quoi que je fasse, elle n'était

jamais satisfaite. Pas comme toi. Je crois qu'on a beaucoup en commun.

Il m'a souri. Son épaule voûtée lui donnait un air vulnérable.

— Je sens que tu m'apprécies. Pas vrai ?

— Si ?

Apparemment satisfait de ma réponse, Paul s'est interrompu et m'a observée pendant un moment, ses yeux de biche écarquillés.

— Tu es vraiment belle. Est-ce que tu viendrais dîner avec moi, un de ces jours ?

— Je... euh...

Mais avant que j'aie pu répondre, il a repris la parole.

— Je ne supporterais pas que ma copine fasse ce genre de merde.

Paul a craché sur la moquette et s'est levé.

— Tout ça, c'est à cause de ma mère, a-t-il lâché, et il s'est mis à faire les cent pas. Je sais qu'on dit toujours ça, mais dans mon cas, c'est vrai. Elle est codépendante. Maltraitante, tu vois ? Manipulatrice.

Pendant que Paul allait se chercher une nouvelle bière, je me suis levée et suis allée jeter un coup d'œil par la fenêtre. La voiture de Jeremy avait disparu. J'étais seule. Un soudain afflux d'adrénaline s'est rué à l'assaut de mon estomac. Je ne l'ai pas dit à Paul. J'ignorais ce qui se passerait si je le faisais, mais je ne voulais pas qu'il le sache.

— Ta mère était méchante avec toi, quand tu étais petit ? lui ai-je demandé pour détourner l'attention.

Il s'est passé la main sur le visage, frottant un instant les coins de sa bouche sèche.

— Je suis fils unique ; je n'ai jamais été à la hauteur des ambitions qu'elle avait pour moi.

Paul s'est rallongé sur le lit et a recommencé à se tortiller, en se tirant les cheveux comme s'il essayait de se sortir quelque chose du crâne.

— Je suis poète aussi, tu sais ?

J'ai fait non de la tête.

— Viens près de moi, a-t-il imploré.

Je me suis prudemment rapprochée du lit en prenant garde de rester hors de portée, comme un chat. Mais il s'est jeté en avant, m'a attrapée, m'a clouée sur le lit et a essayé de m'écarter les jambes.

— Toi ma fée à la peau si blanche, a-t-il poétisé. Tu gardes ton miel sur la plus haute branche.

Alors que nous luttions et qu'il me serrait contre lui, je sentais son angoisse, sa honte et sa terreur s'infiltrer en moi. J'ai compris que c'était justement ce qu'il voulait de moi – que je fasse mienne sa souffrance. J'ai compris par la suite qu'accaparer la souffrance d'autrui tout en restant attirante est la mission première d'une travailleuse du sexe. Mais je n'y étais pas prête. Je ne savais pas quoi faire de sa souffrance, et surtout je n'en voulais pas. J'ai résisté. J'ai combattu son étreinte et, de guerre lasse, il a fini par me lâcher. Je me suis levée d'un bond haletant et suis allée me réfugier derrière la chaise pivotante. Des serpents électriques rampaient autour de mes poignets. J'ai jeté un nouveau coup d'œil vers le parking.

— Je viens d'improviser ce poème, tu sais, m'a dit Paul.

J'ai secoué la tête. Nous n'étions clairement pas sur la même longueur d'onde.

La voiture de Jeremy s'est engagée dans le parking. J'ai posé la paume contre la vitre, créant un halo de buée autour de mes doigts. Je voulais toucher cette voiture. J'étais tellement soulagée de la voir.

Paul a posé le dos de sa main contre ses paupières, tel un acteur de tragédies antiques.

— Je crois que je suis amoureux de toi, s'est-il écrié. Je t'en prie ! Prends-moi dans tes bras. Juste un instant, quelques minutes.

Il s'est décalé et a tapoté les draps à côté de lui avec insistance.

— Je... je ne peux pas, ai-je bégayé en ramassant mes affaires, en renfilant ma culotte et en rattachant les bretelles de ma robe.

On a frappé à la porte.

— C'est l'heure.

Je me suis arrêtée devant la porte, la main sur la poignée, mon radiocassette défectueux sous le bras, et je l'ai gratifié d'un « Merci » hésitant.

— Ouais, c'est ça, a répondu Paul, les sourcils froncés.

Puis il s'est engouffré dans la salle de bains.

— Vous êtes bien toutes les mêmes. Rien n'a de sens, pour vous. Il y a un pourboire sur la table.

Jeremy et moi avons regagné la voiture sous le bourdonnement des réverbères. Une mouette picorait du ketchup sur un papier gras abandonné. Le ciel était huileux et sombre. L'éclairage cru posait sur toute chose un grain numérique, comme un mauvais téléfilm de deuxième partie de soirée.

— À un moment, j'ai regardé dehors, et la voiture n'était plus là, ai-je dit à Jeremy tandis qu'il déverrouillait ma portière.

— Je n'ai pas bougé, a-t-il nié avec un haussement d'épaules.

En montant dans la voiture, nous avons tous les deux ignoré le sac Del Taco sur le plancher qui n'était pas là une heure plus tôt. Jeremy a sorti de sa poche une liasse de billets de 20 et les a posés l'un après l'autre sur mes genoux. Chaque billet me rappelait les heures que je ne passerais pas à bosser dans un café, toutes les heures que j'avais gagnées en échange de celle-ci.

— Tiens, a-t-il dit en ajoutant un dernier billet. Un bonus pour ton premier jour, cousine.

Tous ces dollars étalés sur mes cuisses ont soudain pris un nouveau sens. Les rouages de la machine se sont emboîtés avec un millier de cliquetis. Je gagnais de l'argent à la mesure de ma souffrance. Je pouvais souffrir vite, comme dans cette chambre d'hôtel où j'avais risqué ma vie, ou je pouvais souffrir lentement, en travaillant comme serveuse, où je ne risquais rien, mais au prix d'heures exténuantes qui ne me garantissaient même pas de manger à ma faim, de payer mon loyer, un thérapeute ou des soins médicaux, peut-être jusqu'à la fin de mes jours. J'ai choisi de souffrir vite.

Pendant de nombreuses années, j'ai gardé un souvenir amusé de ma première séance de strip-tease. J'ai oublié la menace de viol. Le speed sur la cuvette des toilettes. La sordidité. J'ai oublié que je suis retournée dans mon petit abri de jardin le soir même, que j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps, roulée en boule sur mon lit de camp grinçant, avec l'impression que ma vie partait en vrille et que je n'avais personne vers qui me tourner. J'ai oublié comment j'ai erré dans les rues sous l'orage qui a éclaté un peu plus tard, trempée

par les rideaux de pluie, secouée par le tonnerre. Vers 2 heures du matin, je me suis retrouvée seule au bout d'une jetée. Je me suis assise par terre, un bras passé autour d'un poteau collant de goudron, les pieds se balançant au-dessus du néant. De l'eau me coulait dans la nuque et sur les yeux. Je sentais plus que je ne voyais l'eau deux étages plus bas. Le grand Pacifique qui se soulevait au gré de la houle attirait à lui mon cœur gorgé de sang de toute la puissance implacable de la lune. J'ai songé au Dix d'Épée du tarot Motherpeace, celui que ma mère avait utilisé pour m'enseigner la divination, un cadeau pour ma première initiation, le Rituel des roses. Sur cette carte, des prêtresses de la Déesse savent que les hordes du patriarcat sont en chemin, que leur cause est perdue. Aussi, plutôt que de prêter le flanc aux viols et aux pillages, elles se jettent du haut d'une falaise dans les eaux matricielles de la Méditerranée.

Je suis restée assise pendant des heures au bout de ce ponton chahuté par la marée, tandis qu'à l'horizon des éclairs toujours plus proches zébraient le ciel. Je voulais rejoindre ma Déesse aux enfers, me perdre dans l'oubli béat qu'Elle m'offrait. Puis j'ai entendu une voix tonnant comme la foudre, ouvrant une brèche dans mon esprit. Elle m'a donné un ordre :

— Tu n'en as pas encore fini. Lève-toi.

La première initiation de nombreuses sorcières se traduit par une descente aux enfers. Mais il y a beaucoup d'enfers, et tous sont interconnectés. De l'endroit par lequel elle y pénètre dépend sa première expérience en ces lieux. Mon enfer était un labyrinthe de sexe, de pouvoir et de patriarcat. J'y suis entrée, et les démons ont dévoré mon amour-propre.

— La seule chose qui ait de la valeur chez toi, c'est ton sexe, ont-ils croassé en me malmenant. Et même ton sexe est faible et souillé.

J'ai arpenté les couloirs de cet enfer pendant sept ans sans trouver de sortie. Chaque tentative m'y enfonçait un peu plus.

Quand l'Inquisition a déferlé sur l'Europe, elle a prétendu que les sorcières étaient les reines de l'enfer. Si seulement elle avait su... Les sorcières sont bel et bien les Reines des enfers ; nous y sommes descendues si souvent qu'à présent, collectivement, nous

en connaissons le moindre recoin. Seule et sans fard, la sorcière doit découvrir comment sortir du labyrinthe. Plus dur le chemin, plus puissante son initiation. Les initiations puissantes amplifient sa magie quand elle retourne chez elle. Mais toutes les sorcières ne sortent pas vivantes des enfers. Parfois, même les plus courageuses et les plus fortes échouent, et l'on retrouve leurs os et des touffes de leurs cheveux jonchant les allées du dédale. Les sorcières qui croisent ces cairns d'os feraient mieux de s'en souvenir : les enfers ont des portes. Ne vous éloignez pas de vos gardiens et n'oubliez jamais qui vous êtes. Quand la Déesse vous apparaît, suivez-La. Que vous en ayez conscience ou non, La trouver est la raison même de votre présence en ces lieux.

6. L'égrégore

Dans le film [*L'Exorciste*], les hommes sont repoussés par le démon et sa puanteur ; ils lui ordonnent de laisser la fille tranquille et de cesser d'exister. Ce qu'évidemment le démon ne fera pas. Il a pris possession de cette fille pour une raison précise et il n'est pas près d'abandonner.

John Haskell,
« The Faces of Joan of Arc ».

Il y a dans le monde de l'occulte une entité qu'on appelle *égrégore*, une sorte d'ange. Le mot *égrégore* vient du grec et signifie « observateur ». Les spiritualistes et les théosophes de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle appelaient ces esprits des *formes-pensées* : des êtres d'énergie créés par les pensées et les émotions profondes de tout un chacun. Pour le dire plus simplement, un égrégore est l'esprit d'un groupe. Ils peuvent se manifester spontanément à partir d'une foule en délire à un match de football, à un meeting politique ou religieux, à un concert, et se dispersent aussi vite qu'ils sont apparus. Mais si on les nourrit d'assez d'énergie, ils finissent par devenir immortels. Jésus est un égrégore, tout comme Mohammed ou Aphrodite, qui nous parle à travers nos songes et nos chants. Quand nous prions les égrégores, quand nous les peignons, quand nous écrivons des hymnes à leur gloire, ils prennent vie par eux-mêmes.

Les villes ont des égrégores, les maisons ; même des groupes d'amis en créent. Ni positif ni négatif, l'égrégore existe, comme le

volcan ou la fouine – ce n'est pas un animal avec lequel on partagerait volontiers sa chambre, mais les fouines régulent la population de rats dans les forêts. Les égrégores jouent aussi un rôle, celui de conteneurs d'influence. Une fois créés, ils ont un but et l'accomplissent, que ça vous plaise ou non. Que veulent les égrégores ? La même chose que le diable. La même chose que Dieu. La même chose que nous tous. Vivre, vivre, vivre. Et être vus. Les Observateurs veulent être observés. Ils veulent une intimité.

L'une des plus importantes initiations pour une sorcière est de comprendre qu'intimité est synonyme d'influence. Une sorcière doit être capable de choisir quelle influence elle acceptera.

L'égrégore de Fulton Street m'attendait. Fulton, qui s'étire sur plusieurs pâtés de maisons au nord de la péninsule de San Francisco, longe le Golden Gate Park dont elle est séparée par un large accotement herbeux. Les eucalyptus, les sycomores et les aulnes se dressent tels des druides au-dessus des SDF et des punks à chien qui rôdent dans la lumière incertaine des antiques réverbères. Mon ami William avait une chambre au premier étage d'une maison édouardienne qui en comptait trois et donnait sur la rue. Il m'avait envoyé des lettres saupoudrées de spores de l'égrégore de la maison, qui cherchait de nouveaux hôtes pour accroître son pouvoir. J'avais ouvert les lettres dans mon petit abri de jardin et humé ces spores qui s'en dégageaient ; ils m'avaient donné l'envie soudaine d'aller faire un tour à San Francisco.

Blanche et imposante malgré la couche de poussière qui la recouvrait, la maison de Fulton Street était ceinte de corniches ouvragées au liseré doré. À l'intérieur, un vitrail couvert de suie éclairait le grand escalier en colimaçon ; la lumière y projetait des orbes orange et des grappes de raisins dionysiaques. La chambre de William était spartiate. Des murs blancs, un matelas par terre, un bureau et une chaise en bois, et des rideaux tout simples gonflés par la brise iodée. Je nourrissais un amour platonique pour William. À l'âge canonique de vingt-quatre ans, il était de six ans mon aîné et me paraissait d'une sophistication impossible. Il avait vécu à Paris, avait voyagé en Europe, visité tous les endroits où je mourais d'envie d'aller. Il avait emménagé à San Francisco en raison d'un

désir déchirant (et à mes yeux incompréhensible) pour son ex, une blonde plantureuse aux cheveux rasés qui bossait dans l'informatique, si j'ai bien compris. Mais William était spécial. Il avait les cheveux châains et bouclés, et un nez romain. On s'asseyait par terre et on écoutait « Take This Waltz » de Leonard Cohen en boucle, pendant qu'il feuilletait un exemplaire corné de *Siddhartha* d'Hermann Hesse ou que nous devisions de Jung et du chamanisme dans une dense exosphère de fumée de Camel.

Lorsqu'il m'a fait visiter la maison, William m'a montré l'étroit escalier menant au grenier où vivait Colette, qui était à la fois la plus ancienne locataire des lieux et la prêtresse de l'égrégore. Bohémienne chic de La Nouvelle-Orléans, elle administrait les lieux depuis son boudoir perché tout en haut de la maison, d'où descendaient des langues d'encens qui nous appelaient de leur senteur secrète, sulfureuse et chimique. Tandis que nous arpentions les couloirs, William m'indiquait les chambres des autres locataires : Brett, un magicien du chaos qui gérait un magasin d'articles de sport, et Donna, une étudiante émaciée qui est passée furtivement devant nous sans un mot, ses livres serrés contre sa poitrine comme si elle craignait que nous les lui prenions.

Alex, un mathématicien juif de New York qui étudiait à Berkeley, vivait au rez-de-chaussée. Il voyait les maths comme une sorte de psaume extatique insufflé dans l'univers par Dieu lui-même. À peine m'a-t-il été présenté qu'il se lançait dans un dithyrambe sur la beauté et l'élégance des mathématiques, les yeux écarquillés, les cheveux dressés sur la tête comme s'il s'était emmêlé dans ses fils en essayant d'électrocuter un éléphant. J'ai bientôt découvert qu'il restait éveillé plusieurs jours d'affilée dans un état maniaque, qu'il passait à griffonner des symboles mathématiques complexes sur des feuilles de papier volant. Après quoi il sombrait dans un genre de coma et dormait jusque tard le lendemain.

Derrière la chambre d'Alex, il y avait une cuisine longue et étroite pourvue d'une fenêtre sous laquelle était tapi un canapé déformé par l'usure. Un clown triste de Bernard Buffet décorait le mur opposé. Il était accroché au-dessus d'un banc d'église, dont j'ai appris plus tard qu'il avait servi pour des rituels sataniques que de précédents occupants avaient tenus au sous-sol dans les années 1970. Deux

gargouilles trônaient sur ce banc : Stella, un shar-pei en manque d'affection avec des problèmes de peau chroniques, et Fang, une siamoise aussi élégante qu'agressive. Quand nous sommes entrés dans la pièce, Fang a feulé et griffé l'air devant elle, le poil hérissé et le regard féroce. En sortant, William m'a montré la dernière pièce de la maison. Une chambre à coucher. Aérée, d'une hauteur sous plafond de quatre mètres et demi, les lampes gainées de manchons de bougie à coulures, un lit mezzanine et une baie vitrée encadrant les cyprès baignés de brume du Buena Vista Park. « Cette chambre est libre », m'a indiqué William avec un sourire.

Darshak avait toujours appelé San Francisco *la Ville*, comme s'il n'en existait qu'une. Quand je l'ai vue pour la première fois, avec ses pyramides et ses tours d'un blanc étincelant, ses dômes de cuivre oxydés, j'ai senti son pouvoir avant même d'être sortie de la voiture. Des esprits torturés vivaient là. Anton LaVey. L'Homme Rouge de Mission District. Entrer dans cette ville revenait à pénétrer au cœur du romantisme, contrée du bizarre et du marginal. Les enfants des fleurs. Cité portuaire hétéroclite, capable du meilleur comme du pire, on y croisait autant d'élégantes que de fantômes barbares de marins et de chercheurs d'or. Bon nombre des âmes rebelles d'Amérique y étaient venues chercher un exorcisme, et leur esprit exilé dérivait aujourd'hui dans les nappes de brouillard.

William et moi avons pris un tramway jusqu'à Union Square, et de là nous nous sommes faufilés dans Chinatown, où nous avons tripoté des fruits exotiques hérissés de piquants, des robes en soie et des pièges à doigts – plus vous tirez, plus il devient impossible de s'en dépêtrer. Le bruit de fond était incessant. L'aiguille du tatoueur, les marteaux-piqueurs. Les lignes électriques du métro miroitaient tels des dragons dans le ciel de la ville. San Francisco regorgeait d'égrégories, manifestations de l'esprit de l'époque donnant corps à la volatilité mystique qui se répandait sous la surface de la cité. À North Beach, nous avons croisé un jardin public abritant un temple dédié à Pan, le dieu grec de la démesure et de l'extase. Il n'en a pas fallu davantage pour que je tombe sous le charme de la ville.

William m'a emmenée au *Caffe Trieste*, un bar aux murs sépia avec une piazza italienne en trompe-l'œil et un juke-box qui ne jouait

que de l'opéra. Il devait son nom à la ville portuaire d'Italie du Nord célèbre pour avoir attiré écrivains, artistes et autres marginaux. Derrière le comptoir, un garçon de haute taille aux épaules tombantes et aux yeux angéliques n'arrêtait pas de me lancer des œillades pendant que nous dégustions nos cappuccinos dans de lourds mugs bruns. Je n'étais censée rester que trois jours à SF et me voilà déjà en quête d'une amourette de vacances. J'ai glissé un billet d'un dollar où j'avais griffonné mon numéro de téléphone dans le pot à pourboires du serveur béat, en murmurant :

— Il y a un message secret pour toi.

Et puis William et moi sommes partis.

— Si ce garçon de café m'appelle avant mon départ, lundi, je déménage à San Francisco, ai-je confié à William tandis que nous reprenions le chemin de Market Street.

— Je croyais que tu économisais pour partir en Europe.

— Je suis ouverte aux interventions du destin.

Trois jours plus tard. Le joli garçon a appelé. J'ai laissé tomber tous mes cours à la fac de Santa Barbara, arrêté les strip-teases, fourré toutes mes affaires à l'arrière de ma Mustang et pris la route de *la Ville*. J'ai emménagé dans la chambre vide au rez-de-chaussée de la maison de William. San Francisco était à cette époque encore abordable. Le loyer de ma nouvelle chambre me coûterait 50 dollars de moins que l'abri de jardin pourrissant qui me servait de toit à Santa Barbara. J'ai drapé les fenêtres de rideaux à fleurs de récup et décoré les murs de mes collages colorés. Le jour des encombrants, les nantis de la ville mettaient sur le trottoir tout un tas de choses dont ils ne voulaient plus. J'ai récupéré un bureau rose avec lequel j'avais l'impression d'être une écrivaine dans une lampe magique et une causeuse en velours vert mousse où je m'installais pour noircir mon carnet d'esquisses. J'espérais que cette maison me permettrait de me concentrer sur mes aspirations créatrices et de les partager avec le monde. Je laissais Angoisse et Instabilité mentale – les corneilles messagères des initiations que j'avais refusé de reconnaître – dans ce vieil abri de jardin inondé de Santa Barbara. Que la pluie les emporte et que je n'en entende plus jamais parler.

Question travail, j'ai cueilli le fruit le plus proche du sol en décrochant un job au *Lusty Lady*, un peep-show sur Geary détenu et dirigé par des femmes. C'était payé à l'heure, et il n'y avait aucun contact physique avec le public. Les « clients » étaient séparés de nous par une vitre, glissaient leurs pièces de 25 cents durement gagnées dans des fentes et déplaçaient les cloisons au gré de ce qu'ils voulaient voir. Les danseuses virevoltaient nues sur une scène tapissée de velours rouge et encadrée de miroirs, version pornographique des petites ballerines des boîtes à bijoux.

Dans beaucoup de jeux de tarot, l'arcane majeur XI est appelé la Force, mais dans le tarot Thoth, c'est la Luxure. Le Thoth avait la faveur des occultistes franciscanais de cette époque. Ils fréquentaient la librairie *Sword and Rose* à Colle Valley et se laissaient des messages par symboles arcaniques interposés, qu'ils peignaient à la bombe sur le trottoir ou sur les portes, indices pour trouver le lieu de quelque réunion secrète réservée aux seuls initiés. Dessinée par Lady Frieda Harris sous la direction artistique du tristement célèbre Aleister Crowley, la lame de la Luxure représente « la Putain de Babylone », personnification d'une énergie vitale débridée ; elle est la démesure, l'essence de la nature et de la créativité. Une essence vers laquelle je me sentais attirée et que je voulais incarner. Avant d'aller bondir sur scène avec mon boa et mes talons hauts, j'aimais arpenter le lobby du *Lusty Lady* en Doc Martens, la capuche de mon sweat rabattue sur les yeux, comme quelque assassine. Ainsi étaient les strip-teaseuses. En coulisses, les filles déambulaient sans leurs perruques, se grattaient la tête, se vautraient jambes écartées en se gavant de burritos, se plaignaient de ce que l'Amérique n'était pas prête pour elles, leurs amours saphiques, leurs cours à l'université, et leur engagement auprès de Food Not Bombs¹. Je les admirais pour leurs rires francs, leurs personnalités tranchées, leur connaissance intime du milieu artistique et leur beauté.

Je me souviens notamment d'une danseuse nommée Lolita, une Riot Grrrl, immigrée chinoise de première génération d'un mètre quatre-vingt à la chevelure noire et raide qui lui descendait jusqu'aux

cuisses. Son costume consistait en une paire de cuissardes en cuir à talons hauts et à bouts pointus et en un piercing au nombril. Elle aimait danser sur Bikini Kill et Rage Against the Machine. « *Fuck you I won't do what you tell me*² », chantait-elle en guise de sérénade aux hommes derrière les vitres. Une fois, l'un d'eux avait pointé le doigt vers elle en demandant expressément à « la chinetoque » de venir.

— Chercheriez-vous à attirer l'attention de l'*Asiatique* ? l'avait-elle corrigé en balançant un coup de pied dans sa face de binoclard.

Nous subissons parfois à notre insu l'influence de notre génération. Comme la plupart des jeunes Franciscanais d'alors adhérant à la contre-culture de la génération X, et à la différence des jeunes d'aujourd'hui qui vivent littéralement dans leurs dortoirs Google, nous travaillions dur à ne pas travailler dur. La plupart d'entre nous faisaient tout leur possible pour éviter les « vrais emplois », afin de passer leur vie à lire, à dessiner, à tomber amoureux, à traîner dans les cafés et, dans mon cas, à assister à tous les cours de danse que je pouvais trouver. Danse contemporaine au studio Alonzo King Lines. Danse afro à la fac. Méthode Feldenkrais avec Augusta Moore. *Contact improvisation*. Et danse classique sous la houlette de la plus garce et la plus revêche des drag queens du Castro.

Le *Caffe Trieste* n'était qu'à un pâté de maisons ou deux du *Lusty Lady*, aussi ai-je pu continuer à courtoiser mon joli serveur : Adrian. Adrian était un véritable *live artist*. Ancien héroïnoman, il avait obtenu un MFA³ à l'Art Institute et vivait dans un loft au sud de Market Street.

— Attends une seconde, m'a-t-il dit la première fois qu'il m'a emmenée dans son studio.

Subitement inspiré, il a renversé un pot de peinture automobile sur un des plus grands panneaux qui jonchaient le sol, qui tous représentaient des soucoupes volantes planant au-dessus de paysages de banlieue étranges et vides. Alors qu'il travaillait, j'ai fureté et trouvé le brouillon d'une nouvelle écrit par une femme qu'il m'a assuré ne plus voir. C'était une écrivaine du même âge que lui (vingt-sept ans), déjà célèbre – à San Francisco, du moins. Ses

notes étaient planquées un peu partout dans le loft. Bouts d'idées pour des nouvelles, scènes de pièce griffonnées au dos d'enveloppes et de jaquettes de livres. Il parlait d'elle comme si elle était son égale, mais une égale arrogante qui avait réussi au-delà de son talent. À ses yeux, ils avaient une vraie relation qu'ils avaient essayé de maintenir en dépit de complexités d'adultes que j'étais trop jeune pour comprendre. J'avais trimballé ma machine à écrire à San Francisco et j'essayais alors d'écrire un roman à propos d'une fille qui entendait des voix et se retrouvait prise au piège dans les enfers. Mais mon écriture s'épanouissait dans le monde des rêves, tandis que celle de son *amie* était ancrée dans la réalité. Écrire était son métier. Moi, j'étais une strip-teaseuse.

— Me connaître va t'ouvrir énormément de portes, m'a dit Adrian avec une grande humilité.

Quoiqu'il m'en coûte de le reconnaître, il avait raison. Il exerçait une puissante influence, grâce à laquelle la ville s'est offerte à moi. Quand on a commencé à sortir ensemble, il m'a emmenée voir l'Orgue marin : un instrument à couper le souffle sculpté à même la pierre d'une jetée de la Marina. J'entendais les entrailles de la cité gargouiller dans ses tuyaux. Nous allions voir du théâtre underground, et il m'a présentée à certains de ses amis artistes : Akari, une musicienne qui comprenait le pouvoir talismanique du rouge à lèvres. Je ne l'ai jamais vue sans ; elle semblait s'en servir à la fois d'arme et de bouclier. Son super-pouvoir était de se foutre complètement de ce que les hommes pensaient d'elle. Elle avait néanmoins un petit ami, Sky, un peintre.

La première et unique fois où je me suis rendue dans leur petit studio, on est restés tous les trois assis sur le lit, et ils m'ont fait découvrir *Horses*, le cri de guerre irrésistible de Patty Smith. « *Jesus died for somebody's sins, but not mine*⁴ », chantait Patty, canalisant l'égrégore rebelle de sa génération. Akari m'a coupé une petite ligne étroite de speed jaune.

— Tu n'es pas obligée d'en prendre, si tu n'as pas envie, m'a-t-elle dit.

Je n'en avais jamais consommé. Mais Akari m'apparaissait comme une personne puissante et mystérieuse, alors j'en ai sniffé un peu. En dehors de mon cœur qui s'est mis à battre comme si je

venais de monter un escalier, le seul effet visible était une envie insatiable de parler. Nous avons papoté à en perdre haleine pendant quelques heures, jusqu'à ce que je ressente le besoin de rentrer chez moi et de nettoyer ma chambre. Avant que je parte, Sky m'a solennellement présenté l'une de ses œuvres, un ange bleu transparent, le poing levé, commandant au néant.

— C'est Azrael, l'Ange de la mort et de la renaissance. Il t'appartient. Je l'ai peint pour toi avant même de t'avoir rencontrée.

J'ai découvert que lorsqu'un esprit s'invite dans votre vie, quelqu'un vous mettra en contact avec son image. Plus d'une décennie plus tard, quand je vivais à Los Angeles, dans une maison centenaire hantée à Echo Park, pleine de claquements et d'odeurs de pourriture dans les murs, les gens me donnaient continuellement des images d'une petite fille. Huit ans environ, les cheveux noirs au carré retenus par un serre-tête, endimanchée dans le style des années 1940. Je lui avais consacré un autel entier dans l'entrée : des peintures qu'on m'avait confiées, des photos trouvées pliées dans de vieux livres ; une amie m'avait même donné par hasard un soulier verni, quelque chose qu'elle portait sur chacune des images. À cette époque, j'avais renoué avec ma nature de sorcière, et je savais quoi faire. Je n'ai pas été surprise la nuit où mon copain, habituellement un dormeur silencieux, m'a réveillée en marmonnant dans son sommeil des choses à propos d'un meurtre et d'une querelle. Sitôt que j'ai reposé la tête contre l'oreiller, je me suis retrouvée paralysée, et la fille des photos est apparue au pied de mon lit. J'avais appris à contrôler mon pouvoir, à tenir mes frontières, mais aussi à proposer mon aide, si je le pouvais. Il s'est avéré qu'elle était perdue, coincée dans l'entre-deux-mondes. Alors je l'ai prise par la main et je l'ai conduite au seuil du monde supérieur auquel elle appartenait. Peu après, j'ai déménagé. Ma présence dans cette maison n'était plus nécessaire. Mais à l'époque où je vivais sur Fulton Street, je n'avais pas la moindre idée de ce que signifiait contrôler son pouvoir. Je n'avais pas compris qu'il m'était permis de revendiquer mes frontières, et à cause de cela, je ne pouvais pas être d'un grand secours pour quiconque.

À mesure que passaient les mois, je suis devenue obsédée par les anges. J'écrivais leurs noms : Anael, Ange de l'air ; Barbelo, auréolé de gloire ; Métatron, le grand, l'adversaire. Je passais tout mon temps libre à rédiger un traité sur les esprits que j'avais rencontrés et à accumuler des collages et des croquis au fusain dans l'espoir de me situer dans leur cosmologie.

L'égrégore de Fulton Street gagnait en puissance, se nourrissant de nos passions et de nos peurs. Le chagrin d'amour de William l'avait rendu vulnérable à une dépression contagieuse qui lui déchirait le cœur et le livrait en pâture à l'esprit démon de la maison. Il restait assis pendant des heures, la tête entre les mains, en se massant lentement le front comme une statue endeuillée.

— Est-ce que tu trouves que j'ai le visage gris ? demandait-il dans un murmure horrifié. Est-ce que je sens la chair putréfiée ?

Les comas mathématiques d'Alex ont empiré au point que rien ne semblait pouvoir le réveiller. Il faisait sonner une douzaine d'alarmes en même temps, jusqu'à ce que je déboule dans sa chambre pour le sortir de sa stupeur. Cette cacophonie avait des airs de fin du monde.

Et Donna, l'étudiante maigrichonne aux yeux abattus, s'est mise à me raconter d'étranges histoires. Elle m'a dit avoir vu un taxi surmonté d'un panneau publicitaire qui l'accusait d'avoir tué Kurt Cobain. Au supermarché, des voix lui criaient dessus par le haut-parleur :

— Donna, pourquoi as-tu augmenté le prix des laitues ? Donna, on sait que c'est toi !

Quelques mois après mon arrivée dans *la Ville*, alors que le monde des esprits s'invitait de plus en plus souvent dans ma vie, j'ai commencé à voir un thérapeute des services municipaux quatre fois par semaine, et on m'a mise sous médicaments. Ma mère m'a envoyé un dossier d'articles photocopiés sur la schizophrénie, où elle avait surligné les symptômes qu'elle jugeait similaires aux miens. Je l'ai laissé traîner sur la table de la cuisine pendant plusieurs jours, et quand je suis revenue le chercher, j'ai vu que Donna avait laissé une note d'une écriture venimeuse : « Peut-être que je n'aime personne ! » Quelques jours plus tard, elle disparaissait.

Peu après la disparition de Donna, Adrian l'artiste et moi sommes allés voir la marée rouge – une algue toxique qui luit quand elle est agitée – dans le comté de Marin. Nous avons traversé les marais à pied, au milieu des roseaux, jusqu'à la plage où les vagues venaient mourir sur une étendue déserte de sable mouillé. On voyait parfois s'allumer un feu bleu pâle, puis il disparaissait aussitôt, présence fantomatique dans le noir qui semblait venir d'une autre dimension.

Nous avons couru sur la plage ; le sable que nous dérangions retombait en nuages, comme si le ciel lui-même s'écroulait. Nous nous sommes roulés dans ces nuages en respirant le souffle de l'autre jusqu'à ce que le manque d'oxygène nous fasse tourner la tête. Alors je me suis allongée sur le dos, suspendue parmi les étoiles. Il m'a attirée contre lui de ses doigts puissants et a dit d'une voix rauque :

— À certains moments, je te désirais si fort que j'aurais pu te tuer.

Je n'avais pas peur de lui. On conditionne les femmes dès leur naissance à vouloir entendre ce genre de déclaration passionnée : un homme si submergé de désir qu'il pourrait vous baiser jusqu'à vous faire disparaître. Jusqu'à ce que vous retrouviez votre place dans le néant d'où émerge toute chose. Le lieu de naissance du monde.

— Je n'ai jamais rencontré une personne si prête à devenir exceptionnelle, a-t-il continué.

En l'écrivant, on dirait une citation, mais il avait parlé de façon naturelle. Pendant de nombreuses années après ça, j'ai chéri cette phrase, je m'y suis accrochée chaque fois que j'avais l'impression de n'être personne, de n'aller nulle part, d'être perdue dans les enfers pour toujours. Il a posé les mains sur mes épaules et m'a regardé dans les yeux. Malgré son arrogance, il y avait quelque chose d'angélique chez lui. Ses grands yeux paraissaient si vulnérables, si innocents. J'ai regardé au-delà de lui, et les étoiles étaient toujours là. En suspension. Partout. Comme engluée dans de la gelée. Le ciel n'avait pas cessé de tomber. J'avais la tête qui tournait. L'univers s'ouvrait en deux.

— Tu entends ça ? lui ai-je demandé.

— Quoi ?

— Ce bourdonnement. Comme si toute chose vibrait.

Il a secoué la tête, et j'ai senti son esprit se rétracter dans sa carapace.

— Whoosh, ai-je fait.

Je percevais la vibration universelle, le pouls de l'univers et, en retrait, des battements d'ailes. Les vagues, le vent, mes battements de cœur et les siens se sont mêlés et synchronisés.

— Whoosh, whoosh, whoosh.

J'ignorais ce qui se passait, mais j'avais envie de chanter à l'unisson de cette musique. Je la trouvais belle, pleine de joie. Comme si disparaître dans le néant devrait *réellement* être notre but en tant qu'humains, après tout.

Adrian a tressailli et s'est levé d'un bond, clairement mal à l'aise.

— Je crois qu'on devrait y aller, a-t-il dit. Il commence à faire froid.

Sa peur a déteint sur moi. J'ai péniblement essayé de ne pas me laisser distancer tandis qu'il regagnait notre véhicule d'un pas rapide en me projetant du sable froid dans les yeux.

Une fois dans la voiture, tremblants et hors d'haleine, nous avons repris la route de San Francisco en silence. Au bout d'un moment, j'ai mis une compilation qu'un ami m'avait faite, qui contenait plusieurs morceaux d'un groupe allemand de musique industrielle, Einstürzende Neubauten. Cette cassette avait fait forte impression sur moi ; c'était un son urgent, destructeur, tout en chocs métalliques, fatal et étranger. Adrian m'a demandé qui c'était, et j'ai été fière de le lui dire. Fière de savoir quelque chose qu'il ignorait. Il a froncé les sourcils en hochant la tête. Après un silence, il a soupiré.

— Je les ai connus moins *pop* que ça, a-t-il ajouté.

Peu après cette soirée, il a cessé de répondre à mes messages.

Que s'est-il passé, ce soir-là ? Ai-je réellement entendu la vibration universelle ? Ou étais-je simplement une tordue de dix-huit ans cherchant à impressionner son mec en se comportant comme une folle ? Est-ce que je me mettais à me dissocier quand je me sentais menacée par une réelle intimité ? Pouvais-je accepter tout cela ? Quoi qu'il se soit produit ce soir-là, la vibration ne s'est pas arrêtée à cette plage, et le ciel n'a pas cessé de tomber. J'étais

toujours tourmentée, si poreuse que j'aurais pu me fendre en deux, telle une plante fibreuse pleine de trous. Alors que le temps s'éternisait à San Francisco, n'importe quel esprit pouvait me rendre visite. Je n'avais pas la capacité de dire non. Je n'avais pas de frontières. Je restais des heures assise, hypnotisée, à contempler les esprits sortir du plafond et du ciel.

Dans la maison de Fulton Street, j'avais la sensation d'être observée par un esprit malveillant. Quand ça arrivait, je montais passer un moment avec William, le temps que ça se calme. Mais parfois ça ne se calmait pas. Je redescendais dans le hall à pas de loup et je réintérais ma chambre, où la présence était si épaisse que je n'avais d'autre choix que de quitter la maison.

Ce jour-là, il pleuvait. Le ciel étirait ses volutes basses devant ma fenêtre, et j'étais seule dans ma chambre. J'ai entendu une pulsation, les mêmes battements d'ailes. Je suis sortie, avec l'intention de me réfugier au *Cafe Abir* quelques pâtés de maisons plus loin, mais alors que me précipitais dans la rue, j'ai senti la présence au-dessus de ma tête, j'ai entendu le fracas de ses ailes soyeuses, j'ai vu son ombre me suivre sur le trottoir. « L'Ange de la mort, l'Ange de la mort, l'Ange de la mort. » Les mots se sont imprimés dans mon esprit comme un panneau de signalisation. J'ai essayé de marcher comme une personne normale, mais en vain. J'ai piqué un sprint jusqu'au café où je me suis effondrée à une table, le cœur battant. Je n'en suis ressortie qu'à la fermeture, à 22 heures.

Enfin, en entendant ma voix se briser dans le téléphone, ma mère m'a demandé si je voulais aller « me reposer quelque part », mais nous savions toutes deux que c'était impossible. Nous n'avions pas les moyens de m'envoyer dans quelque sanatorium bucolique avec des fontaines à la Van Gogh. On était ruinées. Si on me mettait quelque part, ce serait plus probablement dans un endroit avec des barreaux aux fenêtres et une télé boulonnée aux murs de la salle commune.

Neil, un Taureau blanc trapu au crâne rasé qui étudiait la médecine chinoise, a emménagé dans la chambre de Donna. Il avait des masques indonésiens au mur – ceux qui ont de grands yeux

colériques et des bouches grimaçantes – et écoutait de la musique bruitiste dans sa chambre à toute heure du jour et de la nuit. Ces deux éléments étaient censés tenir à distance les démons de la maison. Neil pratiquait le tai-chi, un art martial censé vous aider à maîtriser votre flux d'énergie et à trouver votre centre de gravité, deux pratiques essentielles si vous souhaitez être une personne de pouvoir que des forces extérieures ne peuvent déséquilibrer.

Neil était capable de résister à l'influence de l'égrégore de la maison par ces outils de maîtrise de soi. Toutes les cultures en ont, mais pour qu'ils fonctionnent, il ne suffit pas de les connaître ; vous devez les pratiquer. Un des enjeux essentiels de la sorcellerie est d'apprendre à tenir bon et à n'accepter d'influence extérieure que de son plein gré. Depuis l'époque de Fulton Street, j'ai appris à me préserver de l'intimité toxique des égrégores, ou de quiconque. À présent, avant de me lancer dans quelque relation que ce soit, avec une personne, un lieu ou une chose, je me pose la question : « Est-ce que je souhaite subir cette influence ? » et je me demande qui cette influence va m'encourager à devenir. L'égrégore vous attire toujours à lui, vous pousse à devenir comme lui. Notre pratique magique a pour objet de nous libérer. Elle nous aide à créer un espace et à nous valoriser. Les pratiques quotidiennes de la sorcellerie – l'ancrage, le centrage, le blindage, les incantations, les offrandes destinées à appeler à nous nos alliés spirituels – nous disent le pouvoir que nous possédons. Ces pratiques peuvent nous aider à ériger de saines frontières et nous rappellent que nous ne sommes pas à la merci des forces extérieures.

Si je vivais aujourd'hui dans la maison de Fulton Street, je traiterais quotidiennement la chambre avec de la fumée bannissante comme le copal blanc, l'encens ou le sang-dragon. J'inviterais mes esprits gardiens à protéger mon espace et je leur laisserais des offrandes d'encens et d'eau fraîche pour les remercier. Je bénirais du sel noir et de l'eau de source et j'utiliserais cette mixture pour tracer des symboles de protection sur ma porte, mes fenêtres et mes miroirs : un pentacle pour les bénédictions, la rune Algiz pour la protection. Je viderais la pièce de tout son bazar, où les esprits corrompus aiment stagner. Je réciterais la Consécration du sanctuaire, une de mes prières défensives préférées, empruntée et

adaptée du culte synchrétique de Santo Daime. *Il n'y a qu'une présence ici, celle de l'Amour. Ceux qui entreront ici sentiront la pure et sainte présence de l'Amour...* Je gérerais ma propre énergie et si je me sentais vaciller, je ferais tout ce qui est nécessaire pour recouvrer mon équilibre mental, physique et émotionnel. Je verrais des guérisseurs, je méditerais, je danserais, je purifierais mon régime et j'en appellerais à ma communauté en quête d'amour et de soutien. Enfin, sur mon autel, je créerais un conseil d'anciens : des images de sages et de divinités que je souhaiterais intégrer dans ma sphère intime, des égrégores dont j'accueille l'influence avec bonheur.

Toutes ces pratiques contribuent à créer une harmonie dans votre environnement et compliquent la tâche d'un égrégoire indélicat qui voudrait s'y incruster. Quand vous ne voulez pas de moisissures dans votre salle de bains, vous la nettoyez régulièrement et vous vous assurez qu'elle reste sèche. Mais certaines salles de bains demeurent trop humides malgré vos efforts, ou se trouvent dans un état de corruption trop avancé pour que vous puissiez y faire quoi que ce soit. Dans ce cas, la meilleure option de la sorcière est de partir.

Il m'a fallu six mois là-bas pour comprendre que Colette, la prêtresse de l'égrégoire de la maison de Fulton Street, se battait contre une addiction à l'héroïne. La première fois que j'ai vu Colette défoncée, elle était en train de laver à la main son sweat mauve en mohair dans la baignoire de la salle de bains du haut, ses yeux bleu pâle étrangement dépourvus de pupille, entourée d'une atmosphère de gaze ou de brouillard.

— Tu as changé quelque chose, lui ai-je dit en étudiant le moindre détail de sa personne. Tu t'es fait couper les cheveux ?

Je n'avais jamais vu personne dans cet état. Je sais à présent qu'on reconnaît l'esprit de l'héroïne au voile qu'il tend devant les yeux de ses victimes. Quand une personne se trouve sous l'emprise d'opiacés, vous ne pouvez pas lui parler directement ; vous vous adressez d'abord à l'Esprit corrompu de l'Opium.

Colette était *sous l'influence* de l'opium. Les plantes ont un esprit, comme les humains. À l'instar de tous les êtres sentients, les plantes

ont un plan, des objectifs. Elles veulent une intimité, une connexion, et elles revendiquent un territoire. Elles veulent répandre leurs graines. Les plantes ont des désirs. Les êtres sentients s'influencent les uns les autres. Les gens peuvent influencer les esprits des plantes, les modifier et manipuler jusqu'à les corrompre. De nombreux narcotiques sont des esprits de plante corrompus. Quand vous tombez sous l'influence d'un esprit corrompu, vous devenez son serviteur. Et un serviteur de l'égrégore initialement responsable de votre corruption. Les gens sous l'influence d'esprits corrompus parviennent rarement à conserver des relations saines. Il n'y a pas assez de place dans leur vie. Les esprits corrompus veulent tout de leurs serviteurs, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus rien à donner.

Il m'est arrivé une fois d'entraîner percevoir l'égrégore de Fulton Street le jour où Colette a fait une crise et menacé de se jeter du pont du Golden Gate. Ça a commencé par une odeur de fumée et des cris hystériques en provenance du grenier. William s'est précipité là-haut, et nous l'avons entendu à travers le plancher tenter de la calmer en lui parlant comme à un animal blessé. Mais bientôt Colette a descendu l'escalier en furie, écorchant la rambarde de ses ongles. Alex et moi nous sommes mis en travers de la porte d'entrée pour l'empêcher de sortir. Elle a feulé, craché, griffé, une rage terrible dans les yeux, pendant que l'égrégore de la maison essayait de s'extraire de son corps avant qu'elle n'atteigne la porte. Elle criait qu'elle nous haïssait et qu'elle voulait notre mort.

Élevée par une sorcière unitarienne, je n'avais rien contre le catholicisme ; je le voyais comme la forme la plus païenne du christianisme, mais je n'en savais pas vraiment plus. En haut de la colline qui dominait la maison, l'église Saint-Ignace montait la garde au coin de Fulton et de Parker. Peu après avoir vu Colette possédée par l'égrégore, j'ai ressenti l'appel de la Vierge Marie, qui vivait dans une de ses chapelles. Quelques fidèles solitaires y priaient à la lumière des bougies. Je me suis assise là en silence, sans m'attendre à quoi que ce soit en particulier. Quelques instants plus tard, je pleurais à m'en fendre l'âme. D'incontrôlables sanglots me soulevaient la poitrine. Les larmes ruisselaient sur mon visage. Soudain, j'étais submergée par le chagrin et la beauté du monde ;

j'éprouvais toute sa souffrance. J'ai pleuré pour tout et rien de précis, jusqu'à ne plus parvenir à ouvrir mes yeux enflés, tuméfiés et injectés de sang. Une vieille femme s'est approchée de moi, a posé la main sur mon épaule et m'a dit que quoi qu'il m'arrive, si je priais la Vierge, elle m'aiderait. En tant que sorcière, je ne fais pas de distinction entre les déesses. Toutes sont des avatars de *la Déesse*, source de tout amour et de toute vie. La Vierge Marie, Diane, Aphrodite, Ishtar et Isis ne font qu'une ; selon l'angle par lequel vous la contemplez, vous voyez briller ses différentes facettes. Quand la vieille femme m'a regardée dans les yeux et m'a souri, j'ai vu Hécate, Gardienne des Croisements. J'ai eu la certitude qu'un jour ou l'autre, d'une façon ou d'une autre, elle me montrerait la sortie des enfers et me conduirait en un lieu où je serais en sécurité, heureuse et libre.

Deux semaines plus tard, Alex le mathématicien m'a emmenée voir *Stomp* dans un music-hall à Berkeley. De jeunes New-Yorkais athlétiques se balançaient telles des araignées d'un bout à l'autre de la scène, en tapant sur les murs, sur des couvercles, sur des seaux, sur tout ce qui se trouvait à leur portée. Leur rythme nous secouait les os et nous plongeait dans une sorte de transe thérapeutique. De tout temps, les chamanes ont usé de tambours pour induire des états de transe. De récentes expériences avec un électroencéphalographe ont montré que les tambours peuvent modifier les ondes cérébrales et le système nerveux central, provoquant un sentiment d'euphorie et de lucidité. En d'autres termes, les tambours inspirent les états de conscience modifiée chamaniques. Après le spectacle, Alex et moi nous sommes retrouvés dans les rues de Berkeley, le sourire aux lèvres. Je sentais l'intégralité de mon esprit investir la moindre de mes cellules. La malédiction de l'égrégore était rompue. Les tambours l'avaient vaincue. Dans un parfait ensemble, Alex et moi nous sommes tournés l'un vers l'autre et nous sommes exclamés :

— On peut déménager !

Curieusement, il ne nous était jamais venu à l'idée que nous pouvions quitter la maison de Fulton Street.

Nous avons passé une annonce dans le journal pour ma chambre, et le lendemain matin dès 5 heures, les appels ont commencé à affluer. La bulle spéculative d'Internet avait frappé la ville de plein fouet. Ma chambre, ses baies vitrées et ses poltergeists ont bondi de 400 dollars par mois à 1 200 du jour au lendemain.

Après mon départ, la personne qui s'y est installée a invité une amie médium à y passer la nuit. William m'a raconté que la médium avait dû partir avant le matin parce qu'elle n'arrivait pas à dormir. Des esprits s'évertuaient à tirer sur ses habits, à grincer des dents et à bavarder.

Lors d'une visite récente à San Francisco, j'ai eu envie d'aller revoir la vieille maison de Fulton Street. À mesure que je m'en approchais, un feu glacé prenait possession de mes entrailles ; mes pieds se sont alourdis au point que j'avais du mal à avancer. La maison n'était plus là, elle avait brûlé. Il ne restait rien de la bâtisse, sinon un amas de cendres noires, de poutres effondrées et de verre brisé. Des taches de fumée avaient noirci les ornements des maisons voisines. Une recherche sur Internet m'a appris que personne ne savait d'où le feu était parti, mais qu'il s'agissait du plus important dans le quartier depuis des décennies. Une personne avait perdu la vie. On avait entendu ses grattements à la porte alors qu'elle essayait de sortir.

7. Rencontre avec la Reine des fées

« L'amour t'a enseigné le secret de mon nom,
L'amour m'interdit de te le dissimuler ;
Je suis l'obscurité qui au monde a fait don
Du pur Esprit Brillant, gonflé de fierté. »

Victor H. Anderson,
« Fugat spiritus meus tecum ».

Les fées étaient à l'origine des déesses de la nature, gardiennes des forêts, des montagnes et des sources de l'Ancien Monde. À l'époque païenne, les fées étaient des manifestations locales de la Déesse Mère à la fois créatrice et destructrice. La nature nous donnait naissance, nous nourrissait et pourvoyait à nos besoins, mais elle pouvait tout nous reprendre en un clin d'œil. La Déesse était immanente dans le fruit de l'arbre et dans la terre de la tombe, où tant les corps humains que les graines des arbres en devenir sont enterrés. Lorsque le christianisme a envahi l'Europe, elle avait pour politique de diaboliser les esprits féeriques. Sous son influence, les anciennes déesses des bois et des sources ont vu leur pouvoir diminuer et elles-mêmes se réduire à de petits êtres, parfois malfaisants. Mais elles n'ont jamais disparu. Les fées vivaient dans des clairières secrètes et dans l'imagination de la paysannerie. Poème médiéval épique, *La Reine des fées* raconte l'histoire d'une très belle femme qui donne au héros des potions de guérison et des épées magiques qui lui confèrent une autorité monarchique. Mais elle est également dangereuse. Dans certaines versions, elle séduit

le roi et donne naissance à des monstres déguisés en valeureux chevaliers ou en talentueux poètes. Ses enfants paraissent humains, mais il s'agit en réalité d'hybrides ; ils ont qui un pied de bouc, qui une dent saillante comme une défense de sanglier, qui une touffe de fourrure de vison sur les joues.

En italien, fée se dit *fata*, qui est aussi le mot latin pour sort, destin. Les fées sont les descendantes des Parques, qui président à la destinée des humains, comme dans le cas de Fata Morgana, la fée Morgane. En France, on disait *fey*. Les déesses européennes déchues apparaissent sous d'innombrables formes : Titania, Mélior, Palésthine, Mari. La dernière est une déesse basque, la Dame de la Mer, qui émerge des coraux acérés et des forêts de varech dans le halo de la lune. Titania, nymphe sylvestre, pouvait se transformer en lièvre. Pour protéger les créatures de la forêt, elle perturbait le chasseur en le narguant sous le couvert des feuilles avant de partir comme une flèche dans les bois sombres, que Jung décrivait comme l'inconscient collectif.

Dans les contes médiévaux, les deux fées les plus célèbres sont Mélusine et Morgane. Comme la Petite Sirène, sa descendante, Mélusine est une amante, sirène elle-même, qui veut « être là où sont les gens ». Elle épouse un prince, mais celui-ci brise leur pacte (les fées sont friandes de pactes) en l'espionnant dans son bain. Il voit alors ses jambes luisantes se couvrir d'écailles et se changer peu à peu en une queue de serpent. Sa trahison les jettera lui et son royaume dans la tourmente.

Morgane le Fay, la cousine de Mélusine, apparaît le plus souvent dans la matière arthurienne. Associée à la fois à Morrigan, la déesse guerrière à tête de corbeau de l'Irlande celtique, et à la Dame du Lac, elle porte l'épée et arpente les marais, ses cheveux lui descendant jusqu'à la taille. Elle navigue parmi les roseaux à bord d'un bateau couvert de tapis tissés à la main, éclairé par des lanternes et des bougies dégoulinantes de cire, en direction de l'île des pommiers, qu'on appelle aussi Avalon.

Morgane le Fay et Mélusine sont toutes deux originaires d'Avalon. On y pénètre par la bouche d'une grotte. Le reyaume des fées est un monde souterrain où vivent dix mille femmes, où règne un éternel été, où les fleurs s'épanouissent à longueur d'année. Également

appelée l'île Fortunée, sa géographie est un treillage de lacs secrets, d'orbes luisants, de châteaux de cristal et de montagnes de pierres précieuses. Sur l'île Fortunée, les bijoux sont toujours extraits par des nains qui aiment leur travail. Dans le monde des fées, le dur labeur n'existe pas. Les fées séduisent leurs amants en leur promettant de mettre un terme à leurs corvées. Elles peuvent filer la paille en or. Elles peuvent assembler une gamme complexe de chaussures en cuir en un clin d'œil. *Laisse-toi séduire*, roucoulent-elles. Si vous vous endormez dans leur cercle féerique, vous vous réveillerez au milieu d'une de leurs fêtes sans fin, extatique. Jusqu'à ce que vous vous rendiez un jour compte que vous ignorez comment rentrer chez vous. Mais pourquoi le voudriez-vous ? Peut-être parce que cet au-delà est aussi votre tombe. Avalon, pays de la beauté et de la liberté infinies, perd beaucoup de son charme quand vous comprenez que vous ne pourrez plus jamais le quitter.

Esprits de la nature ou démons séductrices, les fées ont eu une influence durable sur l'imaginaire occidental. Le Reclaiming, tradition de sorcellerie née sur la côte ouest des États-Unis, dont ma mère s'inspire très largement, se fonde sur la tradition Faery, parfois écrite Feri, du poète et chamane aveugle Victor Anderson. Basée à San Francisco, la tradition Faery Witch est une religion de la nature. Ses rites demandent à l'initié d'invoquer les esprits élémentaires, les gnomes de la terre, les ondines de l'eau, les sylphes qui chevauchent le vent comme des aigrettes de dent-de-lion, les salamandres qui se tortillent dans les feux de joie.

Les fées ne font pas que nous inspirer ; elles existent toujours. Leurs amours avec des mortels en des temps reculés ont laissé des gènes qui circulent encore aujourd'hui. Chez certains d'entre nous, cela se manifeste par un trait physique mineur : les dents du bonheur, les oreilles pointues, les doigts crochus. Mais il arrive que le gène récessif des fées éclore dans toute sa pureté et qu'une véritable créature féerique voie le jour entre les jambes d'une mortelle.

La Bijouterie se trouvait dans Mission District, pas très loin de mon nouvel appartement. J'en avais entendu parler par trois femmes, trois Parques en joggings et t-shirts de danse fatigués, qui m'avaient

interpellée sur le terre-plein central de la rue que j'étais en train de traverser. L'une d'elles avait mis ses mains en coupe autour de mon visage, tandis qu'une autre faisait courir ses doigts sur mon bras jusqu'à ma nuque.

— Viens nous voir à la Bijouterie, vendredi, m'a dit la brune aux yeux gris en me fourrant un prospectus dans la main. Nous jouons *Le Jardin enchanté de l'impératrice Zoé*.

Au tournant du siècle, la Bijouterie était une galerie marchande où brillaient des pierres précieuses dans des vitrines de verre et d'or sur leur lit de velours. Lorsque j'ai emménagé à San Francisco, l'endroit avait périclité et était squatté par un collectif de jeunes artistes de performances, de cracheurs de feu et de monocyclistes. Pour se faire un peu d'argent, ils organisaient deux fois par mois des raves illégales au sous-sol. À l'étage supérieur, il y avait un studio de méditation et un espace de répétition ; les bijoux avaient survécu dans les chambres à coucher, dont les murs étaient peints aux couleurs des pierres précieuses : turquoise, grenat et péridot. La cuisine commune – cornaline –, était toujours bondée de gens jouant de la guitare, chantant, éminçant des oignons ou fumant un joint assis sur le plan de travail. Toute la bâtisse sentait le Nag Champa, la marijuana, la coriandre, la transpiration et le maquillage de théâtre huileux. La plupart des résidents de la Bijouterie avaient en permanence un résidu de fard autour des yeux et à la naissance des cheveux. À la fois vaudevillesque et mystique, la vie n'était qu'un jeu pour ces gosses qui passaient leur temps entre méditation, danse, sexe et psychotropes, chaque activité générant un état d'intoxication mystique. Peu après les avoir rencontrés, je suis souvent allée à la Bijouterie pour me produire avec Dream Circus, un collectif créé par un jeune impresario qui se faisait surnommer Paradox, un type dégingandé de vingt-trois ans, Gêmeau ascendant Gêmeau, qui portait toujours une combinaison moulante rayée rouge et blanc et qui avait la signature gestuelle et l'essence spirituelle d'un singe-écureuil. Dream Circus avait quelque chose d'effrayant : à la fois spectacle et divertissement souterrain, leur mode de vie sans concessions, leurs rites hédonistes à la gloire de Bacchus, leurs tours de cartes et de passe-passe proclamaient leur allégeance au romantisme le plus décadent.

J'en suis venue à comprendre que cette sensibilité romantique est la principale raison du dédain des intellectuels pour l'occulte. Les occultistes sont vus comme des dinosaures, de monstrueux lézards préhistoriques qui s'accrochent au romantisme comme des moules à leur rocher. Historiquement, le romantisme traduit un rejet de la réalité. Dans les années 1800, l'histoire de l'art occidental s'est scindée en deux courants, le romantisme et le réalisme. Le réaliste représente « la réalité telle qu'elle est », avec sa dialectique économique, son matérialisme et sa lutte des classes. Il s'intéresse aux faits, à la science, à ce qu'on peut démontrer ; à la révélation, il oppose le pragmatisme, la politique. Le réaliste raconte l'histoire de vrais gens, l'ouvrier, l'architecte industriel, la relation extraconjugale d'une femme au foyer de province. Il ne fait pas ni des fées ni des femmes qui parlent aux esprits, et certainement pas des sorcières. Le romantique, lui, se détourne du monde moderne en réaction à la laideur et à la brutalité de la révolution industrielle. Il se retire dans le folklore, les contes de fées, l'exotisme, l'orientalisme ; le romantique vit dans une fuite opiacée.

Dans un des tableaux romantiques les plus célèbres, *Le Voyageur contemplant une mer de nuages* de Caspar David Friedrich, le héros, un génie romantique, un dandy blond en costume de velours battu par le vent, tourne le dos à l'observateur et embrasse du regard un paysage infini de forêt brumeuse, étendue sauvage primitive dont il se languit. Le romantique cherche le mystère, le divin ; il s'agit traditionnellement d'un homme blanc de la classe supérieure qui a le privilège de choisir de rejeter le monde du travail et des usages, préférant se retirer dans un sublime sauvage quoique terrifiant, un territoire peuplé de « gens de couleur » non civilisés où il peut régner en colonel Kurtz et concevoir des enfants avec une fille de treize ans en pagne végétal comme Gauguin.

Là est la critique : les gens se tournent vers l'occulte soit a) parce qu'ils ne veulent pas se confronter à l'horreur du monde et ont le privilège de s'en détourner, à la différence des masses laborieuses qui n'ont d'autre choix que d'y faire face, soit b) parce que ce sont des losers qui n'ont pas percé dans la civilisation industrielle et qui préfèrent jouer à Donjons & Dragons. La civilisation occidentale post-Lumières se définit comme rationaliste et donc contre la magie.

Mais toutes les cultures ont des pratiques magiques, y compris la nôtre. Le christianisme en compte un nombre incalculable, et le langage de l'économie est imprégné d'esprits et de mains invisibles. La magie est partout ; simplement, ce sont les figures de pouvoir centrales d'une culture donnée qui définissent quelle magie est réelle et laquelle est embarrassante. Qui plus est, la magie n'est pas réservée aux privilégiés ; sinon seuls les privilégiés la pratiqueraient, et ce n'est clairement pas le cas, comme on peut le constater en visitant les marchés aux fétiches du Togo, les marchés des sorcières du Brésil ou n'importe quelle *botánica* de Los Angeles.

Pour moi comme pour beaucoup de personnes que j'ai connues à la Bijouterie, la performance *était* un type de magie ; une pratique permettant d'atteindre un état d'extase et de conscience modifiée à volonté. Les endroits dans lesquels nous nous produisions étaient souvent illégaux, sous des ponts, dans des parkings vides. Parfois nous envahissions les espaces orthodoxes du monde de l'art, nous pointant sans invitation à des vernissages où le champagne et les petits-fours abondaient. Nous nous glissions telles des ombres dans la foule, nous cachions dans les recoins obscurs, nos corps nus peints en blanc, avec nos oreilles pointues et nos dents acérées, comme autant de fées malicieuses dont la présence demeurait inexplicée.

Les répétitions commençaient rarement à l'heure, à la Bijouterie. Quand on arrivait là-bas, on traînait, on papotait, ou alors une jam session s'improvisait et tout le monde se mettait à chanter pendant une heure avant que les répétitions ne démarrent. D'autres groupes utilisaient parfois l'espace où l'on avait l'intention de répéter pour perfectionner leurs techniques de cracheurs de feu, et nous n'avions d'autre choix qu'attendre. La préparation et l'enthousiasme qu'on y mettait importaient plus que le résultat final. Tout était opportunité ; il n'y avait pas de limites, pas vraiment de forme, juste des idées et une animation aux mouvements erratiques, tel un cerf-volant emmêlé au-dessus de nos têtes.

Un après-midi, alors que j'attendais que notre répétition débute dans le sous-sol où se tenaient les raves, un enfer froid et humide éclaboussé de paillettes et de sueur, deux filles s'y trouvaient déjà,

dans la semi-pénombre des néons. Assises sur une couverture, on aurait dit qu'elles étaient là pour un pique-nique. J'ai commencé à faire quelques mouvements d'échauffement dans le noir, sous les yeux des filles qui gloussaient.

L'une d'elles, menue et très pâle, avait le visage chargé de piercings et de grands yeux bruns bovins. Ses dreadlocks teintées en différentes nuances d'orange qui lui descendaient jusqu'aux fesses semblaient être le théâtre d'un trafic illégal d'objets en cuivre et en cuir de toutes sortes. Elle parlait avec un accent britannique. Quand elle s'est tue, elle a jeté un coup d'œil à son amie, comme dans l'attente d'un signal l'autorisant à poursuivre. L'autre tenait plus du gamin des rues androgyne que d'une fille à proprement parler. Elle dépassait à peine le mètre cinquante, et ses cheveux blond vénitien coiffés à la Jeanne d'Arc lui arrivaient à peine à la mâchoire. Elle portait un pantalon bouffant coupé dans une délicate toile violette, des bretelles en cuir et un t-shirt en coton plein de trous d'usure reprisés un nombre incalculable de fois avec du fil violet. De fines chaussettes blanches bâillaient sur ses tibias, sous des bottes en cuir tout droit sorties d'un marché aux puces parisien du XVIII^e siècle. Elle parlait fort, en détachant ses mots et en projetant sa voix vers moi comme une boule de cristal que j'étais censée attraper, pour se vanter de ses fréquents et luxueux voyages intercontinentaux.

J'avais l'habitude de traîner avec des gens fauchés. Ces filles n'étaient pas du genre à voyager en première classe.

— Qu'est-ce que vous faites, comme boulot ? ai-je demandé à la petite orpheline.

Elle a haussé les épaules et regardé sa copine aux yeux bovins avec un air conspirateur, puis elle a incliné la tête vers moi.

— Je distribue des journaux.

De fait, elle avait tout l'air d'un petit vendeur de rue des années 1920 criant : « Édition spéciale, ne manquez pas les nouvelles ! »

Elle s'est levée pour se présenter, louvoyant légèrement comme un furet. Elle s'appelait Isla Otterfield, et elle était étrange. Elle avait les jambes très arquées, les orteils pointés vers l'extérieur, elle souriait en battant de ses cils épais sur ses grands yeux bleus et – je ne sais comment le dire autrement – elle roucoulait. « Hmmm,

aaahhh, rrrrrr », puis elle éclatait d'un rire qu'on se serait plus attendu à entendre dans une forêt bavaroise, derrière un champignon vénéneux, que dans un sous-sol humide de Mission au plancher collant de bière renversée.

Il était extraordinaire de voir comment les gens se faisaient instantanément hypnotiser par cette minuscule créature, tombaient sous son charme. Tout le monde lui léchait les bottes, et c'était au premier qui lui apporterait une tasse de thé ou lui donnerait de la skunk. On riait à ses blagues et on s'en remettait à son jugement. Elle avait beau mesurer une tête de moins que tout le monde, elle régnait sans conteste sur la petite bande de marginaux de la Bijouterie. Elle m'a dit que son groupe jouerait bientôt quelque part en centre-ville. Que je devrais venir.

— Donne-moi ton numéro de téléphone, comme ça je te le rappellerai, m'a dit Isla.

— Je m'en souviendrai, si tu me dis l'heure et la date.

— Donne-le-moi quand même, au cas où, a-t-elle insisté avec un sourire, et je me suis exécutée.

Bientôt, nous nous téléphonions tous les jours.

Durant ces coups de fil, je lui racontais des histoires, qu'elle écoutait en riant comme si j'étais la personne la plus fascinante sur terre. Elle me disait combien j'étais créative, et que ce qu'elle préférait chez moi, c'était mon imagination. Quand son concert est finalement arrivé, je lui étais si reconnaissante de m'accorder son amitié, moi qui m'étais toujours sentie comme une étrangère parmi le clan du Dream Circus, que j'ai voulu lui apporter un cadeau. À la boutique ésotérique sur Polk Street, je lui ai choisi un assortiment d'améthystes polies dans un sachet de fils dorés sur lequel j'ai brodé un gland. Les fées vivent dans les chênes.

Son groupe se produisait dans un rade. À tout juste dix-neuf ans, je n'ai pu rentrer que parce qu'une fille avec qui j'étais sortie quelque temps auparavant m'avait eu une fausse carte d'identité. En s'installant, Isla n'arrêtait pas de me lancer des œillades, piquant des fards et haussant les épaules tandis qu'elle appuyait sur les pédales pour tester sa guitare. J'ai discuté avec une fille à côté de moi qui m'a dit qu'elle écrivait des nouvelles sur la vie sexuelle des

insectes et des vers de terre. Isla s'est mise à froncer les sourcils, à souffler et à agiter le poing. Je n'aurais su dire si elle plaisait. J'ignorais alors qu'elle me voyait déjà comme sa possession.

Après le concert, j'ai offert à Isla le sac d'améthystes, qu'elle a accepté comme s'il s'agissait d'un dû. Elle a fait tomber les pierres dans sa paume pour les observer à la lumière et a roucoulé et gloussé.

— Bien ! Tu *devais* m'apporter un cadeau.

— Je « devais ? » ai-je demandé, perplexe.

Elle me fascinait, et son amitié me flattait, mais je la trouvais aussi bizarre, déconcertante et, pour être honnête, complètement barjo. Je ne m'étais pas attendue à ce qu'elle pense que je lui doive quoi que ce soit.

— Bien sûr que oui, a-t-elle répondu. Et maintenant tu dois venir chez moi. C'est juste au coin de la rue.

Isla vivait dans un atelier de mécanique reconverti sur Minna Street auquel on accédait par une porte coulissante en tôle ondulée. Elle vivait là avec deux types : Dave, qu'elle avait connu lorsqu'ils étaient tous deux adolescents dans leur Géorgie natale, avait un nez retroussé, un mulet et portait des chemises sans manches pour laisser apparaître ses muscles ; et cet autre type qui faisait plus ou moins partie d'un groupe appelé The Brian Jonestown Massacre. L'un et l'autre vivaient dans deux minuscules chambres à l'étage, alors qu'Isla avait tout le rez-de-chaussée pour elle.

Elle m'a fait faire le tour du propriétaire. D'abord le studio d'enregistrement, un espace rempli de micros, de perches, de caisses de batterie, d'amplis, de câbles, d'appareils pleins de boutons et de cadrans, aux murs tapissés de moquette insonorisante.

— Il faut faire attention, par ici, lui ai-je dit.

— Pourquoi ?

— À cause des gremlins. Les gremlins aiment la technologie. Ils adorent ronger les câbles et se cacher derrière tous les gadgets.

Isla a gloussé et s'est tortillée en me souriant.

— Oooh, tout va bien, alors. Les gremlins sont mes copains. Ce sont mes frères ! Viens.

Elle a refermé ses doigts autour de mon bras et m'a tirée vers un escalier métallique en colimaçon, en haut duquel elle a désigné une porte sur la gauche.

— C'est la chambre noire, mais tu ne peux pas entrer pour le moment.

— Pourquoi pas ?

— Narcisse est là. Possible qu'il soit au milieu d'un truc.

— « Un truc », pas de la photographie ? ai-je interrogé.

— Je vais te montrer ma *Galerie des âmes perdues*.

Isla m'a reconduite dans la pièce principale. Une série de tirages qu'elle avait faits elle-même pendait à un fil le long du mur. Une fille aux cheveux noirs dans une robe blanche immaculée marchant dans une prairie déserte. Elles s'étaient aimées, m'a expliqué Isla, mais la fille se trouvait maintenant dans un hôpital psychiatrique. Une autre photo montrait un jeune punk aux yeux abîmés et à la crête orange effondrée sur son crâne qui lui donnait des airs de coq vaincu.

— Il m'a brisé le cœur. Il m'a volée, s'est joué de moi, m'a dit Isla avec des larmes dans les yeux. Il est mort d'une overdose d'héroïne l'année dernière.

Narcisse, celui qui utilisait pour l'heure la chambre noire, figurait parmi les portraits. Un Français, d'une carnation et d'une blondeur si pâle qu'on aurait pu le prendre pour un albinos. Spectral et décharné, il ne portait et ne mangeait que du blanc ; s'il consentait à avaler des pommes de terre, il lui fallait préalablement les éplucher. Il se nourrissait principalement de fromage et de pommes pelées. Isla m'a confié que lorsque Narcisse chiait, il n'expulsait que des boulettes blanches duveteuses. Des kystes de calcium de la taille d'une noix lui poussaient dans le dos et dans le cou à cause de son régime. Mais Isla trouvait cela adorable, tout à fait hilarant et, en définitive, parfaitement raisonnable.

Il y avait encore d'autres personnes ; un type à la peau claire n'arrêtait pas de venir la voir pour lui murmurer des choses urgentes à l'oreille, ses sourcils broussailleux froncés, attendant manifestement d'elle qu'elle le suive. Elle a fini par me conduire dans sa chambre où, après s'être abondamment excusée, elle m'a invitée à l'attendre.

Mon intuition avait été bonne ; l'améthyste était sa couleur. Tout était lavande, dans la chambre d'Isla. Les murs. Les tapis, épais comme des peaux d'ours, d'un violet si profond qu'il tirait sur le noir. Des bougies en cire d'abeille coulaient sur des candélabres en fer forgé, et leur chaleur montait vers la fenêtre de toit et le lit mezzanine où elle dormait. Un hamac en laine non teint se balançait lentement sous la mezzanine, comme s'il emprisonnait quelque invisible démon léthargique. La pièce sentait même la lavande. L'air était saturé d'encens fait maison, d'huiles essentielles et de l'odeur des savons de luxe dans la salle de bains. J'ai jeté un coup d'œil à son dressing – une petite pièce de la taille de mon abri de jardin à Santa Barbara. Face au miroir encadré de lampions colorés pendaient des vestes en cuir et des nuisettes en satin, sous lesquelles on distinguait des bottines en suède taille enfant. Sous la coiffeuse, il y avait trois sacs en toile de jute, trésors d'un leprechaun des temps modernes qui débordaient de liasses de billets. Il y avait un demi-million de dollars au bas mot dans ces sacs, qu'elle avait déposés là sans plus de cérémonie avec ses huiles essentielles et ses crèmes contour des yeux.

Le cœur battant, je me suis précipitée de l'autre côté de la pièce, apeurée. J'avais vu quelque chose que je n'aurais pas dû voir. Quelque chose qui rendait possible la vie enchantée sur l'île féerique d'Isla, mais dont nous ne devrions jamais parler, je le pressentais.

— Désolée, s'est-elle excusée en réintégrant la chambre en traînant des pieds.

Avec son t-shirt trop grand qui lui pendait sur les épaules, on aurait dit une enfant portant les vêtements de sa mère.

— C'est rien, ai-je balbutié en me tournant vers ses CD. Je regardais ce que tu écoutais.

Elle a refermé la porte du pied.

— Tu as trouvé quelque chose à ton goût ? Tu peux mettre ce que tu veux.

Elle s'est approchée de moi, si près que je sentais son musc lavande.

— Il me faut un panneau « Ne pas déranger ».

Me caressant les reins du bout des doigts, elle a ajouté :

— Monte. Je vais trouver la bande-son idéale.

Nous nous sommes allongées sur ses couvertures indigo, à la lueur des bougies. Des volutes opiacées d'encens tournoyaient au-dessus de nos têtes tandis que nous dérivions sur les notes d'« Echoes » de Pink Floyd, une épopée de plus de vingt minutes digne du « Kubla Khan » de Coleridge.

*Overhead the albatross hangs motionless upon the air
And deep beneath the rolling waves in labyrinths of coral caves...*

Étirée de tout son long, la tête posée au creux du coude au-dessus de moi, Isla me considérait de ses yeux violets et hypnotiques.

— Tu sais, quand on s'est rencontrées à la Bijouterie, ce n'était pas la première fois qu'on se voyait, m'a-t-elle dit, son regard accaparant le mien, charmant mon âme de cobra.

— Quand ? ai-je soufflé.

— À cette performance Butō. Je t'ai vue dans le parking. J'étais en voiture avec des amis, et on t'a tous vue en même temps. On s'est écrié : « Qui est-ce ? » Mais je... je te connaissais. Je t'ai reconnue et j'ai su que tu étais mienne. Une créature d'ailleurs. Du monde des fées. Tu ne te souviens pas ? Dans le lobby. On a discuté.

Également appelé *danse de la mort*, *danse des ténèbres* ou *danse du corps obscur*, le Butō est né au Japon en réaction aux bombardements nucléaires américains sur Hiroshima et Nagasaki. Et j'ai effectivement commencé à me rappeler, vaguement, avoir quitté un théâtre de visages blancs grimaçants, comme on abandonnerait un rêve dans une tombe, et être entrée dans la lumière humide du lobby qui brillait sur toute chose. Une fille menue, habillée à la Oliver Twist.

— Oh, oui, ça me revient. Tu étais si sympa. Je croyais que tu essayais de me faire les poches.

Ses yeux se sont réduits à des fentes, qui lui donnaient un air à la fois féroce et chafouin.

— J'ai su dès cet instant que nous étions faites l'une pour l'autre. Mon intuition ne se trompe jamais. Je me suis doutée que tu connaissais ceux de la Bijouterie ; c'est pour ça que je suis allée là-bas cette fois-là. Je savais que je t'y trouverais.

Mon estomac a fait une embardée. Je me suis sentie dans la peau de cet aventurier dans la jungle qui se rend compte que la panthère le traque depuis des jours, tapie dans les sous-bois, bondissant de branche en branche. Prise d'une bouffée délirante, je me suis laissé aspirer par la musique, les bruits de sonar, les chants d'oiseaux. Isla se laissa aller à sa propre fugue onirique.

— J'adore ce vers à propos des berceuses¹, mais elle a refermé ses mains autour de sa gorge et elle a détourné le visage.

— J'adorais quand ma mère m'en chantait, ai-je murmuré. Je me rappelle encore les paroles.

Mais personne ne chantait pour Isla quand elle était petite. Élevée par une mère célibataire accro aux médicaments et une succession de beaux-pères pharmaciens à Savannah, en Géorgie, sous les arbres à lynchage, les lianes de kudzu et le tillandsia, dans des maisons minables où elle se sentait seule. Il n'y avait personne pour la punir. Personne pour l'obliger à fermer les yeux. Elle avait pénétré dans le monde des fées et n'en était jamais revenue. Elle était l'enfant préférée des fées. Et elle attirait à elle toutes les autres créatures féeriques de ce monde misérable comme un phare dans la nuit. Quand elle m'a vu passer dans ce parking, elle m'a reconnue pour ce que j'étais : une créature d'ailleurs, des grottes féeriques d'Avalon, du Pays d'été, des contrées de Tir Na Nog, les premières que l'on rencontre dans l'au-delà.

— *Summertime. And the living is easy. Fish are jumping and the cotton is high*², ai-je chanté.

Sous mes yeux, Isla s'est changée en une créature aquatique glissante au ventre blanc. Elle a enfoui les doigts dans mes cheveux et m'a tirée vers elle pour poser ses lèvres sur les miennes. Les yeux papillonnants et révoltés, elle a soupiré.

— Je veux te traiter mieux que je n'ai jamais traité personne, a-t-elle déclaré.

Ma double citoyenneté avec le monde des esprits, la nature poreuse de ma réalité, qui avait tant terrifié Darshak et Adrian lorsqu'elle me plongeait par intermittence dans les royaumes de l'imagination, ne faisait pas peur à Isla. Elle la fascinait. À ses yeux, je brillais dans le noir, tel un poisson préhistorique au fond de l'océan.

Elle s'est soulevée sur un coude et m'a observée en me caressant le front.

— Tu préfères choisir ou être choisie ? m'a-t-elle demandé doucement.

Je n'en savais trop rien. Être choisie ?

— Bien, a-t-elle conclu avec un sourire satisfait. Je préfère choisir.

Elle a tapoté du doigt mon troisième œil et ajouté :

— Je te choisis.

Bientôt, Isla et moi passions tout notre temps ensemble. Sur le chemin de Big Sur, nous foncions à travers les pins dans son Alfa Romeo bleu électrique de 1974 aux enjoliveurs décorés d'étoiles par ses soins. Elle m'a appris à conduire une boîte manuelle. Cette voiture était caractérielle, avec sa pédale d'embrayage collante et celle des gaz si sensible qu'il suffisait de l'effleurer pour faire un bond en avant dans une âcre odeur d'essence. Elle m'a emmenée aux sources thermales d'Esalen. Nous nous sommes baignées sous les étoiles en nous tenant la main pendant que de jeunes femmes nous massaient, tout en haut des falaises surplombant l'océan et son continuels ressac.

Isla m'a acheté une guitare électroacoustique bleu saphir, et je me suis entraînée jusqu'à ce que mes doigts deviennent calleux et saignent. Nous écrivions des chansons romantiques qui parlaient de jardins secrets et de rendez-vous galants qui allaient de travers. Parfois, on passait plusieurs jours d'affilée enfermées dans sa chambre à écouter de la musique et à dessiner. Depuis qu'elle avait obtenu sa licence d'arts plastiques à l'université de Savannah, Isla dessinait avec obstination des tournesols sur un épais papier velouté, dont certains atteignaient quatre mètres de haut. Elle les représentait avec une précision photographique, si bien que les pétales semblaient animés d'une vibration, d'une respiration, comme des anémones de mer. Il y avait toujours, dans leur bouton central, des yeux tristes et injectés de sang. Ils étaient beaux, et je voulais les aimer, mais ils me foutaient toujours les jetons. Isla les punaisait au mur, de telle façon que les fleurs nous regardaient toujours depuis leur jardin d'horreur et de déception.

Quand nous n'écrivions pas de chansons ou ne nous livrions pas à quelque autre activité artistique, nous passions nos après-midi à écouter de la musique et à faire l'amour. Isla était une rebelle par bien des aspects, mais elle était très conservatrice au lit. Innocente, effacée, presque infantile. Très timide. Elle me regardait avec des yeux immenses et affamés, comme si elle n'en revenait toujours pas d'avoir devant elle l'objet de sa convoitise. Comme si c'était *moi* la fée et elle, le chasseur.

Un soir, Isla m'a emmenée à une fête au bord de la Russian River, à Sebastopol, une ville côtière à une heure de voiture au nord de San Francisco.

Nous avons emprunté une route étroite, où les nappes de brouillard et la silhouette des pins noirs se découpaient dans la lumière crue de nos phares. Nous nous sommes garées au bord de la route. Les pulsations de la transe nous parvenaient d'une maison en bois pourvue d'une terrasse couverte d'où pendaient des lanternes japonaises aux couleurs vives. Isla a grimpé les marches en faisant résonner ses grosses bottes et a ouvert la porte à la volée sans frapper. Une foule de fêtards a poussé des acclamations en voyant le visage d'Isla : la fête pouvait commencer.

À l'intérieur, les murs et les poutres en bois côtoyaient des lampes en verre tachées et de nombreuses œuvres d'art rapportées d'un peu partout : des dragons balinais aux couleurs voyantes suspendus au-dessus de vieux tapis berbères, des motifs géométriques couleur canneberge, curcuma et indigo. Les noceurs des deux sexes avaient les cheveux longs et le regard endormi, des tuniques en lin, des châles à franges, des anneaux de cuivre, des jupes taille basse pour laisser apparents leur ventre affermi par le yoga et leurs piercings au nombril. Ceux qui gravitaient autour d'Isla ne semblaient jamais avoir de travail. C'étaient des voyageurs, qui revenaient tout juste d'Espagne, du Japon ou d'un trek dans l'Amazonie péruvienne. Je n'avais pas quitté la Californie depuis mes douze ans, et encore seulement pour aller dans le Grand Canyon avec mon père.

— Tiens, essaie ça, m'a dit Isla en me prenant à part et en me fourrant dans la bouche une généreuse cuillerée de miel plein de

petits morceaux mystérieux et dont le goût rappelait les racines d'un vieil arbre odorant.

— C'est quoi ? ai-je demandé, dubitative.

Nous n'étions même pas encore entrées dans la pièce principale.

— Attends un peu, a-t-elle roucoulé en me caressant le visage. On va s'éclater.

Une petite troupe de femmes a fondu sur Isla, tout sourire, avec leurs chapeaux mous et leurs lourds colliers de perles. Elles s'appelaient Luna ou Lorelei, et toutes l'éblouissaient. Du coin de la pièce où je me trouvais, je les ai vues s'éloigner dans une autre partie de la maison.

Le tourbillon psychédélique de la musique ne donnait pas de signes de faiblesse. J'ai ressenti comme une morsure dans mon ventre. Soudain, tout s'est mis à prendre vie. Les bois autour de la maison, les plantes, les cristaux sur les étagères de la bibliothèque, tout s'est animé d'une vibration. J'ai fouillé la maison à la recherche d'Isla, mais sans succès. Quand je demandais à ces belles personnes où elle se trouvait, elles me répondaient par un sourire béat, m'indiquant parfois telle ou telle porte par gestes, puis haussaient les épaules et se détournaient, leurs bonnes ondes perturbées par mon angoisse. J'ai fini par me retrouver dehors, attirée par un vieux séquoia de taille respectable. L'arbre se dressait juste derrière la terrasse à l'arrière de la maison. Il n'y avait là qu'un jacuzzi et les sombres bois féeriques au-delà. J'ai entendu un gloussement, et deux petites mains m'ont soudain couvert les yeux.

— Où étais-tu ? ai-je interrogé Isla.

Mais alors que je parlais, elle a glissé un petit comprimé dans ma bouche. On aurait dit un bébé aspirine.

— Avale, a-t-elle ordonné. Et viens !

Elle s'est joyeusement débarrassée de tout son attirail de gamin des rues et s'est jetée dans la clarté aigue-marine avec force éclaboussures. Nous nous sommes embrassées dans l'écume qui jaillissait du centre de la terre. L'eau ruisselait sur nos épaules, sur nos jambes entrelacées tel un sucre d'orge blanc, rose et rouge. Tel était le monde que j'avais appelé de mes vœux. Tout était beau, ici, avec cette créature féerique à mes côtés, qui me caressait le visage

et me disait que nous pouvions vivre dans ce Pays d'été et ne jamais le quitter.

— Je connais un endroit en Espagne, a dit Isla, où l'on peut vivre dans des grottes en bord de plage. Les gens y ont installé des couvertures, des tapis, des lanternes, ils mangent le fruit de leur pêche. On peut aller vivre là-bas. Et j'ai aussi un ami qui a le titre de comte. Il habite dans un château à Aix-en-Provence. C'est là qu'on rencontre les plus beaux Français ; on pourra aussi aller y vivre, après.

Je lui ai dit que j'avais entendu parler de cimetières médiévaux en Italie où, les nuits de pleine lune, on pouvait voir des feux follets s'échapper de caveaux en marbre.

— On ira ! On habitera dans une villa où on se gavera de vin et de melon ! s'est-elle exclamée.

— La nuit, on ira rôder dans les cimetières, avec de longs manteaux et des gousses d'ail autour du cou, et on invoquera Aradia, la déesse italienne de la démesure et des sorcières.

Toute dégoulinante, elle a grimpé sur la terrasse et a attrapé une serviette à proximité.

— Je vais nous chercher des verres d'eau, a-t-elle expliqué.

J'ai posé les coudes sur le bord du jacuzzi et battu des jambes dans l'eau derrière moi.

— Iras-tu la puiser à une source gardée par des nymphes, entourée de fleurs d'iris ?

— Évidemment, a-t-elle murmuré en prenant mon visage dans une main et en sortant d'une poche de son vêtement un petit morceau de papier, qu'elle a glissé sous ma langue. Ce sera l'eau la plus magique qui soit, et je vais la chercher pour toi.

J'ai patienté dans le jacuzzi jusqu'au moment où j'ai eu l'impression que j'allais m'évanouir. Quelques années plus tard, un de mes oncles est mort d'une overdose dans un jacuzzi, de la même façon. Je me suis hissée sur la terrasse, faible et désorientée, à peine capable d'enfiler mes habits sur ma peau mouillée. Dans la maison, une banshee techno poussait un cri perçant. Je ne voulais pas entrer, mais je devais trouver Isla.

La maison semblait infinie. Fausse, d'une certaine façon. Elle essayait de se jouer de moi. De me cacher Isla. Je ne la trouvais pas. J'ai été prise d'un accès de panique à l'idée qu'elle m'avait laissée là, que je ne serais jamais capable de rentrer à la maison. Les gens autour de moi commençaient à redescendre. Ils ne souriaient plus, leurs yeux étaient vides et sombres, leurs lèvres se réduisaient à une ligne barrant leur visage émacié.

Je suis ressortie de la maison et j'ai descendu à tâtons, pieds nus, l'échelle menant dans les bois en contrebas. J'ai suivi les insectes bourdonnants et les soupirs des pins. Bientôt, j'ai perdu le sens de l'orientation. Les arbres me fouettaient et vrombissaient comme dans ces films sur la guerre du Vietnam où un hélicoptère atterrit dans une clairière dans la jungle. C'était l'Ange de la mort. Enfin. Je le savais. Mon mentor féérique à moi, ma Fata Morgana. J'ai senti ses ténèbres m'envelopper. Et j'ai senti plus que je n'ai vu mille animaux venir à moi, des opossums, des rats laveurs, des mille-pattes. Ils ont mangé ma chair, mes yeux et ma cervelle, jusqu'à ce qu'il ne reste de moi que des os desséchés. Je n'étais rien. J'étais de la poussière.

Poussière ou pas, je me suis réveillée au matin.

Je me suis relevée, couverte de feuilles et de terre, les yeux cernés de mascara, et j'ai entendu un cri terrifiant en provenance de la rivière. J'ai coupé à travers bois vers l'est et me suis retrouvée dans l'eau glacée jusqu'aux chevilles. Là, j'ai vu un homme et une femme dans un canoë, portant tous deux un gros gilet de sauvetage orange, manifestement occupés à enlever un enfant.

— Qu'est-ce que vous faites à ce bébé, leur ai-je crié.

— Il va bien, m'a répondu la femme d'une voix agacée en contenant à grand-peine les mouvements erratiques du bambin qui menaçait de se jeter tête la première dans l'eau.

— Alors pourquoi est-ce qu'il pleure tant ?

La femme m'a jeté un regard noir et impatient.

— Il a peur de l'eau.

L'homme, le père de l'enfant, présumais-je à présent, a levé les yeux sur moi et s'est mis à pagayer de toutes ses forces, essayant de s'éloigner vers l'aval aussi vite que possible.

Les kidnappeurs étaient en réalité les parents de l'enfant. Avec le recul, je me rends compte que j'ai dû leur paraître menaçante ; une créature nocturne sauvage jaillissant hors de ces bois isolés. Que se serait-il passé si j'avais plongé dans l'eau et essayé de leur reprendre leur progéniture ? Les fées sont connues pour enlever les enfants. Cette nuit-là, j'avais traversé le Styx, j'avais quitté les royaumes ordinaires de l'existence. J'étais moi aussi devenue une fée. Comme Isla. Un monstre. Une créature amoral de Tir Na Nog. Et en tant que telle, je constituais une menace pour ceux qui vivaient encore dans la réalité humaine. C'est une histoire que la jeunesse américaine connaît bien. Pour beaucoup d'entre nous, les initiations autogérées et induites par des drogues sont le maximum que nous puissions faire dans notre quête trébuchante d'éveil spirituel, alors même que ce processus requiert plus que tout autre l'assistance d'un mentor. Nous regardons autour de nous et ne trouvons personne à qui accorder notre confiance ; sans nos aînés pour nous guider, il est facile de se perdre.

J'ai fini par retrouver le chemin de la maison banshee. Je suis entrée dans la cuisine, pieds nus, tremblante, couverte de terre. Isla était là, attablée avec Lorelei, et toutes deux gloussaient en picorant leur petit déjeuner.

— Comment as-tu fait pour te mettre tout ça dans les cheveux ? m'a-t-elle demandé avec un doux sourire.

Elle ne s'était même pas rendu compte de mon absence.

Je vais dire les choses très clairement : Isla était dealeuse. Hantée par le fantôme de sa mère, une toxicomane toujours en manque, elle avait fini par devenir fournisseuse pour pourvoir aux besoins de sa mère, et accessoirement à plein d'autres gens. Mais Isla avait un code de déontologie. Elle refusait de toucher aux produits qui avaient mis sa mère à genoux : barbituriques, speed, opiacés. Elle ne vendait que des « drogues douces, gentilles et sympas ».

— J'essaie toujours d'être réglo, une bonne et utile petite dealeuse qui ne fournit aux gens que ce qui leur fera du bien.

De l'ecstasy et des acides, parfois des champignons. Quoique ces derniers ne lui rapportent rien, elle voyait dans la distribution de ces

« petits instituteurs » un bénéfice à long terme. Quant aux acides, elle les fabriquait elle-même, dans sa chambre noire. Elle disait qu'elle les « couvait » lorsqu'elle les disposait entre les pages d'un livre, comme celui que tient la Haute Prêtresse du tarot et qui contient la connaissance du bien et mal, du paradis et de l'enfer.

Isla se disait bénie, car elle gagnait beaucoup d'argent sans avoir à travailler, mais, à mes yeux, elle travaillait tout le temps. Il y avait toujours des gens dans le coin, qui prétendaient lui rendre une visite de courtoisie, quand en réalité ils venaient chercher leur dose. Entrer, acheter ce dont ils avaient besoin et repartir aussitôt n'était pas à l'ordre du jour. Il fallait toujours que ça traîne en longueur. De même, quand nous essayions d'enregistrer une chanson, le téléphone sonnait invariablement. Si nous voulions sortir, il fallait très souvent annuler nos projets à cause d'une livraison ou d'une autre. Nos vies étaient constamment interrompues.

Nous organisions des dîners. Isla adorait ça et insistait pour inviter tous ceux qu'elle connaissait. Mais je finissais invariablement en cuisine à saupoudrer notre dîner de fleur de sel récoltée dans les marais salants de je ne sais quelle ville médiévale du littoral atlantique français, pour la retrouver en train de rouler des pelles à une de ses amies mannequin.

Nous nous disputions, car je voulais aller en Europe, terre de beauté et de romance, de théâtres de vampires, de chaussons de danse et de pavés, où les lotissements de banlieue et les courriers indésirables ne pourraient plus jamais m'atteindre. Je mettais de côté depuis des années l'argent arraché aux planchers collants des clubs de strip-tease ; j'avais gagné cet argent à force de labeur et d'humilité. Mais depuis que j'étais avec Isla, mon compte en banque diminuait. Elle me disait toujours de ne pas m'inquiéter pour ça. Elle me rembourserait. Elle détestait l'idée que je puisse partir en Europe sans elle, et si j'en parlais, elle me faisait la tête pendant des jours. Il n'y avait pas assez de financements pour l'art aux États-Unis, me lamentais-je. Mais pourquoi aurais-je besoin de subsides gouvernementaux quand je l'avais elle pour me soutenir ? se plaignait-elle. Le truc, c'est que je n'avais aucune confiance en son soutien. Elle était capricieuse. Elle proposait de payer quelque chose un jour, puis l'oubliait le lendemain. Et lui redemander me donnait

l'impression d'être cupide. De plus, si elle m'offrait quelque chose de joli, elle n'hésitait pas à me le rappeler chaque fois que je me mettais en colère contre elle, me disant qu'elle m'avait acheté ceci ou cela, comment osais-je même élever la voix ? Même si elle roulait des pelles à quelqu'un d'autre. Même si elle m'enlevait le pain de la bouche et me laissait sur le bord de la route parce qu'elle m'avait vue parler à une autre femme.

La plupart de nos disputes tournaient autour de ces trois axes : a) le déséquilibre dans la dynamique de pouvoir de notre relation, b) nos divergences d'opinions quant à l'usage récréatif de la drogue (elle aimait se mettre la tête à l'envers ; ça me terrifiait) et c) notre foi dans la bienveillance de l'univers. Sur ce dernier point, elle ne doutait pas un seul instant que l'univers était de son côté, ce qui expliquait sans doute pourquoi sa magie était si forte. Quant à moi, je n'étais même pas sûre que l'univers m'aime, ou qu'il ne se fasse un devoir perpétuel de m'enseigner une leçon, ce qui expliquait sans doute pourquoi ma magie était si volatile et souvent terrifiante.

Isla adorait sillonner la ville à toute allure sur son roadster Harley, qui faisait sa fierté et sa joie. Elle fendait le brouillard ectoplasmique de San Francisco, se couchait dans les virages sans visibilité, tandis que je m'accrochais derrière elle, le visage chiffonné entre ses omoplates. Je priais tous les dieux que je connaissais, mais je sentais les ailes de l'Ange de la mort battre dans le rugissement du moteur. Elle était volonté pure et ne se posait pas de questions. Isla n'avait pas peur de mourir.

Elle en avait d'autres, cependant. La laideur et la banalité lui inspiraient une angoisse morbide. Elle ne supportait pas la pauvreté et la souffrance. Un jour que nous marchions dans le quartier de Tenderloin, un SDF édenté s'était approché de nous et avait grogné. Isla avait poussé un cri perçant et s'était sauvée à toutes jambes.

— Cours, Amanda, m'avait-elle lancé par-dessus son épaule.

— Calme-toi, lui avais-je répondu sans presser le pas.

Le type était clairement shooté, il mourrait dans ces rues, mais pour l'heure il lui courait après en rigolant.

— Tu ne fais qu'empirer les choses, avais-je ajouté.

Le réflexe d'Isla avait été de fuir. De regagner son antre de conte de fées, son encens et ses hamacs en laine.

Le gras était également une défaillance morale. Isla exerçait un contrôle strict sur son alimentation et sur celle de ses amis. Il est de notoriété commune que les fées ont une relation particulière avec la nourriture. C'était un bec sucré, elle adorait les bonbons, la crème glacée et les pâtisseries à s'en rendre malade, mais si elle *vous* prenait à manger une glace, il y avait de grandes chances qu'elle vous l'arrache des mains et la jette par la fenêtre. Si vous n'étiez pas à la hauteur de ses standards de beauté et de raffinement (elle détestait la grossièreté), vous aussi passiez par la fenêtre et alliez rejoindre la glace sur le pavé.

N'ayant moi-même pas juré allégeance à la beauté, je jouissais d'une plus grande liberté qu'elle. Je pouvais me rendre dans des endroits dont elle s'interdisait l'accès, des endroits laids. Des endroits pleins de métal, de machines, de rats dans les caniveaux. Des endroits comme New York. Elle disait souvent qu'elle n'irait jamais là-bas. Qu'elle détestait l'idée même de poser le pied dans un lieu si inesthétique et épuisant. Du coup, lors de nos disputes les plus violentes, celles où j'avais vraiment peur d'elle, je me disais que si je devais un jour me cacher, je pourrais déménager à Manhattan.

Quand Isla et moi nous sommes mises ensemble, je travaillais dans un club de strip-tease juste derrière Market Street, le *Chez Parée*. Après notre escapade à la Russian River, Isla se montrait de plus en plus contrariée chaque fois que j'allais travailler.

— Tu n'as pas besoin de ce travail, disait-elle. Je vais m'occuper de toi.

Mais ses promesses avaient peu de poids. Elle était capable de me planter au milieu de nulle part, quand nous nous querellions. C'était déjà arrivé plus d'une fois. Et puis, après une série de disputes particulièrement éreintantes, elle avait exigé que je démissionne, et j'avais fini par céder.

Nous nous sommes rendues ensemble au *Chez Parée*. Je suis allée chercher mes costumes dans mon casier, en coulisses.

— Tu t'en vas ? m'ont demandé les filles.

Je leur ai dit que j'avais rencontré une fée incroyable et riche, que nous étions tombées amoureuses, que nous irions vivre dans des châteaux en France et des grottes en Espagne, et que nous nous

rendrions dans quelques semaines à Burning Man³. Les filles ont continué d'appliquer leur mascara. Mandi, qui râlait toujours après moi – « Arrête de faire cette grimace ! » – quand elle me mettait mon eye-liner liquide, brûlait d'une délicieuse jalousie dans son coin.

Isla a fait irruption dans la loge.

— Qu'est-ce que tu fais, Amanda ?

Elle était hystérique. Ce lieu sordide la mettait hors d'elle. Elle n'aimait ni les types à la mine patibulaire qui gardaient l'entrée sur leurs chaises en plastique ni les filles en coulisses qui se tartinaient le corps de maquillage pour cacher les brûlures du rasoir.

— Viens ! a-t-elle crié en s'avançant vers moi de son étrange démarche arquée. Allons-nous-en.

— J'ai presque fini, ai-je dit en sortant les derniers strings ficelles et les talons hauts de mon casier.

— Tu n'as pas besoin de tout ça ! s'est-elle exclamée, le visage empourpré, en m'arrachant mes affaires des mains. Qu'est-ce que c'est que ça ? a-t-elle demandé en montrant un négligé noir à l'ourlet frangé. Tu n'as pas besoin de ça. Ce n'est même pas assez long pour te couvrir les fesses. Tu n'en as plus besoin. Tiens ! a-t-elle ajouté en jetant le négligé dans les mains de Marmelade, une fille discrète qui venait de commencer dans le métier.

— Je l'adore, a commenté Marmelade en tenant fièrement le vêtement devant sa poitrine.

Je ne savais pas quoi faire.

— Tu ne peux pas donner mes affaires comme ça, ai-je dit à voix basse.

— Et pourquoi pas ? a-t-elle crié. Je vais tout payer pour toi, je vais t'emmener en Europe, te faire faire la tournée des grands ducs, et tu ne veux même pas donner ces merdes !

Elle m'a pris mes vêtements des mains et les a distribués à la cantonade.

— Tiens !

Elle a tendu à Mandi, la fille qui détestait mon maquillage facial, ma robe la plus chère.

Isla s'était montrée plus rusée que moi. Je ne pouvais pas vraiment insister pour garder mes affaires après m'être vantée de mener grand train aux frais de ma copine. Le problème, c'est que

sans ces accessoires, je ne pouvais pas travailler, même si je le voulais. Ces vêtements étaient chers ; il m'avait fallu longtemps pour mettre au point ma garde-robe. J'étais désormais complètement dépendante des caprices d'Isla, ce qui, semblait-il, était exactement ce qu'elle voulait.

Peu de temps après cet épisode, nous sommes allées à Burning Man, où aucun vêtement n'était nécessaire. Quand j'étais petite, ma mère m'emmenait au Burning of Old Man Gloom, un feu de joie organisé chaque automne à San Luis Obispo. Les gens se regroupaient autour de la fumée automnale, sirotaient du cidre chaud dans des gobelets en polystyrène, écrivaient leurs soucis sur de petits morceaux de papier, les froissaient et les jetaient dans les flammes. Au cœur du brasier flambait « Old Man Gloom⁴ », un mannequin bourré d'ordres de saisie, de résultats de biopsie, de formulaires de divorce et de mises en demeure de paiement. Les flammes commençaient par lécher les jambes du Vieux Bonhomme, dévoraient son jean puis s'attaquaient à son torse et sa chemise de flanelle. Les gens contemplaient joyeusement tous leurs soucis disparaître dans une flambée cathartique.

C'est une tradition qui remonte à plusieurs millénaires. Jules César rapporte, de façon erronée, que les druides remplissaient des pantins en osier de sacrifices humains avant d'y mettre le feu. En Inde, on brûle une effigie du démon Ravana. En Amérique latine, on enflamme une marionnette de Judas après l'avoir fait parader dans toute la ville. Le désir de détruire « L'Homme », le traître, le monstre, le fauteur de troubles, de le faire disparaître dans les flammes, semble être irrépressible chez l'être humain. Créer des effigies et les brûler est un acte magique : prendre un symbole, le charger d'émotion et de sens, puis le manipuler en l'immolant par le feu, danser autour de lui, le décorer, le baigner dans du lait, de l'eau ou du vin, planter des aiguilles dedans ou encore le vénérer sur un autel. Nous ne pouvons pas nous en empêcher. Il ne nous suffit pas de *savoir* que tout change, que tout a une fin ; nous voulons *voir* le vieux bonhomme brûler ; nous voulons *donner corps* à cette vision. Même quand on sait qu'il réapparaîtra l'année suivante et que nous ne serons jamais vraiment débarrassés de nos soucis.

Black Rock City bourdonnait déjà d'activité quand nous y avons monté nos tentes. Les lieux s'organisaient en une série de cercles concentriques autour de l'esplanade centrale où l'on confectionnait l'effigie, bonhomme en bois de quinze mètres de haut auquel on mettrait le feu à la fin du festival. On avait confié à Dream Circus la tâche de construire un château à deux étages autour duquel cinq cents personnes interpréteraient avec force cabrioles *The Seven Deadly Sins*⁵.

Quand nous sommes arrivées, les échafaudages en contreplaqué du château avaient déjà été érigés et sécurisés avec des grillages. Nous avons passé la journée à une source chaude à proximité, à ramasser de la boue dans des seaux que nous déversons à l'arrière d'un pick-up. Nous l'emportons au château et la plaquons sur le grillage, comme un plâtre, jusqu'à ce que l'ensemble en soit couvert. En séchant au cours des jours suivants, la boue a pâli et s'est craquelée de telle façon que la structure semblait avoir émergé naturellement du fond d'un lac asséché.

Une fois le château érigé, nous avons commencé à répéter. La température était trop élevée pour le faire en milieu de journée, aussi passions-nous les heures les plus chaudes à dormir, à paresser sous des yourtes et des auvents de fortune, à boire du thé chai, à partager des pancakes au levain avec des lentilles, à nous tirer les tarots et à nous masser mutuellement. Le tout au son de l'accordéon des festivaliers qui répétaient dans la tente d'à côté. Des tempêtes de sable nous balayaient régulièrement, donnant naissance à de petits djinns tourbillonnants, et le sable se mêlait aux senteurs de cumin grillé, de thé à la cannelle et des gaz d'échappement des camions. Il y avait des moteurs partout. Les gens sillonnaient le camp à moto, en Jeep ou sur des skateboards motorisés. J'ai même vu un canapé à moteur, sur lequel trois personnes se prélassaient, usant de leur télécommande pour éviter les piétons pétrifiés. Leurs tribulations soulevaient des nuages de poussière sur la plaine désertique. Dans cette zone hors du temps et de tout cadre légal, la scène avait des allures de croisement entre *Mad Max* et un fantasme hippie.

Un après-midi, la répétition ayant été reportée au lendemain, je traînais sous l'auvent du Dream Circus, nue pour je ne sais quelle raison, quand j'ai entendu le rugissement de la Harley d'Isla. Je me suis levée de mon pouf et je suis sortie, la main en visière pour protéger mes yeux de la morsure du soleil.

Tel un diable de Tasmanie laissant derrière lui un sillage de poussière blanche, Isla a traversé la médina et s'est arrêtée à une vingtaine de mètres de moi. Haletante, elle s'est passé le dos de la main sur les yeux.

— Monte ! a-t-elle lancé avec un coup de menton vers l'arrière de la moto.

— Impossible, ai-je dit en rigolant.

Isla sembla abasourdie par ma réponse.

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'il y a déjà une fille sur ta moto.

La fille en question administra une petite claque sur le crâne d'Isla.

— Je vais continuer à pied, merci, a-t-elle grogné en descendant.

J'ai grimpé à l'arrière et elle a démarré comme un boulet de canon, direction la galerie de sculptures sur glace : des anges disparaissant goutte à goutte dans le crépuscule naissant.

La soirée suivante au Bindlestiff Family Cirkus, des comédiens se contorsionnaient pour passer à travers des tamis de raquette de tennis tandis qu'Isla m'abreuvait de drogues. Acide, ecstasy, champignons, mescaline. Un peu plus tard, effondrée sur le sol de notre tente, terrorisée par les moteurs qui ne cessaient jamais de tourner, je la suppliais.

— J'ai peur de mourir. Est-ce que je vais mourir ? lui demandais-je continuellement, agrippée à ses petits bras maigres.

— Chhhhut, ne t'inquiète pas, me répondait-elle d'une voix apaisante.

Puis elle a partagé son truc avec moi.

— Ne pense à rien de mal. Si tu ne penses à rien de mal, alors rien de mal ne t'arrivera. Essaie de ne penser qu'à des choses agréables. Tu veux que je chante pour toi ?

Sans attendre ma réponse, elle a entonné une chanson, mais j'étais bien en peine de mettre ses conseils en pratique. Nous

savions toutes les deux que de mauvaises choses arrivaient, mais seule elle avait assez de volonté pour prétendre le contraire.

Le lendemain soir, j'étais toujours en train de redescendre lors de ma performance avec le Dream Circus. Nos chars tournaient sans fin, guidant une procession de centaines de personnes qui interprétaient une orgie bachique. Ces gens portaient des ailes, des masques d'animaux, des plumes et des perles ; leurs yeux étaient cerclés de khôl ; leurs bras chargés de bracelets en or ; des acrobates se balançaient sur des trapèzes au-dessus du château en feu ou en faisaient le tour en monocycle. Des milliers de spectateurs ont poussé des acclamations quand le château s'est effondré dans les flammes, bientôt suivi par le bonhomme de bois, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un brasier apocalyptique.

À Burning Man, tout semblait se résumer à un spectacle de destruction à destination des esprits adolescents de l'Amérique. Si un parent outré avait fait irruption au milieu de notre civilisation et s'était exclamé : « Quel est le sens de tout cela ? ! », les enfants rebelles auraient répondu : « Ça n'a aucun sens, papa. Tu ne peux pas comprendre. » Sauf que, dans le cas d'Isla, aucun parent ne risquait de débarquer. Sa mère était morte, et son père n'était « qu'un péquenaud de fermier sans dents » qu'elle connaissait à peine. Et qui étaient les parents de notre civilisation ? Bill Clinton était alors président. Mes oncles gays avaient baptisé leur décapotable Monica Lewinsky.

Sur la plage, cette nuit-là, j'ai eu l'impression que le bonhomme en feu symbolisait le monde occidental dans son ensemble. Le patriarcat capitaliste aime bâtir des choses et les regarder s'écrouler. Nous extrayons des ressources pour construire des jouets spectaculaires et nous les détruisons dans un grand feu de joie nihiliste. L'immolation par le feu de cette effigie était cathartique, mais bien qu'il s'agisse d'une ancienne coutume, elle semblait teintée de désespoir. Puisque nous avons perdu tout contrôle sur notre civilisation, autant larguer les amarres et jouir du moment présent. Rien n'est réel ; il n'y a ni parent ni guide pour nous sauver. La planète est sur le point de se consumer dans les flammes. Pourquoi ne pas danser autour du feu ?

L'Europe, enfin. Isla a emmené le clan du Dream Circus en Écosse pour des représentations de théâtre de rue au Edinburgh Festival Fringe. Nous nous sommes décidés au dernier moment, si bien que, les premiers jours, malgré la fortune d'Isla, nous n'avons trouvé nulle part où nous loger. La ville était bondée de touristes. La première nuit, nous avons dormi dans un cimetière, pas si différent de ceux que nous avons imaginés dans le jacuzzi de la maison de Russian River. Des obélisques en pierre, des anges pleureurs, d'anciennes cryptes marquées par le temps et les intempéries. Je me suis étendue dans un cercle de croix celtes à moitié recouvertes de mousse. D'étranges esprits m'ont réveillée toute la nuit : des moucherons orange qui ne cessaient de mordre et des taureaux furieux. Mais Isla a bien plus souffert que moi ; les fées de l'Ancien Monde ne toléraient pas la présence de cette intruse du Nouveau Monde.

Le temps que quelques-unes de ses amies nous rejoignent de Londres le lendemain après-midi, Isla était épuisée et outragée. Jessica aux dreads orange – la complice d'Isla – et Angelique, qui portait des jupes-culottes et des charlottes comme Raggedy Ann et qui avait passé l'été à se produire dans la rue partout en Europe, dansant comme une marionnette au sommet d'une boîte à musique de fortune. Le père d'Angelique nous avait loué un grand dortoir à l'université, nous épargnant d'autres nuits pluvieuses au cimetière.

Ce soir-là, Isla, Jessica et moi sommes allées rôder dans les rues. Nous avons trouvé une vieille église aux pierres noircies par la suie et le temps et aux vitraux gothiques scintillants. Elle était vide et silencieuse. Isla et Jessica ont marché sur les bancs et fouillé la sacristie à la recherche de quelque trésor. Leur manège me rendait nerveuse.

— Vous ne devriez pas faire ça, ai-je protesté. Et si on se faisait prendre ? Et si on finissait dans une prison écossaise ?

— Ça va, Amanda. Les églises, c'est le mal, a tenté de me rassurer Isla. Sais-tu la souffrance qu'elles ont infligée au monde ?

Jessica, qui craquait des allumettes trouvées sur l'autel en observant leur fumée monter vers la voûte, a ajouté :

— Je parie qu'ils ont brûlé des sorcières comme toi sur le parvis il n'y a même pas si longtemps. Ils ont probablement financé ce truc

avec l'argent qu'ils ont extorqué aux gens de couleur de quelque colonie des mers du Sud.

Elles n'avaient pas tort. Mais je ne pouvais pas regarder. Je suis sortie et je me suis assise sur les marches du perron. Elles m'ont suivie quelques minutes plus tard, Isla avec un candélabre en étain et Jessica avec une babiole en verre rouge, dont elles se sont lassées bien vite et qu'elles ont laissés sur un muret en pierre attenant à un salon de thé.

Ma Reine des fées était une hors-la-loi.

— Nous ne devrions pas avoir à obéir à des lois que nous n'avons pas écrites, disait-elle.

Nous ne devrions pas avoir à obéir à des règles édictées par de vieux hommes blancs dans le seul but de préserver leur richesse et leur pouvoir. La loi a autorisé à réduire des gens en esclavage, à arracher des enfants amérindiens des bras de leurs mères, à battre sa femme. À l'époque où Isla avait pillé cette église, il nous aurait été interdit de nous marier. Pour elle, les fées n'étaient pas tenues de respecter les lois humaines, qui n'avaient pas été créées pour nous, mais pour protéger les droits d'une petite oligarchie. Quelle loi, dans toute l'histoire humaine, a un jour été écrite par les plus vulnérables ? Par l'étranger, par l'esclave, par la sorcière, par la femme, par le handicapé, par le faible d'esprit, par le pauvre ? Aucune. Jamais.

Exister en dehors de la loi revenait, pour Isla, à rejeter l'hypocrisie malfaisante du patriarcat capitaliste, blanc et suprémaciste. Et quoique je partage cette idée, je savais aussi que la loi, elle, ne l'entendait pas de cette oreille. Tant que nous vivions sur ses terres, nous restions soumises à son autorité. La figure du hors-la-loi traversait la culture américaine telle une veine d'un rouge profond dans un bloc de marbre blanc puritain. Le hors-la-loi est celui qui se tient à l'extérieur du corral de la civilité. Sauvage et libre. Les francs-tireurs de la police, les parrains de la mafia, les pilotes de chasse, les cowboys rusés comme Jesse James. Même la culture intellectuelle a ses hors-la-loi, Hunter S. Thompson, William S. Burroughs, Jean Genet. Tous ces gens dont la vulve brille par son absence. Je reconnaissais la figure du hors-la-loi en Isla, mais

quand les femmes assument ce rôle dans notre culture, elles sont toujours punies. Thelma et Louise, Jeanne d'Arc. L'équilibre narratif n'est rétabli que lorsque la femme est punie pour son orgueil (*La Lettre écarlate*) ou soumise à un homme (*La Mégère apprivoisée*).

Pendant longtemps, j'ai vu la sorcière comme une sorte de hors-la-loi. Elle se tient à l'écart de l'Église ; elle se tient à l'écart de l'autorité patriarcale. Mais bien que la sorcière soit une hors-la-loi et une étrangère, je ne la vois pas comme une criminelle. La loi de Crowley dit : « Fais ce que tu voudras sera le tout de la Loi. L'amour est la Loi, l'amour sous la volonté. » Les sorcières du xx^e siècle ont ajouté : « Fais ce que tu veux, mais ne cause aucun tort. » Baise avec qui tu veux, prends les drogues que tu veux, porte ce que tu veux, vis à ta guise, mais fais de ton mieux pour ne blesser personne. J'ai pensé au prêtre qui, arrivant dans son église, remarquerait les objets manquants et se sentirait violé et triste. Même si j'étais en désaccord total avec l'Église, je ne voulais causer aucun tort. La loi d'Isla, c'était la révolte, la révolte contre la Loi du Père. Elle se tenait en haut de la falaise et tournait le dos à son monde avec dégoût.

Courses de chars et torches enflammées. Les membres de la compagnie de théâtre physique Chaos Troupe interprétaient le *Caligula* de Camus, simplement vêtus de jeans et de chemises noirs, leurs mains et leurs visages illuminant la scène. Sans décor ni aucun accessoire spectaculaire, ils réussissaient à conjurer Rome sous nos yeux, avec ses colonnes, ses villas et ses amphithéâtres. Les thèmes de la pièce étaient limpides : la décadence et l'égoïsme, la volonté d'un oligarque de laisser le monde brûler pour son seul plaisir éphémère. C'était concis. Rigoureux. Je doute qu'aucun des acteurs ait pris un acide avant la représentation.

Après cela, mon clan de marginaux et moi avons rôdé dans les rues dans nos costumes de bouffon, enchaînant les clowneries et les mimes pour amuser les foules qui allaient de théâtre en théâtre. J'y mettais cependant moins d'enthousiasme qu'à l'accoutumée. Il n'avait pas échappé à Paradox que je jouais le rôle du clown triste. Il se pointait vers moi en grimaçant puis il tombait à genoux en sanglotant, avant de se relever d'un bond avec un grand sourire,

espérant m'en arracher un. Je ne pouvais pas partager mes pensées avec lui. Je ne pouvais pas lui dire que notre petite troupe s'agitait dans tous les sens, dormait dans des cimetières, volait dans les églises, amusait la galerie et vivait dans un chaos permanent, mais qu'à la différence de la compagnie de théâtre que nous avions vue ce jour-là, notre chaos n'avait aucun sens.

L'énergie d'Isla ÉTAIT chaos. Elle incarnait l'esprit du Fou. Dans le tarot, le Fou est sauvage, débridé, amoral. Une charge électrique erratique à la recherche d'un conducteur. Isla n'avait besoin d'aucune structure, d'aucune forme. Elle était l'elfe cosmique, une créature du vide. Quand on était défoncés, elle était heureuse. Elle ne voyageait pas dans le même sens que nous ; elle ne « se rendait » pas en Avalon : elle y retournait. Elle aimait laisser son être se dissoudre et dériver au gré des vagues. À l'inverse, Chaos Troupe canalisait son énergie, l'utilisait comme moteur pour aller au fond des choses, pour avancer, pour *aller quelque part*.

Soudain, les facéties auxquelles je me livrais avec le Dream Circus m'ont paru infantiles. Je voulais que mon travail soit intelligible. Être dans la révolte et le rejet ne me suffisait plus ; je voulais que ça ait du sens pour les autres. Je me suis montrée si taciturne ce soir-là qu'Isla n'arrêtait pas de me demander ce qui n'allait pas. Elle est allée dans une boutique m'acheter un pull de la couleur du temps écossais et un cardigan orange fermé par des boutons nacrés, tous deux en cachemire. Mais mon sourire de remerciement n'était pas au niveau de ce qu'elle espérait.

— Rien de ce que je fais n'est assez bien pour toi, s'est-elle lamentée, avant de ressortir en trombe se mêler à la foule.

Je me suis une fois de plus demandé si elle m'abandonnerait quelque part en Écosse, sans argent, sans papiers, sans même mon passeport.

Le lendemain, Isla a loué une voiture et nous a emmenés sur la côte. Elle s'est garée près d'un empilement de gros rochers jaunes qui formaient une arche dans une crique de la mer du Nord. Nous avons descendu le sentier en courant et en nous débarrassant de nos vêtements, avant de plonger tête la première dans l'eau dont la froideur nordique nous a coupé le souffle. Nos corps rosis montaient

et descendaient au gré de la houle, et nos dents claquaient. Mains jointes, nous avons formé un cercle. Puis nous nous sommes mutuellement baptisés de noms d'ondines. L'une de nous s'est mise à faire la planche sous le soleil resplendissant. Nous avons entonné un chant improvisé de fredonnements et de cliquètements, le langage féerique de Mata Mari, la déesse fée de la Mer. C'était pour ce genre de moment que je vivais avec ce clan. Allongée sur le sable froid, dans la lumière scintillante, parmi les chants et les danses de mes semblables. Dans leurs visages à contre-jour, seuls leurs yeux brillant d'amour m'étaient visibles.

La vie de révolté, d'artiste, d'étranger ou de sorcière est semée d'embûches. De doutes. Mais aussi de moments comme celui-ci. Des moments de beauté brute et spontanée, où l'on se sent vivre comme les humains sont censés le faire, dans la joie et la liberté. Cela valait tous les sacrifices. Aucune autre vie ne semblait possible.

Ce soir-là, nous nous sommes rendus dans une propriété du XVIII^e siècle, dans les Highlands, qu'Isla avait réservée pour honorer la promesse qu'elle m'avait faite dans ce jacuzzi. Nous dormirions bel et bien dans un château. À l'est, une petite rivière s'agrippait au flanc d'une colline couverte de chardons mauves et de bruyère et surmontée d'un bosquet moussu. Des chevaux blancs caracolaient dans l'herbe émeraude d'une prairie, et au nord, des champs de céréales s'étiraient au gré du relief jusqu'à l'horizon, telle une mer dorée.

Le château lui-même était bâti d'une pierre gris clair, douce comme une colombe. Des bannières claquaient au-dessus de l'allée circulaire, où des hommes en livrée de chasseur attendaient leurs riches clients pour les escorter de leur Lincoln, leur Porsche ou leur Aston Martin à l'entrée de la bâtisse elle-même. S'ils ont été surpris de voir notre groupe hétéroclite s'extraire sans grâce de notre Mini Cooper de location, trébucher dans nos chaussures de clown surdimensionnées – Paradox dans sa combinaison moulante –, encore humide de notre baptême dans la mer du Nord, ils n'en ont montré aucun signe, se contentant de soulever imperceptiblement leur casquette en nous désignant le concierge du doigt.

Notre chambre était située en haut du donjon, parmi une série de suites fermée par une lourde porte en bois. Sitôt que nous sommes arrivés dans nos chambres, Kiara – une des Parques qui m'avait présentée au Dream Circus, et accessoirement la maîtresse de Paradox – a pris une douche, dont elle est ressortie entièrement nue, à l'exception de sa serviette enturbannée sur ses cheveux. Elle ne s'est pas davantage habillée pour partager avec nous le champagne qui nous attendait dans un sceau à glace en métal. Plus tard, alors que nous étions étendues dans notre lit en attendant le dîner, Isla m'avait dit en gloussant :

— Cette Kiara se promène toujours à poil. On dirait qu'elle voudrait nous entraîner dans une partouze, ou quelque chose du genre.

C'était à peine si j'avais remarqué la nudité de Kiara, mais Isla était perplexe.

— Elle sait que nous sortons ensemble, a-t-elle repris. Elle sait que tu m'appartiens, alors pourquoi fait-elle ça ?

Personne n'était censé se mettre entre nous. Personne ne devait même sous-entendre qu'une telle chose était possible.

Nous avons passé notre dernier après-midi en Écosse assis sur les rochers à psalmodier des incantations pour les champignons que nous nous apprêtions à consommer, l'espèce connue sous le nom de « pixie caps⁶ ». Nous devions quitter les lieux tôt le lendemain matin pour attraper notre vol à Édimbourg plus tard dans l'après-midi. La rivière gargouillait et chantait tandis que nous avalions nos fongus et attendions leur effet, qui nous ferait passer dans le monde des fées, où les arbres, les pierres et le vent sont vivants. Où les nuages parlent et où la terre révèle ses secrets.

Sitôt que nous avons pénétré dans ce royaume, Isla nous est apparue sous sa véritable forme, avec ses oreilles pointues et sa queue mobile, cavalant tout autour de nous d'un pas lourd. Nous avons longé la rivière et sommes tombés sur un petit chardon qui se dressait fièrement au milieu du sentier. Il nous arrivait un peu au-dessus de la cheville, avec sa tête mauve duveteuse, son collier

d'épines et ses feuilles qui s'enroulaient et se déroulaient comme une dentelle animée, plein d'une vie scintillante. Je me suis agenouillée près de lui.

— Regardez-moi cet adorable petit guerrier, me suis-je émerveillée.

C'était un challenger, un chevalier, qui nous mettait au défi de passer.

Tous se sont attroupés autour de lui et ont admiré sa férocité. Isla a tendu la main pour le caresser et l'a retirée avec un cri.

— Il m'a mordue !

Elle a vivement reculé, les traits déformés par la rage, les lèvres retroussées, et elle a poussé un rugissement. Isla et le chardon semblaient de force égale jusqu'à ce qu'elle décide de s'en prendre à la petite plante. Une force de la nature assoiffée de sang, écrasante, bondissante, ses bottes en cuir coquées déclenchant une tempête de piétinements. Sa furie n'a pris fin que lorsque je l'ai tirée en arrière, dans le cercle de nos amis. Nous l'avons regardée bouche bée tandis qu'elle haletait, à bout de souffle. Le chardon avait été réduit en miettes. Ses fleurs violettes gisaient dans la boue, sa tige penchait de façon peu naturelle et ses racines avaient été arrachées à la terre.

— Putain, mais ça va pas, Isla ! lui a crié Paradox.

— Il m'a fait mal, a-t-elle protesté en le couvant d'un regard noir.

— Tu n'avais pas besoin de le tuer.

— C'était une si jolie petite chose, a ajouté Kiara.

Les sourcils froncés, elle s'est agenouillée près du chardon et a tenté de redresser ses membres avec précaution dans l'espoir de sauver quelque chose.

— Vous vous préoccupez plus de cette stupide plante que de moi ! s'est écriée Isla.

D'un coup de pied, elle a projeté de la terre dans notre direction avant de partir sur le chemin d'un pas rageur.

Au bout d'une heure environ, je me suis mise en devoir d'aller la chercher. J'ai quitté la berge arborée de la rivière et je l'ai trouvée au bord d'une clairière, occupée à contempler deux chevaux blancs qui s'ébattaient au milieu de la prairie, magiques et majestueux, comme dans un conte de fées. Je l'ai observée un moment, admirant sa

capacité à s'immerger dans le moment. Elle pouvait se perdre complètement dans la beauté. Absorbée. Sans peur. Sans une once d'angoisse et de doute, mes deux compagnons de route.

Je l'ai prise par la main et nous nous sommes avancées vers les chevaux. À chaque pas, le paysage se modifiait. Le sol devenait de plus en plus boueux. L'herbe émeraude se raréfiait. Nous avons finalement atteint le centre, où je m'attendais à trouver des animaux fiers, imposants, à la crinière scintillante, aux narines veloutées. Mais ils étaient courts sur pattes, plus proches de mules ou de poneys. Boueux, ronchons, ensellés, les dents jaunes et tachées, ils chassaient les mouches de leur queue emmêlée.

— Ils nous ont bien eues, a déclaré Isla, atterrée, alors que nous reprenions le chemin en sens inverse.

Une poussière d'étoiles est apparue dans le ciel. Un vent chaud descendu des collines nous poussait vers les vagues infinies de céréales au nord-ouest. Nous nous sommes mises à courir dans l'éternel coucher de soleil mauve. Nous avons couru en rond dans les champs, décrivant de vastes cercles, plongeant dans leur humidité ambrée. Enfin, quand nous en avons atteint le cœur, seules à des kilomètres à la ronde, nous nous sommes écroulées en nous étreignant. Dans un rituel enfiévré, nous avons pressé nos corps contre la terre. J'avais la certitude que des milliers de païens s'étaient étendus avant nous dans ce champ. Au cours des cérémonies d'été de Beltane, les rites de fertilité du feu, où des païens bondissaient par-dessus les flammes puis attrapaient un ou plusieurs noceurs pour baptiser la terre des libations de leurs ébats. Une fois les nôtres terminés, nous nous sommes endormies à même le sol, les membres emmêlés, et ne nous sommes réveillées que plusieurs heures plus tard en regardant les étoiles dans la nuit claire et en nous demandant qui nous observait depuis les lointaines galaxies.

Quand nous avons regagné notre chambre d'hôtel, vers 3 heures du matin, nous avons trouvé Kiara et Paradox avachis sur la moquette devant notre porte. Le concierge avait refusé de leur donner la clé, car leurs noms ne figuraient pas sur le registre. Paradox fulminait, Kiara frissonnait de fatigue.

— Pourquoi tu n'as pas donné nos noms ? a interrogé Paradox.

— Je n'y ai pas pensé, a répondu Isla avec un haussement d'épaules.

— Ça fait des heures qu'on est là.

— Est-ce qu'on peut en parler à l'intérieur ? a plaidé Kiara. J'ai besoin d'aller faire pipi.

Isla a grincé des dents, mais a décidé de ne pas se lancer dans une dispute. Elle a fouillé ses poches à la recherche de la clé, puis s'est tournée vers moi, les yeux écarquillés.

— C'est toi qui as la clé ?

J'ai secoué la tête. Paradox s'est raidi.

— Merde, a lâché Isla.

— Est-ce qu'on ne peut pas tout simplement aller en chercher une autre à la réception ? ai-je proposé.

Nous étions en plein milieu de la nuit. Il n'y avait personne à la réception. Le personnel de l'hôtel était d'autant plus réduit qu'il n'y avait pas beaucoup de clients.

— Le problème, a dit Isla avec réticence, ce sont les clés de la voiture. Je les avais attachées avec celle de l'hôtel. (Elle s'est tournée vers moi.) On a dû les perdre dans le champ.

Paradox était sidéré.

— Tu as aussi perdu les clés de la voiture ?

— Laisse-moi réfléchir une seconde, lui a répondu Isla avec un regard appuyé.

— On est censés quitter le pays demain. Comment est-ce qu'on va faire ça, sans voiture ? On est au milieu de nulle part.

— Nom de Dieu ! Tu pourrais faire preuve d'un peu plus de gratitude ! Je vais trouver, a affirmé Isla en tapotant son petit crâne comme s'il s'était agi d'une télé cassée.

Je suivais la scène avec consternation. Nous voyagions depuis plusieurs semaines, maintenant. Tout le monde semblait sur le point de se mettre à pleurer, ou à se battre.

— Je vais chercher les clés, ai-je dit.

— Dans le champ ? s'est moqué Paradox.

— Non, chérie, a fait Isla en secouant la tête avec un sourire condescendant. C'est impossible. Autant les chercher au fond de l'océan.

Je suis sortie dans la nuit. Je ne sais pas ce qui m'a pris de dire que je pouvais les trouver. Le champ frissonnait et miroitait dans l'aube naissante. Je me tenais debout à son orée. Je sentais une présence. Masculine. Un autre genre de père que ceux que j'avais connus. Ancien, généreux et bienveillant. Saint. J'ai senti quelque chose s'emboîter en moi. Une finalité.

Au gardien du champ, j'ai dit :

— Ô, toi, gardien des moissons, père des céréales, sage et bienfaiteur, je te présente mes hommages. Viens à moi. Guide mes mains et mes pas. Les clés sont quelque part. Conduis-moi à elles.

J'ai attendu jusqu'à sentir un signe de reconnaissance de l'Esprit du Blé et me suis mise en marche d'un pas hésitant parmi les épis qui bruissaient autour de ma taille. J'avais les paupières lourdes. La présence était amour, qui m'attirait comme un aimant tandis que je passais le bout des doigts sur les plants qui ondulaient dans le bronze de l'aurore. J'étais seule, mais le gardien était partout. Les poils de ma nuque étaient hérissés, mes mains vibraient d'électricité, comme toujours quand apparaît l'Esprit. Dans mon dos se dressait le château, petite chose chatoyante se découpant contre les collines à presque un kilomètre de là. J'ai ressenti un vif tiraillement vers la droite. J'ai baissé les yeux et j'ai vu un objet blanc sur le sol que j'ai d'abord pris pour un détrit. C'étaient les clés. LES CLÉS. Cachées là parmi les racines. Une fois que je les ai eues en main, j'ai senti que je devais partir immédiatement. J'ai repris le chemin du château à grands pas, investie d'un sentiment nouveau de pouvoir, d'un but, et je ne me suis arrêtée qu'à l'orée du champ, un genou à terre, pour remercier l'Esprit qui m'avait aidée.

La magie que j'avais éprouvée avec une telle ardeur dans ce champ de blé a commencé à se dissiper au moment où nous sommes revenues à San Francisco. Mon insatisfaction ne faisait que grandir. Isla me sentait m'éloigner d'elle. Elle n'arrêtait pas de dire que nous pourrions retourner en Europe n'importe quand, mais ses affaires se mettaient toujours en travers de notre chemin. Nos disputes se sont intensifiées. Isla se montrait de plus en plus outragée et autodestructrice, au point de se taper la tête contre les

murs et de se griffer les bras jusqu'au sang. Dans ces moments, je ne pouvais m'empêcher de penser à ce qui était arrivé à ce chardon.

J'ai fait un rêve. Je me trouvais dans la rue durant une parade ; tous mes amis m'entouraient et me demandaient : « Où dois-je aller, Amanda ? Que dois-je faire de ma vie ? » Un rêve prémonitoire : aujourd'hui, vingt ans plus tard, ce sont des questions que mes clients me posent régulièrement. Mais à cette époque, je n'avais pas les réponses. Dans mon rêve, un camion de pompiers descendait la rue, sur lequel se tenait un homme vêtu d'un costume et coiffé d'un haut-de-forme, un magicien qui lançait à la foule des cartes de tarot comme on jette traditionnellement des perles du haut d'un char de Mardi gras. En taromancie, le Magicien est le premier des arcanes majeurs, les cartes archétypales qui font d'un jeu de tarot ce qu'il est. Le Magicien vous encourage à faire des choix, à accomplir le premier pas de votre voyage. Dans mon rêve, je me suis dit : « Comment pourrais-je répondre à ces questions ? Je ne sais même pas où moi, je dois aller. » Aussitôt que j'ai prononcé ces mots, le Magicien a levé une pancarte sur laquelle il était écrit : « Amsterdam ! Amsterdam ! Amsterdam ! »

Quelques jours après ce rêve, je me suis retrouvée à une fête où j'ai discuté avec un type qui revenait de Belgique, où il avait travaillé avec une troupe de danseurs. Je lui ai dit que je voulais aller étudier la danse en Europe, mais que je ne savais pas où.

— Tu devrais aller à la School for New Dance Development, m'a-t-il conseillé.

— Et ça se trouve où ?

— À Amsterdam.

8. Signes, sorts et présages

Elle était la fille de la Vierge de Montserrat, et elle sentait de façon instinctive et évidemment hérétique que la Vierge elle-même n'était que le symbole d'une sœur-mère à la fois insouciante et triste, une déesse qui ne vous guidait ni ne vous protégeait, mais se contentait de vous accompagner partout et d'ajouter sa présence tangible à la vôtre quand c'était nécessaire.

Helen Oyeyemi,
What Is Not Yours Is Not Yours.

J'ai une cliente que j'adore. Elle a une chambre toute rose, une ménagerie d'animaux familiers, et se livre à des performances artistiques brutes et sauvages, comme s'adonner à des parties de jambes en l'air sauvages avec Marlon Brando. Elle m'envoie souvent des textos pour me demander le sens des choses. Ce que cela signifie, par exemple, quand elle n'arrête pas de voir le même chiffre partout – 11-11-11. Ou quand le garçon sur lequel elle craque se pointe avec un t-shirt licorne alors qu'elle était *justement* en train de parler de licornes. Si le tonnerre s'abat à l'exact moment de sa rupture, cela signifie-t-il qu'elle a fait le bon choix, ou le mauvais ? Est-ce que ce sont des signes ? Quel sens leur donner ?

— Tu vis un moment puissant de ta vie, lui dis-je souvent. Le feu de la magie brûle en toi. Sois prudente. Et ne te précipite pas.

Le sens d'un signe dépend du contexte et de sa nature. Bien sûr, nous *souhaitons* qu'ils nous disent que nous allons obtenir tout ce

que nous désirons, que nous agissons pour le mieux. Et s'il est vrai que nos Esprits alliés nous envoient des messages, ceux-ci se résument souvent à : « Prends du recul, fais attention, considère les nuances. » Si le garçon dont vous êtes amoureuse débarque à une fête avec un t-shirt licorne, vous feriez bien de vous rappeler que les licornes sont insaisissables, souvent caractérielles et d'un abord difficile. D'aucuns disent que seule une vierge peut apprivoiser une licorne, d'autres qu'elles n'existent pas. Son t-shirt licorne est bel et bien un signe que cette personne revêt un sens particulier dans votre vie. Mais, à votre place, je ne m'aventurerais pas si tôt à choisir le prénom de vos futurs poulains.

Toute chose autour de nous communique en permanence, chante son histoire, sa composition, ses désirs et ses expériences. L'univers est constitué d'informations. Les signes apparaissent quand, parmi le fredonnement universel, nous prêtons l'oreille à la voix unique de l'Esprit qui s'adresse à nous. Et ces signes signifient quelque chose. Mais si nous les ignorons, leur sens se perd, tels les arbres qui s'effondrent dans la forêt sans que personne ne les entende. Si j'avais dédaigné mon rêve à propos d'Amsterdam et choisi de rester à San Francisco ou d'aller à New York, mon rêve n'aurait eu aucune signification. Je l'aurais purement et simplement oublié. Si nous échouons à les reconnaître pour ce qu'ils sont, les signes n'existent pas.

Le plus souvent, nous cherchons uniquement des signes quand nous sommes dans l'incertitude, quand nous doutons de prendre la bonne décision, ou quand nous voulons quelque chose mais que nous ne sommes pas certains de pouvoir l'obtenir. Quand nous avons tout ce que nous désirons, nous cessons de prêter attention aux messages. Lors d'une séance de tarot, les gens veulent fréquemment continuer à tirer des cartes jusqu'à ce qu'apparaisse le message qu'ils espèrent. Mais tout l'objet de la divination, c'est d'interpréter les messages comme ils viennent et non tels que nous voudrions qu'ils soient. C'est l'interprétation des signes qui fait de nous des oracles, et c'est en agissant en conséquence et avec confiance qu'on devient sorcières.

Quand je suis parvenue à Amsterdam et me suis enregistrée au *Bob's Youth Hostel*, une auberge de jeunesse, il me restait 200 dollars en poche. Je parcourais l'Europe depuis des mois ; Amsterdam était ma destination finale. Un lit dans le dortoir des filles coûtait 12 florins la nuit. Si je ne dépensais rien en nourriture et en à-côtés, j'avais de quoi tenir deux semaines. J'avais l'intention de partir à la conquête de la School for New Dance Development, l'école dont m'avait parlé le danseur que j'avais rencontré à cette fête à San Francisco presque six mois plus tôt. Sitôt que je suis arrivée, j'ai commencé à percevoir des signes que je me trouvais au bon endroit.

Le premier jour, j'ai petit-déjeuné dans la modeste salle à manger de mon auberge de jeunesse. La pièce, en sous-sol, était remplie de voyageurs enturbannés dans leur écharpe, leur bonnet de laine tiré sur les oreilles, dans l'air humidifié par leur haleine et la neige s'évaporant de leurs sacs à dos en nylon. Je rédigeais tranquillement mon journal, le dos appuyé contre le mur, en me faisant le plus invisible et le plus anonyme possible afin de rester concentrée malgré la foule. J'étais sur le point d'écrire : « J'aimerais bien décrocher un job dans cette auberge de jeunesse contre le gîte et le couvert. » J'ai commencé la phrase, mais je n'ai pas eu le temps de la terminer que le propriétaire des lieux s'asseyait à côté de moi et me proposait un job. Mission accomplie ! Amsterdam m'ouvrait déjà grand les bras ; il était clair que j'étais à ma place.

Problème suivant : même si la question du gîte et du couvert était réglée, deux dîners chauds, un manteau d'hiver et un nouveau livre viendraient à bout de mes économies. Je n'avais aucune envie de travailler dans l'industrie du sexe amstellodamoise. Les femmes du Quartier rouge faisaient les cent pas dans leur tanière vitrée, les yeux hagards, le cœur désespéré ; elles faisaient la grimace et montraient leurs dents aux hommes qui gravitaient autour de leur vitrine comme des phalènes prédatrices. En passant devant, je me suis rendu compte que la seule chose qui me séparait de ces femmes, c'était un mince panneau de verre – et mon passeport américain, car la plupart d'entre elles venaient de l'ex-Union soviétique ou des pays du Sud. La géographie détermine souvent votre destin.

Les seuls autres emplois ouverts aux étrangers se trouvaient dans ce que les Néerlandais appellent par euphémisme les « coffee shops¹ ». Le café qu'on y servait était du Nescafé noyé d'eau. En réalité, on y vendait du haschich et de la marijuana. Ces produits étant légaux aux Pays-Bas depuis les années 1970, les Néerlandais en étaient blasés. Y travailler ne présentait aucun attrait pour eux, aussi y trouvait-on majoritairement des étrangers.

La plupart des coffee shops se situaient dans le Quartier rouge, non loin des prostituées, des sex-shops et des musées de la Torture qui vantaient haut et fort les mérites de leurs vierges de fer et de leurs vis à ailettes. Le commerce de ce quartier opposait un vif contraste avec les canaux pittoresques, les ponts en arche et les péniches qui s'alignaient gaiement le long des rues. Je suis entrée dans le Quartier rouge par le Damrak, la principale artère d'Amsterdam qui s'étire depuis la gare centrale, et je me suis lancée dans ma recherche d'emploi avec confiance. J'avais l'intention d'entrer dans le premier coffee shop venu, puis de continuer jusqu'à que quelqu'un veuille bien de moi. J'ai enchaîné l'un après l'autre ces établissements aux murs bariolés d'aliens aux yeux exorbités fumant un joint, qui passaient de la transe, de la techno ou de la jungle et qui vendaient des space cakes luisants sous des néons verts. Mais mon insuccès m'a fait craindre que ma bonne fortune à l'auberge de jeunesse n'ait été qu'un extraordinaire coup de chance.

Alors que je poussais mes recherches vers l'est et l'extrême limite du Quartier rouge, les coffee shops, comme mes espoirs, se raréfiaient. J'avais de plus en plus de mal à plier mes orteils congelés dans mes bottes victoriennes à lacets et mes fines chaussettes en coton. Devant moi se profilaient le dernier établissement du quartier et ma soixante-et-onzième tentative de trouver un emploi ce jour-là. Il s'appelait *De Oude Kerk*, du nom de la rue qu'il occupait, la rue de la Vieille-Église, mais tous les clients réguliers l'appelaient le *Rasta Baby*, comme la boutique sur les docks qui appartenait au même propriétaire. À la différence des autres coffee shops que j'avais pu voir jusqu'à maintenant qui diffusaient de la techno ou des morceaux du Grateful Dead, celui-ci était d'inspiration rastafarie. Les tasses en faïence se rapprochaient imperceptiblement du bord des tables sous l'effet des basses du

reggae. Sur le mur du fond s'étalait un portrait de Prince Emmanuel, l'enfant prophète des Rastafaris aux yeux graves et rebelles, les bras croisés, la tête inclinée. Il jetait un regard de consternation aux touristes défoncés, vautrés dans leurs sièges, qui se gaussaient de leur impunité en roulant leurs joints.

Orlando, le propriétaire des lieux, était surinamais. Il parlait lentement, d'une voix à la fois amusée et patiente, comme si tout ce qu'il disait était une blague entre lui et son interlocuteur. Il tenait un salon de jeux à l'étage et aimait avoir des filles assez débrouillardes pour faire tourner le bar du coffee shop toutes seules. Quoique dangereux pour les filles, c'était bon pour les affaires. À peine avais-je mis un pied à l'intérieur qu'il me proposait le job. Après avoir battu le pavé toute la journée et vu ma quête enfin couronnée de succès, je me suis dit, comme Confucius, que la chance est bien souvent un hasard qui se provoque.

La clientèle était essentiellement masculine. Au début, je restais derrière le comptoir, taciturne et inamicale, constamment sur mes gardes, à l'affût de quiconque s'aviserait de profiter d'une femme seule gardant de l'argent et de l'herbe au milieu d'une salle pleine d'hommes éméchés. La moitié des clients étaient des touristes européens, américains ou australiens ; ils commandaient l'herbe la plus puissante qu'ils pouvaient trouver et s'avachissaient rapidement, le front sur la table. L'autre moitié était constituée d'immigrants du Suriname, une ancienne colonie hollandaise. Ils étaient venus à Amsterdam chercher une vie meilleure et se retrouvaient à vendre des drogues dures dans les rues glacées du Quartier rouge. Les Surinamais commandaient toujours l'herbe la moins forte, *a tinq Colombian*, et ils restaient là à papoter avec leurs semblables pendant des heures. Leur relation à la plante était d'ordre social, tandis que les touristes cherchaient en elle une échappatoire. Mariella, une Italienne méfiante et rusée qui ressemblait à un opossum abasourdi, assurait le service diurne. Lors de mon premier jour, elle m'a avertie que les dealers essaieraient de me voler et de me rabaisser.

— Tu ne dois pas les quitter des yeux une seconde et encore moins te laisser amadouer, ou ils profiteront de toi, m'a-t-elle dit d'un ton acerbe.

Ils essaieraient de vendre de l'héroïne dans les toilettes et de faire des lieux un repaire de camés. Et de fait, je ne travaillais là que depuis quelques jours quand j'ai chopé un type en train de vendre de l'héro dans les toilettes, ce qui était strictement interdit par le propriétaire. Mais quand j'ai essayé de le chasser, l'homme, d'une tête de plus que moi, a rugi des menaces et des protestations sans que personne dans la pièce ne lève le nez de son joint.

Au début, suivant les instructions de Mariella, je me montrais peu amène avec les Surinamais.

— Femme ! Apporte-moi mon thé, ordonnaient-ils.

— Je ne m'appelle pas « femme », répondais-je.

Quand j'essayais de mettre ma cassette de The Cure en lieu et place du sempiternel reggae, ils criaient :

— Femme ! C'est pas de la musique, ça !

Puis ils riaient sous cape et pariaient sur le temps qu'il me faudrait pour passer du Bob Marley, le seul reggae que les blancs connaissent ou comprenaient. Les plus audacieux gagnaient souvent leur pari. Je voudrais pouvoir remonter le temps et secouer le moi de cette époque. C'était *leur* rade ; rien ne me donnait le droit de prendre le contrôle de la stéréo. C'était un coffee shop *rastafari*.

Lion, un Jamaïcain de vingt-trois ans dont les dreads descendaient jusqu'aux fesses et qui portait toujours un béret tricoté aux couleurs du drapeau jamaïcain, restait assis au bar à dessiner. Il travaillait comme caricaturiste sur le Damrak, mais il venait passer ses pauses au *Oude Kerk* et me tirait parfois le portrait. Il me disait de ne pas m'inquiéter de ce que pouvaient penser les autres types.

— Bob Marley n'était pas populaire pour rien, ajoutait-il avec un sourire ensommeillé.

Au bout d'un moment, rester sur mes gardes en permanence est devenu épuisant. J'étais trop froide. Je me suis adoucie avec tous les clients, surtout les dealers surinamais. La musique est devenue un choix collectif, et je leur ai fait confiance pour limiter leurs activités illégales aux toilettes. Quand ils m'appelaient « femme », je leur disais simplement que je me nommais Amanda. L'ambiance au *Oude Kerk* a presque immédiatement changé. Les clients se montraient amicaux en retour. Quand je les croisais dans la rue en

rentrant chez moi, tard le soir, ils me gratifiaient d'un : « Salut, Rasta baby ! »

Je donne aujourd'hui des cours de self-defense psychologique, et un des principaux principes que j'enseigne, je l'ai appris au *Oude Kerk* : soyez en bons termes avec tous les êtres de votre environnement. Quand vous parlez mal à quelqu'un, vous vous en faites un ennemi. La bienveillance est une arme puissante qui peut vous dévoiler bien des secrets.

Une fois en bons termes avec les Surinamais, ils m'ont appris deux ou trois choses sur le reggae, sur la complexe politique postcoloniale des Pays-Bas et sur le meilleur endroit où manger le gado-gado, un plat de légumes et de riz nappé de sauce citron aux cacahuètes. L'empathie est un sort qui crée une intimité et un lien, un échange d'informations gratuit. Les sorts de protection sont parfois nécessaires, mais leur but est de créer une barrière entre nous et le monde. Créez les conditions de la paix, et toute protection devient inutile.

Un après-midi où j'étais de service, je décrivais à Lion le genre de vélo que je voulais. Très populaires, les vélos n'étaient pas si chers que ça à Amsterdam, mais encore trop pour ma bourse, et je n'avais pas le temps d'aller en acheter un car je travaillais tout le temps. J'en voulais un avec un panier et une sonnette, comme ces vieilles femmes que je voyais pédaler à travers la ville, avec leurs chaussettes noires remontées jusqu'aux genoux et leurs chaussures à bout carré. Je voulais une selle moelleuse et un grand guidon. Il fallait aussi des pneus larges, car les rails des trams creusaient de profonds sillons dans les rues ; des pneus étroits s'y coïnaient facilement. J'avais vu plus d'un cycliste s'y casser les dents. J'avais à peine fini de décrire mon vélo idéal à Lion qu'un homme a poussé la porte du coffee shop. De la main droite, il guidait un vélo équipé d'un panier et d'une sonnette, d'un grand guidon et de pneus larges.

— Quelqu'un a besoin d'un vélo ? a crié l'homme à la cantonade.

— Combien ? lui ai-je demandé.

— 10 florins.

Soit environ 8 dollars, à l'époque. Vendu.

Rayonnante, j'ai rangé mon nouveau vélo derrière le comptoir.

— Toi, tu es puissante, a déclaré Lion avec un sourire. Rappelle-moi de ne jamais te mettre en rogne.

Le vélo, d'un vert acide, était un modèle soviétique des années 1930, de conception robuste et simple, avec de gros pneus et une selle rembourrée. Il avait sûrement été chéri par quelque vieille babouchka, au pays. Il n'était pas inhabituel, ai-je appris plus tard, qu'un junkie vous propose un vélo volé pour une bouchée de pain, à Amsterdam. Mais que ce soit arrivé pile au moment où je disais que j'en voulais un me semblait être un signe d'amour envoyé par un univers bienveillant.

Une fois que j'ai eu mon vélo, à la première occasion, je suis partie faire du repérage dans la zone où se trouvait la School for New Dance Development, le Sacré-Cœur de mon pèlerinage européen. Le danseur que j'avais rencontré à San Francisco m'avait donné l'adresse ; je me suis dit que je serais capable de la trouver à partir de là. Mais plus je m'approchais de ma destination, plus le quartier devenait résidentiel. J'ai fini par aboutir à une maison semblable en tous points à celles qui l'entouraient : une haute et étroite bâtisse en brique, que seuls un panonceau à la fenêtre où il était écrit SNDO à la main et un gros cadenas sur la porte pour tenir les squatters à distance distinguaient de ses congénères.

Après avoir essuyé un peu de la crasse qui l'obstruait, j'ai collé mon visage contre la fenêtre. Une pièce vide, sans meuble ni aucun signe d'un quelconque usage récent. À l'aura d'inoccupation qui s'en dégageait, je soupçonnais que personne n'y avait mis les pieds depuis des mois, sinon des années. Pour autant que je le sache, la SNDO n'existait plus, et à en juger par cette pièce exiguë et l'état du bâtiment, ça n'avait jamais été grand-chose.

J'avais l'impression tenace que quelqu'un allait jaillir de derrière un buisson, s'écrier « Surprise ! C'était une blague. En fait, c'est juste là ! » et me montrer, de l'autre côté de la rue, un studio magnifique qui m'accueillerait à bras ouverts et me ferait immédiatement intégrer un cours. Mais cela n'est pas arrivé, et je me suis contentée de traîner dans le coin jusqu'à ce qu'il soit l'heure d'aller au coffee shop répondre aux dilemmes herbacés des touristes par un haussement d'épaules indifférent.

Je n'étais cependant pas encore prête à abandonner. Le Magicien ne m'avait pas envoyée à Amsterdam sans raison. Mais j'en avais marre de dormir dans des auberges de jeunesse bondées de voyageurs qui, quand ils ne ronflaient pas ou ne toussaient pas à s'en décoller les poumons, réveillaient tout le monde en rentrant bourrés à 4 heures du matin. Je voulais avoir un appartement rien qu'à moi, ou au moins une chambre quelque part. Mais Craigslist² n'existait pas à cette époque ; Internet venait tout juste de voir le jour. M'en remettant à mes racines de sorcière, j'ai décidé de demander conseil aux esprits.

Un après-midi, une fois tous mes congénères partis explorer la ville, j'ai sorti mon carnet et invoqué l'aide d'un esprit. Ô, lecteur ! Comme je m'y suis mal prise. J'aurais dû commencer par m'ancrer, me centrer et me blinder. J'aurais dû faire appel à un esprit avec lequel j'avais déjà travaillé. J'aurais dû me montrer plus claire sur mes intentions. Mais je n'ai rien fait de tout cela. J'étais encore un bébé sorcière, inexpérimenté et irréfléchi. Ma pratique était intuitive, sans structure. Et... ça a marché.

J'ai fermé les yeux et laissé l'esprit guider ma main sur le papier à la manière des surréalistes, qui pratiquaient l'occulte sans le savoir lorsqu'ils se livraient à l'écriture automatique. Pour ce faire, vous devez fermer les yeux et poser une question, puis laisser votre main et le stylo agir à leur guise. Presque immédiatement, le stylo s'est mis à griffonner. J'ai ouvert les yeux, m'attendant à une grande révélation, mais il n'y avait là que des pattes de mouches, des spirales, des hachures et un seul mot – *Clifton* –, répété *ad nauseam* d'une écriture hésitante et enfantine. Cela n'avait aucune signification pour moi.

Le lendemain, au coffee shop, j'ai partagé mes atermoiements avec Lion. Il n'avait aucun plan de chambre à louer. Je crois qu'il vivait avec sa famille. Pendant que nous discutions, un homme est entré dans le *Oude Kerk*. À son cou pendait une douzaine de chaînes en or, et il portait un survêtement en nylon rouge et blanc.

— J'ai une chambre à louer, a-t-il dit à personne en particulier depuis le seuil de la porte.

Lion a levé sur moi des yeux grands comme des soucoupes.

— OK, là tu me fais carrément flipper.

Le type aux chaînes s'est présenté sous le nom de Mustafa. Il avait la diction parasitée par une espèce de gazouillis, comme si sa bouche avait du mal à contenir les mots. Mustafa n'inspirait pas une grande confiance. Mais même avec ses airs de gangster de cinéma, ses chaînes en or et sa démarche chaloupée, il ne paraissait pas dangereux, juste un peu abattu et triste. Quand j'ai demandé davantage d'informations, il m'a dit qu'il s'agissait d'un trois-pièces dans le sud-est, et que je pourrais y vivre seule pour 350 florins par mois. Étant donné que cette opportunité se présentait juste après que j'avais formulé mes vœux, je me suis dit qu'il fallait au moins aller y jeter un coup d'œil. Mon vélo avait été un véritable cadeau du ciel ; j'espérais qu'il en irait de même pour mon nouvel appartement.

Le lendemain matin, j'ai composé le numéro que m'avait donné Mustafa pour prendre rendez-vous. Une vieille dame avec un accent caribéen prononcé a répondu.

— Madame Clifton à l'appareil.

Clifton était le nom de famille de Mustafa. J'ai pris l'appartement.

J'ai appris il y a longtemps une chose à propos de la magie : recevoir des signes et des messages, faire l'expérience d'une synchronicité, ne veut pas nécessairement dire que vous devez saisir toutes les opportunités qui en découlent.

Tant la magie que la synchronicité prospèrent dans les situations d'incertitude. Rien ne bouge durant les moments de stabilité. C'est une rivière gelée. Mais lorsque vous faites face à une période de conflits, la bonne nouvelle, c'est que vous avez de grandes chances d'être touchés par ce que j'appelle la flamme magique : un surplus de coïncidences et de connexions magiques. Une existence stable et posée laisse peu de place à la magie pour se développer. À l'inverse, si vous vivez une situation explosive, tout peut arriver. En outre, c'est dans ces moments que nous sommes le plus enclins à rechercher des signes. Plus nous y prêtons attention, plus les coïncidences porteuses de sens sont fréquentes. Le problème, c'est que plus nous sommes stressés, plus il est probable qu'on attire à soi une énergie négative. Notre champ magique est influencé par l'état de notre psyché. Si vous êtes contrarié, votre magie est plus susceptible de se manifester sous la forme d'opportunités et de

relations qui ne vous apporteront que le chaos. En prenant de l'âge, la sorcière en vient à comprendre que la méditation est la base de sa pratique, car plus on est stable et heureux, moins on a besoin de la magie pour atteindre ses désirs. Et si elle se révèle quand même nécessaire, plus on a de chances qu'elle donne les résultats attendus.

L'appartement se trouvait au troisième étage d'un ensemble qu'on aurait pu qualifier de cité, au sud-est de la ville. Chaque fois que je rentrais chez moi, Mustafa essayait de me fourguer une des radios ou des télévisions qu'il exposait sur le parvis devant l'immeuble. C'était un arnaqueur, mais ses arnaques ne le menaient pas loin. Chaque fois qu'il me proposait un de ses articles, il le faisait avec l'air défaitiste de celui qui sait qu'il ne vendra rien à personne. Mais au moins essayait-il.

En fait, l'immeuble où m'avait conduite l'esprit de Clifton était rempli de désespérés. En face de chez moi, de l'autre côté du couloir, vivait un couple que j'avais entendu mais jamais vu. Comme ils parlaient néerlandais, je ne les comprenais pas, mais ça n'avait rien de bon. Ils se disputaient tout le temps. La femme pleurait et l'homme criait. Un jour, en rentrant chez moi, j'ai constaté qu'il y avait un trou de la taille d'un poing dans leur porte.

Il faut dire que les portes étaient fragiles. La mienne possédait une chaîne qui ne se fermait que de l'intérieur. Je ne pouvais donc pas verrouiller mon appartement quand je sortais. Il n'y avait pas non plus de poignée, si bien qu'on voyait chez moi par le trou où elle aurait dû se trouver. J'ai fini par me faire piquer mon sac de couchage par une fille, une Française. Quoique les fenêtres aient été équipées de doubles vitrages, l'endroit était plein de courants d'air. Les lattes irrégulières du parquet grouillaient d'échardes. Et il n'y avait pas de toilettes, mais un évier industriel dégoûtant dans le couloir, où il fallait que j'aille vider mon pot de chambre.

Mais le pire, voire le plus meurtrier, restait l'absence de chauffage. Nous vivions l'hiver le plus froid que les Pays-Bas aient connu depuis vingt ans. Quand je rentrais chez moi à 2 heures du matin après la fermeture du *Oude Kerk*, il faisait moins vingt. Je pédalais le long des canaux gelés qui, de jour, faisaient la joie des Hollandais

adeptes de patinage. Mais de nuit, les canaux étaient nimbés d'un léger voile de brume, et je m'y allongeais pour me perdre dans la contemplation du ciel bas et noir, écrasée par l'énormité de la vie.

Il ne s'écoulait pas une minute sans que j'aie froid. Je n'avais pas de vêtements adaptés. J'empilais sur moi tous ceux que j'avais – jupes, robes, jeans, pulls. Je portais un bonnet en laine autour duquel j'enturbannais une écharpe, puis me drapais le cou et les épaules dans une seconde écharpe. Au *Oude Kerk*, je m'accrochais comme une bernacle au radiateur qui passait sous le comptoir.

— Femme ! Tu es d'où ? me demandaient les dealers surinamais.

— Californie, répondais-je avec un haussement d'épaules.

— Oh, on a cru que tu venais d'Afrique de l'Ouest.

D'abord perplexe, j'ai fini par comprendre que mon accoutrement, tous ces vêtements empilés, rappelaient les tenues des Héréros de Namibie, dont les femmes portaient des jupons victoriens, des châles, des tabliers et des turbans en abondance. Ça, et mon prénom, Amanda, qui sonnait comme « Amandla ! », un chant révolutionnaire entonné lors des manifestations de protestation dans tout le sud et l'ouest du continent africain.

— Qui t'a appelée comme ça ? s'enquéraient les Surinamais.

— Ma mère, répondais-je, et ils échangeaient des regards confus.

Quand mon service se terminait, je rentrais chez moi, je coinçais mon Walkman sous mon soutien-gorge et je dansais dans mon appartement glacial jusqu'à m'en faire transpirer. Alors je me séchais et je fonçais dans mon lit, en espérant que ma chaleur corporelle durerait un peu. J'empilais tout ce que je possédais sur le mince matelas qui me servait de lit : tous mes habits, mes couvertures, mon sac de couchage, des cartons. Puis je me couchais sous le matelas pour essayer de conserver ma chaleur. Les lèvres bleues, je frissonnais et claquais des dents toute la nuit. Parfois je psalmodiais les chants de sorcières de mon enfance dont je me souvenais. Par-delà les océans et les continents, les mots me rattachaient à ma mère, à mes semblables :

Corne et sabot

Corne et sabot

Tout ce qui meurt vit de nouveau

Maïs et blé
Maïs et blé
Tout ce qui tombe est renouvelé

Nous sommes tous nés de la Déesse
Et à elle nous retournerons
Comme une goutte de pluie
Regagne le grand océan³

Il faisait si froid que je ne pouvais même pas vider mon pot de chambre. Le temps que je me réveille, mon urine avait gelé. Je devais la réchauffer sur ma plaque de cuisson pour pouvoir l'évacuer. J'étais convaincue que je devais être capable de tout supporter. Que pour obtenir ce que je voulais, je devais endurer le pire. Ma culture m'avait habituée à croire que la vertu naît du sacrifice. Les chants dont je me servais pour m'apaiser étaient un pouce rouge et gelé, enfoncé dans le défaut d'un barrage prêt à céder. Si je l'en retirais, si je cessais de chanter, le barrage s'effondrerait et je serais balayée par les eaux glacées de la pauvreté et du désespoir.

La magie vous permet d'atténuer vos défauts, mais elle ne les fait pas disparaître. Nous vivons toujours dans l'univers matériel et devons donc obéir à ses lois. Ce n'est pas parce que ceux qui pratiquent la magie n'obtiennent pas toujours exactement ce qu'ils souhaitent à l'exact moment où ils le souhaitent que la magie est vaine. Obtenir ce que l'on veut n'est pas la seule raison pour laquelle on pratique la magie.

Si la magie fonctionnait, arguent les cyniques, alors les prêtres vaudous d'Haïti accompliraient leurs rituels dans un paradis tropical intact, et non dans le pays le plus pauvre de tout l'hémisphère occidental. Si la magie fonctionnait, les cérémonies Winti, avec leurs offrandes odorantes aux ancêtres et leurs rituels de possession, assureraient aux Surinamais une vie dans des palais sylvestres, à fumer du *ting's Colombian* frais au bord de la piscine, plutôt qu'une existence misérable à vendre de l'ecstasy à des touristes dont le sac à dos chic valait plus qu'un mois de leur loyer. Si la magie fonctionnait, les femmes d'Europe de l'Est arrachées à leur Biélorussie natale briseraient les vitres de leurs prisons du Quartier

rouge d'une simple prière à la Vierge Marie. Si la magie fonctionnait, la sorcière américaine moyenne passerait un peu moins de temps sur Instagram à confectionner des potions aux pieds-d'alouette pour guérir de son traumatisme sexuel et retrouver son équilibre mental, et un peu plus sur son art.

Quoique la magie nous permette souvent d'obtenir ce que nous désirons, satisfaire nos besoins n'est pas son but initial. La magie connecte les gens à leurs racines, à leurs ancêtres spirituels et à leurs alliés, aux centaines de milliers d'êtres qui ont fait avant eux l'expérience de telles luttes. Parce qu'elle est un acte créatif, la magie enrichit nos vies. Quand on est seule et frigorifiée, nos chants sont peut-être la seule chose qui nous protège de la mort. Même quand on a l'impression que toute la civilisation conspire pour nous l'arracher, la magie nous donne de l'espoir, du plaisir et, plus important, la magie nous rappelle que nous avons un pouvoir, même si on ne voit pas encore comment l'utiliser. Si la plupart des systèmes d'oppression s'évertuent à bannir la magie, c'est bien parce que celle-ci connecte les gens à leur pouvoir.

31 décembre 1996. Seule, je me suis rendue au Leidseplein, une des plus grandes places d'Amsterdam, où j'avais l'intention de lancer un sort. Je savais qu'à minuit pile, on assisterait à une explosion d'énergie et de bienveillance. Dans un monde idéal, les sorcières expérimentent leurs sorts dans la nature, sous le clair de lune et la canopée des feuilles, où le pouvoir ne vient pas des gens, mais des pierres, du vent et des arbres. Mais nous ne vivons pas dans un monde idéal, et l'enthousiasme des Amstellodamois était tout ce que j'avais sous la main.

Les dents claquantes, la silhouette emmitouflée dans mes écharpes et ma fine veste en laine, je me suis dirigée vers le centre de la place délimité par un cercle d'arbres arachnéens aux branches ornées de guirlandes lumineuses. Des décorations de Noël en forme de flocons de neige surmontant les rues étroites canalisait les fêtards vers la place. On entendait au loin le son de la flûte et du tambour. La foule s'est densifiée. À l'approche de minuit, les yeux fermés au milieu de tous ces gens, je me suis d'abord tournée vers

le nord et j'ai visualisé les géants de glace et les loups des steppes aux yeux brûlant d'un feu sauvage.

— Grands gardiens. Esprits du Nord. Venez à moi.

J'ai murmuré cette invocation avant de pivoter dans le sens des aiguilles d'une montre pour appeler les Esprits de l'Est, du Sud et de l'Ouest, en nommant leurs qualités, en chantant leurs louanges et en demandant leurs faveurs.

10-9-8-7-6... Alors que les dernières secondes nous séparant de 1997 s'égrenaient, j'ai pressé mes paumes l'une contre l'autre devant moi. La foule bouillonnait d'excitation, les yeux brillants. Une fille vêtue d'une doudoune, d'un bonnet et de mitaines a posé les mains sur les joues de son compagnon, impatiente de l'embrasser. Des Anglais ivres titubaient bras dessus, bras dessous en beuglant leurs chants de football. Des travestis tout en plumes et maquillage arc-en-ciel se pavanaient en sautillant non loin d'un feu illégal sous l'œil de sinistres agents de police revêtus de gilets jaunes fluorescents. L'intention derrière mon sort était simple : je voulais du réconfort. Je voulais un protecteur. Je voulais que quelqu'un me regarde dans les yeux et me dise que tout irait bien.

Figurez-vous qu'il ne m'est même pas venu à l'esprit de demander une solution à mes problèmes ou la confiance qui me permettrait de les résoudre. Je croyais que seul un tiers pouvait m'apporter la solution, aussi est-ce ce que j'ai demandé. Comme n'importe quel scientifique vous le confirmera, la question que l'on pose détermine en grande partie le résultat de l'expérience.

Les bras levés vers les feux d'artifice dont le soufre et les étincelles illuminaient une mer de visages exultants, les joues baignées de larmes, j'ai observé la foule s'embrasser et s'étreindre. J'ai offert le sel de mes larmes en libation, et j'ai dit :

— Je vous en prie, par les pouvoirs de la Déesse, du Dieu et du Saint Androgyne, envoyez-moi un protecteur. Envoyez-moi quelqu'un qui m'aidera, m'aimera et me tiendra chaud, même si ce n'est que pour une nuit.

J'ai frappé mes mains l'une contre l'autre puis les ai dressées vers le ciel, libérant les Gardiens des points cardinaux pour qu'ils trouvent mon protecteur et me le ramènent. Avant même d'avoir quitté la place, j'ai su que mon sort fonctionnerait.

Un de mes mentors, Robert Allen, un magicien cérémoniel de l'Ordre hermétique de l'Aube dorée, affirme que les sorts ont trois composantes : l'émotion, l'intention (la pensée symbolique) et l'action. Le praticien peut se tromper sur chacun de ces points, mais les problèmes commencent souvent avec l'émotion. Si celle-ci est l'angoisse ou le désespoir, ce ne sera pas une partie de plaisir. Dans tous les cas, générer une émotion n'a rien d'aisé. Aujourd'hui, quand je jette des sorts avec mes clients, ils se sentent parfois intimidés, ou trouvent difficile d'accéder à l'émotion qui les a menés à moi. Être capable d'accéder à une émotion sur commande demande de la pratique, en sorcellerie comme au théâtre. Être capable de convoquer une émotion puissante et authentique à volonté, sans se tromper, requiert beaucoup de savoir-faire. Les sorts ne fonctionnent efficacement que si l'émotion qui les anime est vraie. Comme la plupart des moteurs, les sorts ont besoin de carburant. L'émotion enflamme le sort ; l'action l'envoie faire votre boulot dans l'univers.

Peu après le jour de l'an, je suis retournée à l'auberge de jeunesse. Des SDF mouraient de froid dans la rue, et mon appartement était à peine plus chaud. C'étaient les vacances, aussi ai-je eu de la chance d'avoir une place. Je me suis attribué la couchette supérieure d'un lit superposé dans le dortoir des filles bondé, trop heureuse de partager mon espace avec les corps brûlants de deux douzaines d'étrangères. J'ai remarqué que l'occupante de la couchette sous la mienne avait laissé là l'étui de sa guitare. Cette personne était si dévouée à sa musique qu'elle n'imaginait pas voyager sans son instrument. J'aurais voulu faire preuve du même engagement à l'égard de mon art.

Plus tard ce jour-là, attablée dans un café bon marché du Quartier rouge avec une soupe à l'oignon, j'observais la danse des flocons sous les réverbères. *Je me demande combien de temps je vais devoir attendre mon sauveur*, me disais-je. À ce moment précis, une silhouette menue a émergé, agitée, des tourbillons de neige. Les mèches blond vénitien qui s'échappaient de son bonnet et son nez pointu et retroussé rougi par le froid ont un instant illuminé la rue plongée dans les ténèbres. Isla. Ma Reine des fées et des monstres. La Sorcière blanche tout droit sortie du blizzard de Narnia.

Non. C'est impossible, ai-je songé. Ma Reine des fées a disparu un instant derrière des voiles blancs frissonnants. J'ai hésité. J'étais terrifiée par cette femme. Quand j'étais arrivée en Europe, j'avais craint qu'elle ne m'envoie un tueur à gages. Nous ne nous étions pas parlé depuis que j'avais quitté les États-Unis quelque six mois plus tôt, période durant laquelle elle était devenue à mes yeux la représentante du chaos absolu, un être doté d'un pouvoir d'annihilation sans commune mesure. Comment pouvait-elle être l'ange que la Déesse m'avait envoyé ? Pourtant, me raisonnais-je, rejeter ce messager reviendrait à rejeter la volonté de la Déesse. Après une longue hésitation, j'ai bondi de ma chaise et me suis lancée à sa poursuite dans le dédale rouge qui conduisait au cœur de la ville.

Quand elle m'a vue, ses yeux se sont écarquillés et elle a secoué la tête en battant des paupières, comme si j'étais une apparition spectrale. Sans un mot, nous nous sommes étreintes en tourbillonnant dans la neige. Tout était clair. De nouveau ensemble. Maintenant. Et peut-être pour toujours.

La guitare que j'avais vue à l'auberge de jeunesse était celle d'Isla. Elle n'avait prévu de rester que trois jours à Amsterdam. Le soir de nos retrouvailles, elle nous a pris une chambre dans un hôtel cinq étoiles dans la même rue. Le choix de l'avoir suivie m'apparaissait comme inévitable. C'était comme si la Déesse avait choisi pour moi en la plaçant sur mon chemin. Quand nous sommes instables ou traumatisés, on peut manquer les opportunités que la magie nous offre ; nos attentes et nos schémas de pensée peuvent nous aveugler.

Quelques jours après avoir retrouvé Isla, j'ai également reçu une réponse à une annonce de garde d'enfants que j'avais punaisée sur un tableau d'affichage. Une Hollandaise cherchait une nounou pour ses deux enfants, âgés de six et neuf ans. Il fallait aller vivre chez elle, un appartement dans le centre d'Amsterdam, et s'occuper des enfants durant la moitié de la journée contre le gîte et le couvert et une rémunération modérée. Je l'ai rencontrée, et l'offre me paraissait honnête ; c'était une artiste non dénuée de sens de l'humour. Son appartement cosy croulait sous les bons livres, les

bibelots et les tentures en laine aux couleurs vives. Elle m'a dit qu'elle prévoyait de n'engager une nounou que le mois suivant, mais quand elle avait vu mon annonce et senti la détresse qui s'en dégageait, elle y avait vu l'occasion de me donner un coup de main.

J'ai refusé son offre. Isla avait déjà commencé à nous chercher un appartement, et j'espérais pouvoir me remettre à la danse. J'étais partie du principe que cette femme ne m'aurait pas laissé le temps de me rendre à mes cours, le soir. Il ne m'est pas venu à l'esprit que cette artiste ait pu être le secours que j'avais appelé de mes vœux, aussi ai-je décliné son appartement et ses joyeux enfants. J'ai choisi Isla. Ce choix était le mien. La flamme magique me disait de ralentir et de faire attention. La flamme magique était un signe d'Hécate m'informant que je me trouvais à un croisement. Sur nos chemins de vie, les signes abondent. C'est quand nous cessons de prêter attention aux détails de ces messages que nous empruntons la mauvaise route, celle dont nous creusons les ornières en repassant inlassablement sur nos blessures plutôt qu'en prenant la direction de la guérison. Hécate avait placé ces signes sur mon chemin, mais moi seule pouvais choisir où aller. Quoique des détours inattendus puissent quand même nous conduire au bon endroit, quand des panneaux annoncent ATTENTION ROUTE GLISSANTE, la sorcière avisée ferait mieux de ralentir.

Isla et moi avons emménagé dans un appartement refait à neuf sur Spuistraat, dans la vieille ville, à deux pas du centre. Long et étroit comme un wagon de tramway, il était pourvu d'une fenêtre qui donnait sur une rue festive et fleurie où s'affairaient des riverains aux écharpes colorées. Isla n'a pas perdu de temps pour repeindre les murs blancs en lilas et remplacer le confortable tapis ardoise à poils longs par une moquette à la laine encore plus épaisse et entortillée, comme celle d'une chèvre noire. Elle a accroché son hamac et peint le plafond et les poutres d'un indigo foncé. Entre le plafond et la moquette sombres, j'avais l'impression d'être coincée entre deux enclumes. Isla a bien vite repris ses habitudes, s'entourant de voyous et me proposant suffisamment de produits psychotropes pour tenir du soir au matin, mais au moins dormais-je sous une

couette et pouvais-je pousser le chauffage à des températures tropicales.

À Waterlooplein, le marché aux puces en plein air, Isla m'a acheté un manteau en peau de mouton écarlate qui semblait sortir d'un conte de fées, avec sa capuche et sa doublure en laine noire soyeuse. Sur le chemin du retour, j'ai découvert un bâtiment étincelant, tout de verre et d'acier, aux angles aigus qui rappelaient un bateau : la Hogeschool voor de Kunsten. La nouvelle école des arts performatifs, qui abritait la School for New Dance Development. Celle-ci occupait un étage entier du complexe. Non seulement ça, mais ils proposaient un stage intensif de six semaines, qui commencerait un mois plus tard, après quoi ils feraient passer des auditions pour intégrer le BA⁴.

D'un seul coup, tout ce dont j'avais rêvé devenait réalité.

Le printemps est arrivé et Amsterdam est sortie de son hibernation. Les canaux ont fondu, les arbres ont égayé les rues de leur verdure et de leurs parfums. Nous passions à vélo devant des musiciens des rues déguisés en soleils médiévaux, sur les pavés rendus glissants par les pluies de mars. Je me suis fait des amies parmi les étudiantes avec qui je dansais tous les jours. Ines, une intellectuelle autrichienne qui parlait lentement en se cachant délibérément derrière sa crinière blonde grossièrement coupée. Nerea, une Basque à la voix pépiante et aux yeux brillants, toujours prête à vous prendre dans ses bras comme si sa vie en dépendait.

C'est dans une salle vidéo de la SNDO qu'en compagnie d'Ines et Nerea j'ai vu pour la première fois *Le Sacre du printemps* chorégraphié par Pina Bausch. La cassette vidéo était en fin de vie. La musique de Stravinsky crépitait d'électricité statique, des lignes blanches striaient l'image. Mais peu importait. L'odeur des os brisés et du pur carnage était perceptible à travers l'écran. Les danseurs pataugeant dans la terre rouge, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, les premiers sacrifiant une des secondes. Ils faisaient offrande du corps d'une femme pour apaiser les dieux voraces de la nature. Tremblante, la femme tenait dans ses mains une robe rouge, une chose brûlante qui lui causait une vive douleur. Quiconque en héritait devait danser jusqu'à la mort. Danser jusqu'à la mort est un

cliché bien connu des ballerines occidentales, qui doivent continuer à sourire malgré la douleur de leurs pieds ensanglantés dans leurs chaussons. Les ballerines nous laissent croire que la souffrance est une chose sans importance. Tel n'est pas le cas lorsqu'on observe les danseurs de Pina Bausch. Ses chorégraphies fendent la peau du ventre du ballet patriarcal pour en révéler les entrailles. « Je montre la brutalité pour laisser entrevoir son contraire », dit-elle.

La danse, le corps, notre expérience physique directe, constituent l'essence de cette vie magnifique. Les sorcières ne cherchent pas à transcender la réalité matérielle. Le monde est notre matériau brut ; nous voulons le presser pour en boire le nectar. Nous n'aspirons pas à une existence dans un nuage doré entourée d'anges et de vierges. Pas plus que nous n'abandonnons nos corps pour un royaume mathématique abstrait. Les sorcières savent que c'est dans nos relations les uns aux autres et avec notre planète que la vraie magie se produit.

À défaut d'autre chose, ma présence à Amsterdam m'aura servi à découvrir le travail de Pina Bausch. À voir que même si la réalité matérielle peut nous blesser et nous terrifier, même si elle nous hurle sa brutalité au visage, nous pouvons racheter ses crimes. Nous pouvons guérir nos blessures ancestrales. Nous pouvons même rectifier nos propres erreurs. Il est inutile de confesser nos péchés, ou de faire porter notre fardeau à une quelconque divinité. Quand nous créons la beauté, nous devenons nos propres rédempteurs. La Déesse parle à travers nos actes. Si nous pouvons supporter de voir la brutalité que nous autres humains avons fait pleuvoir sur ce monde par nos actes de destruction, nous pouvons aussi ressusciter son contraire par la création.

Quand le jour de l'audition est arrivé, j'avais la certitude que toutes les routes de ma vie menaient à Amsterdam ; là étaient ma place et ma raison d'être. Une centaine de danseurs du monde entier s'alignaient le long des murs de l'auditorium, et seuls neuf d'entre nous seraient admis dans l'école. Mais que voulaient dire les chiffres ? J'avais la Destinée avec moi, et la Destinée se moque bien des chiffres. C'est elle qui *crée* tous les chiffres de l'univers. Mon

désir d'intégrer la SNDO surclasserait le talent de tous les autres. Tous les signes me l'avaient affirmé.

Évidemment, j'ai été recalée.

— Nous t'avons bien observée, Amanda, m'a déclaré mon examinatrice. C'est une école pour danseurs. Nous pensons que tu as plus l'étoffe d'une chorégraphe que d'une danseuse.

J'ai secoué la tête, incrédule.

— Nous créons collectivement, ici, a-t-elle poursuivi. Nous te voyons plus comme une artiste solo.

— Non... Non, ce n'est pas vrai. Je ferai tout ce que vous me direz. J'ai eu une vision, c'est ici que je dois être.

— Tu es clairement une visionnaire, a-t-elle acquiescé d'une voix neutre. Et c'est justement ce qui te disqualifie pour cette école.

Après l'audition, ma raison d'être à Amsterdam, et ma raison d'être tout court, se sont effondrées. Ma flamme magique n'avait servi à rien. Dans la phase de négociation de mon deuil, j'ai questionné l'Univers : pourquoi avais-je reçu tous ces signes ? Pourquoi avais-je fait ce rêve, pourquoi avais-je rencontré ce danseur qui m'avait envoyé à Amsterdam ? Pourquoi avais-je tant souffert du froid, du doute ? Pourquoi m'avoir dotée d'une envie surnaturelle de danser, si c'était pour la décevoir ? Pourquoi la Déesse, l'Univers et tout ce qui tient lieu de pouvoir m'ont-ils poussée à désirer si fort quelque chose hors de ma portée ?

La magie et la synchronicité m'avaient conduite à Amsterdam, puis elles m'avaient abandonnée là. C'est du moins ce que je croyais à ce moment-là. Mais les signes étaient clairs ; c'est l'interprétation que j'en avais faite qui laissait à désirer. Par exemple, dans le rêve qui m'avait menée à Amsterdam, j'aurais dû me rappeler que les magiciens sont des escrocs notoires et que les camions de pompiers suivent les feux. Le rêve me parlait de la *qualité* du temps que je passerais à Amsterdam, mais il ne me disait pas où je devais aller. Le savoir ne m'aurait pas nécessairement poussée à faire un autre choix, mais peut-être aurais-je eu d'autres attentes.

Par ailleurs, mon sort *avait* fonctionné. Quand je relis mes vieux journaux de cette période de ma vie, autour de mes vingt ans, je suis

frappée de voir à quel point je voulais vivre intensément. Expérimenter tout ce que la vie avait à m'offrir. Cela ne signifie pas avoir toujours ce qu'on veut, ou tout réussir avec facilité. L'aventure est rarement confortable. Et j'avais accompli tous les buts que je m'étais fixés. La liste explicite de mes objectifs n'impliquait pas « Sortir diplômée de la SNDO », mais « Étudier à la SNDO ». Case cochée. Je l'avais fait. Pendant six semaines. La magie est l'aventure ultime, parce que même si vous obtenez ce que vous voulez, vous l'obtenez rarement de la façon attendue. Cela dit, maintenant que je suis plus âgée, l'aventure m'attire moins. Aujourd'hui, quand je jette un sort, quel qu'il soit, je prends toujours soin d'y inclure la mention : « Ce sort ne devra causer de tort à personne ni se retourner contre moi. Pour le plus grand bien de tous ceux qu'il concerne et pour le plus grand bien de toutes les créatures. Ça ou mieux. Victoire à la Déesse ! » J'ai appris à la dure à quel point il est important de préciser ces mises en garde. Parfois, je demande même que les changements induits par ma magie soient *doux et gentils*.

La magie est un duo entre vous et l'Univers. Une histoire d'amour. Les signes sont le langage de l'Univers ; ce sont de doux murmures, pas des ordres. Pourtant, comme dans la vie ordinaire, si votre partenaire vous offre un bouquet de roses, cela ne veut pas nécessairement dire que vous passerez votre vie ensemble. Cela peut revêtir une douzaine de sens différents : des excuses, de la gratitude, du devoir, de l'affection. Mais le plus important, c'est que ça matérialise un lien, une relation. Et les relations demandent que l'on soit à l'écoute, pas seulement de nos désirs, mais de ce que notre partenaire a à dire. Quand vous recevez un signe, votre interprétation compte. Puis, la façon dont vous agissez en conséquence est tout aussi importante que le message que vous avez reçu en premier lieu.

Nos histoires ne se terminent pas quand nous n'obtenons pas le résultat espéré. Je n'ai pas intégré la School for New Dance Development. À l'époque, j'ai pensé que ma magie m'avait lâchée. Alors que, vraiment, mon rêve, mes signes et mes sorts m'avaient ouvert de nouvelles perspectives, m'avaient emmenée en Europe et plus encore. Même ces mots font partie du message du rêve initial. Il

s'avère, comme toujours, que les mots magiques de mon Magicien étaient les bons.

9. Ennemis et alliés dans les royaumes astraux

À présent, les femmes reviennent de loin, de toujours : de
« sans », de la lande où l'on garde les sorcières en vie.

Hélène Cixous, *Le Rire de la Méduse*.

La princesse était morte quelques jours avant mon arrivée. L'Angleterre était en deuil. Les princes Harry et William marchaient d'un pas solennel derrière le corbillard de leur mère, au milieu d'une marée de bouquets de fleurs, qui s'entassaient le long de la route et devant les portes du palais jusqu'à la taille. À cette époque, je ressemblais à la princesse Diana. Les cheveux courts et teints en blond. Les gens m'abordaient en pleurant dans la rue, m'offraient leurs bouquets écrasés. Je m'identifiais à leur peine. Je m'identifiais à la princesse Diana. J'adorais quand elle disait : « Je suis un esprit libre. Ça ne plaît pas à tout le monde, mais c'est ainsi que je suis. » Enfant, j'avais une poupée en papier à son effigie, avec tous les accessoires : son manteau de fourrure, ses chemisiers guindés à col montant, sa tiare, sa robe de mariée. Le sort de la princesse Diana signifiait, pour certains d'entre nous du moins, que le mythe de la princesse – le prince la sauva et ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants – était mort. Personne ne viendrait nous sauver. Le patriarcat avait essayé de nous vendre ce mythe, et nous voyions comment il se terminait : dans les flammes.

Je suis arrivée en Angleterre, l'île de mes ancêtres et le lieu de naissance de la sorcellerie moderne, début septembre 1997. J'ai pris une chambre chez une veuve habitant New Cross Gate, dans le sud de Londres. Cette dame âgée d'une nature gaie avait jadis vécu dans l'abbaye de Westminster où son mari, de son vivant, avait été diacre. À présent, elle louait sa chambre d'amis à des étudiants. C'était une maison victorienne toute tarabiscotée, en briques, comme ses voisines. Les façades de ces maisons collées les unes aux autres donnaient directement sur la rue, mais à l'arrière, leurs jardins contigus formaient un joyeux capharnaüm végétal qui me rappelait les livres de Pierre Lapin. Chaque parcelle n'était séparée de ses jumelles que par une clôture basse aux piquets blancs et abritait des mares obombrées par des saules pleureurs, des plantations de chou rouge, des carottes sauvages et une kyrielle de corbeaux qui s'invectivaient mutuellement et déployaient parfois leurs ailes courbes pour fondre sur un escargot.

Durant le Blitz, les nazis avaient systématiquement bombardé le sud de Londres du fait de sa proximité avec les docks. Chaque pâté de maisons de notre quartier comportait des bandes de bâtiments modernes qui avaient poussé dans les années 1950, autant de cicatrices de la guerre striant diagonalement les rues sur des kilomètres à la ronde. Ma propriétaire avait connu le Blitz. Son père, un prêtre, avait couru de maison en maison pour offrir à ses paroissiens du pain et de l'aide alors que les bâtiments s'écroulaient autour de lui. Ma propriétaire m'a confié qu'elle aurait bien voulu rentrer dans les ordres elle aussi, mais que l'Église ne l'autorisait qu'aux femmes majeures, aussi avait-elle fait ce qui s'en rapprochait le plus en épousant un diacre. Elle avait élevé ses enfants et pétri son pain pendant qu'il s'occupait de ses ouailles. Au ^{xvi}^e siècle, Christopher Marlowe avait été assassiné dans un pub un peu plus loin dans la rue, et William Blake avait vu un arbre habité par des anges dans un cimetière à l'abandon juste de l'autre côté de la colline, où j'allais souvent me promener pour me rappeler qu'aucun tourment n'est éternel. Si on lui en donne le temps, la nature résout toutes les énigmes. C'est du moins ce que me disaient les lianes voraces et les croix écroulées.

Un papier peint William Morris chargé d'oiseaux, de plantes grimpantes et de grenades couvrait les murs de ma chambre étroite et exiguë, que la faible lueur du jour filtrée par les voilages brodés peinait à éclairer. La première nuit, dans mon matelas déformé par les corps transpirants d'une douzaine d'autres étudiants avant moi, je n'ai pas fermé l'œil. Des cris à vous glacer le sang en provenance du jardin m'ont maintenue éveillée. Le lendemain matin, j'ai dit à ma propriétaire qu'un meurtre avait été commis sous notre saule pleureur.

— Oh oui, ce sont les renards. Ils font un sacré raffut, n'est-ce pas ? Mais vous verrez, au printemps, leurs petits sont adorables. De vraies petites boules de poils roux.

Après mon échec à l'audition de la SNDO au printemps précédent, Isla et moi avons rompu. Elle avait cependant proposé de me payer mon billet d'avion pour New York si je consentais à poser pour sa *Galerie des âmes perdues*. Je devais émerger d'un lac dans le Somerset, en Angleterre, telle une nymphe dont l'appareil capturerait l'âme pour la conserver à jamais dans le cercle féerique d'Isla. Dévastée comme je l'étais, exposer mon âme immortelle à sa magie féerique était le cadet de mes soucis. Foutu pour foutu... Elle m'avait emmenée en Angleterre pour la séance photo, mais avant que nous n'arrivions dans son reyaume féerique, j'avais appelé le Laban Centre for Movement and Dance pour savoir si, à tout hasard, ils seraient disposés à m'accorder une audition privée. Ils l'étaient.

J'y suis allée et on m'a envoyée dans un cours de première année de danse Graham avec Marilyn, une ancienne danseuse Graham d'une cinquantaine d'années. Je n'avais jamais pratiqué cette technique, mais j'ai fait de mon mieux. Au bout d'une dizaine de minutes, Marilyn m'a demandé d'enlever mon survêtement afin qu'elle puisse voir mon en-dehors et mon alignement.

— Mais je ne porte rien en dessous, ai-je protesté.

J'avais jusqu'ici dansé dans des studios où tout le monde portait des vêtements amples et usés, retenus à la ceinture par un lacet.

— Ce n'est pas très malin de ta part, a fait remarquer Marilyn, les sourcils froncés.

Terrifiée à l'idée de laisser filer ma dernière chance de danser, je me suis exécutée. Elle voulait voir mon en-dehors ? Très bien. J'ai

dansé dans la culotte lâche que je portais pendant mes règles – à la guerre comme à la guerre. À la fin du cours, Marilyn m’a fait un clin d’œil et m’a dit :

— Tu dances avec beaucoup de cœur.

Le Dr North, le doyen de l’école, m’a proposé d’intégrer leur cursus universitaire un peu plus tard dans la journée. À la différence de la SNDO, le Laban Centre délivrait un diplôme aussi rigoureux du point de vue de la théorie que de la chorégraphie et de la technique, et reconnu aux États-Unis. Mon échec à Amsterdam s’est donc révélé être une aubaine.

Puisque la danse était ma religion, il me semblait approprié qu’une église reconvertie abrite les locaux de ma nouvelle école. Mes studios préférés avaient des plafonds voûtés et des vitraux couleur sable, écume et mousse. Dans l’atmosphère que notre respiration et notre sueur rendaient humide, nos exercices étaient rythmés par le claquement de nos pieds sur le parquet, le martèlement de la pluie contre les fenêtres et le son du piano qui élevait nos âmes vers le ciel. Le diplôme s’obtenait au bout de trois ans d’études, cinq jours par semaine, de 8 heures à 18 heures, parfois plus tard en cas de répétition. En trois ans, je n’ai jamais manqué un seul cours. Le vendredi était le jour que j’aimais le moins, car il signifiait que je n’y retournerais pas avant le lundi suivant.

À 7 heures, je me rendais à l’école en joggant dans la brume et la pluie matinales, avec un petit sac à dos jaune que j’avais cousu moi-même et sur lequel j’avais brodé l’œil de la sacoche de la version féminine du Fou, dans le jeu de tarot Motherpeace. Après toutes les épreuves que j’avais traversées, je voulais être comme le Fou, tout recommencer de zéro – comme l’explique Vicki Noble dans son livre sur les tarots –, débarrassée de toute notion de péché ou de transgression. Porter le sac du Fou signifiait que je me lançais dans une nouvelle aventure, que je ne laisserais pas le passé m’affecter, que j’avais rompu avec mon karma et que je faisais confiance à l’Univers pour prendre soin de moi. Bien sûr, j’avais déjà rencontré le Fou avec Isla, et j’avais été envoyée à Amsterdam par la Magicienne, version Motherpeace du Magicien. Techniquement, si j’étais appelée à suivre le chemin théologique du tarot, ma prochaine

carte serait la Grande Prêtresse : la sorcière du jeu, gardienne du savoir et experte du voyage interdimensionnel. En utilisant la numérologie du tarot, les deux cartes qui reflètent mon âme sont la Grande Prêtresse et le Fou. J'étais destinée à devenir la Grande Prêtresse, mais avec tous mes gènes psychiques de Fou, pas étonnant que j'aie toujours voulu emprunter les chemins de traverse, ceux qui font des tours et des détours avant d'arriver à destination.

Au début, j'ai essayé de m'en sortir à Londres sans le strip-tease. Le travail du sexe me faisait du mal, me stressait, accaparait un gros morceau de mon âme et l'enfermait dans une cage (parfois littéralement) loin de moi. Le pire était que j'avais des difficultés à coordonner les parties supérieures et inférieures de mon corps. Quelque part au niveau de mes hanches, la communication était rompue entre le haut et le bas. Je perdais souvent l'équilibre. Je me disais : *si j'y mets assez de force, je vais bien finir par les encastrier l'une dans l'autre*. Je finissais régulièrement par terre quand nous enchaînions les pirouettes.

— Il faut mille chutes pour faire un danseur, me disaient mes professeurs, quand je restais prostrée au sol.

Un jour, j'ai demandé à l'une de mes professeurs de ballet son approbation pour que je m'inscrive au cours de Pilates que l'école dispensait en complément. Nous en avons déjà une séance par semaine, mais j'en voulais davantage.

— Non. Tu es bien assez forte, Amanda. Tu n'as pas besoin de travailler davantage, m'a-t-elle dit en secouant la tête. Tu dois au contraire apprendre à lâcher prise. Pas de Pilates en plus pour toi. Essaie plutôt la méditation.

Malheureusement pour moi, et pour mes partenaires d'alors, je n'ai pas suivi ses conseils. Comment me concentrer sur ma respiration aurait pu m'être d'une quelconque utilité ? J'avais besoin de plus de muscle, de puissance. Notre civilisation nous a enfoncés dans le crâne que si nous échouons, c'est parce qu'on n'y a pas mis assez de force. Cela ne tient évidemment pas compte de tous ceux qui réussissent en raison de leurs privilèges et non du fruit de leur travail. Ni de ceux qui se tuent à la tâche et parviennent à peine à

garder la tête hors de l'eau, écrasés par un système économique et politique justement conçu à cette fin.

J'ai exercé de nombreux jobs. J'ai fait la serveuse à Piccadilly Circus, puis dans un bar de Soho et enfin dans un restaurant pour touristes à South Bank. Pendant un temps j'ai travaillé dans un cabaret de prestidigitation en tant qu'assistante du magicien. Je faisais disparaître des martinis, je sortais un flot ininterrompu de foulards de la bouche d'un chien en ombres chinoises, j'attachais des jeunes femmes faussement effarouchées à une chaise avant que le magicien les décapite et fasse rouler leur tête par terre comme un melon. Mais Londres est une ville chère. Je ne pouvais pas tenir comme ça très longtemps. Les frais de scolarité me prenaient toutes mes ressources. Il m'arrivait souvent de sauter des repas. Je ne pouvais plus voir les pommes de terre en photo. Quand je remontais la Tamise par les rues pavées de Bermondsey et London Bridge, je passais devant une cage en fer suspendue au-dessus de l'entrée d'un minuscule musée de la prison. Au Moyen Âge, on y enfermait les mauvais payeurs et les criminels, qui tendaient leurs mains spectrales à travers les barreaux pour mendier des restes de nourritures ou une gorgée d'eau aux enfants ouvriers aux visages noirs de suie qui cavalaient en dessous.

J'ai brièvement travaillé comme escort. Je me rendais chez des bourgeois au milieu de la nuit quand leur femme n'était pas là. Je quittais la maison de ma pieuse propriétaire et prenais un taxi pour l'ancre d'un hédoniste quelconque avec qui l'agence qui m'employait me mettait en contact via mon pager. Un ancien producteur des Monty Python, qui préférait les Russes parce qu'elles « savaient vraiment y faire ». Un nabab du pétrole suédois qui possédait un lit médiéval sous lequel un compartiment permettait autrefois de loger les chiens pour chauffer le matelas – j'ai craint qu'il ne me force à y entrer. Un homme défiguré, un pilote, atteint de graves brûlures sur tout le corps pour avoir sauvé un enfant d'un immeuble en flammes, et dont la seule récompense était de devoir payer des femmes pour lui faire l'amour. Et encore, je ne vous dis pas tout.

Je me sentais toujours en danger. Le corps que je m'efforçais de parfaire était constamment menacé. Pour autant que je le sache, mon corps était la seule chose que le monde voulait de moi, mais

souvent pour l'utiliser à mauvais escient et au final le détruire. Mais j'étais déterminée à faire tout mon possible pour rester dans cette école de danse. Je deviendrais danseuse, ou je mourrais en essayant.

Maintenant que je suis sorcière, je comprends le pouvoir des mots, et les sorts que nous jetons en esprit, avec nos intentions. Je déconseille à quiconque de dire un jour : « Je vais faire ceci, ou je mourrais en essayant. » L'Univers prendra ça pour un défi. Il se délectera de mettre votre résolution à l'épreuve. Et si vous vous répétez : « Tout ce qui ne me tue pas me rend plus fort », alors vos épreuves ne sont pas près de se terminer.

J'ai passé nombre de mes jeunes années dans toutes sortes d'enfers. Parfois littéralement. L'*Astral*, un des clubs de strip-tease dans lequel j'ai travaillé à Soho, quoiqu'il tienne son nom d'un plan transcendant de l'existence, était en réalité un bar en sous-sol éclairé à la bougie, avec des miroirs rococo, des fauteuils en cuir et une scène centrale pourvue d'une barre en cuivre.

Dans la mythologie grecque, Tantale était un roi envoyé aux enfers pour avoir révélé à ses compagnons les secrets des dieux. Pour prix de sa transgression, les dieux l'ont affamé au pied d'un arbre gorgé de fruits inaccessibles et près d'un étang dont l'eau reculait chaque fois qu'il voulait s'y désaltérer. À l'*Astral*, les femmes avec qui je travaillais enduraient un supplice similaire. Par-dessus tout, elles voulaient – nous voulions –, êtres vues et valorisées. Et c'était presque le cas, mais nous nous faisons toujours avoir à la fin. Les travailleuses du sexe sont des sorcières, puissantes, et pourtant régulièrement traumatisées. Sauvages et déséquilibrées, les chevilles entravées par des bracelets de liberté conditionnelle, elles se réveillent dans les lits d'étrangers affublées de leurs strass autocollants. La magie des blessées est chaotique, assoiffée et éparpillée. Ce genre de magie se retourne souvent contre celles qui en sont à l'origine.

L'*Astral* était un club artistique. Pas de faux seins. Chaque fille avait sa propre beauté, et toutes voulaient être adorées. Le club attirait des célébrités : des chefs restaurateurs, des stars du YBA¹,

des acteurs célèbres, des musiciens de tous bords, d'Eminem et Snoop Dog aux vedettes de la Britpop de Blur et de Pulp, des impresarios punk à l'ancienne, comme Malcolm McLaren. Une brochette d'acteurs de *Band of Brothers*, la minisérie de HBO sur ces jeunes hommes qui se sont illustrés par des actes d'héroïsme durant le cauchemar de la guerre, étaient des clients réguliers à l'époque où ils tournaient aux Pinewood Studios. Même des femmes célèbres fréquentaient le club : Kate Moss voulait que les danseuses lui apprennent deux ou trois choses avec la barre, jusqu'à ce que mon amie Cassandra, une Écossaise fouguese, lui envoie son verre au visage dans les toilettes des dames.

Ces hommes riches et célèbres se battaient pour nous, nous lançaient de l'argent, nous suppliaient de les raccompagner chez eux. Mais à la fin de la nuit, ils nous mettaient à la porte de l'appartement de leur héritière de petite amie sans ménagement et nous rentrions dans nos minables réduits d'Elephant and Castle. Toutes les filles de l'*Astral* rêvaient de devenir célèbres : actrice, pop star, écrivaine. Pas nécessairement parce que nous avions toutes une passion pour notre art, et d'ailleurs certaines ne pratiquaient pas un art en particulier, mais parce que nous nous rendions compte qu'il y avait des gens qui comptaient et d'autres qui ne comptaient pas, et nous savions que nous étions du côté merdique de la fenêtre. Nous avions le nez collé contre la vitre.

Le fossé social est particulièrement prégnant à Londres. Juste au coin de la rue de l'*Astral*, il y avait le *Groucho Club* et le *Soho House*, deux établissements « réservés aux membres » dans lesquels mes amies et moi ne rentrions pas à moins d'être avec les bonnes personnes. Ces façades discrètes et anonymes donnaient l'illusion que derrière leurs portes se cachait un pays de Cocagne, où tous ceux que vous croisiez vous prenaient au sérieux, où la vie était facile et où toutes vos ambitions créatives pourraient se concrétiser. Mais j'étais alors jeune et naïve ; à présent je sais que c'est faux. L'enfer est partout. Même au *Groucho Club*.

Je me souviens d'avoir rencontré un homme plus âgé au *Soho House*, une personnalité périphérique du monde du cinéma, qui

nous avait offert à boire, à mes amies et à moi. Il voulait que nous l'accompagnions chez lui, mais nous avons refusé.

— Fais-nous entrer au *Soho House* une autre fois, et qui sait ? lui avons-nous dit.

Une ou deux semaines plus tard, il est venu à l'*Astral* et a payé pour que je danse pour lui, mais il m'a couvée d'un regard noir tout du long.

— C'est quoi, ton problème ? lui ai-je demandé.

— Je suis venu te voir danser, t'humilier. Te voir nue que tu le veuilles ou non.

J'ai éclaté de rire. Je me fichais bien de savoir qui me voyait à poil.

— Pourquoi ?

— Parce que tu m'as utilisé. Tu voulais juste que je te paie à boire et que je te fasse entrer au *Soho Club*.

— Tss tss... Est-ce que tu m'as offert à boire parce que tu avais envie de me connaître ? Parce que tu te faisais du souci pour moi et que tu avais peur que je me déshydrate ?

Son visage s'est fendu d'un sourire ; un arc-en-ciel de bonheur a visiblement éclaté dans son cœur.

— C'est exact, s'est-il exclamé. Je t'utilisais ! Tu ne m'intéresses pas. Je voulais juste coucher avec toi. Je t'utilisais et tu m'utilisais !

Il était sur un petit nuage ; il n'était plus le pigeon de quelque putain d'un club de strip-tease, mais le contractant d'un marché équitable. Il était si heureux qu'il est parti avant la fin de la danse ; il s'est dépêché d'aller finir sa soirée au *Soho Club*, pendant que moi, je terminais ma nuit de tapin pour bouffer. J'ai toujours été frappée par le fait que les gens ne voient pas le pouvoir dont ils disposent et se sentent victimes du monde. En vérité, ce constat s'applique également à moi-même. J'étais aveugle au pouvoir que j'avais à cet âge ; je me croyais à la merci d'hommes stupides comme lui, obligée de ramper dans l'espoir de mettre la main sur leurs restes. Mais une sorcière doit prendre conscience de son propre pouvoir. Si elle ne le fait pas, jamais elle ne sortira des enfers.

Pendant des années, j'ai été entourée de travailleuses du sexe qui voulaient devenir célèbres et épouser de grands réalisateurs. Des

travailleuses du sexe élevant leurs enfants seules. J'ai dansé à côté d'une femme au visage pointu et aux yeux en amande, comme un renard amical. Les hommes étaient fous d'elle, sans que nous sachions pourquoi. Quand on posait la question aux clients, ils répondaient :

— Elle est tellement gentille.

Ce qu'ils ignoraient, c'est qu'elle avait vu sa famille entière mourir sous les balles, au Kosovo.

Tout autour de moi, les filles tombaient comme des mouches. Les belles jumelles russes, dix-neuf ans, identiques en tous points, sveltes, les seins hauts et pleins, les yeux bleus, la crinière fauve, qui ne parlaient que leur langue natale et ne s'éloignaient jamais l'une de l'autre. L'une commençait une phrase que l'autre achevait. Elles partageaient leur lingerie et les cerises de leurs cocktails. D'un sourire, elles gagnaient plus que nous autres, qui les lorgnions jalousement depuis la cabine du DJ en nous demandant si nous rapporterions assez d'argent pour payer notre loyer. Mais au bout de quelques mois, leur regard s'est durci. Leurs yeux toujours mobiles trahissaient leur nervosité. Le vieux porc qui avait épousé l'une d'elles pour pouvoir les amener au Royaume-Uni était un producteur de porno. Il les avait rendues accros aux amphétamines et les faisait coucher ensemble sous l'œil de la caméra. Leurs corps autrefois souples se sont émaciés, leurs yeux se sont creusés. Bientôt, elles ne sont plus venues travailler. Je ne sais pas ce qui leur est arrivé.

Nombreuses sont celles qui ne ressortent jamais vivantes des enfers.

Une fois qu'on vous y a jetée, on vous rappelle constamment que vous n'avez pas le droit de vous plaindre. Il y a toujours quelqu'un qui connaît pire sort que le vôtre. Ne t'apitoie pas sur toi-même, Perséphone. Au moins ne couches-tu pas avec ta sœur, n'es-tu pas mariée avec un producteur de porno et n'es-tu pas accro au crack.

Depuis mon premier strip-tease dans ce *Motel 6* minable en Californie du Sud, on m'avait fait avaler de force les fruits des enfers. J'y étais donc liée, et j'ai fini par succomber à leurs tentations. Ma nature de Scorpion m'attirait vers les fissures et les crevasses. J'en suis venue à croire que si je m'y enfonçais assez profondément, je

serais capable de vaincre le boss final. Peut-être pourrais-je sauver ma princesse. Battre le jeu. Les enfers sont censés mettre les mortels face à des choix déterminants, des choix courageux. Je croyais qu'ils m'enseigneraient des stratégies pour surmonter le désespoir, que je serais confrontée aux plus profondes réalités de l'existence et que j'en serais grandie. Ce que j'espérais trouver dans les enfers, c'était une meilleure version, plus *badass*, de moi. Dans ses profondeurs, je cherchais ce que les jeunes héros mâles espèrent trouver à la guerre.

Mais plus je m'enfonçais dans les enfers, plus il m'était difficile d'en trouver la sortie. Plus je m'y impliquais, plus ils me prenaient, et plus je me fragmentais. En fait, tout tournait autour de ma fragmentation. Les gens qui se rendent coupables d'agression sexuelle peuvent croire qu'ils le font pour gratter une démangeaison personnelle, mais les conséquences de cette agression rejaillissent sur notre entière civilisation ; le viol a des conséquences politiques à long terme. Le viol conduit ceux qui pourraient devenir de puissants opposants au *statu quo* à gaspiller leur énergie en écumant les enfers à la recherche de leurs fragments perdus, en essayant de recoudre ensemble les différents éléments avec du fil effiloché. Quand la tête de Méduse fut séparée de son corps, elle ne menaçait plus personne. Non seulement ça, mais le « héros » qui l'avait occise accaparait son pouvoir. Quiconque tenait la tête de Méduse jouissait de son pouvoir. Je me voyais comme le patriarcat me voyait. Tel était le véritable pouvoir qu'il exerçait sur moi.

Plus loin je descendais dans les enfers, plus je me rendais compte qu'il n'y avait là rien d'autre qu'une immense et sombre étendue désolée, peuplée de fantômes, d'enfants maltraités, de tourments. La richesse et la valeur n'étaient jamais bien loin, mais toujours inatteignables. Les murs de mon cauchemar ne s'écrouleraient que lorsqu'un prince viendrait me réveiller d'un baiser. Que lorsque quelqu'un reconnaîtrait ma valeur, me verrait derrière mes déguisements infernaux et comprendrait que je suis digne d'amour et de protection. J'ignorais que pour rompre le charme, ce quelqu'un devait être moi.

L'un des plus grands atouts de l'Angleterre, c'est la gratuité des musées. Les plus mauvais jours, j'errais sans but dans les rues. Il pleuvait, il pleuvait toujours, et je me réfugiais dans la Hayward Gallery, un château gobelin brutaliste tapi au bord de la Tamise. Londres est une ville bondée qui vit à un rythme effréné, mais il régnait dans le Hayward un silence tombal. Je posais les paumes et le front contre les parois en pierre glacées de l'escalier pour aspirer leur pouvoir. Entre les murs de cette forteresse régnait l'étrangeté.

Déambulant parmi les galeries, je traversais des salles plongées dans la lumière rose des néons, où l'on entendait des voix s'élever des murs et où l'on voyait des silhouettes spectrales à la tête couronnée s'attarder dans les coins, une tasse de thé en fourrure à la main. La civilisation occidentale a travaillé dur pour désenchanter le monde. Les objets d'art ont rencontré la vitre terne de la réalité ordinaire et l'ont fissurée. L'art a ceci de magique qu'il rend visibles les fruits de notre imagination ; il les apporte dans la réalité matérielle et change notre expérience du monde.

J'éprouvais de plus en plus de difficultés à faire le grand écart entre tous ces univers : le monde de l'art, l'univers de la danse, la sphère des relations, le domaine des femmes et des travailleuses du sexe, la sécurité des maisons ordinaires et l'arrière-pays dans lequel évoluent les sorcières. J'adorais danser, mais le monde de la danse n'était pas mon foyer. Je ne cadrais pas avec les autres étudiants, qui pour la plupart avaient connu une existence protégée. Le monde de l'art était beau en théorie, mais dans la pratique, entre les artistes du YBA que j'avais rencontrés à l'*Astral* et les histoires que j'avais entendues, il se révélait tout aussi misogyne que tout autre. Je ne savais pas où était ma place.

On pratique la magie dans les îles Britanniques depuis que les premiers peuples s'y sont installés, il y a quatorze mille ans. À la préhistoire, la Grande-Bretagne était peuplée de Pictes, de Britons et de Celtes, dont les chamanes célébraient la nature, les animaux et les saisons, et se transmettaient ce savoir oralement, par les chansons et les danses, les contes et les symboles peints sur les murs de cavernes. Quand les Romains ont colonisé l'archipel en 43 après Jésus-Christ, ils l'ont nommé Britannia, d'après Brigit

(Brigantia), la divinité tutélaire qu'ils ont trouvée là, la déesse du Feu et des Poètes, gardienne de la flamme sacrée et des puits. Les Romains sont venus avec leurs propres dieux et leurs pratiques magiques. Ils ont érigé des temples en l'honneur du dieu Mithra à tête de lion, né d'une pierre, et de Minerve, la déesse virginale de la Sagesse et de la Guerre. À Londres ils ont même bâti un temple dédié à Isis, la déesse égyptienne de la Magie et de l'Esprit, reine des enfers, dont les Romains étaient tombés amoureux lors de leurs séjours en Afrique du Nord, et qu'ils avaient ajoutée à leur panthéon.

Quand les Romains sont repartis, quatre cents ans après leur arrivée, l'Empire s'était entre-temps converti au christianisme et avait imposé son dieu unique aux Celtes et aux Pictes. Mais le peuple de Britannia a rapidement mis de côté la nouvelle religion, lui préférant les pratiques magiques des tribus germaniques qui leur avaient transmis leur langue, le vieil anglais, et leur dieu, Odin, maître borgne de la foudre et des runes ; à présent, ils avaient Freyja, la déesse de l'Amour et de la Magie, et Éostre, qui apporte le printemps.

Bien avant les Vikings, bien avant les druides, il y avait des femmes astucieuses appelées *hags*, *runans*, *leodrune* ou *wicces* (qui se prononce comme « witches », sorcières en anglais moderne), autant de mots désignant des sorcières de différents types. Elles pratiquaient la divination avec des runes, connaissaient les secrets des plantes médicinales et faisaient office de prêtresses au sein de leur peuple. L'Angleterre n'est devenue chrétienne qu'au VII^e siècle, quand les missionnaires de Rome ont profité des querelles des seigneurs locaux pour faire main basse sur le système politique et mettre un terme au paganisme.

C'est à cette période que le mot *sorcière* a pris une connotation péjorative, et que les autres termes désignant les praticiennes ont entièrement disparu de l'usage. Avec les inquisitions qui sévissaient en Europe de l'Ouest, la magie est devenue souterraine. Elle réapparaîtrait de façon sporadique au cours du millénaire suivant, à travers les pratiques de John Dee, par exemple, magicien à la cour de la reine Elizabeth. Sorcier et mathématicien, il avait, avec ses conjurés, mis au point un système élaboré appelé magie

énochienne, qui permettait à ses adeptes de converser avec les anges.

Tandis que les pratiques magiques des païens s'inscrivaient dans le folklore – médecine naturelle, amulettes d'amour, maïeutique –, celles de John Dee étaient façonnées par les valeurs de son époque. La magie énochienne qui l'a rendu célèbre impliquait un système élaboré d'appels et d'invocations rivalisant de complexité avec le calcul infinitésimal. Le but de cette pratique était d'appeler anges et démons à faire vos quatre volontés. Il vous fallait connaître leurs noms – Azazel, Focalor, Ashtaroth – et comprendre exactement quel rôle ils jouaient dans les légions démoniaques, si vous vouliez leur commander. La magie de John Dee reproduisait la hiérarchie et le système de domination en vigueur dans l'Angleterre féodale. Quoique son but fût d'interroger les anges sur le langage universel de la création, qui était censé apporter la paix dans le monde, Dee travaillait la plupart du temps pour la reine Elizabeth dans la plus grande pauvreté. Même dans l'Angleterre Tudor, la popularité des sorts d'argent n'avait d'égale que celle des charmes d'amour. John Dee voulait se concentrer sur la découverte des mystères de l'univers, mais il avait une grande maisonnée de bouches à nourrir. Au grand agacement des anges avec qui il travaillait, il passait une bonne partie de son temps de contact à leur demander de l'argent, même pour n'en emprunter qu'un peu.

La magie d'aujourd'hui n'est pas immunisée contre de telles requêtes, et à l'instar de celles de John Dee, nos pratiques sont le reflet de l'époque et de l'endroit où nous vivons. Notre magie est maladroitement multiculturelle, mal à l'aise (et à juste titre) avec l'idée d'appropriation culturelle, souvent partiellement médiatisée par des platitudes sur les réseaux sociaux. La sorcière des temps modernes peut aussi être attirée, à l'image de notre culture, par des biens de consommation comme les boules de cristal, les bougies, les huiles essentielles et les bijoux magiques, plutôt que par l'idée de rendre la justice et de restaurer le monde naturel. Comme tout un chacun, la sorcière moderne est faillible, et je ne prétends pas faire exception.

Bien que John Dee ait passé la fin de sa vie en exil et dans la pauvreté, les pratiques magiques n'ont jamais complètement

périlclité. Elles reviendront régulièrement sur le devant de la scène. Pour donner un autre exemple, la plupart des sorcières d'aujourd'hui incluent dans leur magie certaines pratiques inspirées de l'Ordre hermétique de l'Aube dorée, un groupe qui a émergé à Londres parmi les francs-maçons de la fin du XIX^e siècle et qui comptait dans ses rangs de nombreuses célébrités de l'époque, comme le poète William Butler Yeats. Ses membres fouillaient d'anciennes cités et écumaient les catacombes du British Museum pour exhumer des papyrus magiques sur lesquels étaient rédigés des sorts en grec ancien. Leurs techniques magiques s'inspiraient d'une synchronie de sources : le spiritualisme, les papyrus magiques, l'Antiquité romaine, les traditions celtiques et germaniques, la légende arthurienne, la psychanalyse et, bien sûr, les pratiques magiques de leur ancêtre, John Dee. Ils s'adonnaient à des rituels d'initiation secrets, à la taromancie, à la cabale hermétique, à l'astrologie et à la projection astrale et visitaient les planètes de notre système solaire à travers leurs visions.

De nombreuses sorcières modernes puisent dans la magie cérémonielle de l'Aube dorée, moins par choix que par nécessité. La magie populaire des Celtes s'est perdue au fil du temps. Il était interdit d'en parler, et les rares fragments écrits ont été détruits. Les Romains étaient peut-être des colonisateurs et des esclavagistes, mais ils avaient d'excellents historiens. La plupart des rituels de l'Antiquité occidentale qui ont survécu jusqu'à aujourd'hui nous sont parvenus par l'histoire écrite des Romains. Ces sources, à la différence des traditions orales celtes ou scandinaves pour l'essentiel perdues, ont donc logiquement influencé les praticiens occultes contemporains.

À l'époque où John Dee pratiquait sa « haute magie cérémonielle » dans l'Angleterre élisabéthaine, la sorcellerie, considérée par les puissants comme une « basse magie » était persécutée dans toute l'Europe depuis des siècles. Dans *Caliban et la sorcière*², l'historienne féministe Silvia Federici postule que la persécution des sorcières était moins motivée par une hystérie religieuse ou morale à l'égard des pratiques païennes que par l'essor du capitalisme, dont le besoin constant d'une main-d'œuvre productive ne tolérerait pas que les femmes puissent exercer un

contrôle sur leurs fonctions reproductrices par le concours d'herbes et de sages-femmes (qui pour la plupart étaient sorcières). Il fallait donc les soumettre. En outre, le capitalisme impliquait une division du travail en deux camps : d'un côté les ouvriers, de l'autre celles qui reproduisaient la main-d'œuvre (c'est-à-dire les femmes, qui enfantaient et pourvoyaient aux besoins des plus jeunes, des malades et des personnes âgées). Le travail des premiers était rémunéré, tandis que celui des secondes ne faisait l'objet d'aucune valorisation sociale. En d'autres termes, le travail des femmes a perdu sa valeur et la subordination des femmes aux hommes est devenue une nécessité économique. Les chasses aux sorcières étaient un outil stratégique pour faire accepter leur rôle aux femmes.

De plus, l'argent étant la clé du pouvoir politique, il n'était pas question que les femmes en gagnent. Les prostituées, à la différence des épouses qui avaient des relations sexuelles par obligation ou par plaisir, avaient accès à l'argent, c'est pourquoi elles ont connu le même sort que les sorcières. Enfin, et c'est peut-être le plus important, Federici affirme que le travail caché et non rémunéré, comme celui des femmes, des domestiques et des esclaves est une *condition nécessaire* au capitalisme. Prenons l'exemple des États-Unis : chaque dollar circulant dans le pays vient de la terre. Sans terre, pas d'industrie, pas de commerce, pas de villes, pas de ressources à exploiter, pas de produits à vendre. Les richesses à l'origine de l'essor de l'empire américain ont été produites par les terres volées aux peuples indigènes et cultivées par les esclaves. Même si le capitalisme prétend fonder son économie sur le libre échange du travail contre une rémunération, la plus grande partie des richesses qu'il a accumulées nécessite une classe laborieuse gratuite, ou tout du moins endettée. Une fois les femmes asservies en Europe, le rapace capitaliste s'est intéressé au reste du monde, pillant et réduisant en esclavage au nom du marché « libre ». Les gens qui pratiquaient la magie étaient considérés comme des primitifs, que le régime capitaliste et colonialiste pouvait donc asservir en toute impunité. À l'inverse, les pratiques magiques ont toujours tenu une place importante dans les stratégies de résistance des peuples colonisés. Dans le Nouveau Monde, par exemple, les esclaves afro-caribéens se servaient des pratiques magiques

synchrétiques traditionnelles du Hoodoo pour contourner les lois qui les empêchaient de s'approprier leurs propres ressources et richesses.

Au Moyen Âge, quand on soumettait des sorcières à la question et au bûcher, c'était la plupart du temps pour des raisons d'argent. On instruisait leurs procès pour faire main basse sur les terres d'une veuve, ou pour empêcher les vieilles femmes du village de rappeler aux plus jeunes qu'à une époque, la terre appartenait à tous, et chacun pouvait faire paître ses bêtes librement. On accusait les sorcières de faire pourrir le grain sur pied, ou de tuer le bétail (symbole vivant de la richesse capitaliste). Les pratiques de la sorcellerie sont indissociables de leur contexte économique.

À présent que je suis sorcière à plein temps, un bon tiers de mes clients vient me voir pour des raisons financières. La plupart d'entre eux préfèrent se concentrer sur d'autres choses que l'argent : la famille, la créativité, l'activisme, le but de la vie, mais la peur de la pauvreté reste suspendue au-dessus de nos têtes comme une épée de Damoclès. Pourtant, quand j'étais à Londres, je ne jetais pas de sort pour l'argent, car j'avais des sentiments mitigés à ce sujet. Au plus profond, je détestais l'argent, je le haïssais, et je pensais inconsciemment ne pouvoir en obtenir que par les hommes. Avant que je ne sois en âge de raisonner, ma culture m'avait inculqué, physiquement, la croyance que ma sexualité était la seule chose de valeur que je possédais.

La magie se produit dans un champ, un système d'énergie. Nous ne pouvons la pratiquer en dehors de ce système. Les pratiques magiques reflètent toujours les valeurs sociales, les angoisses et les croyances cachées de la culture de ceux qui la mettent en œuvre. Si nous voulons être capables de consacrer notre magie à de plus belles choses, comme communier avec l'Esprit, célébrer la terre ou libérer notre âme de la servitude, nous devons entreprendre de changer les systèmes globaux qui nous manipulent et nous exploitent. Ce qui nécessite un effort collectif. Les sorts d'une sorcière seule, ou même d'une centaine de sorcières ne suffisent pas. Il faudrait la participation de milliers de sorcières, dans chaque ville, dans chaque pays. Les conflits dont nous faisons l'expérience ne sont pas le résultat d'un échec individuel. Le fait que nous soyons

si souvent convaincues que nous sommes responsables de notre propre malheur, qu'il ne s'agit pas de la conséquence directe d'une oppression politique et sociale délibérée, est l'un des plus grands exemples de manipulation mentale que le monde ait jamais vus.

L'Angleterre est le foyer de la Wicca et de la magie cérémonielle, deux traditions que je connaissais, mais vers lesquelles je ne m'étais jamais tournée. Je ne leur faisais pas confiance. J'ai été élevée dans la sorcellerie, mais pas wiccane. La Wicca est une nouvelle religion, inventée dans les années 1950 par un Anglais, Gerald Gardner, qui s'est largement inspiré de l'Ordre de l'Aube dorée et d'autres traditions. Il prétend que cela lui a été enseigné par une vieille femme, une gardienne des traditions anciennes dans un village rural isolé, et c'est peut-être en partie vrai. Dans sa version du Sabbat, le haut prêtre et la haute prêtresse conduisaient des rituels où les membres de leur convent « vêtus de ciel » (nus) plongeaient leur couteau cérémoniel dans des calices et s'adonnaient à des interprétations assez littérales de l'hiérogamie (le mariage sacré). Ma mère s'était toujours opposée à l'idée de haut prêtre, haute prêtresse ou tout autre haut quelque chose. Elle trouvait que ce n'était pas compatible avec l'esprit communautaire et égalitaire de la sorcellerie. De plus, ces dynamiques de pouvoir, particulièrement dans les convents mixtes, étaient la porte ouverte à tous les abus. Même si, aujourd'hui, je m'inspire de nombreuses Wiccanes des origines – Janet Farrar, Doreen Valiente, Maxine Sanders –, lors de mon séjour à Londres, je n'ai trouvé aucun groupe avec qui j'entrais en résonance ou vers lequel me tourner.

Les pratiquants de la tradition Wicca ont une procédure pour tout. Ils utilisent leur athamé (couteau cérémoniel) comme outil de discernement et de clarté pour appeler les Gardiens de l'Est, ou leur calice pour invoquer ceux de l'Ouest – les gardiens de l'amour et de l'émotion, les esprits élémentaires de l'imagination. Les Wiccans traditionnels ont souvent une structure hiérarchique et une nature exclusive, très imprégnée de l'esprit de l'Angleterre du milieu du siècle dernier. Moi qui suis une Californienne de septième génération, j'éprouvais une méfiance innée pour tout système d'autorité. Du reste, et je pense que c'est toujours le cas pour de

nombreuses personnes qui s'intéressent à l'occulte, j'ai rencontré dans ce milieu beaucoup de gens qui prenaient leurs sombres désirs pour des réalités, ou pire. Les magiciens du chaos qui arpentaient les allées de Watkins Books, une librairie occulte qui existe depuis les années 1980, me donnaient l'impression d'être des charognards de bas étage utilisant leur sigil magique pour draguer.

Le célèbre Aleister Crowley était un membre dissident de l'Ordre de l'Aube dorée, qui a ensuite fondé sa propre organisation occulte, l'Ordo Templi Orientis. Il était très en vogue parmi les magiciens de Londres à l'époque où j'y vivais. Le sujet m'avait d'abord intrigué, car ses travaux sont brillants et puissants, mais chaque fois que je creusais le sujet, la féministe en moi se rebellait. Crowley a écrit le texte du jeu de tarot Thoth, dont les cartes ont été créées et peintes par Lady Frieda Harris, et le jeu lui-même était son idée, au départ, ce que tout le monde a tendance à oublier. Nombre des acolytes de Crowley défendent l'idée qu'il était féministe avant l'heure, mais sa littérature démontre clairement le contraire.

Pamela Colman Smith, une artiste et occultiste originaire de Londres, a peint le Rider-Waite (que la plupart des sorcières connaissent sous le nom Rider-Waite-Colman Smith), le jeu de tarot le plus populaire aujourd'hui, à la demande de l'occultiste britannique et membre de l'Aube dorée Arthur Edward Waite. Elle est morte dans la pauvreté, sans jamais avoir été prise au sérieux par l'organisation. J'avais beau sentir la magie tout autour de moi en Angleterre, je savais que je ne serais pas capable d'y accéder par les chemins traditionnels.

Errant seule dans les enfers londoniens, je gravitais autour de tout ce qui pouvait me distraire du monde ordinaire, des systèmes hiérarchiques et oppressifs, des tripoteurs du métro, du consumérisme vide, de la fonte des calottes glaciaires et de l'hypnose de masse. Starhawk, une des figures de proue de la tradition Reclaiming que j'ai héritée de ma mère, affirme que la magie est un changement de perception. Je voulais vivre dans le monde du sublime, de l'extraordinaire. Je le sentais parfois s'infiltrer dans ma vie ; quand je pratiquais la magie ou que j'entrais dans une galerie, je le sentais battre en moi.

Et je percevais la magie quand je dansais, bien sûr. Quand le monde ordinaire s'effaçait dans le rythme des percussions. Dans les cérémonies vaudoues, on dit que les initiés deviennent la monture des dieux puissants, qui les chevauchent sans le moindre égard pour les lois de notre monde. Leur apparition s'accompagne d'une senteur de frangipanier ; la misère et la saleté cessent d'exister. Le parking crasseux de votre vie se trouve régénéré par le martèlement des sabots des dieux.

Je sentais même le poulx du divin quand je dansais à l'*Astral*. Chevauchée par une déesse du sexe sans peur et sans tabous, nul impératif moral ne me retenait, nul mépris ne m'atteignait. Mais lorsque je quittais la scène, les esprits m'abandonnaient. La nudité et l'érotisme, ça n'était rien ; mais les relations avec les clients... avec la direction... et avec quiconque dans ma « vraie vie » découvrait que j'étais une strip-teaseuse, posaient problème. Comme le dit Sartre, « l'enfer, c'est les autres ». C'est le regard des autres sur les travailleuses du sexe et la façon dont ils se comportent avec elles qui rendent cette industrie dégradante, bien plus que le travail lui-même.

Et dégradée, je l'étais. Quand je suis arrivée en dernière année de mon BFA, j'étais en miettes. J'avais avorté après avoir été mise enceinte par le manager adjoint de l'*Astral*. Un jour, je me suis évanouie en cours de ballet parce que j'avais trop pris de coke la veille au soir ; je me suis relevée et j'ai continué. Mais la danse m'inspirait de plus en plus de colère. J'en étais venue à la voir comme le dieu jaloux de l'Ancien Testament, qui exigeait de moi que je sacrifie tout ce que je tenais pour sacré. L'Esprit de la danse me demandait de sacrifier mon corps, mon unique raison d'être, sans lequel aucune danse n'était possible. Si je continuais sur cette pente, je finirais par me tuer. Je gardais ma lettre de suicide toujours sur moi, dans un sachet en plastique hermétique s'il me venait l'envie de sauter dans la Tamise, afin que ma mère et mes frères sachent que ce n'était pas leur faute.

Avant qu'une sorcière ne devienne sorcière, elle est enlevée dans le labyrinthe des enfers. Un monstre, un Minotaure, vit au cœur de chaque dédale. Nous avons tous nos propres monstres, comme

nous avons tous un enfer rien qu'à nous. Afin de devenir une sorcière, l'initiée doit affronter son monstre, puis retourner dans le monde d'en haut plus forte et plus sage. Personne, héros ou héroïne, ne peut s'échapper des enfers sans une aide extérieure. Dans les contes de fées, quand on lui confie une tâche impossible, l'héroïne s'en remet à ses alliés : des souris qui lui cousent une robe de bal, des fourmis qui trient le riz pour elle. Mais dans beaucoup de cas, ces alliés ne sont pas dignes de confiance. Certaines ne deviennent princesses qu'au prix de leur premier-né.

Je n'ai jamais su à qui faire confiance quand je me trouvais dans les enfers. J'avais des amis, à l'école, au travail, mais le temps que j'avais déjà passé aux enfers m'avait rendue lunatique et acerbe, remplie de fureur, de désirs et de besoins. Plus que la plupart des gens ne peuvent en encaisser. Les femmes avec qui je travaillais dans les clubs étaient un genre particulier de sorcières : des vautours affamés, mystérieux et hypnotiques. Nous étions abîmées et toujours nous luttions, nous dispersions notre pouvoir dans toutes les directions, nous nous réveillions dans des pièces enfumées à côté d'hommes étranges, nous nous jetions à leur cou jusqu'à les faire fuir, terrorisés. Notre énergie était chaotique et indisciplinée. Nous étions des pyromanes, mais pas des alliées sur qui l'on pouvait compter mutuellement.

Il y avait beaucoup d'hommes parmi mes amis, que j'avais connus ici ou là – pas à l'*Astral*. Ils connaissaient ma situation et voulaient m'aider. L'un d'eux souhaitait par exemple contribuer à mes frais de scolarité en tentant de me prostituer auprès de son frère (sans succès, car j'ai refusé). Un autre voulait bien m'aider à payer mes cours si j'acceptais d'aller passer un week-end à Paris avec lui ; ni sa maîtresse ni sa femme n'auraient besoin de le savoir. Je connaissais des hommes bons, aux yeux desquels je devais paraître monstrueuse : calculatrice, suspicieuse, toujours sur la défensive, voire dangereuse. S'ils se montraient trop gentils avec moi, je couchais avec leurs amis, ou je disparaissais dans la nuit. Dans les légendes, ce sont les héros et les princesses qui ont des alliés, pas les monstres. Les monstres aussi ont une raison d'être. Mais alors que les héros ont les dieux de leur côté, les monstres doivent se débrouiller par eux-mêmes pour survivre.

On en revient à Méduse.

Le mythe classique nous est raconté par Ovide : Méduse, belle et sage prêtresse d'Athéna, déesse des Arts, de la Civilisation et des justes causes. Un jour, Poséidon, le dieu des Mers, sortit des eaux et viola Méduse à même le sol du temple d'Athéna. Outragée, Athéna, une déesse fréquemment utilisée comme porte-parole du patriarcat, punit Méduse pour son indiscretion. Elle aurait dû faire plus attention, elle n'aurait pas dû porter cette robe, elle n'aurait pas dû boire, elle n'aurait pas dû sourire comme ça... Athéna changea Méduse en une gorgone, un monstre hideux aux yeux rouges et flamboyants, à la bouche béante et à la chevelure constituée de serpents venimeux. La gorgone se retira sur une île déserte de la Méditerranée pour ménager sa honte.

Mais l'histoire de Méduse ne s'arrête pas à son exil. Des hommes vinrent des quatre coins du monde dans l'espoir d'occire ce démon serpentin et ainsi se tailler une réputation de héros. Cependant, tout homme qui portait les yeux sur Méduse se changeait instantanément en pierre – leurs expressions d'horreur sculptées pour l'éternité. Chaque fois que Méduse passait devant ces statues grimaçantes, cela lui rappelait la répulsion qu'elle inspirait aux autres et la honte qu'elle éprouvait.

Dans la version d'Ovide, Méduse n'a pas de sentiments, de pensées ou de désirs propres ; elle n'est rien d'autre qu'un obstacle que Persée doit surmonter. Ovide n'a pas raconté l'histoire de Méduse pour s'apitoyer sur l'injustice de son sort. Il n'en fait mention que parce que, dans l'une de ses aventures, Persée parvient enfin à lui couper la tête pour la présenter à un roi dont il veut baiser la fille.

À la fin, un miroir eut raison de Méduse. C'est Athéna qui avait donné le tuyau à Persée : utiliser son bouclier réfléchissant pour renvoyer à Méduse sa propre image. En voyant son reflet, Méduse serait pétrifiée par sa propre laideur. L'astuce fonctionna. Comme prévu, Méduse se figea de déception et de peur ; elle était hideuse. Persée lui trancha la tête et la jeta dans un sac. Il la sortait parfois pour frimer, ou s'en servait d'arme pour stopper des armées conquérantes dans ses nombreuses autres aventures. À la fin de

l'histoire, la réalité a repris ses droits. Le héros a gagné, le monstre a perdu, et la foule applaudit.

Mais à l'école, je suis tombée sur une autre version du mythe. Nous étudions le féminisme français : Luce Irigaray, Julia Kristeva, Hélène Cixous et Catherine Clément. J'ai lu l'essai de Cixous, *Le Rire de la Méduse*, et j'ai commencé à comprendre que la Méduse qui m'était apparue lors de mon premier enlèvement n'était pas ma persécutrice, mais mon alliée.

En grec ancien, le mot Medousa se traduit par « gardien » ou « protecteur ». Quand j'ai vu Méduse sortir du placard de mon enfance, elle est apparue parce qu'elle savait ce qui allait m'arriver ; elle en avait elle-même fait l'expérience. Méduse est un avatar de la sombre déesse des Croisements, et elle se présente comme gardienne et guide à ceux dont la personnalité est fragmentée et déchirée morceau après morceau.

Dans *Le Rire de la Méduse*, Cixous parle de l'espace de l'imaginaire, du magique, de « l'autre » (c.-à-d. les femmes, les homosexuels, les gens de couleur, les handicapés, les personnes non neurotypiques), qui a été défini comme quelque chose qui se tient en-dehors des domaines ordinaires qu'elle et les autres féministes françaises appellent l'« ordre symbolique ». Ce terme, inventé par Lacan avant d'être repris par les philosophes féministes françaises, désigne ce qu'elles appellent aussi la « Loi du Père », dans laquelle une enfant se voit attribuer « une identité symbolique et une place dans l'univers humain du sens³ ». L'enfant, née innocente et informe, devient alors à la fois un sujet indépendant et un sujet des lois et de sa culture, par décret du langage qui ordonne l'univers. Elle est une fille. Elle agit comme une fille. Elle porte des vêtements de fille. Elle n'est pas drôle. Elle est née de la côte d'un homme. Elle est cucul la praline. On la nomme et, par ce baptême, tels les démons de John Dee, elle est contrainte de se conformer aux lois du Père. Sitôt que le langage nous prend au piège, nous sommes engluées dans la toile de l'ordre symbolique : une prison de langage et de symboles d'où le sujet ne peut s'échapper. Les sorcières, les femmes et tous les « autres » sont exilés dans les marécages sombres en périphérie de l'ordre symbolique. Nous qui nous tenons à l'extérieur de l'ordre symbolique sommes affectés et

influencés par lui, soumis à ses caprices, mais ne sommes jamais autorisés à brandir de baguette magique (le phallus), ce sceptre de pouvoir, pour nous-mêmes. Mais au lieu de démentir notre nature de Méduse, de sorcière ou de monstre et de chercher à gagner par les armes une place à la table ronde des héros, Cixous affirme que nous devons revendiquer les royaumes des ombres pour nous-mêmes. À l'extérieur de l'ordre symbolique, notre territoire inexploré s'étend à l'infini. Les îles de Circé, de Méduse et de Morgane le Fay se trouvent dans cet espace sauvage, le pays de la sorcière.

« Cesse de chercher la sortie des enfers, me disait Méduse. Trouve plutôt une façon de revendiquer ton territoire. Si le Seigneur t'a exilée dans le désert, la Déesse peut transformer ce désert en un jardin de délices. »

Une fois que j'ai entendu Méduse me parler, j'ai pris conscience que je n'étais plus seule. J'avais des alliées autour de moi. Maya Deren. Hannah Wilke. Sylvia Plath. Katherine Dunham. Nijinska. Hélène Cixous. Sandra Cisneros. Audre Lorde. Martha Graham. Remedios Varo. Dorothy Cross. Simone Weil. Phoolan Devi. Wendy Houston. Frida Kahlo. Pina Bausch. La première fois que j'avais vu l'œuvre de Pina Bausch, je ne l'avais pas identifiée comme alliée. Je l'avais vue comme mon étoile du berger, un phare constamment hors de ma portée. Mais une fois mon initiation londonienne terminée, le vent allait une fois de plus tourner quand j'ai compris que je n'avais pas seulement le pouvoir de la suivre, mais *d'être avec elle*, de faire partie de son convent. Tel est le changement de perception dont parlait Starhawk. Ce moment où l'on cesse de se voir comme une suppliante et où l'on commence à se considérer comme une *participante*, une conjurée, une agente. Cette bascule marque le moment où l'on devient sorcière.

Pina Bausch explore les parties les plus vulnérables et les plus féminines de l'expérience et les sublime. Je n'oublierai jamais la première fois où j'ai vu *Café Müller*. La scène où une femme, cherchant désespérément l'approbation et le soutien de l'homme qu'elle aime, se jette dans ses bras, et il refuse de l'attraper. Elle tombe par terre comme un sac de plomb. Mais ça ne l'arrête pas. Elle recommence, encore et encore ; et elle tombe, encore et

encore, physiquement meurtrie par son besoin irrépressible et le désintérêt de son amant. Cela donnait corps à un sentiment que j'avais connu, celui de me jeter sur les hommes en implorant leur pitié, leur compassion, leur aide, et d'être rejetée, méprisée, repoussée, « pas rattrapée », puis traitée comme si, parce que personne ne m'avait rattrapée et que je m'étais blessée, je m'étais moi-même dévaluée. Marchandise endommagée. Une pomme abîmée laissée à la merci des charognards, s'ils daignaient s'y intéresser. Mais transformer cette vulnérabilité en force faisait de Pina un oracle et une sorcière de premier ordre. Quand une sorcière revendique son pouvoir, sa vulnérabilité, sa vision ouvrent le monde en deux et changent tout. Des baguettes apparaissent partout autour d'elle, jaillissant de la terre elle-même. Dans le mythe de Perséphone, Hadès emmène la vierge de force aux enfers au moment où elle est en train de cueillir un narcisse. Pour que l'ordre du monde soit préservé, il ne peut la laisser atteindre la fleur. Ses fleurs sont sa baguette magique, un instrument de transformation. Ses graines sont portées par le vent. Quand toutes les sorcières du monde prendront possession de leurs baguettes fleuries, l'ordre patriarcal tombera.

À l'image de la mythologie qui regorge d'histoires de monstres horribles terrassés par les héros de l'ordre symbolique, la danse classique abonde d'histoires de femmes qui rencontrent la mort dans les royaumes féeriques, les sous-bois profonds, ces endroits où l'on peut danser jusqu'à la mort. *La Sylphide*, *Le Lac des cygnes*, *Le Sacre du printemps* ont tous été composés par des hommes. En tant que jeune femme, je m'identifiais souvent aux danseuses du *Sacre du printemps* de Pina Bausch, qui se lancent la robe rouge maudite à tour de rôle pour ne pas être celle qui finira sacrifiée sur l'autel du patriarcat. À la fin, l'une des danseuses meurt, elle perd, mais Pina a trouvé une échappatoire à la binarité de cette fin, par la chorégraphie elle-même. Parce que c'est elle qui raconte l'histoire.

Dans un autre mythe rapporté par Ovide, Apollon, dieu de la civilisation patriarcale, tombe amoureux de la Sibylle de Cumès, une prêtresse prophétique de la déesse serpent. Mais celle-ci le méprise ; quand Apollon la courtise en lui promettant la vie éternelle,

elle refuse ses avances. Apollon la punit pour l'avoir rejeté. Se croyant généreux, il lui octroie quand même la vie éternelle, mais pas la jeunesse éternelle. La Sibylle finit par se flétrir, devenant d'abord une vieille femme courbée, rapetissant ensuite jusqu'à la taille d'un cricket, puis d'une feuille desséchée ; elle finit par tomber en poussière, que le vent emporte. Il ne reste d'elle que sa voix, qui murmure dans les courants d'air. Elle vit toujours. Nous la respirons. En signe de défi envers Apollon, la Sibylle de Cumes a déclaré : « C'est par ma voix que je serai connue⁴. » À travers nous, la Sibylle peut se réincarner. À travers nous, elle peut parler, créer et être entendue. La voix de la Sibylle est portée par le vent et les tempêtes. Elle fait trembler les feuilles et vaciller la flamme de la bougie ; elle cherche des sorcières qui parleront par sa voix, celles d'entre nous qui sont assez sensibles pour écouter. La voix de la Sibylle, la voix de la Déesse, est comme le vent, sans fin, toujours mouvante, toujours présente. Elle dit : *créez des œuvres qui me donnent corps, ramenez la Déesse dans le monde.*

Les gens sont mal à l'aise à l'idée qu'un esprit les visite. Les médias nous ont habitués à la vision d'un spectre gesticulant aux bras ossus et raides, comme le Fantôme des Noëls futurs. Mais le plus souvent, l'Esprit se manifeste à vous par des coïncidences ou, comme les sorcières aiment à le dire, des synchronicités. Durant mes initiations londoniennes, Méduse a commencé à m'apparaître partout.

Je voyais son visage sur les façades des immeubles, sur les couvertures de livres, dans les œuvres d'art. Bientôt, elle est apparue dans mes propres travaux. La dissertation de mon examen final portait sur la déconstruction de la narration classique à travers la performance ; la pièce de danse qui l'accompagnait avait pour titre *Méduse récalcitrante*. Récalcitrante dans le sens « volontairement désobéissante ». À vingt-trois ans, l'idée de désobéissance volontaire contre la narration classique et l'ordre symbolique qu'elle renforçait m'enthousiasmait. Dans ma pièce, chaque danseuse incarnait un des différents aspects de l'esprit de Méduse. Dans la version classique de l'histoire, Méduse est décapitée ; son esprit, sa subjectivité sont arrachés à son corps. Ma pièce était une

intervention, une façon de garder Méduse en vie et, au bout du compte, une tentative de réunification de ses parties fragmentées. Si, comme le dit la poétesse Audre Lorde, « les outils du maître ne démantèleront jamais la maison du maître », j'avais pour ambition de balancer les outils du maître et de les remplacer par ceux de la sorcière : les baguettes, les chaudrons, le corps, l'imagination, la communauté, la respiration, la force de vie, mon alliance avec Méduse et les autres êtres exilés qui errent dans les îles nimbées de brume de l'enchantement.

J'ai commencé à me remémorer mes origines, plutôt que de les rejeter. Avec Joanne, ma camarade de classe et amie, nous parlions de la sorcellerie et de l'environnement païen dans lequel j'avais grandi. Nous discussions jusqu'à des heures inavouables dans l'atmosphère enfumée d'un pub local, en nous lamentant sur le sort des pauvres femmes tombées aux mains de l'Inquisition – une grande partie de l'héritage mythologique de mon enfance. Joanne avait grandi dans le Somerset, au sein d'une solide et heureuse famille de la classe moyenne supérieure. Quoique peu tournée vers la religion, elle était fascinée par tout ce qui touchait aux sorcières. Elle leur avait consacré une chorégraphie dans laquelle elle m'avait invitée à danser. J'ai décidé qu'un fois mon diplôme en poche, je ferais un film de sa pièce.

Je voulais rendre hommage à ces femmes tuées par l'Inquisition. Célébrer leurs vies et immortaliser celles qui ont été oubliées, auxquelles l'histoire n'accorde aucune place. Nous nous sommes rendues à Glastonbury Tor à minuit, par une nuit sans lune. C'est sur cette colline envahie par la végétation que Morgane le Fay, une nécromancienne capable de convoquer les esprits des morts, avait vécu dans les brumes d'Avalon. J'espérais communier avec elle et apprendre. Je voulais qu'elle m'aide à ressusciter les esprits des sorcières de temps immémoriaux. Dans la scène d'ouverture de mon film, Nikki, une des danseuses, émerge dans la nuit, cheveux au vent. En faisant appel aux sorcières de l'histoire, j'invoquais mes ancêtres de la terre, tant les Celtes dont je descends génétiquement que mes aïeules spirituelles, les femmes sauvages et les magiciennes qui ont existé de par le monde à travers le temps. Je

ressentais leur peur et leur faim. Je les sentais venir à moi, demander qu'on les entende, qu'on les ressuscite.

Dans son livre *Power of the Witch*, Laurie Cabot évoque le botaniste afro-américain George Washington Carver. Il connaissait les secrets des plantes ; elles révélaient leurs propriétés médicinales quand il leur parlait. Il disait que les écouter, c'était les aimer. « Les secrets se trouvent à l'intérieur des plantes. Pour qu'elles vous les confient, vous devez les aimer assez (...) J'ai appris ce que je sais en observant et en aimant tout. » C'est aussi vrai de la sorcellerie, de la magie et de la Déesse elle-même. J'aime les sorcières. J'aime la Déesse. Si nous nous ouvrons à ce que nous aimons et que nous écoutons, si nous marchons dans sa direction, la Déesse nous révèle ses secrets ; un murmure de sa part, et un chemin de baguettes fleuries jaillit de terre pour nous guider vers notre foyer. Et comme toute sorcière le sait, les baguettes sont les outils de l'initiation.

10. L'amant démon

Ils n'avaient pas navigué une lieue, une lieue,
Une lieue mais à peine trois,
Avant qu'elle n'aperçoive son pied fourchu,
Et elle pleura amèrement.

Auteur inconnu, *The Demon Lover*.

J'ai eu un amant démon. Ils apparaissent souvent au moment où une sorcière est sur le point de prendre possession de son pouvoir. Une ballade écossaise raconte ainsi la plus tristement célèbre version de l'histoire de l'amant démon : une femme abandonne mari et enfant pour partir avec son amant en mer. Elle croit qu'elle et son marin iront vivre pour toujours sur une île où l'or brille parmi les lys. Il s'avère que son amant n'est autre que Satan, et il l'emmène sur la noire colline de l'Enfer, où elle souffrira pour l'éternité. Dans la littérature, quand l'amant démon apparaît, le monde de l'héroïne s'écroule. Tout ce qu'elle croyait réel se révèle faux. Comprenant qu'elle a été dupée, elle en vient à croire qu'elle ne peut pas faire confiance à son expérience et à ses perceptions.

Les amants démons n'ont rien de nouveau. Certaines traditions occultes les appellent *incubi*, des démons masculins qui se pressent, lourds comme des enclumes, contre la poitrine des femmes endormies, les attirant dans des actes de fornication. Les incubes apparaissent dans des histoires de fantômes partout dans le monde. Des esprits nocturnes affamés dans les forêts d'Amazonie ; des

créatures métamorphes aux ailes de chauve-souris dans les îles aux épices de Zanzibar ; chaque fois, ils viennent séduire leur proie et réduire leur monde en lambeaux. Dans *L'Épopée de Gilgamesh*, récit mythologique sumérien, le héros éponyme est le fruit des amours entre une mortelle et son amant démon, Lilu, un esprit nocturne qui survolait les étendues désolées sous la forme d'un oiseau noir de mauvais augure. En 1948, Shirley Jackson a écrit une nouvelle à propos d'un amant démon, tout comme Elizabeth Bowen en 1945. Deux récits maussades et anxiogènes, qui prennent pour décor, l'un, des espaces étouffants, et l'autre, des villes frénétiques aux cheminées brisées, aux bâtiments bombardés et aux rares puits de lumière. Dans ces nouvelles, le démon vient toujours punir la femme d'une façon ou d'une autre. Des femmes qui sont célibataires, qui veulent quitter leur partenaire ou qui ne l'ont pas attendu aussi longtemps qu'elles l'auraient dû. Des femmes qui ne se trouvent pas sous la protection de l'autorité patriarcale. Dans la littérature, les histoires d'amants démons se résolvent souvent thématiquement par le rappel du rôle de la femme dans la société : le désir de liberté ne doit pas prévaloir sur les obligations de l'un ou l'autre sexe. Les anthropologues pensent que la figure de l'amant démon a été inventée pour expliquer des grossesses incestueuses. Même Dracula est un amant démon, qui hypnotise Mina Harker et lui vole son fiancé. L'amant démon est le diable lui-même.

En général, les sorcières ne croient pas au diable qui, en tant qu'incarnation du mal absolu, est une invention chrétienne ; les dieux païens sont plus nuancés. Les plus difficiles ne sont pas nécessairement mauvais ; simplement, leurs intentions s'opposent parfois aux vôtres ou, en de rares occasions, à la force de vie elle-même.

Dans la version classique du tarot, le Rider-Waite-Smith, le Diable est le personnage de l'escroc, l'ombre à la porte. C'est le gardien que vous devez combattre pour mener à bien votre évasion. Le Diable est mauvais si vous vous laissez prendre à la peur qu'il inspire, mais il devient Lucifer, le porteur de lumière et le serpent de la connaissance quand, en l'affrontant, vous prenez conscience de votre pouvoir, que vous avez le choix et que vous n'êtes à la merci de personne. Dans la plupart des versions du tarot, le Diable est

représenté sous les traits de Baphomet, une divinité ailée hermaphrodite pourvue d'une poitrine de femme, d'une musculature d'homme, d'une tête de chèvre, et d'avant-bras tatoués des mots latins *solve* et *coagula*. *Solve* signifie dissoudre, détruire, réduire en pièces, et *coagula* rassembler, réunir en un tout.

Dans beaucoup de jeux de tarot, la carte du Diable montre Baphomet, censément adoré jadis par les Templiers, assis en haut d'une pyramide, un pentagramme inversé sur le front. Sous lui, un couple, le même qui forme une union sacrée sur la carte des Amants réapparaît ici enchaîné ; parfois il y a aussi une foule de gens, tous attachés d'une façon ou d'une autre, soit qu'ils ont été mystifiés ou contraints à agir contre leurs intérêts au bénéfice du diable lui-même.

Je sais que cette personne, mon amant démon, avait sa raison d'être. Il n'est pas simplement apparu dans ma vie pour me permettre d'atteindre mon potentiel, comme c'est souvent le cas pour les femmes dans la littérature patriarcale. Il avait sa propre existence et ses intentions. Néanmoins, pour les sorcières, les événements ont du sens ; les personnes qui entrent dans votre vie délivrent un message. Être une sorcière, c'est vivre dans son mythe personnel... même en sachant qu'on l'invente au fur et à mesure.

Comme dans les légendes, mon amant démon était un monstre, un vampire, une personnalité laide, puissante et mystique que mes amis et moi appelions Nosferatu. Métamorphe, il n'était parfois que laid. Il n'avait aucune difficulté à séduire les femmes, un fait qui a contribué, pour d'évidentes raisons, à faire de lui ma némésis. Une fois, lui et moi avons trouvé dans une vieille boîte à lui un Polaroid d'une mannequin célèbre dans le milieu punk des années 1990. On la voyait assise dans un champ loin de tout, quelque part dans ce qui semblait être l'Angleterre rurale, souriante, les yeux plissés par le soleil ; on aurait dit qu'elle participait à un pique-nique romantique. On aurait dit qu'elle venait de faire l'amour avec le photographe.

— C'est moi qui ai pris cette photo, m'a dit mon amant démon d'une voix faussement désinvolte, confirmant mes soupçons.

Il était beau : grand, les cheveux poivre et sel, des yeux marron remplis de désir cachés derrière de petites lunettes rondes qui lui

donnaient des airs d'intellectuel autrichien du début du xx^e siècle. Mais il pouvait aussi paraître grotesque, parfois, comme le Bossu de Notre-Dame. Il reniflait et essuyait son nez morveux du dos de la main comme un enfant de sept ans ; il se tenait voûté, donnant l'impression d'être déshydraté, engloutissait des croissants gras trempés dans de la mayonnaise et portait des chemises Comme des Garçons froissées, au col et aux poignets noirs de crasse. Durant tout le temps que j'ai passé avec lui, il n'a jamais eu l'air de sortir de la douche, même quand il venait de prendre un bain.

Le soir où il m'a demandé de devenir sa copine, nous avions cette conversation au *Little Joy*, un bouge à Echo Park aux murs lambrissés, où l'on buvait des Pabst Blue Ribbon en canette autour d'un billard défoncé au son d'un juke-box qui ne passait que de la guimauve. Je n'étais pas prête à devenir sa compagne officielle. Lui et moi commencions seulement à sortir ensemble, et j'avais rompu avec mon mari à peine un mois plus tôt. *Mari* est un terme trop fort pour décrire mon ex, mais bon, techniquement, on était mariés. En fait, nous avions peu de choses en commun, sinon notre jeunesse et notre amour pour Nick Cave. Je souhaitais être en mesure de travailler à Londres, et lui avait toujours voulu avoir une green card pour les États-Unis, donc... on s'était mariés devant les autorités compétentes, sans le dire à personne pendant six mois. Mais même si nous n'avions pas échangé de vœux d'amour éternel, nous avions de l'affection l'un pour l'autre, et la rupture avait été douloureuse.

Le soir où mon amant démon m'a emmenée au *Little Joy*, cela faisait deux mois que nous sortions ensemble. À peu de chose près. Il avait accidentellement « perdu mon numéro à la station de lavage » après notre première partie de jambes en l'air, ce qui m'avait rendue sceptique. Mais il avait entre-temps changé d'avis. Il voulait qu'on se mette officiellement ensemble. J'essayais de lui expliquer que je ne me sentais pas prête à m'engager dans une relation quand un couple ivre est venu s'asseoir à côté de nous.

— Elle est trop canon pour toi, a lâché la femme sitôt installée.

J'étais embarrassée. C'était le pire moment pour dire une chose pareille à un homme qui se sentait déjà en position de vulnérabilité. Il a levé les mains, l'air de dire : « J'abandonne. » Je suis sortie

fumer une cigarette et j'ai vu un piéton se faire renverser par un chauffard ivre.

J'étais en deuxième année d'université, où je poursuivais simultanément deux MFA, l'un en théorie littéraire et l'autre en cinéma. J'avais une tonne de devoirs, ainsi que des projets de thèse et des velléités d'enseignement dans chacun de ces deux départements. À cette époque, mon travail reflétait ma colère. Je travaillais sur les femmes en danger. Je placardais sur les flancs des cabines téléphoniques des images de femmes, jambes écartées comme dans une publicité pour une prostituée, avec pour seul texte : *engage-toi. Ou tu me donnes envie de faire des enfants. Et si on s'y mettait tout de suite ?* Des femmes qui se noyaient dans des baignoires. Des femmes piégées dans des cabines de peep-shows qui se flagellaient pour culpabiliser le regard des hommes. Je regardais le monde et je voyais tout ce qui n'allait pas. Je voulais pointer du doigt ces dysfonctionnements et les montrer à tous. Je voulais que quelqu'un fasse quelque chose.

En dépit de ma colère, c'était la première fois que je pouvais me concentrer sur mes aspirations artistiques. Que je « vivais mon rêve », en quelque sorte. Je n'étais pas sous traitement, je n'avais pas besoin d'un psychiatre, je ne sortais pas avec un dealer, je ne me droguais pas et je ne risquais pas ma vie comme travailleuse du sexe. J'avais assez d'argent (entre les prêts étudiants, mes deux indemnités de professeure assistante et mon job d'appoint dans une boutique à Larchmont) pour vivre correctement.

J'étais libre. Mes professeurs plaçaient beaucoup d'espoirs en moi ; mon film sur la danse, mes lettres de recommandation et mes échantillons d'écriture avaient constitué un dossier solide. J'étais la première étudiante de l'histoire de cette fac à avoir intégré simultanément les deux cursus. J'avais bien l'intention de me montrer à la hauteur.

Il était donc logique, en vertu de la structure narrative de tout mythe qui se respecte, que je rencontre mon adversaire précisément à ce moment-là, quand tout allait pour le mieux.

Mon thérapeute de l'époque, un bouddhiste zen qui compte parmi les meilleurs thérapeutes que j'aie eus, m'a expliqué que Nosferatu

était ma némésis. D'après lui, j'avais beau posséder tout ce qu'il me fallait pour inventer la vie que je voulais pour *moi-même*, je pensais, pour une raison inconnue, qu'il était, *lui*, le gardien des portes de mon bonheur. En d'autres termes, je croyais avoir besoin de lui pour obtenir la vie que je voulais. Je prenais tous mes talents, toutes mes compétences et toute ma force de vie, je les déposais à ses pieds, je me prosternais devant lui et j'implorais sa pitié. J'ai su que mon thérapeute était bon dès notre première séance. Je me plaignais du comportement d'un des professeurs que je connaissais : il couchait avec des étudiantes et les punissait quand les choses ne tournaient pas aussi rond qu'il le souhaitait. Les étudiantes en souffraient, et lui continuait son manège impunément.

— Vous évoquez là la question du mal, a commenté mon thérapeute en replaçant ma frustration dans un tableau d'ensemble. Pourquoi les bonnes personnes souffrent-elles si souvent, tandis que celles qui agissent mal sont récompensées ? C'est un problème auquel l'humanité se heurte depuis des millénaires.

Mais qui sont vraiment les « bonnes personnes », et quelle ou qui est la cause de toutes nos souffrances ?

Nosferatu est un surnom évident pour mon amant démon, mais pas le seul dont je l'avais baptisé. Je l'appelais aussi Picotin. Ça sonnait comme le nom d'un mulet sympathique dans un dessin animé du Far West, mais c'était en réalité le diminutif de « Picotin de larmes ». J'arrivais toujours, je ne sais comment, à le faire pleurer. Un jour, après une dispute à propos de je ne sais quoi, je suis partie en courant sous la pluie, et c'est en larmes qu'il a essayé de me faire remonter dans la voiture. Sans succès : cette fois-là je suis allée chez une amie, même s'il avait fallu que je jette des cailloux à sa fenêtre pour qu'elle m'entende.

Parfois, il pleurait pour des raisons valables. Il pleurait parce que je n'étais pas prête à m'engager – moi aussi, je le faisais. Il a pleuré la fois où j'ai dit devant ses amis que ça n'était pas grave de tromper son partenaire si celui ou celle-ci ne le découvrait pas, ce qui lui a causé beaucoup d'embarras à l'idée que cela le faisait passer pour une mauvaise personne. Plus tard, je me suis rétractée et me suis excusée. C'était, de fait, une idée ridicule. Pour ma défense, après

l'échec de mon mariage, j'en étais venue à la conclusion que je reproduisais sempiternellement la même erreur, celle d'être loyale envers des gens qui ne le méritaient pas. Je n'en veux pas à mon amant démon de l'avoir mal pris, mais plus tard, son indignation se révélerait un outil de manipulation mentale.

Un jour que nous étions pelotonnés ensemble dans son lit, j'ai raconté à Nosferatu une expérience que j'avais vécue en camp, l'été de mes quinze ans. À l'époque, j'avais un petit copain de vingt et un ans, qui ne participait pas au camp. J'étais venue là avec ma famille, juste avant la crise qui avait vu mes parents divorcer, mon beau-père sortir de ses gonds, ma mère tomber en dépression, et durant laquelle j'avais déménagé et pris mes quartiers aux enfers. Mon petit copain était cool – un artiste italo-américain qui aimait dessiner des héros de bande dessinée avec une cigarette, qui jouait au billard et qui citait *Scarface* –, mais j'avais clairement grandi plus vite que lui. Quoi qu'il en soit, nous étions toujours ensemble durant ce camp d'été, où j'ai rencontré ce très beau garçon qui travaillait dans l'équipe d'organisation. Les animateurs avaient tous moins de vingt ans et étaient nimbés d'une aura romantique de liberté interdite aux mineurs. On disait qu'ils prenaient des acides et se baignaient à poil dans le jacuzzi. Ce grand adolescent avait de profonds yeux bleus et une tignasse de cheveux bruns, et, comme toute bonne fan d'Anne Rice, ses regards langoureux de vampire me fascinaient. Nous avons passé une soirée ensemble à discuter dans le salon de réception en buvant du thé dans des mugs de hippies et en écoutant *Dark Side of the Moon*. Il avait essayé de m'embrasser, mais j'avais décliné, parce que j'avais un copain. Sachant que ledit copain et moi avons rompu quelques mois plus tard, j'ai toujours regretté d'avoir refusé ce baiser.

Quand j'avais raconté cette histoire à mon amant démon, il s'était vivement redressé dans le lit et s'était exclamé, comme le Grand Inquisiteur se lançant dans un prêche :

— Tu ne dois avoir aucun regret ! Tu devrais même en être fière. Fière d'avoir agi avec intégrité plutôt que d'avoir écouté tes bas instincts.

La civilisation, avait-il continué, avait été bâtie par ceux qui contrôlaient leurs désirs et choisissaient d'agir en vertu d'un idéal. Nosferatu avait été élevé dans une famille de nouveaux chrétiens, et quoiqu'il ne soit pas croyant, la piété ressortait de loin en loin dans son discours.

Je dois avouer qu'il ne m'est jamais venu à l'esprit de ne *pas* regretter mon abstinence avec cet animateur torride, qui doit maintenant être un vampire vivant dans un manoir décrépit de La Nouvelle-Orléans. Ressentir de la fierté pour avoir laissé passer ma chance d'embrasser ces lèvres naturellement gorgées de sang était totalement en dehors du champ de mon imagination. Mais ma conversation avec Nosferatu m'a amenée à m'interroger sur mon intégrité et, ce faisant, à déconstruire les principes auxquels je m'étais conformée jusque-là : vivre sa vie à plein régime, saisir toutes les opportunités, faire sien le mantra *carpe diem*, agir en dépit de l'approbation parentale, danser comme si personne ne me regardait... même dans un club de strip-tease. Jusqu'à ce jour, j'avais cru ne devoir obéir qu'à mes propres règles. Et la principale d'entre elles, me concernant, était de toujours suivre mes passions sans égard pour les conséquences.

Mais si ce n'était pas vrai, alors non seulement je ne savais plus comment vivre, mais mon existence entière n'avait été qu'une succession de terribles et monumentales erreurs.

Le discours passionné de Nosferatu sur la force civilisatrice de l'intégrité m'a fait l'effet d'une bombe à retardement posée de telle façon que, lorsque notre relation a commencé à s'effriter, elle a démolì tout ce qui tenait encore à peu près debout en moi.

Nosferatu et moi ne sommes sortis ensemble que quatre mois. Durant cet intervalle, il m'a dit qu'il m'aimait ; qu'au moment où il m'avait aperçue lors d'une course d'orientation à l'université, il avait su que j'étais « la bonne » ; qu'il croyait à l'amour et au mariage, qu'il voulait avoir des enfants et vivre une vie intellectuelle, créative et moralement irréprochable.

Mais j'en étais encore à me prendre des mures avec mes copains de la fac tous les jeudis soirs, quand les studios étaient laissés à la disposition des étudiants en art. Il avait douze ans de plus que moi et voulait plus que je n'étais capable de lui donner. Il

semblait mécontent de notre relation, constamment bouleversé par la façon dont les choses se passaient entre nous. Alors, un soir, dans un pub irlandais à deux pas du campus, nous avons rompu d'un commun accord.

Mais ensuite, alors qu'il me raccompagnait à ma voiture, je lui ai proposé que nous passions une dernière nuit ensemble, après quoi nous partirions chacun de notre côté. Son attitude a soudain changé du tout au tout, passant de Picotin de larmes à Nosferatu vengeur en un instant. Ses dents se sont allongées, effrayantes.

— Hors de question, a-t-il craché comme si ses mots étaient du poison et moi une putain.

Dans la faible lumière du plafonnier, il m'a regardée, et dans son regard j'étais une montagne d'asticots. Puis il a fait un geste dégoûté de la main et a ajouté :

— Sors de la voiture.

Je ne saurais dire exactement comment c'est arrivé, mais à cet instant, son esprit me possédait. Je suis devenu son jouet, tel un des automates aux grands yeux et à la bouche béante de son homonyme. Mes sourcils se sont arqués, ma voix est partie dans les aigus ; chaque fibre, chaque cellule de mon corps était possédée par un besoin de devenir sa partenaire qui n'avait plus rien à voir avec le désir. Je n'avais jamais ressenti ça, et ça ne s'est jamais reproduit depuis. C'était surnaturel. Cette compulsion me nouait la gorge, je pouvais à peine parler. S'il m'avait ordonné à cet instant de remonter dans la voiture et de l'accompagner à Las Vegas pour lier mon âme à la sienne jusqu'à la mort et au-delà, je l'aurais fait sans la moindre réserve. Mais il ne m'a rien demandé de tel. Il a démarré et est parti sans se retourner.

Il ne faut jamais sous-estimer le pouvoir de manipulation d'un Poisson.

Durant les mois qui ont suivi, j'ai fait tout mon possible pour qu'il revienne. J'ai écrit de longues lettres d'excuses, j'ai essayé d'expliquer, j'ai entamé une thérapie. Il est resté inflexible. Sauf une nuit où, ivre, il est venu me voir après une soirée passée avec des amis communs. Nous avons fait l'amour.

— Je t'aimais tant, me disait-il. Pourquoi ne m'as-tu pas laissé t'aimer ? Je t'en supplie, implorait-il entre deux baisers. Laisse-moi

t'aimer.

J'étais sur un petit nuage. Je voulais le laisser m'aimer. J'avais hâte ! Je m'étais fourvoyée et j'étais prête à changer.

Mais le lendemain matin, il s'est levé et il est parti sans un mot. Et quand j'ai enfin réussi à le coincer quelques semaines plus tard pour lui demander des explications, il m'a dit que ça ne marcherait jamais entre nous parce que *je ne croyais pas en l'amour*.

Quelque chose dans cette idée m'a frappée au cœur. La bombe a explosé. Mon immeuble s'est écroulé. La personne qu'avait été Amanda s'est écrasée au sol dans un grand nuage anthracite. Amanda n'était plus.

J'ai passé ma dernière année de fac à essayer de recoller les morceaux. Les amants démons sont connus pour causer la détérioration de leurs victimes. J'ai fait des poussées d'urticaire et j'ai perdu mes cheveux. Je pleurais tous les jours. Mon entourage me disait que lorsque je me retrouvais en sa présence, je changeais du tout au tout, comme s'il m'avait hypnotisée. On aurait dit que je « marchais au bord d'un précipice », m'a confié un de mes amis. Je n'arrêtais pas de penser à lui. Mon esprit tournait autour de ce trou noir, attiré par une force gravitationnelle dont je ne pouvais me détacher. Quand mes amis m'ont suppliée de faire quelque chose, je me suis mise sous traitement médical. Ils craignaient que je ne me fasse du mal. Mais les médicaments n'ont rien fait d'autre que me fatiguer. J'étais incapable de guérir de mon obsession et je ne savais pas quoi faire.

Pour quelqu'un ayant grandi dans les années 1990, une obsession tient de l'idée romantique. Kate Moss et un jeune mannequin anonyme fonçant dans un couloir blanc, lancés dans une poursuite affamée que seul un enfant souffrant de malnutrition peut comprendre. Mais je détestais cette obsession qui me rongait. Je détestais avoir l'impression que mon esprit ne m'appartenait pas, et plus encore d'être son esclave contre mon gré.

L'état où j'étais rendue renforçait son pouvoir, pas seulement sur moi, mais sur tout le monde autour de nous. Les autres femmes se demandaient pourquoi un tel foin et devenaient curieuses ; il a commencé à s'entourer de jeunes protégés. Mon obsession ne faisait que décupler sa réputation.

Et il en avait une. Au cours des dix-huit mois de souffrance qui ont suivi notre rupture, j'en ai appris de belles à ce sujet. J'étais loin d'être la seule à connaître ce genre d'obsession à son égard. Une de ses victimes m'a raconté qu'ils sont sortis ensemble quand elle était jeune. Il lui avait pris sa virginité puis l'avait laissée tomber et avait coupé tout contact. Il ciblait les femmes vulnérables, jeunes, récemment séparées ou endeuillées, et nouait très rapidement des relations intimes avec elles. Quand elles faisaient marche arrière, ralentissaient la cadence ou montraient des signes de confusion, il les plaquait en les laissant croire qu'elles lui avaient brisé le cœur. Elles commençaient alors à douter d'elles-mêmes et de leur intégrité. Et elles revenaient invariablement vers lui comme un rat vers sa bouteille de cocaïne, pour essayer de réparer les dégâts qu'elles pensaient s'être elles-mêmes infligés.

— Ça s'appelle du renforcement intermittent, m'a expliqué mon thérapeute zen. Les agents de la CIA s'en servent pour leurs interrogatoires, c'est très efficace.

Il savait ce qu'il faisait. J'en avais la preuve, car il avait conseillé à d'autres jeunes hommes de la fac de mettre le paquet, puis de laisser pourrir la relation – « elles tombent dans le panneau à chaque coup ». Un de mes espions m'a dit que mon amant démon s'était montré très explicite : *si tu laisses croire à une fille qu'il y a quelque chose qui cloche chez elle, elle appliquera aussitôt pour que tu la soulages de sa douleur, et à partir de là tu peux faire d'elle ce que tu veux.*

Découvrir qu'il avait une technique, et que je m'étais fait avoir, était totalement humiliant.

Pour ne rien arranger, quelques mois après notre rupture, il a commencé à voir une étudiante de dix-huit ans originaire d'un trou paumé du Midwest qui portait des robes qu'aurait pu coudre sa mère sur les conseils de Laura Ingalls. J'aimais bien cette fille innocente, honnête et gentille. Elle venait d'une famille de chrétiens conservateurs et paraissait un peu dépassée par l'ambiance de débauche qui régnait à CalArts. Tout le monde savait qu'il la trompait régulièrement. Une de ses nombreuses maîtresses délaissées avait tagué son nom sur le mur des toilettes des filles au sous-sol, suivi de : *est un connard de manipulateur.* Ce n'était pas moi, mais

j'aurais pu le faire. J'en étais la preuve vivante. Et malgré ça, je n'arrivais pas à me dépêtrer de son emprise.

Quand Nosferatu m'avait accusée de ne pas croire à l'amour, d'avoir laissé s'éteindre cette petite lumière, j'en avais paradoxalement conçu du soulagement. Comme lorsqu'on se fait diagnostiquer une maladie grave : ça ne fait pas plaisir, mais au moins sait-on pourquoi on est malade. Avant de l'avoir rencontré, je ne m'étais pas rendu compte du degré de cynisme et d'amertume où j'étais arrivée. Mes aventures dans les enfers et au-delà n'avaient pas de sens sans Vénus pour guider mes pas. L'expérience, l'aventure, l'art même étaient vains sans finalité. Sans amour, quel était le but de tout cela ? Et d'ailleurs, qu'est-ce que ça signifiait, l'Amour ?

Au fond de moi, je me raccrochais à l'Amour comme à une bouée de sauvetage, la seule chose qui me préservait de la noyade dans cet océan de noirceur. Au-dessus de mon lit, j'avais reproduit au marqueur rose un texte tiré du recueil sur les loups-garous de Trinie Dalton, un témoignage de la poétesse Amy Gerstler :

Je crois à la gloire et à la détresse de l'amour, réciproque ou non, de l'amour vache, de l'amour sans espoir, de l'amour qui vous prend à la gorge, de l'amour à géométrie variable, de l'amour qui rôde dans la nuit, des amours intouchables, des amours terrestres, de l'amour qui rampe, de l'amour qui grogne, de l'amour qu'on garde pour soi et qui mûrit comme du vin en fût de chêne dans une cave humide au sommet d'une montagne quasi inaccessible. Je crois à l'amour comme sainte obstination, devoir, surprise, privilège, miracle, position éthique, pierre à aiguiser, honte euphorique, aiguillon et source d'énergie secrète. Comme fléau et bénédiction. Comme paille de fer des émotions – véritable éponge à récurer de l'âme capable de déloger la rouille de nos psychés patinées. Et je crois que l'amour, la confiance ou la profonde connectivité émotionnelle se produit entre les humains consentants et les autres animaux – les animaux féroce­ment épris de connaissance et de reconnaissance que nous étions jadis et que nous sommes encore –, décidés à aller au fond des choses.

Je prouverais à mon amant démon qu'il se trompait sur moi. Je *croyais* à l'amour. Mes errements aux enfers ne m'avaient pas enlevé ça. Je n'étais pas encore corrompue à ce point. L'amour me donnait quelque chose en quoi croire, alors même que j'ignorais que j'avais *besoin* de croire en quelque chose.

Le problème, c'était que plus j'en apprenais sur mon amant démon, plus il me paraissait difficile de croire que l'amour avait une quelconque signification pour lui. Partout où il passait, il ne laissait que désolation derrière lui. Des femmes possédées, sanctifiées, éperdues de chagrin, spectres épinglés aux murs de sa caverne personnelle, le suivaient partout. Il mentait sur tout : la provenance de son argent, sa carrière passée. Il avait convaincu une bonne partie de l'université qu'il était un génie, principalement en critiquant les travaux des autres étudiants, jusqu'à ce que ces derniers se rendent compte... que lui-même n'avait jamais rien produit. Il était sans foi ni loi. Il trichait. Il se complaisait dans la destruction. Mais ses convictions sur l'amour m'avaient conduite à modifier intégralement mon système de croyances.

Une fois, lui et moi regardions une photographie d'un massacre du genre de celui de Jonestown. Des corps étendus. Des femmes, des enfants. Éparpillés entre les cases de leur camp.

— C'est vraiment magnifique, a-t-il commenté.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Ils sont morts. C'est horrible.

— Ouais, mais esthétiquement, c'est puissant. Regarde, ils portent tous les mêmes Nike.

Il était un leader religieux qui s'appliquait à convaincre les autres que le salut était à portée de main, si seulement ils consentaient à un suicide collectif.

C'est à cette époque que la télévision a diffusé un documentaire sur les filles de la famille Manson, et je me souviens d'avoir pris conscience avec horreur que je comprenais comment elles avaient été séduites. Avant d'avoir rencontré mon amant démon, il m'aurait été impossible de concevoir comment quelqu'un pouvait se laisser manipuler l'esprit par un tordu hirsute de la sorte. Mais après Nosferatu, j'étais plus encline à la compassion. Je voyais à quel point c'était facile. Il suffit que votre amant démon découvre votre plus profonde blessure, celle dont vous n'aviez même pas conscience, et qu'il appuie dessus.

La mienne était une faille narcissique paternelle, évidemment. Tant mon père biologique que mon beau-père m'avaient délaissée quand ils ont eu des garçons. Pour mon beau-père, je n'étais rien d'autre qu'une bouche de plus à nourrir. Mon père prétendait

m'aimer, mais son amour était déroutant et soumis à conditions, susceptible de m'être retiré à tout moment si je n'accédais pas à ses demandes ou ne tolérais pas ses fréquentes insultes. Il m'avait écrit des chansons et des lettres enflammées, avait loué ma créativité, m'avait emmenée camper, me faisait des toasts aux œufs pochés, m'offrait un bouquet de fleurs à chaque anniversaire et me hurlait, avant même que j'aie eu mes premiers rapports sexuels, que j'étais une pute, la honte de ma famille. Il m'avait dit qu'il avait payé les études de mes frères, mais pas les miennes, puis avait joué les étonnés quand je m'en étais offusquée, alors même que je finançais les miennes par le travail du sexe. Il a battu mon frère comme plâtre quand celui-ci lui a révélé son homosexualité, et mon frère a fini dans un foyer, voire pire. À l'approche de la trentaine, j'avais cessé d'espérer l'approbation ou l'amour de mon père, mais la blessure était toujours là, pierre à aiguiser et honte euphorique, animal féroce en manque d'affection grattant à la porte du sous-sol de ma conscience.

Le plus troublant dans mon expérience de possession, le plus angoissant, c'est que même une fois que j'ai compris ce qui se passait – consciemment, intellectuellement –, même quand j'ai su que mes sentiments pour mon amant démon n'étaient que des projections, même après avoir vu la duplicité, la manipulation et la cruauté de Nosferatu, je ne pouvais pas empêcher mon cœur de souffrir. Je ne pouvais pas m'empêcher de le désirer.

J'ai essayé les médicaments, la thérapie, les nouvelles relations, de me jeter à corps perdu dans le travail. Quand j'ai passé mon diplôme, cela faisait un an et demi que mon amant démon et moi avions rompu, et ça me faisait toujours mal comme au premier jour. J'étais à deux doigts de perdre tout espoir de guérir un jour de mon chagrin obsessionnel. Je craignais qu'il n'ait volé mon cœur et ne le garde comme talisman pour renforcer son propre pouvoir jusqu'à la fin des temps. Mille ans après sa mort, des archéologues retrouveraient mon cœur brisé dans sa crypte et seraient frappés de malédiction.

Mon esprit ne m'appartenait pas. En dernier ressort avant de me jeter du haut d'une falaise, j'ai essayé la méditation. Pratique essentielle entre toutes, la méditation est pour la sorcière la première

étape du mode d'emploi de la magie ; c'était ce que m'avait recommandé ma professeure de ballet plus de cinq ans plus tôt, et mon thérapeute zen n'était que trop heureux d'abonder dans son sens.

Il y a dans la pratique magique ce qu'on appelle un *pharmakon*, terme qui signifie en grec ancien à la fois « remède » et « poison », selon la quantité ou la qualité de la dose utilisée. Selon les principes de la magie élémentaire, mon affliction était due à un excès de pharmakons de l'eau et de l'air. Le couteau dans ma poitrine était un problème d'eau, un problème d'émotion et de relations, un mal occidental (l'absence de compassion). Tandis que mon obsession était un problème d'air, oriental, un problème d'esprit. Mon esprit demeurait hors de contrôle et sans repos ; attaché par une longe au bras armuré de mon amant démon, il volait en cercles effrénés et finissait toujours par s'y poser. Si je voulais guérir de mon obsession, je devais m'administrer une dose d'esprit sain. Je devais transformer mon poison en remède.

L'été ayant suivi l'obtention de mon diplôme, je me suis inscrite dans un monastère zen dans le nord de l'État de New York. Perdue au fin fond des Catskills, les autres novices et moi nous réveillions avant l'aube, méditations pendant des heures, chantions, méditations encore, consacrons le reste de la matinée à des corvées comme déplacer des tas de bois ou récuser le sol, puis l'après-midi à écrire des haïkus ou à pratiquer la calligraphie, puis nous méditions à nouveau jusqu'au coucher, à 21 heures. La dernière semaine, appelée *sesshin*, était entièrement dévolue à la méditation : huit heures par jours sans croiser le regard de personne, sans parler, dans le but de parvenir à une totale intimité avec soi-même, et donc avec l'univers. À la fin de l'été, j'avais évacué la plupart des sédiments qui encrassaient ma vision du monde. Mais ma tête était toujours déconnectée de mon cœur, et mon cœur, apparemment toujours enfermé dans le placard de Nosferatu, me faisait encore souffrir.

Néanmoins, dans les derniers jours de la *sesshin*, mon esprit a trouvé une forme de repos. Une fois la poussière de mon exaspération et de mon anxiété retombée, le monde m'est apparu

avec une netteté et sous une lumière nouvelles, extatiques, tels les anges de Gustave Doré montant en spirale vers mon paradis personnel. J'entendais les moines chanter dans les bois, jour et nuit, leurs voix suspendues dans l'air aux senteurs de sapins baumiers et d'érable, psalmodiant le sutra du Cœur :

Le Bodhisattva Mahāsattva ārya Avalokiteśvara contempla la pratique même de la profonde perfection de la sagesse et il vit que les cinq agrégats également étaient vides de nature propre...

Le jour où la sesshin a pris fin et où les novices ont enfin été autorisés à parler, j'ai évoqué la beauté des chants de moines dans les bois avec un des résidents du monastère. Il m'a regardée avec un déplaisir à peine dissimulé.

— Personne n'a chanté dans les bois.

— Mais si, les moines, ai-je protesté.

Il a secoué la tête.

— Ils ne sont pas sortis une seule fois du temple de Bouddha.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Je les ai entendus clairement, comme je vous entends.

— C'est ce que nous appelons les *makyo*, des hallucinations induites par la méditation. Nous sommes censés les ignorer. Je suis là depuis deux ans et je n'en ai jamais eu.

Il semblait déçu, et pourtant nous savions tous les deux que, dans le zen, on ne recherche pas les hallucinations, auditives ou autres, considérées comme des pièges de l'imagination. Nous ne devons même pas prêter attention à nos rêves. L'objet du zen est de purifier son esprit, pas d'encourager ses fantasmes ; raison pour laquelle dans de nombreuses formes de zen, nous sommes censés méditer les yeux ouverts, pour ne *pas* avoir de visions. « Ne vous endormez pas ! » nous sermonnaient souvent les moines. N'ayez pas de visions. Concentrez-vous uniquement sur ce qui est.

J'avais entendu les chants durant toute la seconde moitié de la sesshin, pas seulement quand je méditais, mais aussi quand je regagnais ma cabane, quand je me livrais à d'autres activités et quand je m'endormais. Il m'était difficile de croire que ce n'était que le fruit de mon imagination.

Avoir une connexion naturelle avec le monde des esprits peut être dangereux, car cela vous rend sujet à toutes sortes d'envies et de

persécutions. Mais cela peut aussi vous apporter une connaissance approfondie des choses... pour peu que vous soyez suffisamment ancré pour l'appréhender, l'interpréter puis agir en conséquence. L'été que j'ai passé à méditer m'a enseigné cet ancrage et cette discipline. Or, l'avant-dernier jour de mon séjour au monastère, alors que mon cœur souffrait toujours, j'ai eu une révélation : une recette d'exorcisme.

Le monastère se trouvait au pied d'une montagne, à la confluence de deux rivières, l'une, lente et boueuse, l'autre, vive et claire. J'y ai ramassé autant de pierres que mes forces me le permettaient. Je les ai emportées d'un pas lamentablement chancelant au point de convergence des deux cours d'eau et les ai disposées en une pile, un *lingam*, représentant la polarité masculine en moi qui avait besoin d'être guérie, restaurée et régénérée.

Les pierres sont les cellules mémorielles de la terre. Elles conservent tout. Beaucoup d'entre elles se sont formées avant l'époque des dinosaures, en tout cas bien avant les humains. Les pierres nous connectent à la terre, à l'histoire, aux histoires que nous gardons dans nos corps. Dans *L'Initiation*¹, Rudolph Steiner explique comment toute chose vit ; simplement, nous vivons de différentes façons. Les animaux, comme les humains, ont un pouvoir sur leur environnement ; ils agissent. Mais les pierres sont des réceptacles. Le moindre souffle d'air, la plus petite goutte d'eau dialogue lentement avec la pierre et modifie sa forme. Les pierres peuvent nous enseigner la réceptivité, l'abandon dans la force et la patience que requiert la guérison de notre propre histoire.

Les sorcières travaillent avec les éléments, les esprits de la nature. J'avais passé l'été à célébrer et à rendre hommage aux esprits des plantes, des arbres et des rivières de cette montagne, et je les invoquais aujourd'hui pour leur demander humblement leur aide. J'ai nommé toutes les déesses que je connaissais, convoqué les esprits de l'eau pour guérir mon cœur, les pouvoirs de la terre pour régénérer ma force de vie, ceux du feu pour cautériser mes blessures, et ceux de l'air pour purifier ma clarté mentale. Je n'ai pas suivi tous les protocoles cérémoniels – aucun, à vrai dire. Pas de cercle. Pas d'encens. Pas de flamme bleue dessinant un pentacle dans l'air. Rien que moi et les rivières, les montagnes et les pierres ;

je sentais leur énergie et leur présence. Je n'avais besoin de rien d'autre.

J'ai ramassé les pierres de mon lingam une par une. À chacune, j'ai murmuré un souvenir de mon amant démon.

— Il aimait m'appeler Panda, et je le soupçonnais de le faire pour me diminuer. Quand je le lui ai dit, il s'est montré si blessé que je m'en suis voulu pendant des mois. J'aurais dû le laisser me surnommer ainsi. J'aurais dû *aimer* ce surnom. Mon attitude défensive a tout gâché...

J'ai demandé à cette pierre de conduire mon souvenir là où il pourrait être guéri, puis je l'ai jetée par-dessus mon épaule pour que le courant l'emporte et qu'il disparaisse sous l'écume. J'ai procédé de la sorte jusqu'à la fin de mon stock de pierres ; puis j'ai dit son nom complet, je l'ai crié dans le vent, et j'ai déclaré avec une conviction profonde et une autorité incontestable :

— Je te bannis, je te libère, je te sacrifie pour le bien de tous. Va avec honneur, va avec amour, va-t'en ! Va-t'en ! Va-t'en !

Il s'agissait de la formule des rituels de bannissement que ma mère m'avait enseignée.

Au point de convergence des deux rivières, je me suis baptisée de nouveau : j'ai plongé dans les eaux boueuses et j'ai émergé dans les courants clairs. Quand je suis sortie de l'eau, j'ai remercié les esprits et je suis partie sans un regard en arrière.

Ce soir-là, étendue dans mon lit pour ma dernière nuit de sommeil au monastère, j'ai senti un claquement à l'avant de mon crâne et j'ai vu un éclair lumineux. J'ai eu l'impression que de l'eau se déversait d'une partie de mon cerveau dans l'autre. Quand je me suis réveillée le lendemain matin, ma peine de cœur avait disparu. Mon obsession avait pris fin. Mon amant démon, envolé. Mes rituels fluviaux avaient retiré la lame de ma poitrine. Cette blessure avait laissé place à la compréhension paisible que j'avais appris ce que j'avais à apprendre de mon amant démon et que j'étais passée à autre chose. L'amour avait un sens à mes yeux, et s'il m'avait fallu des années de peine pour m'ouvrir à cette vérité, eh bien soit.

11. Le retour de Saturne

Me suis-je vraiment tirée d'affaire ?
Le fil de ma pensée s'entortille autour de toi,
Vieil ombilic ventouse, câble transatlantique,
Et mon esprit se préserve, il semblerait, par pur miracle.
En tout cas, tu es toujours là...

Sylvia Plath, « Méduse ¹ ».

J'ai toujours eu peur de rater mon retour de Saturne. Comme s'il s'agissait d'un test : réussir signifiait entrer dans ma vie d'adulte, échouer, rempiler pour un an... ou une décennie. Saturne est la planète que tout un chacun doit affronter s'il veut quitter l'enfance. Tout le monde connaît un retour de Saturne ; cela commence entre vingt-huit et trente ans quand Saturne, la planète du karma, des leçons difficiles et des frontières, décrit un tour complet autour du Soleil avant de revenir à la position astrologique à laquelle elle se trouvait au moment de votre naissance. Il faut à Saturne deux ans et demi pour transiter à travers votre signe de naissance. Et durant cette période, selon la théorie astrologique, Saturne, « le grand ordonnateur », vous fait savoir si vous êtes sur la bonne voie ou non. Si ce n'est pas le cas, attendez-vous à ce que votre monde parte en vrille. Que votre relation se termine. Que vous tombiez malade. Que vous abandonniez vos études, votre job ou tout autre projet dans lequel vous vous êtes investi. Que vous décidiez de déménager à l'autre bout du pays et de tout recommencer. Ce genre de trucs.

Pour beaucoup d'entre nous, le retour de Saturne est une épreuve douloureuse. Saturne pose la question : « Es-tu sûr que c'est ce que tu veux faire de ta précieuse et éphémère existence ? » Et souvent, la réponse est non.

Saturne est aussi appelé le « Soleil de la Nuit ». Alors que le Soleil est immense, brillant et porteur d'un message de vie, Saturne est un pâle et froid fantôme à la lumière éteinte qui traverse péniblement les sphères noires de l'espace en clignant de son œil cataracté et nous rappelle la fugacité de la vie. Saturne est un vieil homme, un grand-père. Dans les enregistrements de la NASA, Saturne résonne comme de l'électricité statique qui crépite au bout d'un câble. Ses anneaux de poussière de glace dominant, 60 000 kilomètres plus bas, des plaines désolées que nous devons traverser avant d'entrer dans l'âge adulte.

Les astrologues du Moyen Âge appelaient Saturne « la grande maléfique ». Dans la mythologie, Saturne est l'autre nom de Cronos, le titan qui dévora ses enfants. Dans la tradition orphique, il est l'autre Chronos, le père du temps. L'incarnation féminine de Saturne est bien connue des sorcières, puisqu'il s'agit d'Hécate, la Gardienne des Croisements. Peu importe sous quelle forme la géante gazeuse nous apparaît, elle est une planète d'initiation.

Si les initiations de Saturne sont si douloureuses, c'est en partie parce qu'elles sont liées à notre karma. Le retour de Saturne est un examen de votre vie, et si les choix que vous avez faits jusque-là dessinent un schéma, il vous apparaîtra à ce moment-là. Néanmoins, cet examen ne porte pas seulement sur *votre* karma, mais aussi sur celui de votre famille. Le karma n'est pas uniquement la conséquence de vos actes, c'est celle des actes et des croyances de vos ancêtres. Le karma est ADN.

Mon retour de Saturne a atteint son zénith alors que je me trouvais à Ojai, dans un mobile home XXL aux murs lambrissés et à la moquette beige. Enfant boomerang, après l'université et le monastère zen, j'ai réemménagé avec ma mère, alors que Saturne transitait par le signe du Lion. Si vous suivez la Highway 150 vers l'est en partant de l'océan Pacifique, vous traverserez les monts Topatopa, vous dépasserez des fermes qui vantent les mérites de

leurs confitures et de leurs fraises sur des panneaux peints à la main, vous croiserez des chèvres qui paissent dans la cour de maisons aux rideaux de cuisine vichy, avant d'arriver enfin dans la petite ville d'Ojai. La dernière fois que j'avais passé du temps avec ma mère remontait à plusieurs étés. Elle vivait déjà dans un mobile home, parmi les bosquets d'eucalyptus et les sables bitumineux d'Elwood Beach, près de Santa Barbara. C'était tout ce qu'elle avait les moyens de se payer, et seulement parce que son salaire d'employée administrative à l'université locale était complété par les finances de Pete, un homme de vingt ans son aîné que je détestais. Ce riche retraité de l'administration des Boys Scouts originaire de Santa Fe à la longue queue de cheval blanche n'avait jamais eu d'enfants et ne comprenait pas pourquoi ma mère s'efforçait de maintenir de bonnes relations avec moi, son irascible et imprévisible fille.

Ma mère n'était pas la seule femme que Pete « aidait ». Je crois que ma mère n'appréciait pas particulièrement Pete, même si elle essayait très fort de se convaincre du contraire. Chaque fois que je lui demandais ce qu'elle voyait en lui, elle me disait qu'elle lui était *reconnaissante*. Quand elle avait divorcé, il lui avait proposé de venir vivre gratuitement avec lui à Leisure World, une résidence pour retraités de Long Beach où ma grand-mère avait elle-même habité quand j'étais petite, avec son pouf grenouille et ses chocolats à la menthe. Plus tard, il avait payé la location outrageusement chère de l'emplacement du mobile home de ma mère à Elwood.

Ne s'étant jamais vraiment remise de son divorce, ma mère souffrait là-bas d'une toux sèche. Un feu d'origine électrique s'était déclaré dans les murs pendant son sommeil, dont elle n'avait réchappé que de peu. Après le départ des pompiers qui avaient bombé la maison de produits chimiques verts, elle avait été trop fatiguée et trop déprimée pour nettoyer et tout remettre en ordre. Quand j'étais arrivée quelques mois plus tard, je l'avais trouvée au milieu d'un nuage de spores cancéreux, déterminée à se faire éjecter, lentement mais sûrement, de l'île de la Kyriarchie. Chaque fois qu'elle toussait, j'avais l'impression qu'elle me plantait une épine dans la paume – ça faisait mal à ce point. Elle refusait de prendre

soin d'elle. On aurait dit que ça n'avait aucune importance à ses yeux.

Les sorcières ont besoin de pratiquer leur art, même fatiguées, même déprimées. Quand nous cessons de le faire, nous dépérissons. À cette époque, ma mère avait le teint terreux et était en surpoids. Sa pratique s'était étiolée au point de devenir conceptuelle. Elle *pensait* toujours à la Déesse, lisait des livres comme *Ancient Mirrors of Womanhood* de Merlin Stone, mais elle ne tressait plus de pain de Lammas infusé à la cardamome et n'organisait plus de cérémonies de la pleine lune avec son convent. Sa meilleure amie et groupie lunaire la plus assidue, Ginny, vivait elle aussi dans un mobile home, pas très loin, mais elle n'avait jamais le temps, entre ses trois jobs et ses deux fils. Elle comme ma mère étaient trop épuisées pour faire autre chose que rester assises sur leur canapé à tousser et à se lamenter de concert.

Quand j'étais petite, elles avaient pratiqué des rituels ensemble, dirigés par ma mère et organisés par Ginny. Elles tenaient leurs cérémonies dans des parcs publics et au chevet d'amis mourants. Elles se tiraient mutuellement les tarots, sirotaient leur vin dans des coupes en verre rouge et s'offraient des figurines de la Déesse à leurs anniversaires : une Gaïa verte souriante portant la Terre dans son ventre ; une déesse préhistorique en grès aux formes girondes, allongée, une main sur la hanche. « Oui, oui, oui ! », glapissaient-elles en déballant leurs cadeaux et en imaginant leurs futurs autels.

Le mobile home d'Elwood avait une terrasse fermée à l'arrière, que nous appelions le solarium. Le Solarium de la nuit. Il était rempli de cartons d'illuminations de Noël et de vieilles dictées, de sacs-poubelle déchirés bourrés de vêtements à donner. Des cartons d'affaires à moi, lettres et carnets que j'avais forcé ma mère à garder pendant mon séjour à Londres, et des boîtes entières de ses notes pour son livre sur la chute du matriarcat qu'elle avait abandonné des années plus tôt. Elle stockait énormément de choses dans cette pièce. Un mixer qu'elle avait reçu en cadeau de mariage trente ans auparavant. Il s'était cassé à la première utilisation. Elle le gardait depuis trois décennies, avec l'idée qu'un jour elle le réparerait. Elle se plaisait à croire que, si elle s'accrochait à ces objets cassés

assez longtemps, elle finirait par trouver un moyen de les remettre en état, comme par magie.

Bien que le Solarium de la nuit bénéficie d'un ensoleillement conséquent, il m'avait toujours déprimée. Au milieu de la pièce, coincé entre tous les cartons, il y avait un jacuzzi que ma mère avait acquis sur l'insistance de Pete. Je ne veux pas savoir pourquoi. De toute façon, il était foutu. Le liquide vert et saumâtre qui en tapissait le fond m'avait sauté au visage quand j'avais essayé de le siphonner pour qu'on puisse enfin se débarrasser de ce fichu machin. Ma mère avait été reconnaissante que je veuille en découdre avec cette hydre visqueuse ; elle avait voulu se débarrasser de ce jacuzzi sitôt sa rupture avec Pete consommée. Mais c'était bien la seule pièce de ce ballast saturnin qu'elle avait consenti à me laisser toucher. Je m'étais montrée un peu trop interventionniste à son goût le jour où j'avais jeté ses herbes pendant qu'elle était au travail.

Quand j'étais enfant, ma mère avait une petite pièce qu'elle appelait son échoppe d'apothicaire, remplie de pots en verre contenant des herbes, des poudres et des potions, toutes concoctées ou moulues à la main. Elle s'en servait pour préparer des thés médicinaux et des cataplasmes. Elle notait dans son Livre des Ombres, le volume dans lequel les sorcières consignent leurs sorts, les propriétés des plantes : l'huile de clous de girofle soulageait les douleurs dentaires ; la damiana était assez sucrée pour les bains thérapeutiques et les philtres d'amour ; la belladone pouvait être utilisée comme antalgique, mais seulement avec une extrême prudence – trop, et la solanacée devenait un poison. À l'époque d'Elwood, son échoppe d'apothicaire était devenue le Solarium de la nuit et était tombée en désuétude. La camomille s'était changée en une couche de poussière qui tapissait le fond de son pot comme une vieille moutarde ; la valériane était piquée de moisissures grises duveteuses. Chaque fois que ma mère passait devant ces reliques médicinales momifiées, il me semblait qu'elle se reprochait de ne pas en faire assez et se lamentait sur tout ce qu'elle avait perdu. Je voyais ces remèdes morts comme une forme toxique de saignée, des sangsues qui aspiraient sa confiance en elle, preuve criante qu'elle n'était plus la femme qu'elle voulait être. Mais quand je l'en avais débarrassée, elle avait réagi avec colère.

C'était comme si, en jetant ses herbes, je l'avais dépouillée de toute chance de ressusciter sa sorcellerie. Je comprenais, mais je ne pouvais pas céder. Ces herbes étaient vieilles, réduites en poussière pour la plupart, inutilisables. Quand vous tirez la carte de la Mort au tarot, le mieux que vous ayez à faire, c'est de débrancher une bonne fois pour toutes ce que, dans votre vie, vous maintenez sous perfusion. Si vous ne vous en défaites pas, ces choses vous pomperont votre énergie. Toute renaissance est alors impossible. Ma mère elle-même me l'avait appris. Mais elle avait vu mon intervention comme une violation plutôt qu'une aide. Les herbes étaient une extension de son corps, leurs racines rhizomateuses plongeant au cœur de la terre, de son histoire. Qu'on les lui prenne sans sa permission revenait à détruire une partie d'elle-même et à violer une frontière qu'elle ne voulait pas voir franchie. Pourtant, j'avais cru la protéger. Curieux comme les mots protection et violation peuvent souvent s'appliquer à la même action.

Saturne est la planète des limites. Lors de nos séances de sorcellerie, je dis fréquemment à mes clients que les frontières de Saturne sont comme les murs de leur maison. Sans murs, une maison n'a pas d'existence. Nous avons besoin de limites ; nous avons besoin de structure et de sécurité. Saturne a mauvaise réputation. Il était jadis le dieu des Moissons. Ses festivités, Saturnalia, célébraient l'arrivée de l'hiver par une abondance de fruits d'automne sur toutes les tables. C'était le temps des renversements. Pour un jour, les esclaves devenaient les maîtres et les maîtres, les esclaves. Comme beaucoup de déesses avant lui, Saturne était le dieu du Blé, battu dans la terre, germé et éclos, transformé en pain, en chair, puis retourné à la terre. Saturne était la mort et la résurrection.

Après des années de dispute à propos de ces herbes que j'avais jetées, et sur pas mal d'autres sujets, je ne suis pas sûre que ma mère ait été très heureuse de me voir débarquer dans son mobile home à Ojai. Je pense que ça l'inquiétait. Mais pour moi, vivre au milieu des orangers d'Ojai gratuitement, sans avoir besoin de travailler, était une solution idéale qui me permettait de me

concentrer sur mon écriture. J'allais enfin pouvoir me reposer. J'étais au plus fort de mon retour de Saturne, qui se trouvait présentement dans le Lion, le signe de l'expression de soi créative. J'écrivais un pilote sur une colonie hantée, en Géorgie, qui rappelle à elle ses descendants pour les confronter à leur histoire ancestrale. J'étais aveugle au fait que je travaillais sur ma propre histoire.

Quand j'ai emménagé, ma relation avec ma mère était aimante, mais malaisée. Elle vivait encore une période difficile. Je l'ai accompagnée une fois ou deux à son travail, dans son petit box. Malgré la pression et les stratégies machiavéliques de ses patrons, elle conservait une statuette de déesse sur son bureau et une photo de son frère et de son partenaire punaisée à la cloison de séparation. Mon oncle était mort quelques mois plus tôt, après s'être battu plus d'une décennie contre le VIH. De chagrin, son compagnon, qui avait partagé sa vie durant vingt ans, s'était tiré une balle dans la tête trois mois plus tard. Nous avons dispersé leurs cendres dans le désert. Mon oncle avait lui aussi vécu avec ma mère dans ce mobile home, à Ojai, car il avait besoin de ses soins, et comme moi il n'avait pas payé de loyer. Saturne, la planète des frontières, s'applique toujours à enseigner aux femmes de ma lignée comment améliorer les leurs. Pourtant, ma mère était fière d'être capable de nous offrir un refuge et de payer seule ce logement sans hypothèque, même si ça signifiait deux heures et demie de trajet quotidien pour se rendre au travail et en revenir. Et cette maison la ravissait, car il y avait à l'arrière la place de cultiver un petit jardin. Elle y faisait pousser des légumes dont nous agrémentions nos salades, ainsi que des simples. De cette façon, malgré les difficultés et le stress, elle parvenait à se ménager une planche de salut en faisant revivre sa connexion aux plantes.

Parce qu'elle voulait que je me sente la bienvenue, ma mère a insisté pour que je prenne sa chambre, tandis qu'elle dormirait dans le lit gigogne de la chambre d'amis. Je me réveillais à 6 heures pour méditer, puis je m'attelais aux corvées, incapable d'écrire en sachant qu'elle pouvait débarquer à tout moment et me parler. Pour rendre ses trajets supportables, elle attendait que le gros des bouchons soit passé, collée à Democratic Underground, un site Internet de la

gauche alternative qu'elle en était à appeler par son acronyme – DU – et qu'elle soutenait activement. Elle traquait les articles, retenait les noms des malfaiteurs, notait dans quel nouvel article ils apparaissaient, faisait des liens. Je lui préparais des tartines d'œufs pochés sur du pain au levain et les lui servais à son bureau où elle se saturait des méfaits des puissants. Ils étaient vraiment aussi terrifiants qu'elle l'avait toujours soupçonné. Son Democratic Underground était un terrier de lapins qui tapaient du pied à l'approche d'hommes comme son père, des prédateurs rôdant en coulisses, fumant leur cigare en préparant un 11 Septembre de l'intérieur, conspirant pour trahir les plus vulnérables, persécuter les femmes, réduire en esclavage les gens de couleur, détruire l'environnement et miner la démocratie. *Tape tape tape*, faisait la liste de diffusion électronique. Comme les lapins des *Garennes de Watership Down* lorsqu'ils disaient : « Un mal terrible ronge le monde. »

Quand elle partait pour la journée, j'écrivais. J'allais dans un café pas très loin et m'asseyais sous les chênes pour rédiger mes scénarios pour la télévision ou travailler à mon roman sur l'évasion de Perséphone des enfers. J'écrivais pendant des heures, le plus longtemps possible, puis je regagnais la chambre de ma mère aux murs lambrissés et repoussais comme je le pouvais les tentacules d'Internet qui la dévorait chaque matin.

Le soir, quand ma mère et moi étions au calme, il nous arrivait de passer en revue le contenu d'une boîte de vieilles photographies envoyée par ma grand-mère et d'écrire les histoires dont nous nous souvenions au dos de chacune. La plupart des femmes que nous identifions aujourd'hui comme sorcières ne se donnaient pas ce nom au cours du millénaire écoulé. Beaucoup se considéraient chrétiennes, protestantes ou catholiques, mais elles pratiquaient les techniques de la sorcellerie, parlaient aux esprits, utilisaient les herbes et retrouvaient les objets perdus. Les racines de ma lignée familiale remontaient aux origines euroaméricaines de ce pays ; nous étions là avant la guerre de Sécession, avant même que la Californie ne devienne un État. Des images de femmes en robes victoriennes à col montant, avec des gants au crochet, qui se

tenaient devant de solides cabanes en bois plantées au milieu de champs pétrolifères à Culver City.

— Je crois que c'est notre arrière-grand-mère, Mamie Een, m'a dit ma mère. Elle coiffait toujours ses cheveux sur le sommet du crâne de cette façon.

La femme sur la photo était trop glamour pour ce champ pétrolifère ; des enfants au visage maculé de poussière jouaient avec une vieille boîte de conserve à ses pieds. Ma mère portait un intérêt tout particulier aux femmes de notre famille, même si l'histoire en avait essentiellement retenu les hommes. Je suis une descendante directe de Daniel Boone, habitant de la frontière affublé d'une casquette en peau de raton laveur. De John Hart, aussi, signataire de la Déclaration d'indépendance du New Jersey. Les hommes de ma famille sont venus en Californie pour le pétrole, l'or noir qui formait des océans souterrains sous la terre sèche. Certains sont venus pour les métaux, l'or jaune, l'argent. Mais les histoires des femmes et de filles de ces hommes n'ont jamais été couchées sur le papier. Les seules que nous connaissions ont été transmises oralement, parfois réduites à une note de bas de page.

Après la mort de son mari, mon arrière-arrière-grand-tante Meta, frappée de chagrin, avait abandonné ses filles sur le perron d'une maison close à Anaheim, en punition de leur ingratitude. Les fillettes sont restées assises sur les marches jusqu'à ce que mon arrière-arrière-grand-mère, Marianna, ne vienne à leur rescousse, à une époque où il n'y avait ni Disneyland ni Interstate 5, juste des orangeries et des lièvres à perte de vue. Je chérissais la photo de mon arrière-arrière-grand-mère Marianna. Dessus, elle porte un boléro brodé que j'ai toujours, accroché au mur de la pièce où je pratique la magie, un gilet en velours bordeaux ourlé de soie dorée, avec des broderies également dorées et des perles en verre coloré. Sans doute la plus sorcière de toute ma famille, Marianna portait ce gilet au cirque. Ma grand-mère m'a dit que c'était une femme fouguese. Elle possédait un singe qui mordait, elle fumait le cigare, buvait du whiskey et scandalisait toute la Californie du Sud quand elle s'évertuait à porter des pantalons pour pouvoir monter à cheval. Sa selle est toujours exposée au musée d'Anaheim. Mais, à ce qu'on raconte, elle avait toujours besoin d'une présence masculine.

Sitôt qu'un homme la quittait, elle retournait la terre pour lui trouver un remplaçant. Mon arrière-arrière-arrière-arrière-grand-mère se faisait appeler Lady Dean. Ma mère est convaincue qu'elle était de noble extraction, mais j'en doute. Elle était morte en couches lors de la traversée depuis l'Angleterre, juste avant d'arriver à San Francisco, où ses sept enfants survivants ont fait fortune durant la ruée vers l'or.

Dans la boîte, il y avait aussi une photo de ma grand-mère au début des années 1950, blonde aguicheuse au soutien-gorge pointu posant pour un catalogue. Elle se tient devant la toile de fond du studio, appuyée sur son parapluie avec une élégance désinvolte, et lève le menton vers la lumière. Elle devait avoir dix-huit ans. C'était avant qu'elle n'épouse mon démon de grand-père et qu'elle n'attrape la polio. Une fois divorcée et mère célibataire, elle avait décroché un emploi au service publicité du *Morrow Bay Tribune*, dont elle avait gravi les échelons de secrétaire à rédactrice en chef, jusqu'à ce qu'un coup d'État du patriarcat la mette dehors. Elle est née le jour même du grand tremblement de terre². Une assiette décorative brisée ce jour-là orne toujours le mur de sa maison, en Californie du Nord. C'est un signe que la déesse Perséphone préside à notre destinée familiale : la terre a tremblé, et Hadès s'est élevé de l'abîme pour réclamer sa fiancée des enfers.

La boîte contenait aussi un cliché de ma mère datant de ma prime adolescence, à l'apogée de ses pouvoirs de sorcière. Les cheveux longs, elle est drapée dans des tissus de la couleur de la pierre, du vin et du sang. Elle tient une amulette de pouvoir entre ses doigts et dévisage l'observateur avec les yeux plissés et un sourcil relevé, comme si elle toisait quelque inquisiteur médiéval et lui disait : « Je te vois. Tu es un hypocrite et tu n'as aucun pouvoir sur moi. » Cette photo m'avait toujours fait peur, car pour hypocrites qu'ils fussent, les inquisiteurs jouissaient d'un pouvoir immense. Ils contrôlaient la planète. Et ils contrôlaient ma mère. Quand elle avait divorcé de mon beau-père, il ne lui restait rien. Les pouvoirs en place lui avaient laissé le choix : soumets-toi à notre loi ou nous te détruirons. D'ailleurs, peut-être qu'on te détruira quand même, juste pour le plaisir. Que valent tes bougies, tes sorts, et tes déesses lunaires face à ça ?

Nous gardions toutes ces photos dans une lourde boîte pliante, dont le carton rouge souple laissait supposer qu'elle avait à l'origine contenu des pulls de Noël. Un soir, après avoir passé des heures à farfouiller dans les photos, j'en ai trouvé une qui représentait une petite fille un peu bizarre aux cheveux blond vénitien, le visage enflé par les allergies et l'asthme, et je me suis rendu compte que c'était moi. Mon image, tout en haut de cette immense pile de femmes de ma famille, d'histoires d'amour, de désirs et de luttes, qu'avec le temps d'autres visages viendront recouvrir. Au dos de ma photo, quelqu'un écrirait le résumé de ma vie : *Elle a vécu dans un abri de jardin à Santa Barbara, avant de devenir l'Oracle de Los Angeles*. Bien sûr, à cette époque, je ne savais pas encore ce que le destin me réservait.

Certains de mes ancêtres étaient des huguenots, des protestants français qui avaient fui en Amérique les persécutions des catholiques. Il y a en français un mot pour décrire la provenance d'un vin : le *terroir*³. Ce terme englobe toutes les choses qui affectent l'esprit du raisin et influencent le goût du vin. Techniquement, le *terroir* désigne le sol, mais c'est aussi l'esprit de l'environnement dans lequel pousse le raisin. La température de l'air iodé qui, l'hiver, souffle sur les ceps, les sels minéraux charriés par le ruisseau voisin, les veines de cuivre qui courent sous la terre, la résine de pin qui imprègne la colline où grandit la vigne. Pour moi, Saturne ne représente pas seulement mes murs, ceux que je m'étais bâtis ; Saturne existait dans mes fondations, ma famille, mon *terroir*.

Ma mère disait souvent pour plaisanter que j'étais partie en Europe pour m'éloigner le plus possible de l'histoire familiale. Mais j'avais appris là-bas qu'où qu'on aille, on emporte le passé avec soi. Saturne n'autorise aucune évasion. Un soir, ma mère et moi nous sommes disputées. Rien qui sorte de l'ordinaire. Nos querelles nous entraînaient dans un puits de noirceur, au fond duquel je découvrais toujours un aspect de ma mère que je ne voulais pas voir, et qui me terrifiait.

Dans sa dépression, elle ne semblait plus habiter son corps. L'épaisse et longue chevelure blanche dont elle s'enorgueillissait autrefois était aujourd'hui nouée en un chignon de maîtresse

d'école. Elle ressemblait à une Mère Noël au teint grisâtre, dont un vampire aurait aspiré toute vie. À l'époque où elle pratiquait activement la sorcellerie, ma mère arborait de longs drapés ocre ou des batiks brun roux. J'avais toujours admiré sa collection de colliers : perles en bois de palmier yorubas, fleurs de courge en turquoise, et le pentacle en argent serti d'une pierre de lune qu'elle avait acheté non loin d'un puits sacré à Glastonbury. Mais elle ne portait plus très souvent ses bijoux, sauf le symbole d'équilibre monté sur une bague en argent qu'elle ne pouvait plus retirer.

De son propre aveu, ma mère n'attendait rien d'autre que la mort. Elle me l'avait dit. Elle ne restait en vie que pour mon frère et moi. Elle ressassait ses relations passées, telle une rivière sur un caillou, adoucissant les arêtes de ses souvenirs, les polissant pour les observer sous la lumière.

— Pourquoi ne m'ont-ils pas aimée ? demandait-elle sans cesse, à propos de son père, de mon père, de mon beau-père, de Pete. Qu'est-ce qui cloche chez moi, pour qu'ils ne m'aient jamais aimée ? J'ai essayé de comprendre, j'essaie de tout faire comme il faut, mais je n'ai pas trouvé. Pourquoi ne m'ont-ils pas aimée ?

Le chagrin de ma mère, sa douleur, son autocritique, son absence d'amour-propre me mettaient dans un état de fureur irrationnelle comme personne n'avait jamais réussi à le faire. J'ignorais d'où ça venait, ou pourquoi je ressentais ça, mais ça avait à voir avec la façon dont nos histoires s'entremêlaient, dont nos luttes se confondaient. Et j'avais beau être consciente de cette rage, j'avais beau me raisonner, elle n'en était pas moins là, indécrottable. Quand elle disait ce genre de choses, mon sang s'enflammait. Ça me donnait envie de démolir un par un les murs de la maison.

— Il n'y a rien qui cloche chez toi, répondais-je à ma mère, en me maîtrisant pour ne pas lui crier au visage et la secouer. Ils ne pouvaient pas aimer ! Ils ne pouvaient pas t'aimer ! Ils ne pouvaient aimer personne !

L'après-midi, une fois terminé mon travail du jour, je faisais de longues promenades sur les petites routes d'Ojai, la Mecque spirituelle des sociétés théosophiques de la fin du XIX^e siècle et des gourous du yoga nichée au cœur d'une vallée de vergers d'agrumes

et d'avocats. La Californie ! La terre de ma naissance. Un pays baigné d'or tout le jour durant, jusqu'à ce que les chauds rayons du soleil couchant parent de rose la végétation et remplissent l'air de papillons monarques. Quand cette lumière ambrée vous caresse le visage, vous resplendissez d'amour. J'étais troublée à l'idée que ma mère ne s'en sente pas digne. Je n'avais jamais, pas une seule fois dans ma vie, vu la moindre once de méchanceté en elle. Même au plus fort de sa dépression, elle avait toujours de l'amour à offrir au monde. Elle se battait pour les droits des plus vulnérables ; elle connaissait les noms des déesses. Elle recherchait la simplicité ; elle adorait regarder les plantes pousser, apprendre leurs habitudes et les protéger. Elle lisait tout, et bien qu'elle n'ait pas fait d'études supérieures, sa grammaire et son orthographe n'appelaient aucun reproche, comme sa belle écriture tout en boucles.

L'une des choses que je préfère chez ma mère est sa capacité à aimer ce que d'autres personnes aiment. Quand il était petit, mon frère aimait les cubes, et ma mère pouvait jouer avec lui pendant des heures, ravie de le voir y prendre autant de plaisir. J'aimais la danse contemporaine, et ma mère pouvait m'en parler sans fin, quoiqu'elle n'y connaisse rien, parce qu'elle admirait l'amour partout où elle le voyait. Si quelqu'un se passionnait pour quelque chose, elle voulait célébrer cet amour ; elle devenait une fidèle agenouillée devant l'autel de cet amour. Même si elle savait qu'elle n'en obtiendrait pas en retour, ou à peine assez pour la maintenir en vie, ma mère avait cette faim en elle.

Quand elle était jeune sorcière, ma mère comprenait le pouvoir des noms. Elle m'avait appelée Amanda, ce qui signifie *digne d'amour*, parce qu'elle voulait que je connaisse ma valeur. Elle voulait me donner ce qu'elle ne pensait pas un jour obtenir pour elle-même.

Un jour, en revenant de ma promenade, à environ trois kilomètres de la maison, je suis tombée sur un dépôt d'ordures en bord de route. Des bouts de métal rouillés qui semblaient avoir appartenu à un tracteur, des jouets cassés maculés de boue, un matelas, un tiroir de commode, une vieille lampe aux entrailles à nu et... une déesse, d'environ un mètre de haut. Vénus, déesse de l'Amour, drapée jusqu'à la taille dans ses cheveux bouclés, statuette de ciment blanc

aux pieds tachés qui semblait avoir passé les dernières décennies enterrée jusqu'aux genoux. À quelques griffures près, elle était intacte, quoique lourde quand j'ai essayé de la soulever. J'ai parcouru le reste du chemin en la portant sur ma hanche comme un enfant, mais elle n'arrêtait pas de glisser, et je devais parfois la retourner et la caler sur mon dos, ce qui me donnait des allures de paysanne du XVIII^e siècle voûtée sous un boisseau de foin.

Dans le petit lopin de terre derrière son mobile home à Ojai, le *terroir* de ma mère était imparfait, mais joli. Elle faisait de gros efforts pour le cultiver. Malgré la terre tassée comme celle d'un parking, elle y faisait pousser des potirons, des courges, du maïs et des haricots. Elle parvenait à les faire sortir de terre à la seule bonté de sa voix. Elle n'aimait pas les pesticides et suivait depuis longtemps les préceptes de la permaculture, un système cher aux sorcières qui encourageait un bénéfice mutuel et une collaboration entre les animaux, les plantes et les humains. Elle cultivait des herbes sur un talus en spirale, avec le romarin et la lavande en haut, pour qu'ils puissent enfouir profondément leurs racines, et la menthe et la toque, qui avaient besoin de plus d'eau, en bas.

J'ai installé la déesse près des courges, parmi les grandes fleurs froissées, appuyée contre l'abri dans lequel ma mère stockait ses herbes, au milieu des plantes grimpantes, où la bercerait le gargouillis de notre fontaine électrique. De là, elle voyait le gros chat tigré qui dormait sur une branche du citronnier de notre voisin. Tous les soirs, quand ma mère rentrait du travail, même après huit heures dans son box et plusieurs autres dans sa voiture, elle s'efforçait de passer du temps dans son jardin. Ce soir-là, quand elle s'est aventurée dans les ombres bleutées de la fin du jour, je me suis faufilée dans la salle de bains à l'arrière de la maison et j'ai tendu l'oreille par la fenêtre entrouverte.

— Oh ! s'est exclamée ma mère, ravie. Il y a une déesse dans mon jardin.

Cachée derrière des rideaux en dentelle cousus au crochet par mes ancêtres, j'ai observé ma mère caresser le visage de Vénus et sourire. Elle ne m'a jamais demandé comment la statue était arrivée là. Je croyais secrètement que ma mère avait toujours su que la déesse de l'Amour la trouverait.

Peu après l'apparition de la déesse, je suis allée rendre visite à mon amie Milly en Géorgie. Elle et moi collaborions sur le scénario de la plantation hantée, et je voulais faire un peu de repérage. Pour écrire, je m'étais entourée des muses du Sud, des enregistrements de terrain d'Alan Lomax, du Crunk d'Atlanta, de Will Oldham's Palace Brothers, de Cat Power et des chansons d'une star montante du New Weird America, qui vivait à Athens et écrivait des hymnes d'une simplicité, d'une humilité et d'une beauté telles que j'en étais immédiatement tombée amoureuse. J'écoutais ce musicien en boucle à l'université, à l'époque où j'essayais de me libérer de la malédiction de Nosferatu. Sa musique me tenait compagnie pendant que je pleurais dans mon lit, ou que je contemplais, émerveillée, le ciel étoilé du haut des collines dans le désert, dans l'espoir de rejoindre le firmament. Je regardais des photos de lui sur MySpace, assis sur sa terrasse dans le crépuscule : barbu blond charismatique à l'accent traînant du Sud et à la démarche arrogante qui semblait prêt à dévorer le monde, si une peine de cœur ne le tuait pas avant. Je lui avais envoyé un message pour savoir s'il donnerait des concerts pendant mon séjour en Géorgie. Il m'avait répondu très rapidement. Pas de concerts, mais si je passais par chez lui, il serait heureux d'aller boire un verre avec moi.

Nous nous sommes donné rendez-vous dans un bar. Il n'a pas quitté sa casquette rose, bien enfoncée sur ses boucles blondes. Inquiet à l'idée qu'on le reconnaisse, il a voulu qu'on s'asseye au fond. Son ex-petite amie n'avait pas digéré leur rupture. Il n'a pas fallu longtemps pour que nous nous retrouvions chez lui, une petite ferme au milieu de nulle part, presque invisible parmi le kudzu et les pins. Des vaches meuglaient dans les champs voisins. Sur le trajet, le musicien a déploré son manque de cohérence émotionnelle. Il avait laissé son ex aux enfers. Il l'aimait, mais n'avait pas su résister à l'appel de cet immense monde sauvage qui ne demandait qu'à être exploré.

— Je suis vraiment con, parfois, m'a-t-il avoué avec une franchise irrésistible.

Dans son salon, il a allumé la guirlande électrique qui emmaillotait une poupée nue dont les yeux mécaniques ne cessaient de cligner.

Un numéro de téléphone était écrit au marqueur noir sur son ventre. En inspectant la maison plus en profondeur, j'étais certaine que j'en trouverais d'autres. Une batterie, un vieux canapé, un dessin du lion ailé Abrasax (le dieu qui bénit le couple dans la carte des Amants du tarot) scotché au mur au-dessus d'un des deux pianos droits. Dans la cuisine, sur le frigo, une note manuscrite maintenue par un magnet disait : « Je suis froid, allume-moi. »

Nous nous sommes assis côte à côte sur un des tabourets de piano, et j'ai posé la tête sur son épaule. Ses doigts caressaient doucement les touches ivoire.

— Joue-moi une de tes chansons, lui ai-je demandé, avant de lui dire quelle était ma préférée.

— Tu aimes celle-ci, hein ?

Il a souri. Il adorait être applaudi ; un vrai Lion ascendant Lion.

J'ai hoché la tête. C'était un hymne funèbre émergeant de l'étang des souvenirs, ruisselant d'une eau plaintive, entouré de lucioles et sentant l'enfance enfuie.

— Le refrain, surtout, quand tu répètes « *Please, I've waited* », lui ai-je intimé.

— C'est parti.

Il a chanté d'une voix tremblante, fêlée. Je sentais son odeur de sel, de bière, de tristesse et de poésie. J'ai posé la main sur son poignet couleur d'orge. La chanson terminée, il s'est tourné vers moi et a enfoui ses doigts dans mes cheveux. J'ai poussé un long soupir.

— Et si nous étions follement amoureux, juste pour une nuit ? a-t-il dit juste avant de m'embrasser.

Et j'ai dit oui de toute mon âme. Oui, mille fois oui. Même si je savais qu'une nuit ne me suffirait pas.

Il était une créature emblématique de son environnement, tout droit sortie de ces fermes hostiles d'Alabama où l'on pointait un fusil sur vous si vous aviez le malheur de trop vous approcher. Il était un *gospel country* entonné au milieu des champs sous les étoiles. Il était le grand-duc, féroce et majestueux, enfermé dans une cage, au zoo. Il était l'adolescent qui jouait de sa guitare acoustique pour ne pas entendre son père hurler sur sa mère qui n'avait pas réchauffé le café comme il le fallait. Il était les jours d'été passés torse nu à trimballer des touristes dans un canoë gonflable sur une rivière

paresseuse. Et aussi les nuits blanches en studio d'enregistrement avec un groupe de dix dragueurs mal rasés boostés à la cocaïne. Quand il était petit, il avait un livre sur les moutons qu'il adorait et relisait sans cesse. Un jour, ses parents l'avaient trouvé dans sa chambre, en larmes sur son livre. Quand ils lui avaient demandé pourquoi, il avait répondu : « Parce que les moutons sont si beaux. » Ils lui avaient pris son livre ; un garçon ne devait pas pleurer comme ça. Sa professeure d'anglais de cinquième était tombée amoureuse de lui, à cause de ses yeux de poète. Elle avait raison. Il avait tout d'un poète. Une voix de poète, une fêlure de poète, une faculté à voir la beauté, un amour du vin, des femmes et de la chanson. Dans son cas, de la bière et de l'Adderall plutôt que du vin. Je suis rentrée en Californie complètement accro. Mais Saturne incite à la sobriété. L'énergie de cette planète est lente et méthodique. Le véritable travail saturnin est souvent laborieux et sans gloire. Les stupéfiants ne sont guère plus qu'une distraction.

Ma mère aussi était amoureuse, à mon retour. Will, un ami de la famille qui venait souvent nous voir avec sa femme quand j'étais petite, était en train de divorcer. Je me souviens de ma mère disant que Will était le seul homme en qui elle pouvait avoir confiance. J'ai toujours su qu'ils avaient beaucoup d'affection l'un pour l'autre, mais leurs relations n'avaient jamais quitté la sphère de l'amitié. Et puis sa femme avait eu une aventure. Petite, je l'avais toujours bien aimée. Elle travaillait avec ma mère à Hearst Castle comme guide touristique. Elle avait une longue chevelure qui lui descendait jusqu'à la taille, chantait de l'opéra – elle aurait d'ailleurs pu sortir d'un opéra, avec ses airs de lutin –, préparait des plats français élaborés et me laissait jouer avec ses combinaisons en soie et ses robes en dentelle. Elle avait fini par décider que Will, le nouveau prétendant de ma mère, n'était pas assez glamour pour elle. Il aimait les trains électriques, les livres sur la Seconde Guerre mondiale et les films de série B des années 1950 aux effets spéciaux ridicules. Elle était tombée amoureuse d'un conservateur de la Smithsonian. Mais alors, après qu'elle avait rempli les papiers du divorce, après qu'un Will au cœur brisé avait contacté ma mère pour lui demander si elle avait envie de l'accompagner à la foire du comté, elle avait eu un cancer.

Will était retourné auprès d'elle. Ma mère et moi nous sommes inquiétées du fait qu'il suffisait à son ex d'un claquement de doigt pour le faire revenir en courant. Mais en attendant, ma mère était heureuse. *Elle* parlait avec lui de son amour des trains électriques, des jours entiers s'il le voulait. Elle avait défait son chignon et portait de nouveau ses bijoux. Le matin, au réveil, au lieu de prendre son shoot d'adrénaline devant DU, elle mettait sa cassette des « Exercices de la Déesse » dans le magnétoscope et se livrait à une danse du ventre en faisant tinter la ceinture de pièces nouée à sa taille.

Un jour, alors qu'ils revenaient d'une exposition de trains électriques, je lui ai demandé comment ça s'était passé.

— Merveilleusement bien, m'a-t-elle répondu d'une voix joviale, les joues roses comme une barbe à papa.

— Ils se marièrent et vécurent heureux, ai-je commenté.

Le ton de ma remarque laissait cependant penser que je ne voulais pas que ça arrive. Mon langage corporel ne cachait rien de mon état d'esprit. Ma mère s'est approchée de moi et a posé la main sur mon bras. Will se tenait sur le seuil de la cuisine, immobile et silencieux, comme s'il observait un animal blessé susceptible de bondir et de mordre à tout instant.

— Laisse-moi tranquille et arrête de me prendre de haut ! ai-je crié, instantanément changée en ado boudeuse par la baguette magique du bonheur de ma mère. Je suis passée en trombe dans ma chambre chercher mon stylo et mon carnet, et j'ai filé par la terrasse en claquant la moustiquaire derrière moi.

Ma mère tombait amoureuse et je sentais venir l'apocalypse. Elle voulait l'amour, elle l'avait toujours voulu, et elle avait cru ne jamais l'avoir. À présent, il était là, et chaque fois que je la voyais avec Will, je devais me faire violence pour ne pas tirer mon épée et pousser un cri de guerre. J'étais terrifiée à l'idée qu'elle soit trahie. Une crise renverrait ma mère aux enfers, dans un puits sans fond dans lequel elle se débattrait et dont elle n'aurait pas la force de ressortir. Si cet amour échouait, je craignais qu'il ne la tue.

C'était la fin de l'été, le moment le plus chaud de l'année, mais ça sentait comme Yule, la fête païenne au cours de laquelle le Roi de chêne terrassait le Roi de houx et où l'hiver figeait toute chose. Ça sentait les châtaignes grillées et les feux de camp ; le parc de mobile homes était couvert de ce qui semblait être de la neige. Sauf que l'air y était aussi chaud que dans le domaine d'Hadès, et les flocons qui se posaient silencieusement sur les feuilles étaient les cendres des feux qui nous entouraient de toutes parts. Dans le ciel rouge épais, vous pouviez regarder le soleil à l'œil nu aussi longtemps que vous vouliez. Le Soleil de la nuit. Vous distinguiez très nettement son disque immobile se consumer sur un monde étranger qui se précipitait vers sa mort. Qui aurait dit que la fin du monde serait si belle ? Je me suis assise sur la terrasse et me suis laissée devenir pierre et recouvrir de cendres. Une sauterelle que j'observais depuis des semaines muer d'une petite nymphe vert électrique en une locuste brune charnue, s'appliquait à mâcher lentement et bruyamment une fleur délicate dont il n'est bientôt plus resté que la tige. J'ai pleuré comme une salle gosse hors de contrôle et prise dans un torrent de terreur et d'angoisse qui se déversait d'une source profondément enfouie en moi et que je ne parvenais pas à localiser.

Une chaussée noire venant des montagnes s'est déroulée dans le ciel. Des milliers et des milliers de vautours formant un ruban infini. Cela semblait impossible. Des plumes noires, des têtes rouges gélatineuses, des sifflements, des grognements, des ailes plus grandes qu'un homme adulte. Je n'avais jamais rien vu de tel. Je n'avais même jamais vu un vautour à Ojai, et voilà qu'ils étaient des milliers, volant vers le front de feu, que j'imaginais être un champ de bataille de carcasses brûlées.

Dans l'astrologie védique, Saturne correspond au dieu Shani, seigneur du Karma et de la Justice. Selon l'intellectuel hindou Subhamoy Das, Shani « gouverne les donjons du cœur humain et les dangers qui y sont tapis. » À cheval sur un vautour, Shani parcourt les maisons astrologiques et nous rassemble tel un chien de berger. Notre tâche est d'enfourcher le vautour à ses côtés et d'intervenir dans toutes les maisons où Saturne apparaît dans notre thème astral. Ce travail est une libération. C'est toujours une

libération. Saturne nous ordonne de prendre d'assaut la Bastille dans la maison où il s'attarde et de libérer les prisonniers karmiques qui dépérissent à l'intérieur. Mais à la différence de Mars, la planète de l'agressivité, les batailles libératoires de Saturne n'ont rien de pyrotechnique ou de glorieux. La bataille de Saturne est une guerre d'usure. Pour accomplir le but de Saturne – la libération ultime dans l'esprit de l'Amour – nous devons faire preuve d'endurance, de patience, de diligence et de discipline. Nous devons être prêts à des gratifications immédiates au profit de récompenses futures. Mais ces récompenses sont lointaines, au bénéfice des générations suivantes.

Dans les tarots, Saturne correspond à l'arcane majeur XXI, le Monde, la dernière des cartes archétypales. Le Monde signifie l'achèvement d'un long voyage. Cette fin est en réalité un nouveau départ. Mais cette fois vous n'êtes plus aussi inexpérimenté et naïf qu'une nouveau-née, comme le Fou, mais sage et éveillé, comme l'Anima Mundi, l'ange qui danse dans la carte du Monde. Quand cette dernière sort dans un tirage, vous savez que vous êtes sur le bon chemin, le chemin vers l'unité et l'accomplissement de votre potentiel.

Pour savoir où dans votre vie votre bataille saturnienne de libération doit être livrée, il faut observer votre thème astral, la courbe circulaire qui permet de situer les planètes au moment de votre naissance. Là où est Saturne, vous trouverez votre Bastille. La Bastille était une prison française où l'on détenait les mendiants et les débiteurs en défaut de paiement ; quand les pauvres de France s'y sont introduits et ont libéré les prisonniers, ils ont déclenché la Révolution. Ma Bastille se trouve dans ma quatrième maison : celle des ancêtres, de la terre, des choses chthoniennes, enterrées, des pierres précieuses, des cavernes, de la lave et des ombres des enfers. La quatrième maison est notre cordon ombilical, qui plonge au cœur de l'histoire, de notre ADN. Quand Saturne habite votre quatrième maison, votre tâche consiste à excaver les histoires de votre lignée et à les guérir. Dans l'astrologie médiévale, la quatrième maison est celle où l'on cherche des trésors enfouis. La célèbre astrologue Liz Green appelle la quatrième maison la grande rivière

souterraine qui se meut sous la surface de la personnalité. « Toute planète placée dans la 4^e désigne quelque chose de caché dans la psyché qui doit être découvert et ramené à la surface avant de pouvoir l'affronter de manière constructive », dit-elle. Sans surprise, Saturne partage ma quatrième maison avec ma lune. En astrologie, la lune ne représente pas seulement vos humeurs et vos dispositions dans cette vie, mais aussi votre mère et son ascendance familiale. Chacun de nous est comme un personnage d'une saga épique qui s'étend sur plusieurs générations. Si nous ne faisons rien pour changer les histoires de nos ancêtres, elles se déroulent encore et encore. Ma tâche consistait à réparer les récits de ma lignée familiale. Peut-être ne me plaisait-elle pas, mais c'est celle qu'on m'avait confiée. En réparant ces récits, j'en créerais de nouveaux.

Tandis que j'observais les vautours, immobiles, j'entendais ma mère et Will à l'intérieur.

— Ce n'est pas qu'elle ne t'aime pas, lui disait-elle à voix basse. Mais elle a peur. Chaque fois que je me suis mise en couple, elle s'est fait éjecter de ma vie. Elle préfère nous éjecter la première, pour ne pas souffrir.

— Je comprends. Mais elle n'a pas à s'inquiéter. Je serai là le temps qu'il faudra, pour toi, pour ton enfant. Pour tout.

Un mois est passé, et je me suis rendu compte que je passais moins de temps à travailler à mon scénario et à mon roman sur Perséphone qu'à écrire des lettres d'amour au musicien. Plutôt que de l'appeler par son nom, j'adressais ces lettres à Orphée, à cause de la femme qu'il avait laissée aux enfers et des bacchantes qui se pressaient à ses concerts pour s'arracher un petit bout de lui. J'aurais dû le nommer avec plus de prudence. Dans le mythe, Orphée abandonne son grand amour aux enfers, et les autres femmes qui gravitent autour de lui sont si furieuses qu'elles le démembrèrent, ne laissant de lui que sa tête, condamnée à chanter dans une grotte en flottant à la surface d'un chaudron de lait de chèvre.

Quand ma mère sortait le soir, je m'oignais d'huile de rose et, la tête légère à cause de la teinture de valériane, je me lançais dans des transes et j'invoquais l'esprit d'Orphée dans ma chambre éclairée à la bougie, en visualisant les sigils tracés sur le sol en flammes bleues. Lors de ces séances, je recevais des visions d'Aphrodite et les couchais dans les lettres que je lui envoyais, l'enveloppe renflée de pétales de fleurs et scellée aux jus de phéromone issus des techniques de *sex magik*. Ses réponses, d'abord factuelles et distantes, se sont bientôt faites fiévreuses et poétiques, me comparant à une biche aux longues jambes et aux grands yeux. Après un mois ou deux de sorts d'amour, de lettres et de coups de fil, il m'a invitée à l'accompagner dans sa tournée prochaine. Mission accomplie. Au revoir, scénario. Au revoir, roman. Promis, je vous écrirai sur la route.

Sur la route, Orphée et moi étions désespérément amoureux. Le soir il jouait, à Baltimore, Boston, Washington. La journée, nous allions au musée voir des loups préhistoriques, des mammouths, des tigres à dents de sabre et d'autres bêtes éteintes depuis longtemps. Une fois, j'ai souri à l'homme qui se tenait à côté de nous, sa fillette sur ses épaules pour qu'elle puisse voir les animaux figés dans leur tableau d'ambre. Soudain, Orphée s'est mis en colère, s'écartant d'un pas raide dans le jardin aux sculptures. Impossible de le faire parler.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ? lui ai-je demandé.

Mais il se contentait de secouer la tête. Il a fini par répondre, presque avec mépris.

— Je suis tellement amoureux, je ne sais pas ce qui m'arrive. (Il a levé les yeux vers moi.) Je ne sais pas si je suis taillé pour l'amour. Ça remue des émotions mesquines en moi. La jalousie. La mélancolie.

Mais la tempête est vite passée, et la tournée a repris. Nous avons traversé la Pennsylvanie, l'Ohio, l'Illinois, incapables d'arrêter de nous toucher ou de nous perdre du regard plus de quelques minutes, faisant l'amour dans les cabines de toilettes, dans le foyer des artistes ou sur la banquette arrière du van. Et puis il montait sur scène et chantait, dans des clubs caverneux bondés ou dans de

minuscules restoroutes paumés, et chaque fois des femmes se pâmaient dans le public en battant des cils. Tous les soirs, j'avais l'impression qu'il ne chantait que pour moi. Que nous soyons séparés par une pièce ou par l'univers entier ne faisait aucune différence, nos molécules étaient liées ; s'il se retournait, moi aussi.

Tout le reste n'était qu'une terrible déception. Orphée m'avait prévenue que les tournées n'avaient rien de glamour, et il avait raison. Nous dormions rarement à l'hôtel, mais souvent à même le sol plein de poils de chat du studio d'un des videurs, parfois sans oreiller ni couverture, après nous être bourré la gueule pour sombrer le plus vite possible et supporter les ronflements, les courants d'air et les sirènes qui beuglaient dans la rue. Chaque jour, les détritiques s'accumulaient un peu plus dans le van déjà rempli à ras bord de matériel : emballages, sueur masculine, blousons et chaussettes détrempées. Quand nous nous arrêtions dans une station-service et descendions par la porte latérale, le van ressemblait à une baleine éventrée, les entrailles débordant de plastique. J'avais la nausée rien qu'à l'idée de devoir remonter dans ce truc. Certains des membres du groupe ne cachaient pas leur rancune envers moi – quand bien même j'essayais de mon mieux de me faire accepter, en réglant parfois une chambre d'hôtel ou le petit déjeuner, et restant aimable en toutes circonstances. Mais j'occupais un espace précieux dans un van qui était constamment plein à craquer. Il n'avait pas encore le bus dans lequel il tourne à présent. Et, à l'image de son triste petit van, Orphée était lui aussi sur le point de craquer.

Tandis qu'il se concentrait sur l'adoration dont il faisait l'objet, je passais mon temps à attendre qu'il soit disponible pour moi. J'avais eu l'intention d'écrire durant la tournée, mais cela s'est révélé impossible tant dans le van exigü que dans les bars où régnait une cacophonie bruyante. La tournée n'était cependant pas très longue, et quand Orphée m'a invitée à quitter Ojai pour emménager avec lui à New York, je croyais que les choses changeraient.

Nous avons pris nos quartiers dans une maison mitoyenne en grès rouge du quartier de Bedford-Stuyvesant, à Brooklyn, déjà pleine de musiciens de passage. Ces types travaillaient sans

relâche. À peine entrés, leurs sacs posés, ils se mettaient à jouer de la guitare avant même que leurs fesses n'aient touché le canapé. Orphée restait dans notre chambre, hypnotisé par la géométrie sacrée de Pro Tools. Il avait installé sa batterie au milieu de la pièce, en plus des tambourins, des amplis et des câbles ombilicaux qui couraient le long des murs. Le lit était relégué dans un coin, selon un angle bizarre. Je mourais d'envie de tout changer. Il m'avait invitée là, dans cette maison, mais ça n'était pas chez moi. Il n'y avait nulle part où poser un bureau. Aucun endroit où écrire dans toute la maison. Je traînais ma solitude dans la fosse d'orchestre d'un concert indie rock permanent.

À New York, je travaillais tout le temps pour arriver à joindre les deux bouts, d'abord dans une maison d'édition de beaux livres, puis dans un restaurant spécialisé dans les margaritas chics. En général, quand je rentrais à la maison, je trouvais les gars du groupe vautrés dans notre chambre, avec leurs Vans, leurs moustaches, leurs jeans et leur matériel d'enregistrement éparpillé partout, en train d'écouter les pistes musicales. Un piano menaçant, une trompette lointaine. Orphée disait :

— Cette trompette a vraiment l'air blessée, là derrière. C'est vraiment ce qu'on veut ?

Ils ne levaient pas les yeux quand j'entrais dans la pièce.

Quand les gars partaient, Orphée m'attirait sur le lit pour faire l'amour. Il y consacrait l'essentiel du temps où il ne jouait pas de musique. Quand je lui ai dit que je voulais faire autre chose de ma vie que de l'écouter jouer avec son groupe et faire l'amour en permanence, il m'a répondu :

— Nous ne faisons pas l'amour en permanence.

— Si. Cinq fois par jour.

— Cinq fois par jour, ce n'est pas tant que ça.

Et nous avons remis ça.

Un soir, il a joué au *Cake Shop*. Après le remplissage de la salle mais avant que le concert n'ait commencé, tout le monde se détendait. Les gars étaient calmes. Ils comparaient les différents labels, les amplis, les endroits où ils avaient tourné en se jetant des piques les uns les autres – discussion standard entre musiciens.

Orphée et moi étions assis côte à côte dans un silence gêné. Au terme de l'une de nos plus grosses disputes, je m'étais tirée de la maison pour aller écrire et il était resté pour composer une chanson. Nos deux œuvres parlaient de loups à la gueule ensanglantée dans la neige. Nous étions connectés dans le royaume de la magie. Mais au bout de six mois, et malgré cette connexion, j'ai constaté que j'étais en train de devenir un fantôme. Je n'étais pas Amanda, écrivaine et sorcière. J'étais Eurydice, la fiancée d'Orphée. Nous avions fait l'amour tout l'après-midi, mais ça s'était terminé par une dispute. Il voulait savoir où j'étais pendant qu'il répétait. Chaque fois que je sortais, il me bombardait de questions sur ce que j'avais fait, qui j'avais vu, où je m'asseyais.

— Je croyais que tu te mettais près de la fenêtre.

— Avant, oui. J'ai changé de place.

— Pourquoi ?

— C'était trop bruyant.

— Il y avait quelqu'un avec toi ?

— Non.

— Tu ne connaissais personne, là-bas ?

— Non. Personne. J'ai passé mon temps à écrire.

— Est-ce que tu as changé de place pour aller t'asseoir à côté de quelqu'un ?

— Non.

Il était clairement suspicieux ; il craignait que je le trompe. Il se sentait menacé par mon passé sexuel. Il n'était cependant pas jaloux parce que j'étais infidèle, mais parce que lui l'était. Il avait peur que je lui fasse subir ce que lui me faisait subir quand il partait faire des petites tournées et que je restais à la maison pour travailler. « Je veux t'enfermer dans une tour jusqu'à ce que je sois prêt à être l'homme dont tu as besoin », m'avait-il dit. Nous nous querellions constamment, et j'étais à deux doigts de partir définitivement, mais alors il montait sur scène, tel un officiant, un prêtre, un prince consort de ma déesse, et l'idée même de le quitter m'était insupportable.

Ce soir-là au *Cake Shop* ne différait pas des autres soirs. Nos parties de jambes en l'air, nos disputes, nos silences, notre maussaderie... Puis il est monté sur scène, l'air fatigué et à moitié

bourré. Mais quand les lumières de la salle se sont tamisées, que le micro s'est allumé, il est apparu dans toute sa gloire. Il est revenu à la vie, comme investi par les dieux. Comme si sa vie hors scène n'était qu'une attente, un long trajet en ascenseur, et qu'il ne revêtait sa véritable forme qu'une fois la musique démarrée. Orphée se réveillait, beauté endormie qu'un baiser musical ramenait à la vie. Ce soir-là, je l'ai vu sur scène et j'ai su qu'il était épris de la Muse, qu'il n'était fidèle qu'à sa fiancée magique. Si je restais, je ne serais jamais que sa « plus un ».

Quand Saturne quitte la maison de votre retour, si vous avez été bon élève et que vous avez suivi ses enseignements, il vous laisse un cadeau. Quand je suis retournée, seule, à Los Angeles, j'ai reçu d'abondants présents. Quelques mois après être revenue sur ma terre natale, j'ai décidé d'organiser une cérémonie de sorcellerie officielle pour mon anniversaire. Ce serait la première fois que je présiderais à un rituel en tant que prêtresse.

À New York, je m'étais sentie déracinée, coupée de tout lien. J'avais besoin de remettre les pieds sur terre. À Los Angeles, j'étais impatiente de me reconnecter à mes amis et à ma communauté. J'ai déménagé à Echo Park, dans une petite maison jaune vif avec une clôture aux piquets blancs qu'un cactus raquette assaillait de ses épines, et un plant de tomates anciennes qui grimpait joyeusement aux murs. Je partageais l'espace avec mon amie Milly, la coscénariste que j'étais allée voir en Géorgie avant qu'Orphée ne m'entraîne dans son enfer érotique.

Incertaine de la forme que devait prendre mon rituel, j'ai demandé conseil à ma mère. C'était la première fois que je sollicitais son aide cérémonielle depuis que j'étais adulte. À cette époque, elle avait emménagé avec son nouvel amant, quitté son emploi qu'elle haïssait et s'était inscrite à l'université où elle espérait terminer son cursus de lettres. Au téléphone, elle chantait presque. Cela faisait des années que je n'avais pas entendu cette légèreté dans sa voix, et ma décision de revenir aux pratiques de la sorcellerie n'a fait qu'accroître son ébullition.

Elle m'a rappelé tous les gestes que je l'avais vue accomplir si souvent quand j'étais petite : s'ancrer et se centrer, tracer un cercle,

y inviter les Gardiens, invoquer la Déesse, faire des offrandes, remercier et libérer les esprits, s'ancrer de nouveau.

La cérémonie a eu lieu dans le salon, autour d'un autel temporaire que j'avais échafaudé à partir de rouleaux de dentelle tissée par mes ancêtres et de rameaux de genévrier prélevés dans notre jardin. C'était une cérémonie intime, formelle et maladroite. Comme c'était ma première fois, je me sentais tenue de suivre le protocole à la lettre. J'avais passé des jours à rassembler les éléments de l'autel ; il fallait que ce soit parfait. Me décider entre un quartz fumé et un morceau de tourmaline noire pour représenter l'Esprit du Nord m'avait pris des heures. Sans compter le temps qu'il m'avait fallu pour coucher sur le papier la procédure, ainsi que les chants que je tenais de ma mère et des livres que j'avais « empruntés » dans sa bibliothèque. Il y en avait tant que je n'avais pas pu tout retenir, si bien que je devais lire mes sorties papier durant la cérémonie.

Une fois que nous nous sommes ancrées et que nous avons appelé les Gardiens, j'ai utilisé une incantation traditionnelle rendue célèbre par Janet et Stewart Farrar, deux Wiccans britanniques du ^{xx}^e siècle, qu'ils avaient empruntée à Doreen Valiente, qu'elle-même tenait de son grand-père sorcier, Gerald Gardner, qui l'avait mise au point à partir de multiples sources : un texte français du ^{xviii}^e siècle et un article d'un obscur magazine intitulé « Les Arts noirs ».

Eko Eko Azarak
Eko Eko Zomelak
Zod ru koz e zod ru koo
Zod ru goz e goo ru moo
Eeo Eeo hoo hoo hoo !

C'est une incantation qui, pour l'essentiel, ne veut rien dire, comme la plupart des incantations dans de nombreuses traditions magiques du monde entier. C'est un poème phonétique où les mots sont moins importants que le pouvoir qui vous traverse quand vous les prononcez. Aucune de mes amies n'avait été élevée dans la sorcellerie, aussi se sont-elles senties un peu idiotes à répéter ces rimes sans queue ni tête, mais au bout d'un certain temps, elles sont entrées dans le bon état d'esprit, se laissant aller à l'étrange rythme heurté. De ce point de vue, le chant remplissait parfaitement son office.

Nous étions en petit comité. J'avais choisi huit de mes plus proches amies pour la cérémonie, ce qui faisait neuf avec moi, un bon chiffre pour un convent. Chacune des personnes présentes incarnait une qualité que je voulais honorer et adopter. Auprès de chaque membre du groupe, j'ai pris un engagement pour l'année à venir :

— Devant vous toutes, je fais le serment, dans l'intérêt de tous et de toutes choses, que je m'engage à...

J'ai fait le tour de l'assemblée. Pour la santé, j'avais invité Lauren, qui ne mangeait pas de sucre, qui n'avait jamais fumé un joint de sa vie et qui était capable de traverser la ville en voiture à l'heure de pointe (un véritable sacrifice pour tout Angelino) pour aller acheter des œufs à une dame qui élève des poules en plein air dans son jardin bio. Pour l'abondance, j'avais invité Jade, une amie qui m'inspire toujours car elle n'admet pas qu'on ne la reconnaisse pas pour son travail. C'était la première d'entre nous à avoir souscrit un plan d'épargne retraite. Non seulement demande-t-elle des augmentations, mais elle les obtient, *et* elle contribue en retour au monde, en collectant des fonds pour les refuges de femmes battues et en participant bénévolement à des campagnes pour inciter les gens à voter. Pour la sagesse, j'avais pris Jordan, une travailleuse sociale auprès des sans domicile fixe, Cancer ascendant Cancer ; elle fait toujours passer ses liens aux autres avant tout le reste ; elle m'aide à comprendre que notre plus grande force vient de notre communauté.

Quelque chose de puissant se produit quand vous rassemblez vos amis pour accomplir un but spécifique. Vous leur témoignez honneur et reconnaissance. Vous leur dites : « Vous comptez pour moi », et ils vous renvoient en écho la même considération. Cela crée une toile de pouvoir, un tremplin et, dans mon cas, cela me propulse un peu plus près de la découverte de ma raison d'être dans ce monde.

Chacune des participantes m'avait apporté un souvenir d'une chose que nous avions faite ensemble, ainsi qu'un objet censé représenter un souhait, quelque chose qu'elle voulait voir s'épanouir dans leur vie, dans la mienne et dans le monde qui nous entourait. C'était amusant de voir toutes mes amies chanter ces chansons de

mon enfance, à la lueur des bougies. L'accumulation de ces vœux tissait un réseau de connexions. J'ai lu la Charge de la Déesse :

Je suis la beauté de la verte terre, et la blanche Lune parmi les étoiles, et le mystère des eaux, et le désir du cœur de l'homme, je t'appelle en ton âme. Lève-toi et viens à moi.

Je n'étais pas encore l'Oracle de Los Angeles à l'époque de cette cérémonie, et encore moins une sorcière professionnelle ; le rituel a néanmoins rempli sa fonction. Il m'a reconnectée avec mes racines, avec les miens. Saturne m'avait ramenée sur terre. Je reprenais contact avec ce qui était réel dans ma vie et possédait une vraie valeur. La cérémonie avait été imparfaite. J'ai désormais une plus grande maîtrise de chaque étape du rituel ; il est important de savoir pourquoi on fait telle ou telle chose, et comment on appréhende chaque étape. Mais pour maladroite qu'ait été la cérémonie, elle m'a donné le sentiment d'aller sur la bonne voie.

Ce soir-là, j'ai pris conscience que rien ne me procurait plus de satisfaction que la sorcellerie. Ni les aventures amoureuses, ni le travail, ni l'argent, ni les succès professionnels. La sorcellerie était amour ; elle était un engagement au cœur de la vie même. La sorcellerie marquait d'une croix l'endroit où j'avais compris que je n'étais pas à la merci du monde, mais que je pouvais créer le monde que je voulais, avec mes amis. Ce pouvoir était quelque chose d'inattaquable et de vrai, quelque chose qu'on ne pourrait jamais m'enlever et dont on ne pouvait douter. C'était un lieu où je pourrais toujours revenir, mes racines, ma quatrième maison, mon *terroir*.

12.

Guide de voyage aux enfers pour en sortir vivante

Pouvons-nous imaginer reconstruire nos vies autour d'une communion de relations avec les autres, y compris les animaux, l'eau, les plantes et les montagnes [...] Non pas la promesse d'un impossible retour vers le passé, mais la possibilité de nous réapproprier le pouvoir de décider collectivement de notre destin sur cette planète. Voilà ce que j'appelle réenchanter le monde.

Silvia Federicci,
Re-enchanting the World ¹.

La galerie caverneuse était vide, mais j'entendais la foule se rassembler devant ses portes. Tout était calme à l'intérieur, aquarium de lumière clignotante émise par une projection vidéo sur le mur derrière moi. Au moins dix autres artistes se produisaient ce soir-là à Human Resources. Le sol de l'espace de service à l'étage était entièrement recouvert d'une épaisse couche de terre battue rouge et poussiéreuse. En bas, dans la galerie principale, je me tenais accroupie dans une boîte de la taille d'un réfrigérateur couché sur le flanc, un temple en carton que j'avais moi-même fabriqué. J'avais passé la journée du vernissage à l'assembler dans la galerie, à garnir ses parois internes de tapis tissés de motifs géométriques bordeaux et indigo, de peaux de mouton et de coussins en peluche. Dans quelques instants, le conservateur ouvrirait les portes et un

aréopage d'artistes, d'écrivains, de collectionneurs et d'universitaires se ruerait à l'intérieur. C'était dans ce temple en carton que je ferais ma première apparition en tant qu'Oracle de Los Angeles.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis la première cérémonie qui avait marqué mon passage à la trentaine. Après cela, ma mère m'avait donné son Livre des Ombres, et je m'étais plongée, sous sa tutelle, dans l'étude des rites et des rituels qu'elle y avait consignés. J'avais sorti tous ses vieux livres sur la sorcellerie et m'astreignais à une pratique quotidienne rigoureuse. J'avais pris des cours avec des guérisseurs, des sorcières expérimentées et des chamanes. Je m'étais engagée devant la Déesse, devant la force de vie dans toute sa beauté brute et sa puissance, à La mettre au centre de ma vie.

Depuis la cérémonie de mon anniversaire, j'animais des rituels privés et des ateliers en petits groupes. Mais ce soir, à Human Resources, j'allais pour la première fois produire un acte magique en public, pour des gens qui ne venaient pas spécifiquement me voir dans l'intention de pratiquer la magie avec moi et qui ne savaient rien de ce que je faisais. Je me suis forcée à respirer lentement et j'ai fermé les yeux pour laisser le temps à ma vision de s'habituer à la faible lumière filtrée par les dizaines de petites ouvertures que j'avais découpées au cutter dans mon jardin. Il m'avait fallu des jours pour concevoir ma petite cabine d'oracle, constamment ballottée et renversée par le vent tandis que je m'efforçais de la faire tenir debout avec des sacs de sable et du ruban adhésif. Je me tenais à présent à l'intérieur, à genoux, derrière un autel de bougies électriques, une crécelle, une petite pile d'ossements et d'autres outils de divination. J'inhalais l'huile essentielle d'encens sur mes paumes dans l'espoir de me calmer les nerfs et de m'ancrer dans mon intuition.

Ma cabine d'oracle faite maison était une réplique de l'hôtel de ville de Los Angeles, dont l'original, un bâtiment Art déco ivoire des années 1920, exhibait sa tour de trente-deux étages à moins d'un kilomètre de là. C'est là que les autorités de la ville – le maire, les avocats, les juges, les administrateurs – décident qui va en prison, quels enfants voient leur école subventionnée, qui a droit à une assurance santé, quelles maisons vont se faire raser pour laisser passer une autoroute. Si vous grimpez en haut de la tour et jetez un

coup d'œil aux rues en contrebas, vous apercevez peut-être Skid Row. La nuit y éclosent des tentes et des cartons, isolés par des haillons et des journaux, ville dans la ville régie par ses propres lois, son propre ordre social. Chaque matin, une patrouille de police exige la démolition de ces structures à grands coups de mégaphone – histoire que les touristes n'aillent pas s'imaginer que la ville ne prend pas soin de ses SDF –, tâche sisyphéenne ordonnée par les despotiques dieux du capital. Les gens de Skid Row ne sont circonscrits par aucune frontière naturelle. Ni rivière, ni désert, ni chaîne de montagnes ; les rues, poreuses, peuvent être traversées. Techniquement parlant, les gens qui vivent là peuvent partir à tout instant. Mais des murs invisibles les emprisonnent dans ce ghetto : le racisme, les traumatismes, les addictions, la pauvreté, la suprématie blanche, le capitalisme. Notre civilisation se berce de l'idée que la souffrance est une chose triste mais inévitable, qu'on ne peut rien y faire. Qu'il y aura toujours des gagnants et des perdants. C'est l'histoire que nous nous racontons, mais ce n'est pas vrai. Nous pouvons la changer.

Le soir où je suis devenue l'Oracle, je pensais à la ville comme à un organisme vivant qui communique avec lui-même, qui exprime en permanence son plaisir et ses besoins, un organisme qui évolue, qui vit et qui meurt, tout en étant par essence immortel. Chacun de nous est une cellule de cet être, et chaque cellule participe de l'ensemble, fait son travail, proclame ses valeurs. J'avais ce soir-là pour ambition de m'ouvrir à la voix de la cité elle-même et de la laisser parler à travers moi. De dire de nouvelles histoires.

— Ouverture des portes, a crié Brian, le conservateur, en faisant tinter son trousseau de clés.

Assise dans ma cabine, je visualisais les racines qui partaient de mon épine dorsale pour s'enfoncer dans le sol goudronneux et les fossiles sous moi, sinuer entre les plaques tectoniques, tandis que le brouhaha des visiteurs, des installations vidéo et des sirènes de voitures s'engouffrait dans la galerie. Je tendais l'oreille à la Reine des Anges, à l'Esprit de la cité de Los Angeles, à l'Esprit de la terre qui était là avant la naissance de la ville, aux voix des colons, aux voix des Tongvas et des Chumash qui vivaient là bien avant l'arrivée

des Européens et qui sont toujours là, aux voix des tigres à dents de sabre et des mastodontes qui étaient là bien avant les humains. L'Esprit de la ville est un égrégore créé par tous les êtres qui ont un jour foulé cette terre, et dont les histoires ont contribué à faire éclore cette bête de verre et de métal sur ce qui n'était autrefois qu'un maquis rivulaire, et avant cela un océan, et encore avant de la poussière d'étoiles. J'ai guetté l'Esprit, l'Esprit de la Terre, l'Anima Mundi, la force de vie qui parcourt le monde, par-delà l'histoire et la culture. Et tandis que les premiers visiteurs venaient s'agenouiller devant mon petit temple en carton et jetaient un coup d'œil à l'intérieur, je me suis rendu compte que j'entendais l'Anima Mundi parler.

La voix, faible au début, évoquait le tambourinement lointain d'un éléphant. Sitôt que les portes de la galerie se sont ouvertes, les gens se sont attroupés autour de mon hôtel de ville en carton. Un par un, à genoux, ils s'y sont faufilets pour consulter l'Oracle, leurs paumes sur les miennes, les yeux brillants. Il était important qu'ils entrent à genoux. Pour pénétrer dans l'espace d'un rituel, un espace entre les mondes, vous devez franchir un seuil ; ce signe, quoique subtil, est nécessaire pour indiquer que quelque chose sortant de l'ordinaire est sur le point de se produire. Changer la façon dont notre corps se meut dans l'espace peut initier un changement de conscience.

Ma première visiteuse s'appelait Liz, une fille que j'avais rencontrée à la fac quatre ans plus tôt. Nous n'étions pas proches, mais nous avons passé pas mal de soirées à papoter à des vernissages, à discuter de nos travaux respectifs et à nous raconter nos gueules de bois. Malgré ce lien entre nous, elle est restée un instant sur le seuil de mon petit temple, les yeux écarquillés, incertaine, occupée à gratter un petit défaut du carton, avant de se sentir le courage d'entrer. Lentement, nerveusement, elle a rampé vers moi sur les tapis, puis s'est assise en tailleur, a baissé la tête et a posé ses paumes sur les miennes. Elle avait de petites mains, très douces. Je lui ai souri.

— L'Esprit de la Cité te souhaite la bienvenue. As-tu une question ?

J'ai senti ses mains se couvrir de sueur. Quelqu'un a trébuché à l'extérieur, faisant trembler les murs de mon temple, mais Liz est restée imperturbable. Elle s'est penchée en avant et a murmuré :

— Il y a quelques mois, j'ai fait une fausse couche. Est-ce que j'aurai un jour des enfants ?

Je me suis figée un instant. Je ne m'étais pas attendue à une question si personnelle, pour ma première fois. Liz a patienté, immobile, les yeux troublés par les larmes. Par les petites ouvertures percées dans les murs, j'ai vu qu'une file s'était formée dans la galerie, s'allongeant jusque dans la rue. Des impatients jetaient un coup d'œil à l'intérieur dans l'espoir d'estimer le temps qu'il leur faudrait attendre. J'ai fait abstraction de leur présence et me suis astreinte à la concentration, m'harmonisant avec la chaleur qui régnait dans mon petit espace, la sensation de l'air sur ma peau et ma respiration qui faisait saillir mes omoplates par intermittence. Je sentais mon poids peser sur la terre sous moi, mes racines s'enfoncer dans le gravier. *Écoute*, me suis-je intimé. *Ouvre ton cœur et écoute*. L'image de la carte de l'Impératrice m'est apparue dans un éclair. J'entendais le murmure des lianes qui poussaient autour de nous, les léopards affûtant leurs griffes et les cris perçants des nuées de perroquets qui survolaient les rivières de l'Amazonie. L'Impératrice est la jungle qui grouille de vie, la créativité débridée ; mère de toute chose, l'Impératrice est la fertilité elle-même. Je l'ai vue se rapprocher furtivement de Liz et se glisser en elle ; des fleurs et de l'eau ont jailli du bout de ses doigts. J'ai entendu l'Impératrice me chuchoter : « Ton corps n'est pas ton ennemi. » Un message que j'ai transmis à Liz. Elle a reconnu qu'avec les traitements contre l'infertilité, elle en était venue à voir son corps comme un animal indocile qu'elle essayait de dominer par la force, de mettre en cage. Elle voulait revenir à sa nature profonde. Elle avait en elle une abondance de passion, de fertilité qui ne demandait qu'à s'exprimer. Elle avait besoin de penser son corps pas seulement comme une machine de procréation, mais comme le lieu de la passion et du plaisir.

— Fais de la place dans ta vie pour la créativité sous toutes ses formes. Commence à créer par plaisir, et les enfants suivront, ai-je

déclaré, tandis que s'imposait à moi la vision d'elle dans un champ, entourée de bébés animaux.

Liz a pris mes mains dans les siennes et a pressé son front contre mes doigts.

— Merci, a-t-elle soufflé en repassant à reculons sous l'arche marquant l'entrée de mon temple, avant d'être rapidement remplacée par le visiteur suivant.

Je ne répondais qu'à une seule question par requérant. J'étais animée d'une intention singulière : je voulais être au service de ma communauté. Venir avec tout ce que j'avais, être à l'écoute des visions et des images qui se présentaient à moi, puis plonger les mains dans les eaux de l'inconscient pour y attraper et leur présenter le poisson qui les aiderait. Je voulais offrir un cadeau à chacun. Quoique mes intentions magiques soient sincères, j'attendais des gens qui venaient visiter mon petit temple en carton qu'ils perçoivent la dimension esthétique de mon œuvre, qu'ils la voient comme un objet d'art, comme tout autre dans l'exposition. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé.

La plupart de ceux qui venaient consulter l'Oracle me serraient les mains, posaient sur moi un regard grave et murmuraient : « Dites-moi que je vais tomber amoureux » ou « Que va-t-il arriver à l'esprit de mon père, maintenant qu'il est mort ? », puis ils attendaient ma réponse, les paumes moites, en se mordant les lèvres de nervosité. Sitôt qu'il était question de divination, même ceux qui me connaissaient personnellement, qui n'auraient pas sollicité mon opinion dans un autre contexte, étaient avides de messages divins.

Quelques-uns se faufilaient dans mon sanctuaire, s'asseyaient bras croisés et déclaraient tout de go : « Je ne crois pas dans tous ces trucs. » Ils ricanaient puis demandaient : « Qu'est-ce que Donald Duck mangera demain matin au petit déjeuner ? » Ma cabine d'oracle avait beau se trouver dans une galerie au milieu d'autres œuvres d'art, les gens me percevaient immédiatement soit comme un « réel » intermédiaire du divin, soit comme une charlatane profitant de la crédulité des naïfs pour s'enrichir à leurs frais. Je ne me rappelle pas avoir jamais entendu quelqu'un dans un musée ou une galerie dire devant une œuvre d'art : « Je ne crois pas dans tous ces trucs. » On peut ne pas l'aimer, ne pas la comprendre, ou avoir

l'impression qu'elle ne se destine qu'à une élite, mais dans tous les cas ça reste une œuvre d'art. Dire qu'on n'y *croit* pas revient à adopter une position philosophique que peu d'œuvres d'art exigent : est-ce que je crois à l'art ? En l'occurrence, la question que soulevait mon œuvre n'était pas « Est-ce que je crois à l'art ? », mais « Est-ce que je crois à la magie ? » Ceux qui y répondaient par l'affirmative étaient si avides de magie qu'ils donnaient l'impression de vouloir s'emparer de la moindre miette de pain enchanté, pour rassise qu'elle soit, tandis que les autres croisaient les bras et refusaient d'avaler quoi que ce soit avant même d'avoir jeté un coup d'œil au menu. La magie est moins une question de croyance que de valeur. C'est une pratique, pas un système de croyances. La question « Est-ce que j'y crois ? » est moins pertinente que « Est-ce que ça m'apporte quelque chose ? Est-ce que ça a du sens pour moi ? Est-ce que ça m'aide ? » En ce qui me concerne, la réponse est presque toujours : OUI.

Une amie m'a dit que tandis qu'elle se mêlait à la foule des visiteurs de l'exposition, on n'arrêtait pas de venir la voir pour lui dire des choses comme :

— As-tu déjà rendu visite à l'Oracle de Los Angeles ? Ce qu'elle vient de me dire m'a sauvé la vie.

Je suis restée dans ma petite cabine d'oracle pendant des heures et des heures, jusqu'à ce que ma voix se brise et que les bougies électriques s'éteignent en clignotant. J'ai fini par devoir refuser des gens. Consulter l'Oracle de Los Angeles avait aboli toute distance esthétique chez eux. Ils désiraient voyager avec moi dans l'inconnu ; avant de reprendre le cours de leur vie d'installateur d'art, d'administrateur bénévole ou de comptable, ils voulaient que je leur donne l'opportunité, même fugace, d'entrer dans un univers où tout était possible, où la réalité pouvait être enchantée, après tout.

Quand j'ai étudié pour la première fois la philosophie à l'université, la philosophie des femmes était réduite à l'« éthique de la sollicitude ». La sorcellerie m'a enseigné que la sollicitude est la chose la plus importante qui soit. La sollicitude est amour, et l'amour est ce qui nous guérit. Quand mes clients arrivent chez moi, je les fumige de sauge, de romarin et de lavande que je fais pousser dans

mon jardin. Je les bénis et je chasse les mauvais esprits qui les obsèdent avec un balai en bois de cannelle et un carillon koshi. Je leur prépare un thé de lune aux feuilles de framboisier, à la citronnelle, à la menthe poivrée et à la passiflore, selon une recette que ma mère m'a enseignée quand j'étais petite. Je leur rappelle où ils sont, dans mon studio magique. Ils sont en sécurité.

— Regardez autour de vous, leur dis-je. Voyez les fleurs fraîches, les bougies, et n'oubliez pas de prendre plaisir à cette expérience.

Nous disposons les cartes de tarot devant nous et nous observons les figures mythologiques et les symboles arcaniques ; nous essayons de comprendre comment le Magicien, l'Impératrice ou l'Étoile s'intègre dans leur vie. Nous allumons des bougies et je les oins d'huiles essentielles. Nous entrons dans le royaume de la magie, et de nouvelles perspectives de vie commencent à s'offrir à mes clients. Il y a dans la magie un confort et un pouvoir, qui prennent naissance dans le terreau fertile de la sollicitude.

Au cours de nos voyages à travers les enfers, nous autres sorcières devenons cartographes. La culture, l'art, les religions révélées... tous ces systèmes symboliques sont des cartes. Quelqu'un doit les créer. Nos musiciens, nos guérisseurs, nos poètes et nos sorcières arpentent les couloirs des enfers, une torche à la main. Nous avons raison de descendre dans ces cavernes, mais pour notre propre bien, pour la paix d'esprit de ceux qui nous aiment et dans l'intérêt de la planète, nous qui y voyageons ne devons pas nous perdre. Nous pouvons unir nos lumières et revenir dans le monde. Nous pouvons utiliser nos symboles, nos histoires et nos méthodologies mystiques pour forger des connexions entre nous dans ces espaces souterrains. Les symboles et les histoires ordonnent le monde ; ils créent les récits dans lesquels nous vivons. Il est donc essentiel de choisir quelles histoires nous voulons raconter, tout comme l'est la façon dont nous les racontons. L'imagination compte. Nos liens les uns aux autres et le plaisir que nous retirons de notre expérience importent. Les sorcières se tiennent aux côtés de ceux qui font déjà ce travail. Les humains le font depuis qu'ils sont apparus sur la surface de la terre. À présent, nous les écoutons, nous apportons notre pierre à l'édifice, nous utilisons les techniques du soignant, du poète, de l'artiste, de l'érudit,

de l'astucieux, de l'homme vert et de la guérisseuse pour soulager nos maux et prendre soin de notre monde blessé.

Quand je pense aux autels, je pense aux cairns anciens et sacrés où la fumée du benjoin s'élève d'un encensoir au centre d'un cercle de pierres. Ou à un autel dans le chœur d'une cathédrale dont les murs vibrent de chants grégoriens et dont les vitraux projettent sur la foule en adoration les miracles des saints dans une teinte rosée. Je vois des cœurs humains sacrifiés dans les profondeurs d'un temple aztèque ; des prêtres emplumés au visage de guerrier, graves et déterminés, apaisant des divinités qui se manifestent sous la forme de panache de fumée dans l'air immobile et sombre. Les autels marquent la frontière entre notre monde matériel et celui des esprits ; ils reflètent les valeurs et les désirs de ceux qui les édifient. Quand nous créons nos autels, nous établissons une connexion au divin. Ils sont des hublots ouvrant sur le Walhalla que nous nous sommes choisi. Pour les sorcières, les autels servent à honorer le divin sur terre, à déclarer sacrée la terre sous nos pieds.

J'ai bâti de nombreux autels au cours de ma vie, mais quand je me suis formellement dédiée à la sorcellerie, j'ai compris que l'autel est l'espace que nous créons en nous pour tout ce qui est sacré dans nos vies, et sur lequel nous voulons mettre la priorité. Avant de construire mon premier autel digne de ce nom, j'avais pris, par nécessité, un boulot alimentaire d'administratrice scolaire dans un quartier mal famé de Los Angeles qui n'était censé durer que quelques mois, mais qui a fini par se prolonger pendant plusieurs années. Après toutes mes aventures, il semblait que je sois condamnée à être écrasée par le même système qui avait pris ma mère au piège quand j'étais petite. Je passais mes neuf heures de travail quotidien vissée à ma chaise pivotante, vautrée, les jambes écartées, comme quelque personnage de BD épuisé, à tripoter les feuilles duveteuses des violettes africaines qui jouxtaient mon écran Dell, en me demandant de quelle jungle elles venaient. J'imaginais des forêts dégoulinant de pluie, les cris des singes dans la canopée, la brume qui tourbillonne dans les sous-bois comme un esprit de la nature. Je voulais y être.

J'ai exercé ce job de bureaucrate après ma première performance d'oracle, mais avant de m'établir comme sorcière professionnelle. Au cours d'un des ateliers que j'animais le week-end et où je parlais sans cesse d'approfondir ma compréhension de notre art, j'ai eu une épiphanie. La Déesse s'est adressée à moi : je devais créer un espace afin qu'Elle puisse entrer dans ma vie. Je ne pouvais pas me contenter de La garder dans ma tête. Je devais créer un lieu pour Elle, de mes propres mains. La nuit précédant la pleine lune du Taureau, j'ai bâti un nouvel autel en Son honneur.

J'ai d'abord fumigé mon studio magique avec de la fumée de cèdre et de genévrier, puis j'ai arrosé les murs et le sol d'eau salée et d'huile de camphre blanc et j'ai fait la poussière dans le moindre recoin. J'ai drapé mon nouvel autel d'un tissu violet opalescent dont m'avait fait cadeau une de mes mentors à l'université, une féministe qui prenait toujours ma défense. J'ai disposé des coquillages, leurs entrailles lisses et roses vers le haut, et j'ai recouvert complètement le tissu de chapelets de perles. J'ai donné à la Déesse des bougies en cire d'abeille trempée à la main, qui sentaient encore le miel, et j'ai exposé tous les outils cérémoniels que je gardais depuis mon enfance : un chaudron en céramique bleu qui semblait être fait d'écume de mer teinte de varech et de bois flotté ; un poignard blanc en stéatite que j'ai reçu d'un ami après l'avoir vu dans un rêve ; une baguette en bois de forme géométrique tachée de sang menstruel ; une pierre noire avec une fente secrète qui, une fois ouverte, révélait un fossile enroulé en une parfaite spirale de Fibonacci.

Je me suis tenue nue devant mon autel et j'ai invoqué les Esprits. Les motifs de fleur de mes voilages filtraient la lumière du soir. J'ai allumé une bougie blanche et j'ai sifflé mes familiers et mes gardiens. Sans cesser de secouer ma crécelle, j'ai dansé pour eux et je les ai laissés entrer dans mon corps en rythme, les pieds parcourus des pulsations de mon sang. Me tournant successivement vers les quatre points cardinaux, j'ai visualisé une flamme bleue jaillissant de mes doigts tandis que je traçais des pentacles dans les airs.

— Je vous salue, Gardiens, Esprits du Nord. Tours de guet de la Terre. Gardiens des pierres, des os et du sang. Gardiens de la vie et

de la mort. Je vous appelle. Venez à moi, voyez mon rite et chargez mon sort. Soyez ici avec moi.

J'ai vu au Nord les Esprits des cristaux, les gnomes et les observateurs de la terre se dresser, monter en flèche vers le ciel. Tout de granite, de quartz et de tourmaline, charriant une odeur de résine de pin, d'humidité et de terre glaise. D'un geste, je les ai invités à entrer dans mon cercle. J'ai frappé le sol de mon pied droit, et ils ont investi la pièce avec un bruit sourd. J'ai continué jusqu'à ce que tous les êtres élémentaux soient présents : les Sylphes, les Gardiens de l'air de l'Est ; les Salamandres de feu du Sud ; et les Sirènes, les Gardiennes de l'Ouest, dégoulinant d'eau salée et parfumant la pièce de senteurs d'orchidée et de vanille.

Enfin, j'ai invoqué la Déesse elle-même. Je sais toujours quand Elle arrive au picotement qui me parcourt la nuque et les bras, au gonflement de mon cœur et à l'échauffement de mes chairs. J'imagine que les astronautes, lorsqu'ils quittent la gaze bleutée protectrice de notre atmosphère et contemplent notre planète depuis l'espace, éprouvent les mêmes sentiments. L'émerveillement. L'humilité. La gratitude. L'envie de se mettre à genoux devant tant de beauté.

M'agenouillant devant l'autel, je Lui ai adressé mes offrandes. Des gâteaux collants de miel, des cônes de résine d'encens : ambre, jasmin et rose. Durant ce rituel, de la façon la plus humble et la plus claire possible, j'ai énoncé mon sort dans un murmure :

— Par les pouvoirs de la Déesse en moi, puissé-je m'échapper de ce piège ; puissé-je trouver comment dédier ma vie à la beauté, au plaisir, à l'amour. Ô grande déesse de l'Amour, puissé-je être Votre servante en ce monde. À Vous et rien qu'à Vous. Pour le plus grand bien de tous. Je Vous salue. Soyez la bienvenue !

Trois semaines plus tard, j'étais licenciée de mon horrible emploi de bureaucrate, ce qui me donnait droit au chômage. Une connaissance m'a, de façon tout à fait inattendue, envoyé un chèque de 10 000 dollars. De plus en plus de gens m'ont appelée pour des tirages de tarot, des rituels de guérison et des sorts en leur faveur. Les invitations à parler de mon travail dans diverses galeries et institutions ont commencé à affluer. J'avais jusqu'ici développé mon art avec patience et constance, en accumulant les performances, les

rituels publics et d'occasionnelles séances de taromancie pour gagner de l'argent, mais ce n'est que lorsque j'ai consacré mon autel que mon initiation a pris fin et que l'Oracle de Los Angeles a fait ses premiers pas. La Déesse s'était cependant montrée très claire : mon travail ne devait pas se limiter à mon seul plaisir ; mon travail en ce monde consistait à trouver un moyen d'être utile à ma communauté.

Perséphone, la déesse de ma thèse universitaire, essayait perpétuellement de s'échapper des enfers. Mais chaque fois qu'elle croyait avoir réussi, elle découvrait qu'elle s'y trouvait toujours. Les enfers étaient un dédale sans issue. Le succès ne vous en sort pas. Ça fait partie du truc ; le succès n'est qu'un miroir de plus accroché au mur de la baraque de foire. Je suis à présent une sorcière professionnelle, je vis de ce que j'aime, et je ne me laisse plus attirer vers les choses qui me font du mal, mais je ne me suis toujours pas échappée des enfers. J'ai appris à vivre avec.

Je fais payer mes services. Ce travail me prend beaucoup de temps et d'énergie, et j'ai vu ce que l'exercer gratuitement avait fait à ma mère. Ça l'avait épuisée, vidée de ses ressources. Vivre même modestement à Los Angeles a un coût. Mon loyer a doublé au cours des cinq dernières années. Je rembourse mon prêt étudiant, j'ai des frais médicaux, je paie les traites de ma voiture, la police d'assurance, le gaz, l'électricité, comme tout le monde. Cela ne fait pas longtemps que j'arrive à mettre de l'argent de côté pour ma retraite. Je préférerais passer tout mon temps à parfaire mon autel, à mettre au point de nouveaux rituels pour mes clients, à confectionner de nouveaux thés thérapeutiques dans le désert, mais toutes ces choses ne paient pas mon loyer. Je dois toujours concevoir mon travail comme une source de revenus, parce que je vis dans un monde où huit hommes super-riches détiennent à eux seuls autant que la moitié de l'humanité ; je vis dans un monde où des gens comme eux font les lois et contrôlent le discours.

Mes initiations m'ont enseigné qu'il n'y a aucune échappatoire, nul endroit où s'enfuir. Rien n'existe en dehors du capitalisme. Il a infecté toutes nos tribus. Il n'y a pas de monde féérique persistant où une sorcière puisse trouver refuge pour l'éternité. Mais l'évasion n'est pas la mission qui nous a été confiée. Une fois que nous

prenons conscience de notre nature de sorcière, nous utilisons notre magie non pas pour nous échapper dans un monde enchanté en dehors des limites de la réalité ordinaire, mais pour engendrer la magie en nous-mêmes et la déverser sur le monde autour de nous. Petit à petit, la sorcière étend son cercle magique à tout ce qu'elle touche, jusqu'à ce que ce cercle rencontre celui d'autres créatures enchantées, et qu'ensemble elles en trouvent d'autres. C'est une tâche ardue. C'est déroutant, imparfait et difficile. Nous subissons une pression constante pour sacrifier notre intégrité et sommes souvent sommées de choisir entre une multitude de maux. Il n'existe aucune Bible pour nous dire quoi faire, nulle autorité supérieure pour choisir à notre place. Mais où que nous soyons, nous amorçons ce travail. En tant que sorcière, notre tâche consiste à identifier les ressources à notre disposition, cultiver les outils dont nous avons besoin et faire éclore notre magie dans le monde.

Human Resources, l'espace artistique, va bientôt fermer ; un promoteur immobilier a racheté le bâtiment et compte en faire un petit hôtel de luxe. Le capitalisme ne s'arrête jamais. La dernière cérémonie publique que j'ai tenue là-bas s'intitulait « Exorcisme du capitalisme ». Elle n'avait pas été facile à mettre en place ; j'avais eu très peu de temps pour me préparer. Quelques minutes avant le début, j'étais encore à gratter l'étiquette de prix d'une foule de photophores. Quelqu'un avec qui j'avais flirté à une fête d'Halloween m'a attrapée dans un des cabinets de toilette mixtes à l'étage, marmonnant le texte de l'exorcisme en boucle au bruit des chasses d'eau voisines. Voyant que j'étais nerveuse, le barman m'a proposé une bière, mais j'ai refusé, ayant depuis longtemps renoncé à pratiquer mon art sous influence.

Je suis entrée dans la pièce sombre, et le silence s'est fait. Une centaine de personnes formaient un cercle autour de moi. Mon costume rituel était inspiré d'une prêtresse serpent de Crète, torse nu, jupe dorée enserrant ma taille et traînant par terre, yeux cernés de khôl qui me donnait un air féroce. Plus tard, un de mes amis m'a dit que mes cheveux avaient l'air vivants, serpentins et électriques, sous ma couronne de romarin et de genévrier. Invoquant la Déesse, j'ai dit d'une voix forte :

Elle qui est en nous, Elle qui se rappelle notre présence
Elle qui nous enfante, Elle qui nous avale
Elle qui ne connaît nul péché
Elle qui ne connaît nulle honte

Esprit de la nature
Terre Air Eau Feu
Créateur
Préservateur
Destructeur
Levez-vous !

Soyez ici avec nous

Ma voix tonnait contre les murs. Tenant à bout de bras un encensoir où brûlait du sang-dragon, j'ai fait le tour de la pièce, diffusant la fumée dans le moindre recoin. Usant d'une technique tirée des travaux goétiques de l'occultiste élisabéthain John Dee, j'ai dessiné un piège à démon à la craie rouge au centre de la pièce. Une étoile à cinq branches contenue dans un cercle, mais plutôt que d'invoquer une hiérarchie des anges du Seigneur, j'y ai inscrit les noms de déesses et d'artistes révoltées afin de former un chaudron de pouvoir au cœur du rituel. Non loin, j'ai tracé un plus petit sigil estampillé d'une rune de bannissement que j'avais créée à partir du signe dollar et de la phrase *Capitalisme, nous te bannissons*.

J'ai déroulé neuf cordons rouges depuis le sigil du capitalisme à travers l'assemblée, autant de rênes par lesquelles les personnes présentes pourraient contrôler le démon. Ces gens que je connaissais, dont les lunettes reflétaient la pâle clarté bleutée, dont les canettes de bière humides gouttaient sur le sol, se dandinaient d'un pied sur l'autre, nerveux, excités, se rapprochant les uns des autres à mesure que les vagues d'intention montaient en spirale et que nous joignions nos forces pour exorciser le démon.

Nous rejetons le capitalisme parce qu'il est violent. Parce que c'est un système qui affirme : tant que l'oligarchie profite, aucune atrocité n'est trop grave, aucune violation trop répugnante. Esclavagisme, génocide, guerre atomique, assèchement des marécages, déforestation, extinction des espèces animales. Il n'y a aucune ligne rouge et toujours plus de raisons justifiant cet état de fait... l'économie de marché, la langue fourchue. Pour rendre à

César ce qui est à César, le capitalisme n'est pas le seul en cause. La soif de sang, née du premier viol, était là avant lui, avant l'empire. Un égrégore qui a gagné en puissance la première fois qu'un être humain a passé une corde autour du cou d'un taureau et lui a ordonné de labourer la terre contre sa volonté. Chaque fois qu'un enfant s'est fait voler sa nourriture pour remplir la panse d'un roi, le pouvoir de l'égrégore croissait. Mais mon ambition ne se limitait plus à pointer du doigt ce qui était mal puis à aller me cacher dans le désert en espérant que le démon ne m'y trouverait pas. J'ai décidé de faire front.

L'heure de l'exorcisme était venue. L'assemblée était figée dans le silence. Nous sentions l'égrégore du capitalisme nous harceler de toutes parts. Bourdonnant sur l'Interstate 110 au nord, la toute première autoroute à avoir vu le jour, à avoir coupé des quartiers en deux ; s'amoncelant dans le ciel au rythme des panaches de fumées noires crachées par les entrepôts industriels et les usines toxiques au sud ; surchauffant l'air à l'est ; augmentant les loyers à l'ouest ; s'élevant de tous côtés. Nous étions les créatures de l'océan, étranges et rougeoyantes sous la pression du démiurge de la kyriarchie, cette force colonisatrice qui faisait fondre nos icebergs, qui forçait nos entrailles, nous dévorait de l'intérieur, engloutissait notre planète. J'ai psalmodié :

Ô Esprit du Capitalisme !

Toi qui places le profit au-dessus de tout

Toi qui décrètes que seuls les riches seront sauvés

Destructeur des relations

Destructeur de l'environnement

Promoteur de la Guerre

Exploiteur de la Honte

Colonisateur du monde

Et

Colonisateur de Nos Esprits

Nous te summons d'apparaître devant nous dans ce cercle

Par le Pouvoir de la Grande Déesse

Nous t'ordonnons, Ô Esprit du Capitalisme

de te manifester dans ce sceau

de ne causer aucun mal, et d'y être lié

Une puanteur soufrée a envahi la pièce. J'ai tapé du pied, frappé deux pierres l'une contre l'autre dans un bruit retentissant. Je n'étais pas une sorcière isolée. J'étais secondée par les miens. Je sentais mon sang circuler dans mes poignets, dans mon cou, dans mon cœur et dans les leurs, nos pulsations jointes sans interruption, le début de toute vie sur terre. Nous étions des êtres sacrés. Libres. Nous avons pris les cordons et avons tourné dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, contre le soleil, afin de moudre la graine génétiquement modifiée du capitalisme en poussière.

Nous n'avons jamais cessé de résister.
Nous sommes les enfants de Lilith.
Notre ADN est celui de la déesse primordiale
qui ne courbe l'échine devant aucun homme.

Ô Esprit du Capitalisme
Entends nos accusations.
Entends-nous !

L'une après l'autre, toutes les personnes de l'assemblée ont fait un pas en avant et ont exposé leurs griefs. Des frères jetés en prison ou tués par la police ; des sœurs rendues accros par l'industrie pharmaceutique ; des filles violées par un collègue à une fête de Noël ; des mères expulsées de leurs maisons pour que des promoteurs puissent construire un grand ensemble immobilier. Des humains passant leur vie dans des box, dégradant leur corps et perdant leur temps pour générer des capitaux au profit de grands patrons sans visage. Des humains, le genou ployé par le chagrin, contemplant leur monde avalé par les flammes, recouvert de pétrole, vidé de sa substance par les fermes industrielles.

Nous sommes les sorcières, les rebelles et les amantes de la terre.
Ici, maintenant
encore et toujours
nous proclamons notre refus de nous soumettre.

Chaque personne qui verbalisait son témoignage se voyait répondre par la foule : « Nous t'entendons, nous te voyons, nous souffrons à tes côtés. » Me servant d'un athamé cérémoniel, j'ai coupé les cordons reliant l'Esprit du Capitalisme à ma communauté.

Nos longues se sont tortillées par terre. Tapant sur nos tambours et martelant le sol de nos pieds, nous avons incanté :

Ô Esprit du Capitalisme, nous t'avons créé
Et à présent nous te détruisons !
Au nom de la déesse de l'Amour, nous te détruisons
Nous t'exilons pour toujours de nos esprits et de nos cœurs
Nous te bannissons
Nous te bannissons
Nous te bannissons
Va-t'en !

Il est rare que nous en venions à déclarer nos intentions collectives de cette manière – en tout cas l'est-ce pour mon peuple, les originaux, les artistes, les exilés, les marginaux. La plupart d'entre nous ne vont plus ni aux événements sportifs ni à la messe. Nous ne nous reconnaissons plus dans les préceptes des religions abrahamiques – Dieu le Père qui nous surveille de là-haut. Nous ne voulons plus des lois des prêtres et des papes du monde, des PDG et des chefs d'État, ces lois qui n'ont été créées ni par nous ni pour nous, pas plus que la terre n'a été créée pour le plaisir et l'exploitation de l'« Homme ».

Et même les lieux où circulent des idées avec lesquelles nous entrons en résonance – les rassemblements politiques, l'université – sont vides de cérémonie et de magie. Eux aussi ont été colonisés. Mais en pratiquant nos rituels, nous *créons* le monde que nous voulons, un monde où l'imagination est exaltée. Un monde dont nous, prêtresses, sorcières et marginaux pouvons bannir l'Esprit du Capitalisme, ou tout du moins y contribuer. Pratiquer ces rituels resserre les liens de notre communauté. Nous nous rendons plus forts les uns les autres. Nous nous dressons ensemble, main dans la main, nous respirons le même air, nous déclarons notre soutien mutuel, nous exprimons collectivement nos doléances, car nous ne sommes pas seuls. Nous ne sommes pas des individus isolés luttant pour surnager dans un système qui nous dicte comment vivre et prospérer. Nous ne sommes pas de simples pions manipulés par des autorités extérieures. Unis, nous faisons plus que résister. Nous créons une connexion. Nous créons des façons plus saines de vivre ensemble sur notre planète. Nous créons de l'amour.

Et maintenant, Ô peuple de Los Angeles,
L'Esprit de la Déesse est à nos côtés.
Nous La créons.
Elle est déjà là.
À travers nous, Elle renaît perpétuellement.
Son esprit croît en nous
Qu'allons-nous créer ?
Énoncez votre vision...

Du cercle se sont élevées des voix. Une jeune femme aux mèches pointues et aux lunettes à monture sombre a déclaré :

— Je crée l'Esprit de la Confiance. Afin que nous puissions compter les uns sur les autres pour nous défendre.

Le groupe des initiés lui a fait écho :

— Nous invoquons l'Esprit de la Confiance. Nous créons cet Esprit avec toi...

Prenant sa suite, d'autres ont invoqué l'Esprit de la Patience, exprimé des visions d'espaces verts dans toutes les rues, appelé à la compassion à l'égard des victimes d'addictions, à la disparition des frontières, au partage des ressources, au consentement enthousiaste. Puis nous avons tous déclaré :

Tous les actes d'Amour et de Plaisir sont Ses rituels.

— Tous ceux qui souhaitent être initiés au culte de la déesse de l'Amour, faites un pas en avant, ai-je dit.

Des centaines de pieds se sont avancés. Nous nous élevons, nous tombons, nous nous relevons. Comme la prêtresse d'Éleusis deux mille ans avant moi, j'ai tendu une gerbe de blé au-dessus de ma tête et j'ai psalmodié :

Par les pouvoirs de la Déesse en nous
ensemble, nous nous déclarons sacrés.

Nous sommes sorcières
enfants de la déesse de l'Amour.

Ensemble, nous sommes puissants.

Ensemble, nous sommes libres.

Ensemble, nous sommes libres.

Victoire à la Déesse !

— Victoire à la Déesse ! m'a répondu le chœur.

Épilogue

Et donc, ton recoin, c'est ton recoin, *compañera* et sœur, et c'est ton rôle d'y lutter, comme nous, les femmes zapatistes, nous luttons en terres zapatistes. Ces nouveaux mauvais gouvernements pensent qu'il va être facile de nous vaincre, que nous ne sommes pas beaucoup et que personne, là-bas dans les autres mondes, ne nous soutient. Mais que va-t-il se passer *compañera* et sœur ? Eh bien, même s'il ne reste qu'une seule d'entre nous, celle-ci se battra pour défendre notre liberté. Et nous n'avons pas peur...

Lettre des zapatistes aux femmes qui se battent dans le monde, février 2019.

Quand une chose est sacrée, elle ne peut être détruite.

Chloe Erdmann.

Le corps de ma mère n'est pas à son aise ; les crampes lui martyrisent les hanches. Nous voyageons depuis maintenant quinze heures, le coccyx plié selon des angles bizarres. À notre correspondance à Copenhague, il a fallu qu'on vienne la chercher avec un fauteuil roulant, sans quoi nous n'aurions pas pu attraper notre vol à temps. Ses pieds ne répondent plus à ses ordres ; elle essaie de les positionner de façon qu'ils ne butent ni dans nos bagages ni dans les sièges, mais il n'y a guère la place de faire autrement. Cet avion est aussi rudimentaire qu'un appareil militaire.

— Tu es nerveuse ? me demande ma mère tandis que je tasse mon oreiller et que je me tortille sur mon siège, dans l'espoir de passer la dernière étape de notre périple de Los Angeles à Athènes le moins inconfortablement possible.

Je hausse les épaules.

— Pour le voyage, tu veux dire ?

Elle hoche la tête, bien que je ne sois pas certaine que ce soit de cela qu'il s'agisse. Je lui ai déjà répondu sèchement plus d'une fois depuis notre départ, trente heures plus tôt ; je pense qu'elle me demande en réalité si je suis nerveuse à la perspective de passer autant de temps avec elle. Voyager trois semaines avec la même personne peut se révéler long, surtout si cette personne est votre mère.

— Je suppose que ce sont les autres qui me rendent nerveuse.

Elle tire une couverture sur ses épaules. Il fait glacial dans l'avion ; nous faisons presque de la buée avec notre haleine.

— Oui, moi aussi, murmure-t-elle. Je m'inquiète de ce qu'ils pourraient penser de moi.

Quoique les femmes qui participent à ce voyage organisé soient toutes là pour communier avec la Déesse, elle a peur de l'accueil qui nous sera réservé si nous nous déclarons sorcières. Quand elle vivait à San Luis Obispo, m'a-t-elle raconté, après la rupture avec mon beau-père, elle avait donné des cours de spiritualité pour Cakes for the Queen of Heaven. Le journal local indépendant avait écrit qu'elle « se prétendait sorcière ». Cela n'avait pas plu à certaines personnes de sa communauté. Elles ne voulaient pas qu'une originale, une excentrique, une irrationnelle donne des cours à la congrégation unitarienne ou dise les représenter. Elle s'était sentie mise à l'écart, marginalisée, comme si elle devait se cacher.

— Quand on est un personnage public, il s'en trouve toujours pour critiquer ou montrer leur désaccord, lui dis-je. C'est à ça qu'on mesure le succès. Plus on est exposé, plus les gens sont enclins à nous montrer du doigt.

— Oui... ou à nous tuer.

Elle ponctue son affirmation d'un hochement de tête, confirmant sa certitude que le pire peut toujours arriver, et qu'il va arriver.

— Je suis plus préoccupée par le fait de devoir passer tout ce temps avec des gens que je ne connais pas et d'en avoir si peu pour moi, dis-je.

Je ne me serais jamais lancée par moi-même dans un voyage organisé ; ça ne me serait pas venu à l'esprit. J'aime bien me perdre dans des endroits inconnus, laisser les vents du destin me pousser.

Mais je suis contente que ma mère m'ait invitée ; je veux me rapprocher d'elle. Je veux essayer de m'ouvrir à sa façon de faire, quoique je ne sois pas certaine d'en être capable.

— Tu crois qu'on arrivera à s'écarter un peu des sentiers battus ?

Ma mère me jette un regard entendu. Elle craint que je ne me comporte comme lorsque nous sommes allées visiter New York, quand j'avais sept ans. À peine descendue du bus, j'étais partie en courant dans la foule de Times Square avant même qu'elle ait pu récupérer nos bagages. Je sens qu'elle résiste à l'envie impérieuse de remettre cette histoire sur la table ; elle sait que rien ne m'agace plus que de l'entendre dissenter sur l'enfant difficile que j'étais. Au lieu de quoi, elle me tapote le genou.

— Je suis sûre que tu auras l'occasion de te balader, chérie.

Quand, à l'époque de mon retour de Saturne, elle et son nouveau compagnon s'étaient mis ensemble, elle avait la cinquantaine. Elle était non seulement tombée amoureuse, mais l'avait épousé, et elle était retournée sur les bancs de la fac, dont elle était sortie major de sa promotion avec un double master.

Après quoi, elle avait remis sur l'établi le livre sur lequel elle avait travaillé durant toute mon enfance. C'est pour ses recherches que nous nous rendons en Crète. Elle veut aller dans tous les endroits où se déroule l'intrigue, avec moi. Il s'agit d'une trilogie épique historique cataloguant la résistance des femmes de l'Ancien Monde, jusqu'au triomphe du patriarcat. La série commence en Égypte, se déplace ensuite vers l'ouest, en Libye, et se termine à l'endroit où notre voyage toucherait à sa fin, en Crète, où la civilisation matriarcale minoenne avait tiré sa révérence.

Ma mère sort son manuscrit de son sac, et son humeur s'allège instantanément. L'épuisement du vol s'évapore. Elle parcourt du doigt ses notes, rédigées de sa belle écriture, presque musicale.

— Pourquoi les avons-nous laissés faire ? réfléchit-elle à voix haute. Voilà la question centrale de mon livre.

— C'est-à-dire ?

— Nous avons dû voir arriver les hordes du patriarcat, poursuit-elle. Pourquoi ne les avons-nous pas combattues ?

— Peut-être avons-nous trop d'amour. C'étaient nos amants, nos maris, nos fils. Peut-être n'avions-nous pas le désir de les

combattre.

— En réalité, nous nous sommes battues, s'est-elle ravisée, avant de me remettre en mémoire nos héroïnes favorites : les Amazones de Libye et de Phrygie, ces clans de femmes guerrières, d'archères, qui combattaient à cheval dans les forêts primaires et les steppes désertiques.

— Mais le patriarcat a quand même gagné, ai-je rappelé. Ils avaient de plus grosses armes.

L'hôtesse passe récupérer nos gobelets en plastique, nos bouteilles d'eau et nos sachets de bretzels vides, et nous dit de nous préparer à l'atterrissage. En contrebas, Athènes attire bruyamment notre attention, blanche et dense, avec ses entrepôts industriels et ses chantiers navals ; je vois le Parthénon se dessiner au loin.

Tout le monde fume à l'aéroport d'Athènes. Des lauriers roses bordent l'autoroute jusqu'à la ville, comme à LA.

— Leur nom latin est *nerium*, m'indique ma mère. C'est une herbe fatale, en sorcellerie. Un poison.

Notre voyageuse brésilienne vient nous chercher en van.

— Parlez-leur du café, ici ! dit-elle au chauffeur.

— Nous adorons le café, en Grèce, nous explique celui-ci, avant de nous en décrire une variété qui a un arrière-goût de chocolat.

Ma mère ne l'entend pas.

— Qu'est-ce qu'il dit ? C'est comme un moka ?

— Non, maman. Ça a le goût de chocolat. Ce n'est pas un moka.

Je voudrais être moins dure, moins prompte à m'emporter. Plus Oracle, moins Amanda. Comment me sentirais-je si quelqu'un se montrait condescendant et impatient avec moi dans un pays étranger où j'essayais d'impressionner ma fille unique ? Comme une merde. Ça ne ferait que me stresser davantage. Pourtant, je ne peux m'empêcher d'être impatiente quand elle semble confuse ou éprouve des difficultés à marcher. Comme si son corps prophétisait mon avenir.

Durant toute mon enfance, ma mère n'avait jamais été capable de rester dans son corps, et elle ne voyait pas vraiment l'intérêt d'en prendre soin. Je l'avais observée s'en dissocier, simultanément attachée à lui par les plaisirs de la chair et le voyant comme une

source de tourment et de rejet. Je me souviens que je lui posais parfois des questions quand nous cuisinions ou quand nous étions en voiture. La réponse ne venait que cinq minutes plus tard, comme si la question avait dû parcourir une longue distance avant de l'atteindre. Elle dérivait au large de Pluton, et ne communiquait avec moi, sur Terre, qu'à travers une série de satellites.

Le matin de notre premier jour à Athènes, nous prenons le petit déjeuner sur le balcon de l'hôtel, avec vue sur les toits contigus à l'Acropole, le point le plus haut de la ville, bâtie sur une colline et entourée de fortifications en pierres dorées. Ma mère me harcèle de questions sur la façon dont je compte m'y prendre pour nous trouver du lait pour le café. Elle me précise que nous ne sommes pas censées apporter nos tasses au buffet, mais devons au contraire remplir de petites cruches de lait et les rapporter à notre table.

— J'ai survécu sur cette planète pendant plusieurs décennies, lui dis-je d'un ton sec. Je crois que je vais réussir à mettre du lait dans notre café sans avoir besoin qu'on me supervise.

— C'est juste que je ne veux pas qu'on passe pour des ploucs...

Encore ce mot. *Ploucs*. Elle l'a déjà prononcé à l'aéroport. Plus tard, je chercherais le mot *plouc* sur Internet. Je sais ce que ça veut dire, mais je voudrais en connaître la définition précise, puisqu'elle l'utilise si souvent pour décrire sa crainte de l'image que les gens pourraient avoir de nous. *Plouc : personne simple et maladroite. RUSTIQUE. Personne naïve ou inexpérimentée.* Elle avait peur que tout le monde en Grèce sache mettre du lait dans son café sauf nous ; tout le monde saurait alors que nous sommes des péquenaudes d'un pays arriéré dirigé par un suprémaciste blanc suffisant.

Plus tard dans la journée, alors que nous gravissons les marches en marbre glissantes du Parthénon, le temple de la déesse Athéna, ma mère peine à trouver son rythme avec sa canne.

— Je vais y arriver ! incante-t-elle, clairement convaincue du contraire, en clopinant sur le chemin bordé d'oliviers qui mène au temple de la déesse de la Sagesse et de la Guerre.

— Bien sûr que oui ! lui dis-je. Concentre-toi sur les parties de ton corps qui ne te font pas souffrir. C'est un vieux truc de danseuse.

Concentre-toi sur tes épaules.

— Parce qu'elles sont censées ne pas me faire souffrir ? halète-t-elle.

Elle finit par s'arrêter à mi-chemin, juste avant l'entrée. Nous avons parcouru la moitié du monde pour arriver là, mais elle ne verra pas les temples, avec leurs pierres dorées, les caryatides qui se dressent d'un air sombre au-dessus des oliviers. Elle s'assied sur un banc près des cars et, quand il fait trop chaud, boit une limonade à la fraise.

Ma mère pense sans cesse à la fragilité humaine. Sa très proche amie, Ginny, est dans un centre de soins palliatifs, en Californie, le côté droit paralysé, les yeux collés parce qu'ils ne produisent plus de larmes, le corps rongé par le cancer. Ginny, qui codirigeait le Cercle de la Lune de ma mère, a été l'un de mes mentors ; c'est avec elle que j'allais m'occuper des chevaux maltraités, et c'est elle qui m'a mis les livres d'Ursula K. Le Guin entre les mains. Elle a élevé seule deux garçons de mon âge (son mari s'est suicidé soudainement, sans même laisser une lettre ; elle était rentrée chez eux un soir de Noël, un enfant dans chaque main, et l'avait trouvé pendu dans le garage). Quand ses parents étaient devenus dépendants, elle avait emménagé près de chez eux pour s'en occuper, leur essuyer le front et les fesses ; mais à l'heure où elle-même affronte la mort, trouver quelqu'un pour prendre soin d'elle se révèle difficile. Ginny a insisté pour que nous fassions notre voyage, en sachant parfaitement qu'elle pourrait mourir en notre absence. Ma mère n'arrête pas de penser à elle. Elle emporte la petite statuette de déesse qui ornaient leur autel du Cercle de la Lune dans chaque site que nous visitons. Elle sort la petite figurine et la tient devant les frises, au *Café Diogenes*, devant les colonnes du temple de Zeus en face de notre hôtel, et envoie la photo à Ginny sur son téléphone portable, afin de pouvoir lui dire en rentrant : « Tu étais avec nous par la pensée ! »

Il y a, au premier étage du musée du Parthénon, une tablette en pierre dans laquelle un citoyen remercie une prêtresse en l'appelant par son nom pour avoir si bien pris soin des offrandes qu'il avait apportées à Athéna. À l'étage supérieur, on trouve des dizaines de

corés, ces statues de jeunes femmes vêtues de robes de prêtresse, qui présentent des offrandes de pommes et de grenades et des libations de vin à Athéna et aux autres divinités, auxquelles sont dédiées des chapelles plus petites un peu partout sur l'Acropole. Or, selon le panneau d'information, les corés ne sont pas des prêtresses, mais des « figures féminines ». Quand le Parthénon était en activité, il y avait parmi ses massifs herbeux et ses oliviers des milliers de ces femmes, de ces statues aux grands yeux soulignés de khôl qui ne clignaient pas, aux robes de lin rehaussé d'ocre brillant, aux sourires offerts aux divinités. Pourtant, le texte d'information prétend que nul ne connaît ni leur identité ni leur nature. Lorsque apparaissent quelques rares statues masculines, on les identifie comme des prêtres ou des héros. La présence de tant de femmes dans un lieu sacré reste mystérieuse. Que diable faisaient-elles là ? « Peut-être, hasarde le texte, les dieux trouvaient-ils ces figures féminines *plaisantes* ? »

— On va bien finir par comprendre, dit ma mère, la voix allant crescendo à mesure qu'elle implore les boutons du vieil ascenseur exigu de notre hôtel, qui résiste à toutes nos demandes. On va y arriver, ajoute-t-elle en louchant sur l'écriteau qui nous avertit, en anglais et en grec, de ne pas utiliser l'ascenseur durant un tremblement de terre.

— Maman, intervient-je en posant la main sur son épaule. Tu dis ça comme si on y pouvait quelque chose. C'est un vieil ascenseur caractériel ; ce n'est pas notre faute s'il ne fonctionne pas. Ma mère semble toujours croire que lorsque quelque chose va de travers, nous en sommes forcément responsables.

Au temple d'Asclepios, Athéna se jette en avant, les bras levés ; elle porte une cape ourlée de serpents sifflants. Les serpents sont le symbole de la déesse sur terre. Ils rampent sous terre et renaissent une fois débarrassés de leur mue ; ils représentent l'immortalité. Les chercheurs sont capables d'identifier les statues d'Athéna auxquelles il manque la tête, les bras et parfois les jambes à leurs serpents. Quand j'étais enfant et qu'elle me faisait la lecture de la mythologie grecque, ma mère me rappelait toujours : « Athéna est

née entièrement formée de la tête de son père, car en vérité, en tant que déesse, elle le précédait. » Quand elle apparaît pour la première fois en Afrique du Nord, Athéna a pour nom Neith, « la terrifiante », mère de l'univers. Et parce qu'elle a créé l'univers, Neith s'est donné naissance à elle-même. Sur son temple sont gravés ces mots :

Je suis ce qui est, ce qui sera et ce qui a été. Personne n'a jamais soulevé le linceul qui me dissimule aux regards. Le fruit que j'ai engendré est le soleil.

Mais les érudits de la Grèce antique ont modifié ainsi le récit de la naissance d'Athéna : Zeus, le roi des dieux, viole à plusieurs reprises la mère d'Athéna, Métis, la déesse de la Sagesse, puis il la dévore vivante alors qu'elle est enceinte. Ce faisant, il devient « sage » lui-même et finit par « donner » naissance à Athéna par une fissure de son crâne dans une forme migraineuse de parthénogenèse violatoire. C'est dans cette version de l'histoire qu'Athéna devient la bien-aimée du patriarcat. La voilà à présent déesse de la Sagesse *et* de la Guerre. Mais partout où apparaît Athéna, apparaît également le serpent, enroulé à ses pieds, lové autour de ses bras, se tortillant sur la tête de Méduse. Méduse est l'ombre d'Athéna, son reflet aux enfers, sa colère, son histoire, qu'elle porte toujours en elle. C'est par les serpents de Méduse qu'Athéna sera connue.

Au ^v^e siècle avant Jésus-Christ, l'armée perse du roi Xerxès a envahi la Grèce parce que les Grecs refusaient de payer leurs impôts. Après l'invasion, les femmes et les enfants grecs sont sortis de leurs cachettes pour constater qu'il ne restait du temple d'Athéna que des ruines fumantes. Les colonnes avaient été mises à bas. La robe jaune de la déesse, brodée par des petites mains de jeunes filles, lui avait été arrachée. Son temple pillé. Ses reliefs volés. L'odeur des olives brûlées s'attardait dans l'air. Les Athéniens ne se sont jamais vraiment remis de la destruction du Parthénon.

Ils ont reconstruit le temple du mieux qu'ils ont pu. Un peu plus de deux mille ans plus tard, les Turcs ont envahi le pays à leur tour et ont stocké leur poudre à canon entre les murs du Parthénon ; quand les Vénitiens l'ont pris d'assaut avec leurs flèches enflammées, le temple a explosé. Ce qu'il en est resté a par la suite été vandalisé

par les chrétiens, converti en église, puis en mosquée, avant d'être pillé par un seigneur anglais. Les marbres et les reliefs qui ornaient jadis le temple d'Athéna font aujourd'hui la gloire du British Museum. Pourtant, Athéna garde toujours la ville. Le Parthénon a été une fois de plus reconstruit. C'est maintenant une attraction touristique, avec un élégant musée et une boutique de souvenirs. Ma mère et moi l'admirons du balcon de notre hôtel où nous dégustons des *spanakópitas* à la pâte feuilletée et croustillante arrosés de rouge sec.

Voyant que nous nous émerveillons, le serveur nous demande :

— C'est la première fois que vous venez ?

Nous hochons la tête.

— C'est si beau, dit ma mère.

Le serveur s'incline.

— Quand on vit ici, on se sent fier mais vaincu. On sait que nos jours glorieux ont pris fin il y a deux mille cinq cents ans.

Les Grecs n'étaient pas innocents quand les Perses les ont conquis ; ce n'étaient pas des ploucs. Leur conversion au patriarcat remontait déjà à loin. Les esclaves exécutaient les tâches difficiles, et les femmes étaient à peine autorisées à participer à la vie publique. Depuis ce balcon, néanmoins, j'essayais de me représenter ce que ça pouvait faire de voir votre site le plus sacré, fruit de dizaines de millénaires d'évolution au gré des perfectionnements, des célébrations et des cérémonies, se faire raser continuellement ; il y avait là de quoi contracter une dette de sang propre à faire de vos concitoyens des vampires affamés sur des générations. Si l'on considérait que la plupart des civilisations avaient connu ce genre de destructions, par étonnant que la soif de sang soit si grande, et les vampires si nombreux.

Ma mère et moi sommes très excitées à l'idée de nous rendre à Delphes, la patrie de l'ancien Oracle. Il nous faut trois heures pour y aller depuis Athènes. Notre car file sur la quatre-voies, ne s'arrêtant qu'une seule fois dans une échoppe qui vend des cafés glacés, des savons à l'huile d'olive, des magnets à l'effigie du Parthénon et des boules à neige Zeus. Quand nous arrivons finalement à Delphes, la matrone qui nous sert de guide nous informe que nous n'avons que

quarante-cinq minutes de liberté sur le site. Ma mère me serre le bras et m'adresse un sourire désolé. J'ai envie de profiter des lieux dans le calme et la solitude, mais des groupes de touristes se bousculent autour de moi, grouillent comme des fourmis sur des pierres dorées si effritées qu'on dirait des croûtons. Des couples souriants se prennent en photo avec une perche à selfie ; un touriste en pantalon de yoga exécute la posture du guerrier danseur sur un point de vue panoramique. Offensés, les dieux du ciel tonnent. La pluie gagne peu à peu la montagne. Les sauterelles secouent leurs pattes rouges dans la folle avoine, et je me tourne vers la mer. J'imagine les pèlerins qui débarquent sur la plage, laissent des offrandes dans chaque temple qu'ils croisent au fil de leur ascension jusqu'au temple de l'Oracle ; Delphes était jadis considéré comme « l'ombilic du monde ». Pendant des milliers d'années, de toutes les contrées les plus lointaines, des pèlerins, des dirigeants, des mères, des guerriers et de politiciens traversaient le monde pour quérir la sagesse de l'Oracle.

J'entends des incantations rythmiques et le son d'un tambour ; je regarde autour de moi si d'autres les perçoivent aussi. Visiblement pas. Je sens les vieilles pythies s'attrouper, atterrir sur les colonnes, poser sur moi leurs yeux noirs, pénétrants et bienveillants. Je n'ai pas l'impression d'avoir été l'Oracle dans une vie passée, mais j'aurais pu être à leur service, une danseuse, peut-être, ou une disciple. Là, au milieu de ces ruines, j'ai demandé à l'Oracle de me montrer comment ramener sa sagesse dans le monde, comment rappeler les serpents dans le jardin, comment ressusciter la Déesse sur terre. *Pour accueillir mes mots, l'ai-je entendue me répondre, ouvre ta matrice. Tu entends la voix de la Déesse dans ton corps, pas dans ton esprit. Laisse ta matrice s'étendre et sois réceptive. C'est par là qu'entre l'Esprit, comme il l'a fait avec la Vierge Marie, comme il le fait avec tous les êtres humains. Concentre-toi sur ton écoute. L'Esprit parle à travers la conception. Conçois dans ton corps, puis engendre dans le monde.*

Je n'ai pas pris cela pour une injonction à avoir un enfant, ou même à avoir un utérus. Les femmes sans utérus, les transgenres et les non binaires, et même les hommes peuvent entendre la parole de l'Oracle. Elle voulait dire qu'en harmonisant nos corps avec nos

organes de régénération, nous nous connectons à la force de vie, et qu'en puisant à cette source d'énergie, la nature de la réalité nous apparaîtra, bien au-delà de ce que peut nous montrer notre ego-esprit.

Delphes a vu le jour entre les jambes de deux montagnes, forçant le passage comme un nouveau-né, baptisé d'après les dauphins qui s'ébattaient dans la baie en contrebas. Avant que les dieux de l'Olympe ne prennent le pouvoir, les peuples de l'Attique vénéraient la terre, les animaux, les plantes. L'Oracle se tenait à l'extérieur sur une grosse pierre noire taillée comme une enclume, appelée le Rocher de la Sybille. Sa voix tonnait dans la vallée, parmi les oliviers, les lauriers, les cyprès et les pins, et prenait la mer. Ses échos s'entendaient partout dans le monde. Quand les chrétiens de Byzance sont arrivés, ils ont coupé le laurier et les pins ; ils ne leur étaient d'aucune utilité. Mais ils ont gardé les oliviers pour leurs marchands ; les olives avaient une valeur. On pouvait faire commerce de leur huile.

Ma mère et moi embrassons du regard cet endroit autrefois somptueux et sacré.

— Tu imagines un tel décor pour les oracles d'aujourd'hui ? me demande ma mère.

Je repense à ma prestation dans *Tucker Carlson Tonight*¹ ; j'ai du mal à me représenter le présentateur éponyme agenouillé, m'offrant une chèvre et un boisseau de céréales.

L'ancien Oracle avait un don pour la poésie et un certain sens de la mise en scène. « Connais-toi toi-même », dit l'épithaphe inscrite au-dessus de l'entrée de ses chambres. Choisie parmi les femmes les plus sages et les plus vieilles du village, elle émergeait d'une crevasse dans la roche au cœur du temple central, devant un chaudron en bronze décoré de sirènes, de griffons et de têtes d'aigle. Elle s'avavançait dans des vapeurs rugissantes de feuilles de laurier enflammées et disait des choses comme :

— Ô sainte Salamis, tu causeras la mort de nombreux fils entre les semis et les moissons.

Il est à noter qu'elle parle de fils et non de soldats. En Grèce, un proverbe dit que lorsqu'un général contemple son armée, il voit des

soldats, alors qu'une femme n'y voit que des fils. Cette différence de perspective relativise la pertinence de la guerre.

Le grand âge de la Pythie m'apparaît comme une évidence avant même que je n'entre dans le musée pour apprendre de la guide que la plupart des Pythies étaient de très vieilles femmes. L'image d'une ancêtre rabougrie, émaciée, les yeux soulignés de khôl, oppose un contraste saisissant avec les représentations picturales de l'oracle dans l'art néo-classique et romantique, ou même dans des films récents comme *300*. Le patriarcat dépeint toujours l'Oracle de Delphes comme une nymphette droguée au GHB, drapée dans un négligé transparent qui ne cache rien de la roseur de ses mamelons, vibrant du désir de prononcer ses maximes dans un murmure pâmé : *Avec des lances d'argent, tu conquerras le monde*. Un titre parfait pour un péplum porno inspiré de la Grèce antique.

À l'origine, les Oracles de Delphes étaient des prêtresses de la Déesse Serpent, l'essence divine de la nature ; Ses serpents gardaient les arbres sacrés tout autour de la Méditerranée, où on lui donnait de nombreux noms : Astarte, Ashtoreth, Ariane, Neith, Wadjet, Isis, Ishtazr, Inanna, Tiamat... Mais Apollon, le dieu de l'Olympe, a fait irruption dans le temple de l'Oracle.

D'après ses historiens, lorsque Apollon, le dieu de la Musique et de l'Ordre, est arrivé à Delphes, les villageois se sont plaints à lui d'un serpent monstrueux, Python. Ce monstre – féminin – vivait dans une caverne aux relents de soufre qui se trouvait être celle où la prêtresse de la Déesse Serpent énonçait ses prophéties. Apollon a percé le cœur de Python de sa flèche dorée et souri tandis qu'elle se tortillait et se vidait de son sang sur la roche noire. Un peu comme quand l'U.S. Army a envahi l'Irak et que les Irakiens se sont mis à « danser dans la rue ».

Apollon a ordonné aux villageois de bâtir son temple au-dessus de l'ancien. Il y mettrait ses prêtresses prophétiques. Adorer les dieux dans la nature n'était pas du goût d'Apollon ; même un campement bien ordonné était encore trop rustique pour cette beauté blonde. Apollon aimait les belles choses. Sous son égide, le site est devenu un palais de renommée mondiale : atriums bordés de colonnes et de statues, sphinx sur socle reçu en donation des riches Naziens,

amphithéâtre en marbre de cinq mille places, trésors remplis de merveilles venues du monde entier. D'une nature généreuse, Apollon a décrété que ses prêtresses s'appelleraient Pythies, en l'honneur de Python vaincu. La gueule de la monstrueuse Déesse Serpent sifflerait toujours sa sagesse, mais elle parlerait désormais par la voix d'Apollon.

Dans l'ancien monde, les serpents préservaient les récoltes de céréales des insectes nuisibles ; la plupart d'entre eux étaient venimeux. Mais dans la mythologie, le massacre des serpents est toujours une allégorie de la destruction des religions de la Déesse. Quand j'étais petite, le jour de la Saint-Patrick, ma mère me faisait des pancakes en forme de trèfle à quatre feuilles avec des éclats de chocolat à la menthe, que je mangeais en l'écoutant me raconter comment saint Patrick avait chassé les serpents d'Irlande. Ou comment, en réalité, il avait chassé les païens adorateurs de la Déesse d'Irlande. Quand les bardes du patriarcat disent *serpent*, ils pensent *déesse*. Saint Georges terrassant le dragon. Marduk terrassant la déesse dragon Tiamat, détentrice des Tablettes de la Destinée qui lui confèrent l'omniscience. Marduk le héros a réglé le problème :

Et le Seigneur se tint au-dessus de Tiamat entravée,
Et de son implacable massue lui fracassa le crâne.
Il trancha les canaux de son sang,
Et le confia au vent du Nord, qui l'emporta dans des endroits secrets.

Bien sûr, si vous envahissez un territoire, que vous renversez ses temples et imposez un nouveau dieu, le peuple conquis ne va pas rendre les armes de bonne grâce et obéir à vos ordres. Pour que votre nouvelle idéologie s'implante, soit vous jetez l'opprobre sur les anciens dieux (la Déesse Serpent devient Satan, le mal responsable de la chute de l'humanité), soit vous permettez aux gens de respecter leurs anciennes traditions, mais vous leur expliquez que c'est votre nouveau dieu qui s'exprime par la bouche des leurs (Apollon par la bouche de la Pythie).

Après les invasions apolloniennes, des prêtres avaient été désignés pour « interpréter » les paroles de la Pythie. « Ce qu'elle veut dire en vérité, c'est que... » suivait maintenant systématiquement chacun de ses augures. Une fois, l'Oracle avait

dit à l'empereur Néron que, parce qu'il avait assassiné sa mère, sa présence à Delphes offensait les dieux. De plus, ses propres jours étaient comptés. « Soixante-treize te tuera », avait-elle ajouté. Une prophétie que les prêtres ont dû trouver difficile à tourner en faveur de Néron. Et qui s'est révélée exacte. L'empereur est mort des mains d'un homme de soixante-treize ans. Mais entre-temps, furieux de son impertinence, Néron avait fait brûler vive l'Oracle.

Sur le ferry qui nous emmène en Crète, je m'asperge d'huile de lavande, obsédée par la calvitie féminine. C'est incroyable, le nombre de désagréments et de maladies auxquels on peut accoler cet adjectif. Je me suis privée de pâtisseries au petit déjeuner, par crainte du diabète féminin. En mangeant un pain au chocolat, ma mère affirme que les sucreries, le gras et la nourriture en général ne causent *pas* de diabète. Je suis perturbée quand elle dit des choses pareilles, parce qu'alors j'ai l'impression de devoir remettre en question tout ce qu'elle dit en quoi je crois. Ses opinions sur la spiritualité, le féminisme et l'histoire, que j'aime et que j'admire.

— Soit tu fais du diabète, soit tu n'en fais pas ; tu ne peux rien y faire, déclare-t-elle en engloutissant un baklava aussi gros qu'une des colombes dorées d'Aphrodite.

Je ne la crois pas. Tout le monde fait du diabète, dans ma famille. Avant de mourir, ma grand-mère s'est fait amputer des deux jambes à cause de ça, mais je me dis que je peux l'empêcher. Des vrilles neuropathiques s'enfoncent dans les pieds de ma mère, étrange réminiscence des tortures qu'on infligeait aux sorcières au Moyen Âge. À Athènes, je l'ai vu boiter dans les rues pavées, appuyée sur sa canne, râlant contre les distances dans cette cité antique piétonne construite avant même que quiconque n'ait eu l'idée d'inventer la voiture, à une époque où ses habitants devaient porter leur eau jusqu'en haut des collines dans des cruches en céramique. C'était douloureux à voir, mais je me rassurais à la pensée de mes dernières analyses sanguines, un an plus tôt, où ma glycémie culminait à un 73 fort satisfaisant.

Après notre arrivée à Héraklion, nous nous sommes réunies sur le toit-terrasse de l'hôtel *Olympic* pour la cérémonie d'ouverture de

notre pèlerinage sur les traces de la Déesse à travers la Crète minoenne, sous l'égide de Carol P. Christ, professeure à Yale, dont ma mère est une inconditionnelle – raison pour laquelle elle nous a inscrites à ce voyage en premier lieu. Vingt femmes sont assises en cercle : des avocates, des herboristes, des professeures d'université, des travailleuses sociales, des artistes, des écrivaines, des doctorantes, des chanteuses folk, des séminaristes de tout âge entre vingt-cinq et soixante-quinze ans – quoique, sans surprise, elles fussent plus nombreuses dans la fourchette haute du spectre.

Tandis que nous faisons les présentations, j'observe les martinets survoler inlassablement la Méditerranée. Ne se fatiguent-ils donc pas ? Ils ne se reposent jamais. Ils vivent pour voler. Les martinets sont semblables aux hirondelles, à cela près qu'on ne les voit pas se poser ; ils dorment en plein ciel et décrivent des spirales infinies au-dessus des flèches blanches de cette cité ancienne qui doit son nom à Héraclès, le héros conquérant.

Nous déclinons notre ascendance.

— Je suis Amanda, fille de Lucinda, fille de Patricia, fille de Lila, fille de Marianna, fille d'Emma... Je descends d'une longue lignée de femmes, certaines dont les noms nous sont connus, d'autres pas, qui remonte jusqu'à l'Ève primordiale, en Afrique.

Notre guide, Carol, une septuagénaire blonde aussi grande qu'une Amazone, qui porte un chapeau de paille mauve et des bijoux serpentins en or, nous explique que la Crète, avant l'ère des héros et de la guerre, a potentiellement connu un âge d'or durant lequel des prêtresses exerçaient le pouvoir depuis des sanctuaires sacrés, comme celui de Knossos que nous visiterons demain. Elle nous dit que ce sont des femmes qui ont inventé l'agriculture, le tissage, la poterie et la poésie. Au Néolithique, les femmes étaient valorisées pour leur intelligence et avaient de ce fait beaucoup de pouvoir. La Crète est le dernier endroit qui a vu fleurir cette culture, du fait de son éloignement des hordes patriarcales des invasions indo-européennes.

Le lendemain, nous visitons le centre sacré de Knossos, un ancien complexe de sanctuaires, de cours et de chambres de divination. J'observe ce qui reste des fresques : des prêtresses minoennes vêtues de jupes à volants en lin d'un rouge aussi profond

que le sang, avec des serpents qui rampent entre leurs seins, s'enroulent autour de leurs poignets et leur murmurent les secrets de la terre. Dans les fresques et sur les figurines, les gens et les animaux sont toujours souriants. Les prêtresses dansent, leurs longs cheveux noirs se tendent vers le soleil. Elles tiennent des instruments, qui une lyre, qui un luth, ou célèbrent la joie, les bras dressés. Même les hommes apportent leurs offrandes de poisson et de vin à la Déesse en dansant et bondissant par-dessus les taureaux souriants.

Dans le musée, nous voyons des pièces en or, des bagues et d'autres objets qui tous figurent « l'épiphanie de la Déesse », le moment où celle-ci émane de la terre. Des abeilles se roulent d'extase dans de juteuses fleurs dorées. La Déesse apparaît au-dessus de son arbre sacré aux fruits gonflés et mûrs. En dessous, ses prêtresses s'adonnent à leur rite exultant. Dans l'Antiquité, la Déesse est souvent associée à des bosquets. En été, les prêtresses de la déesse Asherah portaient de longs manteaux en laine incrustés de nautilus et de lapis-lazuli. Elles la vénéraient dans des bosquets. D'ailleurs, en Grec, Asherah se traduit par le terme *bosquet*. Lorsqu'ils sont arrivés, les chrétiens ont coupé les arbres d'Asherah et ont dit à ses adorateurs que leur bosquet sacré était une chose du passé, un jardin d'Éden qui n'était plus. De surcroît, le jardin était hanté par un serpent malfaisant.

Carol prend soin d'appeler les anciens sites que nous visitons des « centres sacrés », plutôt que d'utiliser leur dénomination traditionnelle de « palais ». Il n'existe aucune preuve que ces centres sacrés aient été administrés par des rois, ni même que l'on puisse y appliquer le concept d'« administration » ou d'une quelconque société hiérarchisée telle que nous l'entendons. Dans les centres sacrés minoens, la moitié du village était dédiée au stockage des céréales, du vin et de l'huile d'olive provenant des exploitations alentour et attendant d'être partagés avec chacun selon ses besoins.

Partout où il y a des rois, il y a des guerriers, dont les actes héroïques sont consignés et chantés par des bardes, peints sur des fresques ou gravés sur des obélisques. Après tout, il faut bien défendre le trésor royal. Mais les Minoens n'ont aucune œuvre d'art

de ce type, seulement des prêtresses qui dansent, des femmes qui jouent du luth, des hommes qui sautent joyeusement par-dessus des taureaux et des animaux souriants qui poussent des cris de contentement. Quand les Mycéniens, arrivant par le nord, ont conquis l'île, ils ont apporté leur culture guerrière. Ils ont détruit les temples de la Déesse et ont utilisé leurs pierres pour bâtir des sanctuaires dédiés à leurs dieux. La violence s'est invitée dans l'art crétois : des combattants se poignardant mutuellement, ou transperçant de leur lance des lions grimaçant et rugissant. Des guerriers ont violé les femmes, saccagé les villages, pillé les richesses. Avec les Mycéniens sont apparues des tombes de guerriers sur les sites archéologiques crétois. Les prédateurs indo-européens sont descendus du nord, leurs torches allumées par les éclairs du dieu du ciel. Les guerriers n'avaient pas d'art, mais des armes très inventives. Des épées brillantes incrustées de lapis-lazuli auxquelles ils donnaient des noms, comme nous le faisons avec les grandes corporations : Monsanto le destructeur, Nestlé le semeur de sécheresse. Les centres sacrés des prêtresses sont devenus les palais des rois guerriers, des cités fortifiées veillant sur leurs trésors, leurs femmes et leurs esclaves.

Alors que nous quittons Héraklion, la fenêtre de notre car touristique nous donne à voir une mer agitée. L'écume tourbillonnante dessine un motif semblable à ceux qui ornaient les céramiques brisées par les Mycéniens. Je suis assise à côté de Sharon, une professeure d'anglais transgenre du Midwest qui nourrit une passion pour l'œuvre d'Audre Lorde. Elle porte une grande attention à chacun, s'enquiert toujours de ma mère.

— Songez à quel point ce devait être dangereux pour les premiers Crétois arrivant d'Anatolie, cette traversée à la rame sur leurs petits bateaux creusés dans des troncs de cyprès, dit-elle.

Je regarde les eaux tumultueuses et je pense à tous ces enfants, les Syriens, les Congolais, les Libyens dont les cadavres jonchent ces rivages aujourd'hui encore. Si nous pouvions la voir avec des lunettes de la police scientifique, la Méditerranée nous apparaîtrait rouge de sang.

Nous sommes à la moitié du voyage. Nous prenons nos quartiers dans un hôtel en altitude, au milieu d'un verger d'agrumes. Un bassin nourri par une source jouxte la taverne locale, où sont élevées les truites servies au dîner. La pleine lune dans le Sagittaire s'élève à peine au-dessus de la canopée des cyprès. J'entends des musiciens locaux jouer de leur lyre. Ils s'entraînent pour le concert de ce soir, où ils nous apprendront les pas de leur danse folklorique. Ma mère se repose dans notre chambre pendant que je récupère mes affaires. Les chambres sont si bon marché que j'ai décidé de m'en prendre une pour moi toute seule. Je sais qu'elle se sent blessée, même si elle ne dit rien, mais je le déduis à son air renfrogné et à ses réponses laconiques.

— Ce n'est pas ta faute, lui dis-je. Tout le monde ronfle. C'est juste que j'ai le sommeil léger.

— Oui, oui, ne t'inquiète pas pour moi, dit-elle en se retournant et en chaussant son masque oculaire.

— Comme ça, tu n'auras pas peur de me réveiller. Toi aussi, tu dormiras mieux.

Elle hoche la tête en silence. En prenant mes sacs, je remarque son kit de test de glycémie sur la table de chevet. Je lui demande si je peux l'utiliser.

— Tu sais comment faire ?

— Je crois, oui.

— D'accord, mais n'en utilise pas trop, il faut que j'en aie assez jusqu'à la fin du voyage.

— Je n'en ai besoin que d'un. Tu étais à combien, ce matin ?

— 85.

Je suis soulagée. Il y a à peine un an, j'ai failli la cogner quand j'ai découvert qu'elle avait arrêté de prendre ses médicaments et que sa glycémie était montée à 300.

— Tu aurais pu faire un coma, avais-je crié. Tu aurais pu devenir aveugle. Tu aurais pu MOURIR. Est-ce que tu peux, S'IL TE PLAÎT, prendre SOIN de toi ?

Elle savait tout cela, je n'avais pas besoin de m'inquiéter. Mais ses réponses avaient été vagues et peu convaincantes. Elle avait levé son bouclier. Rien de ce que je disais ne l'atteignait.

Je me pique le doigt et je laisse la machine goûter mon sang. La machine bipe et le résultat tombe : 95. Le prédiabète démarre à 100.

— Ma glycémie est dix points plus élevée que la tienne, dis-je, en ayant l'impression de m'enfoncer dans le sol.

Ma mère relève son masque et me considère.

— C'est peut-être parce que nous voyageons, ou parce que le décalage horaire perturbe ton organisme...

Dans le centre sacré de Malia, Asha et moi nous tenons au milieu d'un cercle de pierres pavées d'argile rouge crayeuse de la même couleur que des pots de fleurs. Asha, une herboriste du Montana de quarante-huit ans au sourire serein et aux cheveux qui lui descendent jusqu'aux cuisses, me raconte comment elle a été reniée par sa famille biologique après être tombée enceinte d'un Amérindien.

— Ils m'ont traitée de sorcière malfaisante, de païenne, de renégate, dit-elle avec un rire amer, en secouant la tête.

La famille de son compagnon l'avait prise sous son aile, les femmes Shoshones des montagnes Rocheuses. Elles avaient été bonnes avec elle et l'avaient instruite de leurs rituels, ce qui l'avait amenée à s'intéresser aux herbes. Les Shoshones l'avaient aidée à mettre son enfant au monde. À présent, elle en a six.

Alors qu'elle me parle, je sens mon utérus se contracter un instant.

— Mes règles viennent de commencer, avec cinq jours d'avance, lui dis-je.

La plupart des femmes qui nous accompagnent sont ménopausées, mais leurs corps n'en attirent pas moins mon cycle vers notre centre collectif.

— Je sais. Je n'ai pas eu mes règles pendant huit mois. Je croyais que c'était fini. J'ai fait ma cérémonie du croning et tout. Mais hier, dans la grotte, je me suis mise à saigner abondamment.

— C'est incroyable comment voyager ensemble pendant quelques semaines affecte... notre biologie, dis-je, émerveillée.

— Les femmes se synchronisent naturellement. C'est comme le Wi-Fi. Il suffit que nous nous retrouvions ensemble pour que nos

cycles s'harmonisent. Nos corps, nos intellects et nos esprits se connectent.

Au moment où nous échangeons ces paroles, deux serpents noirs et blancs se dressent entre les pierres rouges et lisses, leurs corps enlacés dans une danse extatique. Ce sont les mêmes que ceux qui s'enroulaient autour des poignets des prêtresses crétoises, il y a trois mille ans. Asha et moi nous interrompons et les observons, le souffle coupé, jusqu'à ce qu'ils se séparent et rentrent dans leur trou.

À Mochlos, ville balnéaire, je me lie d'amitié avec Milena, une grande Bulgare d'une petite trentaine d'années aux pommettes saillantes et aux yeux sombres en amande ; quand elle sourit, ses lèvres dévoilent une denture joliment tordue et tachée par le tabac. Serveuse dans un restaurant de fruits de mer, elle passe ses jours de congé à danser des danses traditionnelles crétoises avec son compagnon, un Grec qui approche les quatre-vingts ans. Elle s'agenouille et tape dans ses mains tandis qu'il exécute le *robetiko*, une danse réservée aux hommes créée par les populations déplacées des terres limitrophes de la Turquie. Bien qu'âgé et mesurant une tête de moins que sa petite amie bulgare, il est fier et danse avec la passion et la vitalité d'un dieu, tape du pied et lance sa jambe, une cigarette entre les doigts. Je demande à ma nouvelle amie :

— Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Elle allume une de ses cigarettes sans filtre, inhale et garde la fumée.

— Je prenais soin de sa mère, répond-elle en expirant. Il était si gentil avec moi. Il s'est occupé de mes papiers. C'est là que nous sommes tombés amoureux.

Le gérant du restaurant s'invite à notre table et me dit, de but en blanc, que la Bulgare « bosse comme un bœuf ». Elle envoie de l'argent à sa mère, au pays. Il lui donne une tape amicale sur l'épaule et repart.

— Tous ceux que je connais vivent dans la pauvreté, m'explique-t-elle.

Limitée par son anglais imparfait, Milena m'indique par gestes un site minoen perché au sommet d'un îlot rocheux à une centaine de mètres de la côte.

— Vasilisa, Vasilisa, insiste-t-elle en désignant l'endroit où se trouvent les ruines d'un temple et une grotte pleine d'ossements.

Je reconnais le mot *Vasilisa*, qui est aussi le titre d'un conte de fées russe. Mais j'ignore ce qu'elle cherche à me dire. Un autre serveur nous rejoint et traduit :

— Il y a des milliers d'années, une puissante reine régnait sur cette île.

Milena me regarde d'un air fier et hoche la tête, rayonnante, toutes dents tordues dehors.

La « reine » dont elle parle est très certainement Ariane, la déesse révérée dans toute la Grèce minoenne. Le suffixe *-ne* n'existe pas en grec, aussi les linguistes soupçonnent-ils qu'il s'agit d'un terme préhellénique issu de la langue crétoise du Néolithique. Ariane était la Déesse Serpent à laquelle les prêtresses de Knossos rendaient grâce. Quand les hordes du patriarcat sont arrivées, ils ont une fois de plus réécrit l'histoire. De déesse créatrice, Ariane est devenue *princesse*, et fille du roi Minos. Dans cette nouvelle version, lorsque le héros grec Thésée arrive sur l'île de Crète, la princesse Ariane tombe désespérément amoureuse de lui. Désireux de conquérir le pays, Thésée la convainc de trahir son peuple. « Aide-moi à terrasser le Minotaure », la supplie-t-il en lui offrant des roses, des bijoux, des sucreries et tout ce dont les filles raffolent. Le Minotaure était un taureau qui vivait au cœur d'un labyrinthe, sacré aux yeux de la déesse ; des cornes de taureau sont très présentes dans l'art minoen. Le peuple de Crète, légitimement furieux que Thésée ait tué sa créature adorée, tourne sa colère vers Ariane. À la faveur de la nuit, le couple s'enfuit en bateau. Mais à peine sont-ils partis que Thésée n'en peut plus d'entendre sa nouvelle compagne pleurer tout ce qu'elle a perdu. Il abandonne Ariane sur le rivage d'une île déserte et part avec sa sœur. Dévastée, Ariane attend son retour en haut d'une falaise pendant une semaine et, quand il devient manifeste qu'il ne reviendra pas, elle se pend à un arbre. Celle qui fut jadis une déesse se suicide pour l'amour d'un homme.

Cet après-midi-là, ma mère est fatiguée. Nous essayons de nous connecter, mais elle semble ne pas en être capable. Nous quittons le restaurant où nous avons déjeuné de moussaka et d'une salade d'herbes sauvages aux câpres, au citron et à la feta assaisonnée d'huile d'olive et d'origan, et nous nous mettons lentement en route pour l'hôtel, où je vais la déposer. J'ai l'intention de nager jusqu'à l'île où se dresse l'ancien temple avant que nous ne retrouvions le reste du groupe. Une certaine urgence me gagne alors que je chemine au côté de ma mère. Je n'ai qu'une heure et demie devant moi. Elle négocie le terrain rocheux avec sa canne, luttant contre le vent qui s'en prend continuellement à son chapeau et lui enroule le cordon autour du cou.

— Donne-moi ton sac, si tu veux, lui dis-je, et elle me le tend sans me regarder.

Elle me fait de nouveau la tête. Je sens qu'elle a quelque chose sur le cœur, mais elle ne me dira pas quoi.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle secoue la tête et ne dit rien. Je crains qu'elle ne soit malade. Elle a laissé ses médicaments pour le diabète dans le frigo du précédent hôtel.

— Est-ce que tu as trouvé une pharmacie ?

— Oui, oui, je m'en suis occupée.

Nous arrivons à l'hôtel. Le verrou fait des siennes, mais nous parvenons à entrer dans notre chambre. Elle se pose sur le lit, non sans difficulté. Je voudrais prendre mon maillot de bain et partir nager, car c'est ma dernière chance de le faire, mais ça ne semble pas être le bon moment. Nous restons assises dans la chambre plongée dans la pénombre, à écouter les sons incongrus qui nous parviennent de la chambre voisine, où des étudiants chantent à tue-tête « All the Single Ladies » de Beyoncé en s'enfilant des shots de raki.

Ma mère finit par prendre la parole.

— On dirait que tu ne veux pas être près de moi. Nous nous sommes embarquées ensemble dans ce voyage. Qui sait quand nous referons quelque chose comme ça, ou si nous aurons un jour une autre occasion, et tu fais tout pour m'éviter.

Une pointe de colère me traverse, comme toujours, à ma grande frustration, chaque fois que ma mère se montre vulnérable. Sa susceptibilité est un coup de feu qui lance le départ de ma course de chars. Les mots jaillissent de ma bouche sans me laisser le temps de réfléchir.

— J'ai l'impression qu'on ne peut pas avoir une seule conversation sans que tu m'avertisses ou que tu essaies de modifier mon comportement. Est-ce que j'ai dit merci ? Est-ce que j'ai récupéré mon sac ? Quand tu me poses des questions sur mon livre, ça n'a pas l'air de t'intéresser ; tu es juste inquiète que je ne le termine pas à temps. Je suis en vacances. Je ne veux pas être sous ta surveillance permanente.

Piquée au vif, elle répond calmement :

— Je suis ta mère. Je fais ça parce que je veux te protéger. Je veux que tu sois heureuse.

— Je serais heureuse si l'on pouvait avoir au moins *une* interaction sans que tu me critiques.

— J'essaie juste de te protéger, répète-t-elle.

J'imagine que la plupart des enfants ont ce genre de dispute avec leurs parents, mais chaque fois que ma mère et moi nous querellons, il y a cette rage latente qui ne demande qu'à exploser. Nos engueulades prennent vite des proportions incontrôlables. Nous ne sommes pas dans cette chambre d'hôtel en Crète ; nous sommes sur nos balais et nous survolons mon enfance, dont nous examinons chaque feu. Tout ce que l'une ou l'autre a fait de travers.

On continue un moment à s'échanger quelques accusations, à exhumer quelques blessures mineures, et puis, soudain, le feu bondit jusqu'à nous, commence à nous lécher les pieds, s'attaque à nos vêtements. Nous ne sommes plus maintenant, mais trois décennies en arrière.

— Tu ne peux pas me protéger. Tu ne l'as jamais fait. Tu étais trop faible, trop fauchée, trop brisée. Chaque fois que je souffrais, tu laissais faire. Parce que tu souffrais, il fallait que je souffre avec toi. Tu étais major de ta promotion au lycée, tu aurais pu faire tout ce que tu voulais, mais tu t'es accrochée à tes jobs de merde, à des hommes qui ne t'aimaient pas, qui ne te respectaient pas. Toi-même, tu ne te respectais pas, et nous en avons toutes les deux payé le

prix. C'est sûr, c'est plus facile de me faire passer, *moi*, pour l'enfant difficile, impossible à élever, la rebelle qui t'a mené la vie dure.

Elle soupire, et ce soupir est la clé qui ouvre la porte d'une pièce que nous connaissons bien, dans laquelle nous pénétrons. Il y fait sombre, l'atmosphère est étouffante. Ma mère y est à l'aise ; c'est son territoire. Le territoire de ses échecs et de ma fureur. Chacune des maisons où j'ai vécu, enfant, comportait une de ces pièces, quels que soient la ville ou le quartier. Elle ne s'énerve pas, dans cette pièce. Elle encaisse tout.

— Je *savais* que tu étais en colère. Tu l'as toujours été. J'ai toujours cru que si j'absorbais cette colère, encore et encore, tout irait bien.

Je la vois comme un marécage qui digère les produits toxiques qui y sont déversés. Ce n'est pas ce que je voulais ; je voulais qu'elle bannisse toute pollution.

— Je ne t'ai jamais demandé de l'absorber. Je voulais que tu poses des limites. Des frontières, pour nous protéger, toi et moi.

— Tu ne *voulais* pas que je trace de frontières. Tu ne les acceptais pas. J'ai essayé. Tu les forçais et tu n'en faisais qu'à ta tête.

— Je n'étais qu'une gosse.

— Ce n'était jamais assez pour toi. Tu t'agitais dans tous les sens, sans faire attention à personne.

— N'inverse pas les rôles. Je n'étais qu'une gosse, je ne contrôlais rien. Et tu as laissé tomber. Tu ne t'es pas battue pour nous.

Mon cœur s'emballe, mon sang bout, mon corps réagit de façon tout à fait disproportionnée.

— J'ai essayé, Amanda. Mais j'étais seule, et ce n'était pas facile. J'étais fatiguée. J'ai fait de mon mieux... (Elle se rallonge lourdement sur le lit.) Mais visiblement, ça n'a pas suffi.

Quand on en arrive à ce point, j'ai du mal à y voir clair. Suis-je authentiquement furieuse, ou simplement sur la défensive, inquiète de lui rendre la vie difficile une fois de plus ? Dit-elle que ça n'a pas suffi pour me culpabiliser, ou le pense-t-elle vraiment ?

— Tu as toujours attendu de moi que je me dresse seule contre le patriarcat et que je gagne. Mais je n'y suis pas arrivée, Amanda. Je suis désolée.

Au moment où elle prononce ces mots, je sais qu'ils sont vrais. Je voulais qu'elle se protège. Qu'elle assure notre sécurité dans un monde où l'on n'est en sécurité *nulle part*. Ce n'est pas sa faute si elle n'y est pas arrivée. Ma colère se trompait de cible. Elle aurait dû porter sur l'entière responsabilité de ce système injuste et non sur le fait que ma mère, avec sa bibliothèque de livres sur la Déesse et son échoppe d'apothicaire, soit incapable de renverser notre civilisation patriarcale à elle toute seule. Quand j'étais petite, je tournais souvent ma rage vers ma mère, car elle était la seule personne autour de moi qui assumait sa part de responsabilité. En fait, elle prenait *toute* la responsabilité sur ses épaules. Elle l'absorbait, qu'elle soit sienne ou non.

Tandis que nous nous disputons, je farfouille dans mes affaires, je défais et je refais mes sacs, je brasse à la recherche de mon maillot de bain. Un petit trésor marron roule alors sur le sol jusque sous son lit, où ma mère contemple le plafond d'un air sombre. À genoux sur le carrelage froid, je tends le bras pour aller le récupérer.

— Qu'est-ce que c'est ? me demande ma mère.

Je lève à hauteur de ses yeux le petit médaillon fibreux.

— Une graine de ce fruit qui est tombé à mes pieds à Knossos.

Quelques jours plus tôt, quand notre pèlerinage nous a amenées au centre sacré de Knossos, Carol nous a fait un cours sur l'histoire des cultures de la Déesse, sur Ariane, Perséphone et Déméter, pendant que nous nous reposions à l'ombre. C'est alors qu'un gros fruit duveté est tombé de l'abricotier sous lequel nous nous tenions et qu'il a roulé jusqu'à mon pied.

— Oh, oui ! s'exclame ma mère d'une voix excitée. Je m'en souviens. Quel cadeau !

Elle me sourit et prend ma main dans la sienne.

— Je suis désolée, lui dis-je en me redressant pour m'asseoir à côté d'elle, l'autre main serrée sur la graine. Tu n'as peut-être pas été parfaite ; et moi non plus. Mais tu m'as amenée ici. Pas seulement en Crète, mais à ce point de ma vie. Tout ce que j'ai de plus cher et de plus sacré, je te le dois.

À l'image de la petite graine au creux de ma paume, tout ce qui est sacré est à la fois vulnérable et résilient.

— Je t’aime, me dit-elle, et la pièce de ses échecs et de ma fureur autour de nous disparaît comme par magie.

En s’aidant de l’accoudoir du fauteuil à côté du lit, elle se redresse et m’ébouriffe les cheveux.

— Je suis contente que nous soyons ici toutes les deux, ajoute-t-elle.

Elle se rapproche de la fenêtre et tire les rideaux bleus. De là où je suis, je vois les murs blancs écaillés de la taverne qui nous fait face. Une chatte noire et maigre, clignant des yeux dans le soleil de l’après-midi, allaite ses petits sur le toit.

— Qu’est-ce que tu vas faire de cette graine ? me demande-t-elle.

— La rapporter à la maison. La mettre sur mon autel. Essayer de la faire pousser.

Elle sourit, mais un peu nerveusement.

— Comment comptes-tu l’intégrer dans nos coutumes ? Je ne crois pas que tu sois censée...

— On trouvera bien un moyen, hein ? dis-je en enveloppant la graine dans une écharpe et en la fourrant dans mon sac.

Je vois bien qu’elle veut me questionner davantage. S’assurer que je ne vais pas m’attirer des ennuis. Mais, fidèle à son caractère, elle choisit la paix.

— Pour la faire pousser, ouvre la coque et plonge l’amande dans l’eau pendant une nuit. Après, tu pourras la mettre en terre, et elle poussera.

Ce soir, avec nos congénères, nous nous livrons au Rituel du labyrinthe dans les collines qui surplombent Mochlos. Des mouettes volent bas dans le ciel rose tandis que nous remontons le sentier serpentin à travers la ville, puis entonnons une version modifiée du chant du Reclaiming :

Elle descend et nous descendons

Nous la suivons aux enfers

Nous te saluons, Ariane, qui meurt et qui renaît

Un abîme appelle un autre abîme, un abîme appelle un autre abîme

Jenny, une artiste aux yeux doux et attentifs, entre la première dans le labyrinthe, jouant le rôle de la prêtresse d’Ariane. La seule

façon de ressusciter Ariane est de pratiquer ses rites. Elle récite un poème à l'adresse de la déesse minoenne du labyrinthe.

— Vous avez trouvé le cœur, dit notre prêtresse à chacune de nous quand nous parvenons jusqu'à elle. Revenez au monde avec joie.

Une grande partie de notre pèlerinage à la Déesse consiste à descendre dans des grottes – aux enfers, littéralement. Nous en avons visité tellement que je finis par les confondre. La vaste entrée de la grotte de Skotino se devine derrière des bosquets d'oliviers. On y pénètre en passant sous des amas de guano de chauve-souris et des treillis de fougères. *Skotino* signifie obscurité en grec moderne. Des couches de rouille, de lichen et d'os se sont accumulées sur la pierre qui suinte et respire. L'eau qui sculpte les stalactites depuis des millions d'années goutte sur le sol. Il y a dans la grotte une cathédrale obscure, dont les arcs-boutants aux vrilles organiques se perdent dans les ombres. Nous avons apporté une échelle, pour nous faciliter l'accès à la deuxième chambre, un endroit plus exigü, uniquement éclairé par les bougies à la cire d'abeille à l'odeur sucrée qui ne nous quitte pas. Une fois l'échelle en position, nous descendons à tâtons les courbes froides de la pierre.

Il y a trois mille ans, les Minoens ont laissé des offrandes dans ce sanctuaire souterrain, sur un autel formé par un surplomb naturel. Des talismans et d'autres choses qu'ils ont jetés dans l'abysse, une faille noire exhalant des gaz digestifs dont l'odeur rappelle les murs humides et la terre mouillée. Nous devons prendre garde à ne pas y tomber. Chacune de nous dépose là sa statuette de déesse, petite ménagerie que nous parsemons de fleurs et arrosons de libations de lait, de miel et de vin.

Avant que nous ne partions pour la Crète, Carol nous a demandé de choisir une pierre qui nous appartient et représente quelque chose que nous voulons bannir. J'avais apporté un poignard en obsidienne noire que j'avais acheté dans une boutique de géologie quand j'étais allée rendre visite à mon père dans le Nord, une réplique d'un outil amérindien. Je ne voulais pas bannir la culture amérindienne, mais au contraire la soif de sang de ma propre culture

qui avait perpétré le génocide des Amérindiens et qui vendait leur culture dans des boutiques de souvenirs. Je voulais bannir les flèches qui avaient tué le Python, qui s'étaient logées dans mon cœur, et que j'avais retournées contre moi et les autres. Je voulais bannir les armes dont on s'était servi contre les femmes de ma famille durant des générations. Je voulais me débarrasser de toutes les armes que j'avais un jour ramassées pour me défendre, comme une fugitive acculée. Je voulais me sentir en sécurité dans le monde sans mes armes. Je voulais savoir que je pouvais naviguer dans le monde sans blesser personne. Je voulais que toutes les armes disparaissent.

Une par une, sous le regard des autres fidèles et des statuettes de déesse, nous nous tenons devant l'abysse et présentons nos objets. Chaque fois que l'une d'entre nous passe devant l'ensemble des visages éclairés à la bougie, elle incante :

Guide-moi, Ariane, guide-moi, Skotino, tandis que j'entre dans l'obscurité
Je suis entièrement nue. Je lâche prise.

Arrive mon tour. Je m'avance, tremblante, jusqu'au bord de l'abysse. Jeter cette pierre dans le vide est un geste symbolique, mais là dans l'obscurité, au milieu de nos chants dont les échos se répercutent sur la roche froide et humide, cela semble réel, aussi réel que la lame de mon poignard qui s'enfonce dans mon poing serré. Les mots me restent dans la gorge. J'ignore pourquoi c'est si difficile. Je lève le couteau, dont les bords tranchants scintillent dans la faible lumière. Sans mes armes, je suis vulnérable. Malgré mon désir de le voir changer, ce monde reste dangereux. Si je dépose les armes, comment pourrai-je m'en protéger ? Mais le problème des armes, c'est que chaque fois que nous les dirigeons vers les autres, nous les tournons contre nous-mêmes : *Vivre par l'épée, mourir par l'épée*. Me débarrasser de mes armes signifie que je m'engage à trouver des façons plus saines de régler les conflits. Même si je ne sais pas toujours lesquelles, je dois m'exhorter à les chercher à tâtons dans le noir.

— Je n'en peux plus de me battre contre la culture des dominants, de jouer selon ses règles, dis-je.

Les femmes autour de moi hochent la tête ; elles-mêmes ne sont pas étrangères à ces conflits.

— Je veux trouver une nouvelle façon de vivre. Je veux utiliser les baguettes, pas les armes. (Je lève le poignard au-dessus de ma tête et crie :) Je jette mes armes dans l'abysse !

Avec un grognement, je laisse tomber le couteau, qui produit un bruit métallique en heurtant les parois de la faille puis disparaît dans les sombres profondeurs.

Une fois que toutes les pierres ont disparu, nous mouchons nos chandelles et nous asseyons dans le noir complet. Il ne m'en faut pas plus pour perdre tout sens de l'orientation. J'entends le raclement des pieds de mes congénères contre la roche, le bruit de leur respiration. Je les sens près de moi, mais je ne les vois pas. La roche et la terre elle-même paraissent aussi vivantes qu'elles. Chacune de nous est anonyme. L'obscurité n'a aucune limite ; nous avons réintégré la matrice originelle, le temps qui a précédé notre conception. Qu'étions-nous alors sinon de la terre ? Du blé, des minéraux, des insectes, de l'eau clapotant contre des rochers, gargouillant dans des pipelines, coulant dans le gosier de nos mères pour former nos nouveaux corps.

Dans notre monde contemporain, nous bâtissons des structures pour nous élever aussi haut que possible. Nous voulons vivre dans l'appartement au sommet de l'immeuble, nous voulons crier notre domination du haut des montagnes. Mais nous nous engageons rarement sous terre. Nous arpentons parfois les tunnels du métro, mais ils sont brillamment éclairés, bondés, et ce sont des lieux où nous attendons impatiemment d'être transportés d'un endroit à un autre en lisant un livre ou en écoutant un podcast. Passer du temps sous terre avec humilité ne fait plus partie de nos habitudes.

Mais peut-être devrions-nous honorer le monde d'en bas et ses messages. Peut-être devrions-nous glorifier nos incursions dans l'inconnu au lieu d'essayer de nous ruer en permanence dans la productivité. Peut-être devrions-nous, en tant que culture, écouter l'enseignement de ces lieux plutôt que de chercher à nous en échapper à tout prix. Les cavernes nous invitent à un voyage intérieur, où les règles, les lois et les autorités de la civilisation ne peuvent ni nous blesser ni nous défendre. Dans la mythologie, le

monde d'en bas recèle des pierres précieuses, de l'or et d'autres richesses. Seule la terre peut leur donner naissance. Toute richesse vient de là. Notre nourriture, notre travail, nos maisons, nos amis, nos corps ; sans la terre sur laquelle nous vivons, rien de tout cela n'existe. Notre culture a oublié quelles sont les vraies richesses – notre lien à la terre, notre communauté, nos ancêtres, la force de vie elle-même.

Notre groupe médite en silence dans les ténèbres de la grotte, jusqu'à ce que l'une d'entre nous déclare :

— Que la lumière soit.

Nous rallumons nos bougies et reprenons le chemin de la surface. Ma mère, qui n'a pas pu descendre à l'échelle, nous attend à l'entrée de la grotte avec Rebecca, une vidéaste canadienne qui porte des lunettes à monture sombre et arbore un excentrique bol de cheveux roux. Rebecca a parcouru le monde pour son art, mais elle n'était pas très à l'aise avec l'idée de descendre au fond de la grotte. Tandis que nous émergeons une à une, les deux femmes lèvent les bras au ciel et nous étreignent, extatiques, en s'exclamant :

— Formidable ! Encore une fille !

Être embrassée de la sorte sans autre raison que d'être une fille est étonnamment émouvant. J'en ai des papillons dans la poitrine, une impression de légèreté et de mouvement. Tant d'entre nous ont dû faire face à la déception de leurs pères de n'être pas des garçons. Ann, une chanteuse folk canadienne septuagénaire, nous raconte comment son père, quand il est revenu de la maternité avec une quatrième fille, s'est enfermé dans son bureau pendant deux jours sans parler à personne.

En redescendant la colline, nous traversons un champ de vigne vierge jonché de crottes de chèvre, le tintement des cloches des moutons et le bourdonnement des abeilles en fond sonore. Ma mère me montre les longues et douces oreilles de la molène. Je m'en rappelle le goût herbeux et sucré, car elle en faisait des remèdes pour mon asthme, quand j'étais petite. C'est elle que la plante guérit aujourd'hui, avec ses petites fleurs jaunes qui s'égaillent le long de sa tige. Elle marche avec l'aide de trois femmes de notre groupe, qui chantent :

Guéris Lucinda, guéris Lucinda, Ô Déesse guéris Lucinda, guéris-la de ton amour.

C'est ça, la magie : chanter dans des grottes, allumer des bougies, méditer parmi les arbres, prendre soin les unes des autres. Les rituels guérissent parce qu'ils glorifient nos expériences ; ils nous aident à nous souvenir que la terre, et nos vies, sont sacrées. En fait, en accomplissant ces rituels, nous les *sacralisons*. Nous les consacrons. Ces cérémonies peuvent paraître douloureuses quand il s'agit de grimper en haut des montagnes, de trimballer des statues de déesses et des bouteilles de vin sur les déclivités glissantes de cavernes isolées, de chanter – souvent comme des casseroles – dans le noir après une journée épuisante. Mais nous le faisons quand même, et la vie prend un sens nouveau ; nous nous sentons encouragées à persévérer. Mais *nous* guérir n'est pas le seul objectif. Nous devons sortir et apporter cette guérison à tous, quel que soit le coin du monde où nous vivons : accomplir ce travail spirituel pour faire naître la justice pour tous les êtres.

Nous sommes épuisées, mais nous allons quand même visiter la grotte d'Eileithyia, « la caverne de la roche prégnante », cachée sur la pente d'une colline qui sent le serpolet. Au pied de la colline, la mer étincelle, saphir strié d'aigue-marine, vive et lumineuse comme un paon. À l'entrée de la grotte pousse un figuier ployant sous le poids de ses nombreux fruits, bourdonnant d'abeilles. Quand nous y pénétrons, nous touchons du bout des doigts les stalagmites rondes et douces, à l'image des déesses de la Fertilité réunies dans les profondeurs. Quand les Minoennes voulaient concevoir, elles se frottaient le ventre contre ces formations rocheuses, une pratique qui s'est perpétuée même à l'époque mycénienne. Des milliers d'années de caresses et de supplications ont lissé les statues de calcaire, mais il leur manque la tête. Les femmes sont venues dans cette grotte pendant des millénaires célébrer l'amour et la vie, et quand les Byzantins sont arrivés, ils ont décapité ces pierres sacrées à la hache. Tout ce que les fidèles de la Déesse aimaient a été détruit. Les assaillants se sont assurés qu'aucune statue ne reste intacte.

Les forces de l'autorité patriarcale ont détruit nos pierres, nos grottes, nos temples, nos cathédrales. Elles ont fait de nos déesses des femmes méprisables, des traînées. Elles ont contrôlé nos utérus. Elles nous ont pris nos corps. Elles ont confisqué notre

parole. Elles nous ont immolées par le feu. Mais nous sommes toujours là. Tout au long de l'histoire, en secret, les sorcières ont entretenu le feu du divin féminin. De petites braises, cachées au fond de nos grottes. Nos initiations sont les douleurs de l'enfantement. La Déesse renaît.

Le dernier jour de notre voyage, nous redescendons de Kato Symi, un site archéologique creusé dans un repli de la montagne où pousse un vieux platane. L'arbre prospère au-dessus d'une source sacrée sur le site d'un sanctuaire minoen, qui est devenu au fil des millénaires un temple dédié à Aphrodite et à Hermès. Nous suivons le cours d'eau qui dévale la colline jusqu'à une taverne familiale, où il coule librement d'un robinet fixé à la paroi de la montagne, à la disposition des promeneurs assoiffés. Tout autour de la taverne, le ruisseau remplit des bassins où s'ébattent des bancs de carpes koï curieuses, orange, blanches et dorées. Nous nous installons dans un verger de cerisiers gorgés de fruits rouges luisants. Un âne brayant cherche à manger nos jupes, tandis que des poules caquettent non loin. Nous montons un autel à la gloire de Sappho, sur lequel nous disposons des fleurs, des bijoux et de l'encens à brûler, tel que la poétesse l'aurait fait elle-même pour Aphrodite, déesse de l'Amour, qu'elle aurait placée en son centre. Sappho était l'une des plus célèbres poétesses grecques, dont l'essentiel de l'œuvre s'est perdu. Il n'en reste que quelques fragments, parfois juste un mot. Mais ce mot suffit parfois à traduire son désir de beauté, d'amour et de partage. Chacune des fidèles choisit un poème à lire à haute voix. Le mien est un fragment qui parle d'une jeune femme aimée de la poétesse, qui doit quitter leur belle idylle pour regagner sa ville natale où elle va épouser un homme et, en vertu des coutumes grecques de l'époque, perdre sa liberté.

Sans mentir je voudrais être morte.
En me quittant elle pleurait

bien des larmes. Elle m'a dit :
« Ah ! Quelle épreuve cruelle est la nôtre,
Sapphô, contre mon gré je t'abandonne. »

Et je lui répondais :

« Va et adieu, et souviens-toi
de moi, car tu sais de quels soins nous t'avons poursuivie. »

Mais moi, sinon, je veux te
rappeler[...]
[...]aussi les beaux jours du passé :

les couronnes, souvent, de violettes
et de roses ensemble, de crocus,
dont tu ornais ton front, près de moi,

et les guirlandes odorantes, leurs fleurs entrelacées,
que tu jetais
autour de ta gorge fragile,

toute l'huile parfumée,
l'onguent précieux dont
tu frottais ton corps, comme une reine.

Et sur les lits moelleux,
dans mes bras, tendrement,
tu chassais hors de toi ton désir altéré.

Aux saints rites[...]
jamais[...]

nous ne faisons défaut, nous n'étions pas absentes².

J'aime à me la représenter entourée de filles dans les champs, une oasis de beauté au milieu de la clameur des épées des héros et des grands hommes. Après avoir lu Sappho et rendu nos libations, nous honorons les poètes, les activistes, les artistes et les scientifiques qui nous influencent toujours, à qui nous sommes reconnaissantes : Dolores Huerta, Nina Simone, Remedios Varo, Hildegard Von Bingen, Marie Curie, Harriet Tubman, Sei Shōnagon, Emily Dickinson, Hypatie, Artemisia, Boudicca, Simone Weil, Toypurina, Ada Lovelace, Sojourner Truth, Enheduanna... Nous disons leurs noms et pour chacune d'elle nous présentons une offrande.

Quand la cérémonie prend fin, et avec elle notre pèlerinage, nous quittons le verger par un escalier de pierre en haut duquel nous attend Chloé, l'assistante de Carol, une étudiante de second cycle en anthropologie qui possède un don pour satisfaire les besoins de chacune, si irréalisables soient-ils, ou au moins essayer. Sous une

charmille de vigne vierge, elle oint nos fronts d'huile de myrrhe en posant sur chacune ses yeux de jade.

— Bienvenue dans la sororité d'Ariane, murmure-t-elle.

Mes premières initiations m'ont menée aux enfers. Perséphone jouant dans un champ de fleurs, prise de force par Hadès, initiée aux voies du patriarcat, recevant une leçon d'humilité dans le noir. Mais Perséphone ne s'est pas contentée de *manger* la graine des enfers... elle ÉTAIT cette graine. La graine de Déméter, déesse de la Terre. La déesse en nous descend aux enfers et, dans cette obscurité, croît et se transforme, jusqu'au moment où elle jaillit et devient l'arbre qui porte son propre fruit. Nos initiations ne sont pas une fin. Nos initiations marquent un début. Dans l'histoire de notre espèce, et dans l'histoire de nos vies, nos initiations reviennent sans cesse, comme des vagues. Nos peines nous initient au culte des mystères. Elles nous rendent humbles devant la force de vie, la Déesse elle-même. Quelle que soit la façon dont elles nous trouvent, nos initiations nous mènent aux enfers, où nous autres sorcières, prêtrexsses et autres êtres magiques sommes gardiennes des graines. En hiver, les jardins meurent, mais ils renaissent au printemps.

Nous sommes les arbres de Son bosquet sacré. Nous sommes Ses graines qui poussent. Et maintenant, nous nous éveillons. Maintenant, nous chantons nos chansons, nous versons nos libations, nous exécutons nos danses, nous faisons l'amour dans les champs, nous mettons nos bras en liance, nous nous dressons côte à côte, nous refusons d'être tenues à l'écart de la protestation, nous prenons d'assaut les prisons, nous brouillons les lignes téléphoniques, nous mangeons leurs fruits, nous plantons leurs graines, nous défilons dans les rues, nous aimons, nous résistons, nous réenchantons le monde.

GRATITUDE

Même pour un projet comme celui-ci, sur lequel j'ai passé d'indénombrables heures seule, mille mains m'ont soutenue, sans lesquelles je n'aurais jamais été capable d'en venir à bout. En premier lieu, merci à tous à Grand Central pour tout le travail que vous avez abattu, et plus spécialement à Maddie Caldwell, mon éditrice. Maddie, tu as été mon chevalier, mon page et ma fée marraine. Je ne te remercierai jamais assez d'avoir tenu le fil pendant que je farfouillais dans le noir. Tu m'as donné du courage. Merci pour ta sensibilité, ta rigueur et ta patience. Et un immense merci à mon agente, Adriann Ranta Zurhellen chez Foundry. Merci de m'avoir trouvée, merci d'être une chasserresse si intrépide, et de toujours savoir ce qu'il faut faire et comment le faire. Ta stabilité et ton professionnalisme ont rendu le processus de publication bien plus simple que je ne m'y attendais. Merci mille fois à toi et à toute l'équipe de Foundry.

Sur un plan plus personnel, il me faut évidemment commencer par remercier ma mère, la première sorcière de ma vie. Maman, merci pour ton endurance, ton excellence, ta gentillesse, ta foi sans faille en moi et ton application nuancée de la sorcellerie. Merci de m'avoir encouragée, de ne pas m'avoir censurée, et d'être une source constante de connaissances et d'inspiration. Et merci à toi, Will, d'être un si parfait compagnon pour elle, de m'avoir enseigné ce que veut dire être au service de quelqu'un, et pour ta gentillesse et ton humour. Je ne sais pas ce que ma famille serait sans toi. Merci à

mon père et à Linda, pour leur générosité et leur amour, et leur désir de nous réunir. Merci Papa, pour avoir voulu une famille, même si nous ne savons pas toujours la faire fonctionner parfaitement ; merci d'essayer de la créer avec moi. Je crois qu'on finit par y arriver. Merci à toi, Conor, pour ton caractère joyeux, ton intelligence et ton amour. Merci à toi, Nick, pour ta curiosité et ton calme. Je suis si reconnaissante de vous avoir tous les deux dans ma vie. Merci à vous, Steven et Vanessa, de nous avoir rejoints. Merci à toi, Gram, pour les petits pains à l'orange, les brownies et les histoires, et à Pop pour les chocolats chauds et les barres chocolatées. Merci à vous deux pour votre sollicitude ; je n'aurais jamais survécu à mon enfance sans vous. Merci, tante Sandy, d'être toujours là quand on a besoin de toi. Merci à vous, Steve, Larry et Lance. Merci à vous, tante Tammy et oncle Larry. Merci, Jennifer. Merci à toute ma famille, qui m'a apporté un soutien inconditionnel et certainement de nombreux sujets de conversation.

Merci à mes professeurs : à Nancy Yokabaitus, pour m'avoir fait intégrer le G.A.T.E. Je n'aurais pas réussi si ce n'avait été pour vous. À Jan Clouse, pour m'avoir intéressée au langage et à l'artisanat. À Val Rimmer, pour m'avoir élevée à un niveau supérieur. À Nancy Buchanan, Bruce Bauman, Jon Wagner, Berenice Reynaud et tous mes autres professeurs à CalArts, notamment Janet Sarbanes, Dodie Bellamy, John D'Agata, James Benning, Sam Durant, Thom Andersen, Steve Erikson, Gary Mairs, et Rebecca Baron. Ryuishin, Hojin, Hogun et Daido chez ZMM, merci.

Merci à vous, Dr Marion North, de m'avoir donné une chance. Francesca Lia Block, merci pour l'inspiration, la sagesse et pour avoir entrouvert la porte aux sorcières littéraires comme moi. Merci à vous, Amanda Foulger, pour les esprits, et à vous, Robert Allen pour la technique. Merci pour la lecture, Lon Milo Duquette. Et merci à Jenn Witte, pour vos prouesses de libraire.

Merci à mes amis, à mes collègues et à mon convent : Jade Chang, pour être ce pont qui me permet d'enjamber les eaux troubles – naviguons pour toujours sur une mer aux reflets d'argent. Margaret Wappler, je suis si heureuse de vivre au côté d'un esprit aussi brillant que le tien. Lauren Strasnick, pour ta loyauté et ton amour infini. Milly Sanders, parce qu'avec toi je peux parler, parler, PARLER de

tout. Nancy Stella Soto, avec toi, ça le fait ! Je t'adore. Et merci à toi, Max Maslansky pour être aussi hilarant et brillant. Mon éternelle gratitude à Carolyn Pennypacker Riggs, pour ton amour de la magie, et pour avoir réuni le clan Strange Magic. Merci, Sarah Faith Gottesdiener ; que ferais-je de ma vie sans toi ? Merci tant et plus à tous les auditeurs de Strange Magic et à notre convent international ; votre soutien m'a été essentiel pour engranger la force nécessaire à l'écriture de ce livre. Merci à toi, Mary Lowry, pour ta constante promotion du projet de la sorcellerie dans le monde. Merci à Michael Massman, Stuart Krimko, Danielle Waldman, Joanne Wilmott, Kira Riikonen, Nikki Darling, Akina Cox, Brian Getnick, Christie Roberts Berkowitz, Deb Klowden Mann, Edgar Fabian Frias, Vera Brunner Sung, Brigid McCaffery, Jessica Ceballos, Salima Allen, Asher Hartman, Carol Che, Carrie Cook, Adrienne Walser, Reneice Charles pour les biscuits, Leah Garza pour la citation zapatiste, Michelle Garcia, Sophia Lyons, le WCCW, Sophia Louisa Lee, Claire Anderson, Paradox Pollack, John Précour (merci d'avoir évoqué le San Francisco des années 1990 avec moi), Alexandra Grant, Zoe Crosher, Jillian Speer, Ginny Harper, Nancy Self, Kiran Mahto, Benjamin Sealey, Scott Jeffress, Bill Langworthy, Jordan Press, Carolyn Elliot (pour m'avoir fait choisir la bonne option entre quitte ou double). Merci à toi, Niki Ford, pour toute la matière que tu m'as fournie. Beth Pickens – OMG !!! Je n'y serais pas arrivée sans ton soutien. Merci aussi à Priscilla Frank, Agatha French, Lucianna Bellini, David Elliott et Kerry McLaughlin. Merci aux sorcières des Commons et à Johanna Hedva. À Melanie Griffin, pour son génial atelier d'herboristerie. À Michelle Tea, d'avoir rendu possibles mes premières lectures publiques. Merci à Michael M. Hughes, pour tout ce que tu as fait pour la magie dans le monde. Merci à toi, Leslie, de voyager entre les mondes avec moi. À Gabriel Garcia ; le chapitre que nous avons écrit ensemble a dû être coupé, mais il aurait fallu que ce livre fasse plusieurs volumes ; merci pour tes encouragements et ton soutien. Merci à toi, Benjamin Russell ; tu m'as vue pleurer, stresser, travailler jusqu'à des heures indues et manquer de mordre de si nombreuses fois, mais tu m'as toujours opposé ta bienveillance, ta générosité et la meilleure soupe de lentilles au monde. Merci d'avoir partagé ton génie avec moi. Un

immense merci à mes clients, de qui j'apprends énormément ; être admise dans vos mondes est un grand privilège. Tous les jours, je remercie la Déesse de pouvoir pratiquer la magie avec vous. Merci à Carol P. Christ et aux femmes de la sororité d'Ariane ; la *happy end*, c'est grâce à vous. Merci à mes ancêtres, celles et ceux qui ont vécu dans l'amour. Merci aux peuples Chumash et Tongva, sur les terres de qui j'ai grandi. Merci à tous les travailleurs inconnus qui ont rendu ma vie possible. Merci à toi, Pythie. Merci à toi, Bouddica. Merci à toi, Sappho. Merci à vous, Muses. Merci à toi, Méduse. Merci à vous, Mercure, Vénus et Jupiter. Merci à toi, Hécate. Merci à toi, Ariane. Merci à toi, Perséphone. Merci à toi, Déméter. Merci à toi, Terre. Merci à toi, magie. Merci à toi, sorcellerie. Victoire à la Déesse ! Merci à tous mes esprits, de venir me rendre visite tous les jours avec grâce et bonne humeur. Merci à toutes les sorcières ayant un jour existé, sans qui cet ouvrage n'aurait jamais vu le jour. Je ne connais peut-être pas tous vos noms, mais je ne vous ai pas oubliées.

TABLE

Avertissement

Prologue

1. Compagnons
 2. Le langage des oiseaux
 3. Quitter le temple du père
 4. Rituels de sang
 5. Entrer dans les enfers
 6. L'égrégore
 7. Rencontre avec la Reine des fées
 8. Signes, sorts et présages
 9. Ennemis et alliés dans les royaumes astraux
 10. L'amant démon
 11. Le retour de Saturne
 12. Guide de voyage aux enfers pour en sortir vivante
- Épilogue

Gratitude

Notes

1. *Initiation, rites, sociétés secrètes, naissances mystiques. Essai sur quelques types d'initiation*, Gallimard, « Idées », 1976.

[▲ Retour au texte](#)

1. Rudolf Steiner, *L'Initiation ou comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs*, trad. Simone Rihouët-Coroze, Triades, 2002. (Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur.)

[▲ Retour au texte](#)

2. Littéralement : Les mères pour la paix, à ne pas confondre avec Mères pour la paix, une ONG française créée durant le conflit en ex-Yougoslavie.

[▲ Retour au texte](#)

3. Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, trad. Théo Carlier, Robert Laffont « Pluriel », 1976, p. 83. (Disponible aux Éditions Pocket depuis 1999.)

[▲ Retour au texte](#)

4. *Ibid.*

▲ [Retour au texte](#)

5. Ami Ronnberg et coll., *Le Livre des symboles, réflexions sur des images archétypales*, Taschen, 2011.

[▲ Retour au texte](#)

1. Newsletter mensuelle expliquant à ses lecteurs comment économiser de l'argent au quotidien, de l'utilisation des bons de réduction au *Do It Yourself* en passant par le recyclage des objets usuels.

[▲ Retour au texte](#)

2. Formule magique dans la chanson du même nom, dans le *Cendrillon* de Disney.

[▲ Retour au texte](#)

1. Littéralement : *La Lune sous ses pieds*, livre de Clysta Kinstler, non traduit en français.

[▲ Retour au texte](#)

2. Variante du tarot de Marseille créée dans les années 1970 et inspirée par le Mouvement de la déesse et la deuxième vague féministe.

[▲ Retour au texte](#)

3. Chaussons micro-ondables à la viande, aux légumes et au fromage.

[▲ Retour au texte](#)

4. Organisme américain regroupant un certain nombre de centres de planification familiale.

[▲ Retour au texte](#)

5. Instituts d'études supérieures moins prestigieux que les grandes universités, qui préparent à des diplômes en deux ans.

[▲ Retour au texte](#)

1. « Please, Please, Please, Let Me Get What I Want », titre de The Smiths de 1984. Les paroles reproduites ici signifient littéralement : *Je vous en prie, je vous en prie, je vous en prie, laissez-moi avoir ce que je veux. Dieu sait que ce serait la première fois.*

[▲ Retour au texte](#)

2. Pour une raison que j'ignore, Ayn Rand n'y figurait pas, bien qu'elle possédât un utérus. *(Note de l'autrice.)*

[▲ Retour au texte](#)

3. Ralph Blum, *Les Runes divinatoires, Le langage sacré des Goths et des Vikings*, Robert Laffont, 1999.

[▲ Retour au texte](#)

4. Littéralement : « Le *low rider* connaît toutes les rues... Allez faire un petit tour, allez faire un petit tour, vous le verrez. »

[▲ Retour au texte](#)

1. In Jean Bottéro et Samuel Noah Kramer, *Lorsque les dieux faisaient l'homme : Mythologie mésopotamienne*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », mars 1989, p. 277.

[▲ Retour au texte](#)

2. Patricia Monaghan, *The Encyclopædia of Goddesses and Heroines*, New World Library, 2014. (*Note de l'autrice*)

[▲ Retour au texte](#)

3. Paroles de la chanson « Everybody Else's Girl » de Tori Amos (1992), qui signifient littéralement : « Cette fille est à tout le monde, peut-être un jour n'appartiendra-t-elle qu'à elle-même. »

[▲ Retour au texte](#)

4. Paroles de « Fascination Street » de The Cure (1989), qui signifient littéralement : « Ouais, je t'aime bien là-dedans, comme j'aime que tu cries... »

[▲ Retour au texte](#)

5. Paroles de « You gotta be » de Des'ree (1994), qui signifient littéralement : « Tu dois être méchante, tu dois être courageuse, tu dois être plus sage, tu dois être dure, tu dois être solide, tu dois être plus forte. »

[▲ Retour au texte](#)

1. Collectifs autonomes de distribution de nourriture gratuite.

[▲ Retour au texte](#)

2. Paroles de l'emblématique « Killing in the Name » de Rage Against the Machine, qui signifient littéralement : « Va te faire foutre, je ne t'obéirai pas. »

[▲ Retour au texte](#)

3. *Master of Fine Arts*, terme général qui recouvre tous les cursus universitaires liés aux arts, de la littérature à la peinture en passant par le cinéma ou la danse.

[▲ Retour au texte](#)

4. Paroles de « Gloria », qui signifient littéralement : « Jésus est mort pour les péchés de quelqu'un, mais pas les miens. »

[▲ Retour au texte](#)

1. Dans le dernier couplet : « *And no one sings me lullabies/And no one makes me close my eyes* » (Et personne ne me chante de berceuse/Et personne ne m'oblige à fermer les yeux).

[▲ Retour au texte](#)

2. Début du premier couplet de « Summertime » de George Gershwin.

[▲ Retour au texte](#)

3. Festival artistique qui se tient chaque année dans le désert de Black Rock, au Nevada.

[▲ Retour au texte](#)

4. Littéralement, le « vieux bonhomme Tristesse ».

[▲ Retour au texte](#)

5. Littéralement : *Les Sept Péchés mortels*. Pièce attribuée à Richard Tarlton, écrite aux alentours de 1585.

[▲ Retour au texte](#)

6. Littéralement « chapeaux de lutin », *Psilocybe semilanceata* de son nom savant est l'un des champignons hallucinogènes les plus communs... et les plus puissants.

[▲ Retour au texte](#)

1. Quoiqu'en français, le terme « coffee shop » désigne précisément ces lieux de la vie amstellodamoise, les Américains appellent ainsi un simple café ou une cafétéria, d'où la confusion possible pour la narratrice.

[▲ Retour au texte](#)

2. Le Bon Coin des Américains.

[▲ Retour au texte](#)

3. La version originale de ce chant a été écrite par Ian Corrigan, mais elle a par la suite été amendée et allongée au fil des années par les différentes communautés païennes qui l'utilisent. (*Note de l'autrice.*)

[▲ Retour au texte](#)

4. Bachelor of Arts : Diplôme d'art de premier cycle universitaire.

[▲ Retour au texte](#)

1. Young British Art(ists), un mouvement artistique fondé au Royaume-Uni à la fin des années 1980.

[▲ Retour au texte](#)

2. *Caliban et la sorcière : Femmes, corps et accumulation primitive*, trad. Collectif Senonevero, revue et complétée par Julien Guazzini, Entremonde, 2017.

[▲ Retour au texte](#)

3. Emily Zakin, *Psychoanalytic Feminism*,
<https://plato.stanford.edu/entries/feminism-psychoanalysis/>. (*Note de l'autrice.*)

▲ [Retour au texte](#)

4. Marina Warner, *From the Beast to the Blonde*, Farrar, Straus & Giroux, 1995, p. 10. (*Note de l'auteurice.*)

[▲ Retour au texte](#)

1. Rudolph Steiner, *L'Initiation ou comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs*, Triades, 2002.

[▲ Retour au texte](#)

1. Dans *Ariel*, trad. Valérie Rouzeau, Gallimard, « Poésie/Gallimard », 2011.

[▲ Retour au texte](#)

2. Le séisme du 18 avril 1906, qui a fait plus de trois mille morts et jeté la quasi-totalité de la population de San Francisco à la rue.

[▲ Retour au texte](#)

3. En français dans le texte, évidemment.

[▲ Retour au texte](#)

1. Littéralement : *Réenchanter le monde*. Non traduit en français.

[▲ Retour au texte](#)

1. Talk Show américain diffusé sur Fox News et présenté par le paléoconservateur Tucker Carlson.

[▲ Retour au texte](#)

2. « L'Adieu », *Odes et fragments*, trad. Yves Battistini, coll. « Poésie Gallimard », Gallimard, 2005, pp. 58-59.

[▲ Retour au texte](#)